# ROSSINI

## SA VIE ET SES ŒUVRES

*Vie de Rossini*, par M. Beyle. — *Joachim Rossini*, von Maria Ottinguer, Leipzig 1852.

### I.

### LES ANNÉES DE JEUNESSE DE ROSSINI.

Vous rencontrez chaque jour d'honnêtes gens qui s'imaginent avoir condamné sans rémission un écrivain en matière d'art, lorsqu'ils ont dit de lui une fois pour toutes qu'il parle de musique comme un peintre et de peinture comme un musicien. J'avoue en effet qu'au premier abord, un arrêt de ce genre doit affecter des airs de gravité aux yeux d'un certain monde habitué à prendre les choses au pied de la lettre; cependant, pour peu qu'on y réfléchisse, on ne tardera pas à reconnaître au contraire qu'un tel blâme est au fond un brevet de capacité décerné au critique qu'il prétend atteindre. Les muses sont sœurs; il n'y a dans les arts qu'une famille où tout se tient, où les contrastes mêmes se rapprochent par de mystérieuses relations dont un œil clairvoyant trouve le fil. « La musique est une architecture de sons, et l'architecture une musique de pierres, » écrivait le platonicien Novalis, une des plus nobles intelligences que les temps modernes aient produites, et il ajoutait : « La sculpture est la forme fixe, la musique la forme fluide; entre la sculpture et la musique, entre la forme fixe et la forme fluide, la peinture sert de transition. » Il se peut que je me trompe et que

mes sympathies pour un génie si intimement révélateur m'égarent, mais on ne saurait, à mon sens, rien observer de si vrai, de si juste, de si définitif sur la nature élémentaire des beaux-arts, sur cette consanguinité virtuelle, ignorée du vulgaire, qui, dès le premier coup d'œil, frappe l'initié, l'adepte. Plastique, musique, poésie, élémens essentiels de toute œuvre haute et durable, éternels élémens que des circonstances passagères seules divisent, et qui tôt ou tard se rejoignent! Juger, c'est comprendre; comprendre, c'est sentir. Si le peintre étudie la forme et la couleur, si le musicien étudie le son, le mécanicien l'équilibre des forces, le critique se rend compte à la fois de la forme et du son, de la couleur et des forces, et plane par la contemplation philosophique au-dessus de cette vie identique et multiple.

Ce que j'aime chez M. Beyle, c'est justement un esprit philosophique disposant des connaissances les plus variées, une érudition intelligente sans cesse éprise d'analogies. Qu'il s'agisse d'architecture et de peinture comme dans les *Promenades dans Rome* et l'*Histoire de la Peinture en Italie,* ou de musique comme dans certaines de ses improvisations sur Mozart, Haydn et Rossini, avec lui on peut toujours s'attendre à une critique d'autant plus compétente, que la *spécialité* n'y vient point à tout propos rétrécir l'horizon. Quel que soit le sujet qu'il traite, M. Beyle trouve toujours moyen de le rattacher à la famille commune; le trait sera tantôt une comparaison musicale jetée au beau milieu d'une discussion sur la peinture, tantôt un terme architectural survenant en pleine musique. Il y a chez lui comme un rayonnement perpétuel du centre à la circonférence, qui, dans l'*Histoire de la Peinture en Italie,* va vous rappeler le dilettante exquis, l'habile connaisseur en tablature, de même qu'une autre fois il trahira l'archéologue dans l'appréciation de Cimarosa. C'est du reste un procédé qu'employait Diderot, lorsque, l'amateur de musique (on ne disait pas encore *dilettante*) déteignant en quelque sorte sur le critique des *Salons,* il s'écriait : « L'arc-en-ciel est en peinture ce que la basse fondamentale est en musique. » D'où je conclus qu'il n'y a dans ce monde qu'analogies, et que le seul moyen de connaître un art et d'en juger avec autorité, c'est de commencer par les sentir tous.

Pour nous en tenir à la musique, je le demande, qui oserait aujourd'hui circonscrire la discussion d'un chef-d'œuvre de Mozart ou de Beethoven, de Rossini ou de Meyerbeer, entre les étroites limites du formulaire scolastique? Qui oserait aujourd'hui admirer certaines partitions de ces maîtres uniquement au point de vue de ce qui est l'art musical proprement dit? Des notes qui se groupent à souhait pour la mélodie ou s'enchevêtrent pour le contre-point, serait-ce là

par hasard tout le secret de *Don Juan* ou de la symphonie en *ut mineur*, de *Guillaume Tell* ou des *Huguenots?* Confondrons-nous la lettre avec l'esprit, l'hiéroglyphe avec le sens mystérieux qu'il représente, l'élément *spécial* avec l'élément de vie? Que l'un reste aux mains des docteurs du temple, des maîtres en liturgie, des interprètes de profession, j'y consens volontiers; quant à l'autre, il appartient à la philosophie. Seulement, ce qui est idée en philosophie, image en poésie, devient en musique simple disposition de l'âme. Tout est ici disposition, influence; la musique n'agit pas, elle se borne à provoquer nos sens. A la vérité, pour peu que nos sens aient du ressort, l'acte suit de près la provocation. Voyez plutôt M. Beyle, qui n'a jamais pu entendre *Ombra adorata* sans que l'émotion où le plongeait cette divine mélodie n'excitât chez lui je ne sais quelle irrésistible tendance à se répandre en un flot de paroles. Il divague alors au bras d'un ami, il philosophe au clair de lune sur les terrasses de Chiaja, et son âme n'a de délivrance que lorsqu'elle est parvenue à donner en quelque sorte une forme par la pensée à toute cette sonorité *fluide* qui l'obsède (1). Je le répète, il n'y a dans les arts qu'une famille, groupe harmonieux sur lequel plane la philosophie. Parlons donc de peinture en musiciens, de musique en coloristes, parlons-en surtout en poètes, et si quelqu'un y trouve à redire, croyez bien que ce ne sera ni Rossini, ni Delacroix, ni Meyerbeer, ni Ingres.

M. Beyle appartient à cette classe d'esprits que l'enthousiasme fait éloquens, il aime les beaux-arts avec passion et comme on aime à vingt ans sa maîtresse; il en a étudié l'histoire aux sources mêmes, il a vécu dans la familiarité des grands artistes, dont il connaît la vie et les œuvres jusque dans leur partie la plus anecdotique; sitôt qu'il en parle, son œil s'enflamme, sa tête s'exalte, et ce forcené sceptique a des naïvetés d'adolescent. On a dit de Grétry qu'il n'aimait pas la musique, mais *sa* musique; je reprocherai au dilettantisme de M. Beyle de se montrer enclin trop fréquemment aux illusions de ce genre. Ce qu'il aime en effet, souvent ce n'est pas la peinture, mais une certaine peinture; ce n'est pas la sculpture et la musique, mais une certaine sculpture et une certaine musique; en trois mots : Corrège, Canova, Rossini. Les chefs-d'œuvre de ces artistes, qu'il ne se lasse pas d'interroger, opèrent sur lui de vrais miracles; en leur présence, ce cœur si profondément désabusé s'ouvre à d'inaltérables

(1) « Le bruit des ondes de la mer qui venaient briser à vingt pas de la porte du palais ajoutait encore sous ce climat brûlant au sentiment de bien-être. Notre âme était admirablement disposée à parler musique et à reproduire ses miracles, soit par cette discussion vive et partant du cœur qui fait renaître pour ainsi dire les sensations, soit par le moyen plus direct d'un piano qui était caché dans un des coins de la terrasse entre trois caisses d'orangers. » Voyez Beyle, *Vie de Rossini*, t. II, p. 400.

émotions, et comme il arrive d'ordinaire à tout homme qui fait profession de ne croire à rien, il porte le sentiment qui l'échauffe jusqu'au fanatisme; puis, de digression en digression, de paradoxe en paradoxe, son admiration tourne à l'intolérance, son enthousiasme à l'anathème. Admirer l'Italie ne lui suffit plus, il faut absolument proscrire tout ce qui n'est pas *elle*, et voilà ce libéral qui sans y penser devient inquisiteur! Après la religion, cause selon lui de tous les maux qui désolent l'espèce humaine, la grande antipathie de M. Beyle est pour l'Allemagne : il raie d'un trait de plume ses peintres et ses musiciens, pouffe de rire au nez de ses philosophes, et tout est dit. Je passe condamnation sur les peintres et les philosophes, j'admets que Dürer ne soit qu'un barbouilleur d'enseignes et Kant qu'un inutile songe-creux; mais doit-on parler avec cette irrévérence du pays de Beethoven et de Weber? En vérité, M. Beyle aurait eu plus tôt fait de s'écrier comme Carpani qu'avec une langue aussi barbare et aussi rude que cette langue tudesque, il était souverainement inconvenant de *prétendre avoir des opéras à soi* (1).

J'ai critiqué cet exclusivisme, il a néanmoins ses avantages en ce qu'il communique au style beaucoup d'animation et une singulière couleur locale. Aux divers romans de M. Beyle comparez ses écrits sur Léonard de Vinci (2) et sur Rossini, et vous serez frappé de voir combien la vie, qui manque généralement aux personnages plus ou moins abstraits, plus ou moins épiques de *la Chartreuse de Parme* et de *Rouge et Noir*, circule abondamment dans ses biographies. C'est que chez M. Beyle il y a l'homme et le dilettante : l'un affublé d'un masque et jouant l'insensibilité la *plus ténébreuse*, l'autre au contraire accessible aux impressions les plus chaleureuses et les plus tendres; l'un toujours faux, l'autre toujours sincère, par cette raison fort simple que la passion ne ment pas, et que si la vérité est dans le vin, elle est surtout dans l'ivresse de l'enthousiasme. On n'imagine pas à quelles amusantes contradictions cet antagonisme des deux natures donne lieu. On se demande à tout instant comment il a pu se se faire qu'un écrivain d'autant d'esprit que M. Beyle ait pratiqué si peu le vieil aphorisme socratique. Que de nombreux disciples et lecteurs aient été et soient encore ses dupes, je ne vois là rien que de très naturel, le monde se composant assez généralement de mystificateurs et de gens qu'on mystifie; mais lui, qui se pâmait d'aise à la vue des *demi-teintes* du Corrège et pleurait comme un enfant à la prière de *Moïse*, a-t-il jamais pu prendre son rôle au sérieux? Je n'insisterai

(1) Carpani, *Biblioteca italiana*; Milan, 1818. Voltaire disait : « Ce polisson de Rousseau qui semèle d'écrire ! »

(2) Dans l'*Histoire de la Peinture en Italie*, p. 127 et suiv.

pas davantage sur ces contradictions; j'aime mieux m'en tenir au dilettante et laisser l'homme aux psychologistes.

M. Beyle habita l'Italie pendant les dix plus belles années du règne de Rossini. Il vécut dans ces villes, au milieu de cette société que le divin chantre de Pesaro électrisait du feu de son génie. Une âme moins sensible que la sienne eût cédé à l'enivrement universel : c'était trop peu pour M. Beyle, il s'en constitua l'historiographe; il brigua l'honneur d'être le Dangeau de cette royauté, qu'il aime surtout à nous peindre en robe de chambre. S'agissait-il de courir la poste, d'aller de Rome à Naples et de Naples à Milan pour assister à la représentation d'un nouveau chef-d'œuvre, aucune fatigue, aucun soin, aucune tribulation ne coûtait à l'officieux, au bouillant dilettante. Et c'est ainsi qu'il a recueilli au moment même tant de mots heureux, de portraits, d'anecdotes piquantes, qui donnent à certaines pages de son livre sur Rossini une véritable originalité : c'est la vie italienne prise sur le fait et fixée par un procédé semblable au daguerréotype, mais avec un éclat que la lumière elle-même ne donne pas à ses ouvrages. Parlerai-je, après cela, de l'absence totale de composition? ajouterai-je que ce défaut, qui dépare les meilleurs ouvrages de l'auteur des *Promenades dans Rome,* ne s'est jamais fait plus vivement sentir qu'en ces pages dépourvues de classification et d'ordre, où, le chapitre étant presque toujours envahi par la digression, c'est au hasard seul qu'il faut s'en remettre pour découvrir un paragraphe ayant trait au sujet? Je dirai plus, on aurait peine à s'expliquer une réimpression de la *Vie de Rossini* en dehors du cadre des œuvres complètes de M. Beyle. Otez environ cinquante pages d'un sentiment et d'une éloquence rares, disséminées çà et là et qui figureraient très bien dans un volume de mélanges : le reste appartient à la circonstance et n'est que de la polémique, excellente sans doute il y a trente ans, lorsqu'il s'agissait de *vaincre ou de mourir pour la bonne cause,* mais dénuée d'intérêt et de sens, aujourd'hui que cette bonne cause a triomphé jusqu'à légitimer les réactions.

La *Vie de Rossini* fut écrite avec des préoccupations militantes, elle fut écrite au cœur de la mêlée, mauvaise place pour bien juger un homme et ses contemporains (1). Nous voudrions aujourd'hui

(1) On peut voir dans cet ouvrage, et aussi dans les ***Promenades dans Rome***, ce que M. Beyle dit de Donizetti et de Bellini, et principalement son opinion sur M. Meyerbeer, dont il affecte d'écorcher le nom (il écrit Mayerber), en revenant toujours à ses ***cinquante mille livres de rente***. Quelle surprise pour l'aimable diseur et quelle bonne leçon si dans cet amateur qu'il traite en ***gentleman*** et en ***millionnaire*** on lui eût montré l'illustre auteur de ***Robert le Diable***, des ***Huguenots*** et du ***Prophète***, le génie investigateur et puissant qui semble avoir pris à tâche d'agrandir le domaine de son art, et qui hier encore, dans cet admirable second acte de ***l'Étoile du Nord***, nous révélait la ***musique*** de cette vie des camps, dont l'auteur de ***Wallenstein*** avait trouvé la ***poésie!***

reprendre le sujet à distance et profiter du point de vue plus favorable pour étudier sans engouement ni fanatisme, mais avec tout l'intérêt qu'elle commande, cette physionomie qui restera parmi les cinq ou six grandes figures du siècle. La vie de Rossini a du reste le charme et la variété d'un roman, et si ce Casanova de nouvelle espèce passait à écrire ses mémoires les longues années qu'il dérobe à la musique, il n'y aurait point trop à se plaindre de sa paresse. Jusque-là, force est d'avoir recours aux souvenirs; ceux de M. Beyle, précieux à plus d'un titre, sont incomplets. Son récit s'arrête en 1819, au moment où Rossini quitte Naples, et ne comprend même pas sa première phase tout entière, puisqu'il n'y est point question de la *Semiramide*, écrite à Venise quatre ans plus tard (1823) et qui clot la période italienne. Il va sans dire qu'on n'y trouve pas un mot de l'excursion à Vienne, du voyage à Vérone pendant le congrès, et enfin du séjour à Londres et à Paris. Depuis l'heure où M. Beyle publiait son histoire, trente ans se sont écoulés (1), plus d'un quart de siècle qui, passé du moins en grande partie au milieu de nous, au cœur même de nos agitations littéraires et politiques, a dû naturellement amener dans le génie et dans le caractère d'un homme tel que Rossini bien des modifications dont il faut tenir compte. Nous pensons donc qu'on ne se méprendra pas sur nos intentions, qui ne sauraient être d'oser vouloir refaire une œuvre, même médiocre, de M. Beyle; mais, puisque l'auteur de la *Vie de Rossini* s'est expliqué sur la nature de ces fragmens, pourquoi n'y verrions-nous pas ce qu'il y voit lui-même? Et si mince qu'en soit la valeur, pourquoi n'évoquerions-nous pas nos propres souvenirs? Nous aussi, nous avons admiré le grand maître; nous aussi, nous l'avons aimé et fréquenté jadis. Comme ce titre est en somme le meilleur que nous ayons d'écrire son histoire, nous nous garderons bien de l'omettre, et nous essaierons à notre tour de faire revivre ce passé de jeunesse en côtoyant, mais au départ seulement, l'ouvrage de M. Beyle.

### I. — LES PREMIERS SUCCÈS. — TANCREDI ET L'ITALIANA IN ALGERI.

Trois cités des États-Romains peuvent revendiquer l'honneur d'avoir donné au monde Joachim Rossini, car il naquit à Pesaro (1792), charmante petite ville du golfe de Venise; Lugo servit toujours de résidence à sa famille, et ce fut Bologne qui lui apprit les premiers élémens de son art. Des ancêtres du *cigno pesarese*, il y aurait peu de chose à dire; deux cependant ont quelque peu marqué : Fabricio Rossini, nommé en 1570 gouverneur de Ravenne par Alphonse II,

(1) La première édition de la *Vie de Rossini* parut en 1824.

duc de Ferrare, auprès duquel sa ville natale l'avait député, et Pietro Rossini, également né à Pesaro, et qui publia en 1700 un ouvrage de statistique intitulé : *Il Mercurio errante della Grandezza di Roma* (1). Quant à Giuseppe Rossini, père de Gioachino, c'était un de ces pauvres diables d'instrumentistes forains qui vont de ville en ville en soufflant dans une trompette de cuivre, et se tiennent pour heureux et satisfaits quand ils ont en s'époumonant gagné le pain de la journée et le gîte de la nuit. Sinigaglia, Fermo et Forli ont conservé le souvenir des exploits du virtuose errant, qui voyageait en compagnie de sa moitié, Anna Guidarini, l'une des plus belles personnes de la Romagne, mais, hélas! en même temps assez médiocre choriste, et dont toute l'ambition eût été de s'élever jusqu'à l'emploi de seconde chanteuse, rêve d'or qui se serait réalisé peut-être sans cette déplorable faiblesse qu'elle eut de s'amouracher d'un homme qui jouait de la trompette et de l'épouser.

Ils allaient donc ainsi tous deux, pauvres artistes vagabonds, égayant de leur mieux leur misère, passant d'une troupe à l'autre, et courant sur les grands chemins après la fortune, aujourd'hui ici, demain là-bas. Tandis que lui s'escrimait à l'orchestre, elle, jeune et charmante, s'égosillait avec bonheur sur les tréteaux improvisés d'un théâtre de village, et peu à peu, à force de travailler et d'économiser dans ce fortuné pays où l'existence est pour rien, ils avaient fini par gagner de quoi s'acheter une maisonnette et pourvoir à l'éducation de leur fils. *La scheggia ritrae del ceppo,* dit un proverbe italien qui prosaïquement signifierait chez nous : *bon chien chasse de race.* Vrai portrait de sa mère pour les qualités physiques, de sa ravissante mère, dont il était l'orgueil et l'adoration, le jeune Joachim, pour l'espiéglerie, l'humeur indépendante et buissonnière, n'avait pas son égal dans les États-Romains. Le *petit Adonis* (ainsi que se plaisaient à l'appeler ses parens) touchait à sa septième année, lorsqu'on le conduisit à Bologne, où cinq ans plus tard (1804) il fut initié par le docteur Angelo Tesei aux premiers rudimens de la musique. Avant peu, il en savait assez pour faire la partie d'enfant de chœur et gagner quelques *paoli* par semaine. La gentillesse de ses façons, la vivacité de son intelligence, l'originalité de sa personne, charmèrent bientôt tout le monde. Les vénérables métropolitains ne se tenaient pas de joie en entendant cette divine voix de soprano, dont la seule émission, par sa limpidité juvénile et son éclat céleste, leur donnait comme un avant-goût du chant des anges. — Je me trompe fort, disait en 1805 au sortir de l'office des Rameaux un de

(1) Ce livre eut plusieurs éditions : la troisième parut à Rome en 1715 sous le patronage du comte Philippe de Lamberg, cardinal-évêque de Passau, à qui elle est dédiée.

ces dignes prélats, — je me trompe fort, ou ce garnement que vous avez là deviendra un jour un des plus grands chanteurs de l'Italie.

— Ah! *monsignor,* murmura la pauvre mère, c'est que, voyez-vous, cet enfant est tout ce que je possède.

— Et vous pouvez en remercier le bon Dieu, qui n'en envoie pas autant à tout le monde; je vous le dis, il y a en lui l'étoffe d'un homme.

En effet, la prophétie du vieux prêtre sembla devoir bientôt se réaliser. Deux ans s'étaient à peine écoulés, que déjà l'intelligent espiègle en savait plus long que son maître, lequel jugea prudent d'envoyer au conservatoire un écolier dont les progrès, beaucoup trop rapides, menaçaient de devenir embarrassans. Le 20 mars 1807, Joachim entrait dans la classe du père Stanislas Mattei, fameux contre-pointiste de Bologne dont l'enseignement porta ses fruits, car au bout de quinze mois (en août 1808), notre élève composait son *maiden Lied,* et débutait dans la carrière par une cantate intitulée : *Il Pianto d'Armonia*, qui lui valut d'emblée le diplôme de directeur de *l'Academia degli Unanimi.* — Des génies comme celui-là, il n'en pousse pas tous les ans, disait le père Mattei, tout glorieux des succès de son disciple.

— Non, certes, répondait le docteur Tesei, et vous avez deux fois raison, mon cher collègue, puisque le Joachim est né un 29 février, c'est-à-dire un jour qui, comme bien vous savez, ne revient guère que tous les quatre ans.

— Vous le verrez, docteur, ce gaillard-là nous laissera tous bien loin derrière lui (1).

— Dame! avoir eu le père Mattei pour professeur, ce n'est pas non plus si petite affaire!

— Bon! et vous, docteur, n'avez-vous donc point contribué pour votre part à son éducation? N'est-ce pas vous qui lui avez montré l'alphabet?

— Oui, certes, et je m'en vante.

— Donnons-nous donc la main, et félicitons-nous ensemble de notre élève.

Au printemps de l'année 1809, maître Joachim composa son premier opéra. *Demetrio e Polibio* ne fut mis à la scène que trois ans plus tard; mais longtemps avant que la troupe Mombelli les eût révélées au théâtre Valle à Rome, ces mélodies écloses au soleil de la jeunesse et du génie, où respirait le souffle de la passion, où tressaillait la vie, n'étaient déjà plus en Italie un secret pour personne. L'ai-

(1) « Il ne nous efface pas, il nous fait oublier, » disait vingt-cinq ans plus tard un des chefs de l'école française.

mable cavatine : *Pien di contento il seno,* et le délicieux duo : *Questo cor ti giura amore,* avaient appris au monde dilettante qu'un autre Cimarosa venait de naître. A l'instant ces adorables inspirations coururent de cercle en cercle, de bouche en bouche; on se les arrachait. Les femmes, dont l'admiration aime assez en pareil cas à remonter de l'œuvre au créateur, voulurent connaître le divin *maestro,* et comme il était jeune, hardi, entreprenant, bientôt toutes en raffolèrent. Succès de salons, que de plus doux succès devaient suivre, car de cette période commence une série de folles aventures et d'amoureuses équipées dont le brillant Amphion fut durant près de quinze ans, on peut le dire aujourd'hui, l'infatigable héros.

— Cher enfant, lui dit un soir la belle Giuditta P., femme du plus riche avocat de Bologne, le climat de ce pays ne vous vaut plus rien. Vous gaspillez votre jeunesse en mille fredaines dont le moindre inconvénient serait d'épuiser votre santé. Je ne suis point jalouse, vous le savez; mais j'entrevois le danger, et j'aurai le courage de vous y soustraire. Mon plan est fait, vous m'accompagnerez à Venise, où je vais passer deux mois auprès de ma mère. C'est entendu, c'est dit. Mon mari consent à tout. — Et le lendemain, à l'aurore, la belle Giuditta partait pour Venise, enlevant son sigisbé. Il faut croire que l'antique cité de Saint-Marc produisit une vive impression sur le jeune *maestro,* car il y prolongea son séjour bien au-delà du congé que l'avocat de Bologne avait accordé à sa femme, et laissa s'en retourner sans la suivre l'aimable Giuditta, dont il avait assez.

A Venise, Rossini composa pour San-Mosè *la Cambiale di Matrimonio,* opéra-comique en un acte, qui parut à la scène durant l'automne de la même année (1810), et fut, par le fait, le premier de ses ouvrages qui ait eu les honneurs de la représentation. Un succès d'enthousiasme accueillit cette partition, dont l'auteur devint à l'instant l'enfant gâté du public et l'idole des gondoliers. Cependant le souvenir de Giuditta P. n'était point aussi éteint dans le cœur de Joachim que lui-même s'était plu à l'imaginer, et sitôt le printemps venu, l'inconstant jouvenceau quittait Venise, attiré vers Bologne par le scintillement du nimbe lumineux que la mélancolie de l'absence attache aux tempes d'une maîtresse délaissée. Un second opéra, *l'Equivoco stravagante,* représenté au théâtre *del Corso,* fut le résultat de cette expédition, qui du reste n'eut pas d'autre suite, le cœur du jeune maître s'étant senti tout à coup brûler de nouveaux feux pour une gracieuse cantatrice qui le rappelait à Venise; car si, lorsqu'il était sur le sol de Saint-Marc, les amours de Bologne lui clignaient de l'œil, il lui suffisait d'être à Bologne pour ne plus rêver qu'à celles de Venise. « Le paradis des hommes, a dit Jean-Paul, est toujours là où ils ne sont pas. » En sa qualité d'homme et d'amoureux, Ros-

sini avait double droit de s'appliquer cet aphorisme du philosophe de Baireuth. Toujours est-il que, revenu à Venise, il se remit à l'œuvre et composa pour le carnaval de l'année 1811 (1) *l'Inganno felice*, une de ces improvisations éblouissantes dont le génie, en sa prodigue aurore, a le secret, et qui sont comme la ruche frémissante où s'agite et bourdonne l'essaim sacré qui plus tard peuplera le monde.

Rossini avait alors vingt ans, et sa renommée en était à ce point déjà, que les premières scènes de l'Italie se disputaient les productions de son génie. Ce fut la Marcolini qui fit engager (*scriturare*) le jeune *maestro* à Milan pour l'automne de 1812. « La *scritura*, dit M. Beyle, est une petite convention de deux pages, ordinairement imprimée, qui contient les obligations réciproques du *maestro* ou du chanteur et de l'*impresario* qui les engage. Il y a beaucoup d'intrigues pour les *scritture* des premiers talens. Je conseille au voyageur de voir de près cette diplomatie-là; il y a souvent plus d'esprit que dans l'autre. Là, comme pour la peinture, les coutumes du pays où l'art a pris naissance se confondent avec la théorie de cet art, et souvent expliquent plusieurs de ses procédés. Le génie de Rossini a presque toujours été influencé par la *scrittura* qu'il avait signée. Un prince qui lui eût fait une pension de 3,000 francs l'aurait mis à même d'attendre le moment de l'imagination pour écrire, et eût donné par ce simple moyen une physionomie nouvelle aux créations de son génie. »

Ce qui se passait à l'époque où M. Beyle observait si ingénieusement les mœurs de l'Italie n'a guère varié, et les abords de la Scala sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, une sorte de bourse musicale du monde entier. Là, dans les boutiques et les cafés, vous voyez du matin au soir aller, venir et se grouper des hommes dont la musique fait ici-bas l'unique occupation. Pour les uns, elle est un métier; pour les autres, une passion : tous en vivent. Là se traitent les engagemens concernant l'opéra nouveau, là sont débattus entre le *poète* et le compositeur les avantages et les inconvéniens de tel ou tel sujet. — Ce personnage au maintien affecté, et dont les vêtemens trahissent une élégance de mauvais goût, c'est un chanteur en quête

(1) En Italie, l'année théâtrale se partage en trois saisons (*stagioni*) : la première et la plus importante des trois, celle du carnaval (la *stagione teatrale del carnevale*), s'ouvre le 26 décembre et se ferme à Milan et à Naples aux derniers jours du carême. La seconde, dite *della primavera* (*du printemps*), commence le 10 avril et finit avec juin. La troisième, dite de l'automne (*dell' autunno*), débute vers le 15 août ou le 1er septembre e se prolonge jusqu'à la fin de novembre. A chaque *stagione*, la troupe change, et l'on met en scène un opéra nouveau, lequel, s'il réussit, est durant trois mois représenté tous les soirs, le vendredi excepté. Dans les grandes villes comme Naples et Milan, on y joint un ballet qui s'exécute entre le premier et le second acte, pour donner aux chanteurs le temps de reprendre haleine.

d'un engagement, et qui s'imagine, en affichant un luxe extérieur, donner à penser d'avance à l'*impresario* qu'on est au-dessus de ces conditions que la misère peut forcer parfois un pauvre diable à se laisser imposer, et qu'on a tout le temps d'attendre. Ce gros monsieur si content de lui-même, qui passe d'un air si comfortable, équilibrant sa large corpulence à l'aide de ses deux mains croisées derrière son dos, et laissant pendre un jonc à pomme d'or, c'est l'agent dramatique en renom, le directeur d'une officine théâtrale. Dans une de ses poches, vous trouveriez la liste des chanteurs qui cherchent à se placer, dans l'autre celle des postes vacans à distribuer. Cet homme est en correspondance avec les cinq parties du monde. Pourvoyeur indispensable des mille et une localités où la fureur d'imitation qui possède l'espèce humaine a mis à la mode l'opéra italien, on lui écrit d'Espagne et d'Orient, de Copenhague et de l'Amérique du Sud.

Là, vous reconnaîtrez aussi le gazetier narquois et famélique, demandant d'un ton protecteur au *maestro* des nouvelles de son opéra qu'on répète. Deux jeunes personnes passent et saluent avec empressement un vieux pédant maigre, râpé, grognon, qui, ses lunettes sur le nez, un journal à la main, sirote son chocolat au café des *dilettanti*. Rien de plus simple au fond que ce bonjour donné par l'aimable jeunesse à l'âge maugréant et rébarbatif, et cependant regardez-y de près, vous découvrirez dans cette obséquieuse révérence tout un poème de misère et de mélancolie. Ces jeunes filles sont des étrangères (Françaises, Allemandes, Suédoises, peu importe), et rêvent dans l'avenir la gloire des Malibran et des Sontag. Quant à cet homme sec et dur, au nez d'épervier, aux doigts crochus, l'Italie n'a pas de professeur plus illustre, l'Italie, seul pays où les belles traditions aient survécu, et c'est pour être initiées par lui aux secrets de l'art qui fait les grandes cantatrices que ces pauvres filles sont venues là. Comment elles ont fourni aux dépenses du voyage, comment elles subsistent à Milan, demandez-le au père ou à la mère, qui jouent leurs dernières ressources sur le gosier de leur enfant, cette poule aux œufs d'or qu'ils espèrent bien voir pondre avant que de mourir. Quiconque parcourra Milan un soir de la belle saison, quand les fenêtres, ouvertes aux fraîcheurs de la brise, laissent transpirer tous les bruits du dehors, les entendra à tous les coins de rue s'exercer, ces voix de l'avenir qui jettent à tous vents ces gammes chromatiques et ces trilles dont la critique transalpine aura plus tard à s'occuper.

A Milan, Rossini composa *la Pietra del Paragone*, un de ses chefs-d'œuvre dans le genre bouffe. Le succès fut immense et s'étendit bien au-delà de la capitale de la Lombardie. De vingt lieues à la

ronde, on accourait pour applaudir cette musique, éblouissante de verve et d'esprit, et que chantaient à ravir la Marcolini, Galli, Bonoldi et Parlamagni, alors dans toute la fleur de leur talent. Chaque jour Parme, Plaisance, Bergame et Brescia envoyaient à Milan des députations enthousiastes. Les femmes en perdaient la tête, et ne parlaient que du *cygne de Pesaro,* de l'*Orphée de Bologne,* du *dio della musica.* Dans le libretto de *la Pietra del Paragone,* bouffonnerie d'ailleurs assez amusante et dont le dénoûment des *Femmes savantes* pouvait avoir fourni l'idée première, figurait, entre autres personnages ridicules, un certain Marforio, journaliste intrigant, hâbleur et poltron, toujours prêt à passer sa plume à travers le ventre des honnêtes gens.

Mille vati al suolo io stendo,
Con un colpo di giornale!

Il en coûte parfois à un auteur d'avoir voulu faire rire son public aux dépens de la critique, dame fort susceptible, comme chacun sait, et qui n'aime pas qu'on la *joue.* Si Rossini avait pu ignorer cette vérité, plus d'un Marforio de l'orchestre se serait chargé de la lui rappeler, et voici en quels termes s'exprimait à ce propos un journaliste du temps piqué au vif par l'allusion : « Somme toute, ce Rossini, croyez-moi, a plus de bonheur que de talent. Il s'en faut certes que sa musique soit absolument dépourvue de mérite. Il y a de la facilité dans la cavatine de Clarisse : *Ecco pietosa;* mais nous avons cent fois entendu mieux, et cet habile homme qu'on porte aux nues n'est, hélas! ni un Paisiello, ni un Cimarosa, ni un Paër. Quant à moi, je n'hésiterais pas à donner tout le fatras musical de ce maître pour un seul morceau du *Romeo e Giulietta* de Zingarelli, pour l'air divin d'*Ombra adorata* par exemple. » Opposer un génie nouveau aux grands maîtres qui l'ont précédé est une tactique qui remonte au déluge, et dont, selon toute vraisemblance, nos arrière-petits-neveux trouveront encore l'usage commode. Par bonheur, l'homme de talent qu'on bat en brèche à l'aide de cette manœuvre traditionnelle peut se dire qu'un jour viendra où lui, à son tour, sera cette mâchoire d'âne dont les Samson de l'avenir se serviront pour assommer la génération nouvelle. Le cas s'est déjà maintes fois présenté pour Rossini, et ce grand esprit, en supposant qu'il lui soit arrivé d'y prendre garde, aura sans doute mis la chose au nombre de tant d'autres petites misères pour lesquelles il n'eut jamais sur les lèvres que persiflage et dédain.

Quoi qu'il en soit, la critique faisait son métier, et les argumens ne lui manquèrent pas. Des pédans prétendaient jadis que Voltaire ne savait pas l'orthographe. « Tant pis pour l'orthographe! » dit Ri-

varol. Rossini encourut le même blâme de la part des rigoristes de Bologne, qui lui reprochèrent d'*offenser Vaugelas*, en d'autres termes de pécher contre les règles de la composition. La réponse que M. Beyle met à cette occasion dans la bouche de Rossini est fort spirituelle, et caractérise à merveille la féconde insouciance et l'heureux laisser-aller de cette période de sa vie. « Je n'aurais pas tant de fautes à me reprocher, dit-il aux pauvres rigoristes, si je lisais deux fois mon manuscrit; mais vous savez que j'ai à peine six semaines pour composer un opéra. Je m'amuse pendant le premier mois, et quand voulez-vous que je m'amuse, si ce n'est à mon âge et avec mes amis? Voulez-vous que j'attende d'être vieux et envieux? Enfin arrivent les quinze derniers jours, j'écris tous les matins un duetto ou un air que l'on répète le soir; comment voulez-vous que je m'aperçoive d'une faute de grammaire dans les accompagnemens (1)? » Ce point de vue offrait trop beau jeu aux *aristarques* (ainsi qu'on disait alors) pour ne point servir aussi de texte à bon nombre de dissertations françaises.

A Paris, ce fut M. Berton qui, le premier, en sa qualité de membre de l'Institut, se chargea de rompre une lance au nom des bons principes, et de remettre à sa place cet Italien qui ne s'élevait pas au-dessus de *la musique mécanique*, et ne savait faire que des *arabesques!* M. Berton du reste, en abordant cette polémique, s'était pénétré d'avance du sentiment de son incontestable supériorité, et, pour éviter toute méprise, prévenait les gens du droit qu'il avait de leur parler *ex cathedra* : « M. Rossini a une imagination brillante, de la verve, de l'originalité, une grande fécondité; mais il sait qu'il n'est pas toujours pur et correct, et quoi qu'en disent certaines personnes, la pureté du style n'est pas à dédaigner, et les fautes de syntaxe de la langue dans laquelle on écrit ne sont jamais excusables. M. Rossini sait tout cela, et c'est pourquoi je me permets de le lui dire ici. D'ailleurs, puisque les écrivains de nos journaux quotidiens se constituent juges en musique, *ayant pris mes licences dans Montano, le Délire, Aline, etc., je crois avoir le droit de donner mes opinions ex professo* (2). » — « C'est aux musiciens à faire de la musique et aux philosophes d'en discourir, » écrivait d'Alembert. M. Berton, à ce qu'il semble, n'était point là-dessus du même avis, et, sans s'en douter peut-être, ouvrait la voie à cette belle invention qu'on nomme aujourd'hui la critique des *hommes spéciaux*. Qu'un musicien passe de la pratique de son art à la théorie, qu'après avoir approfondi les règles de la science, il veuille en disserter, c'est assu-

(1) Beyle, *Vie de Rossini*, t. Ier, p. 125, édition de 1824.
(2) Lettre de M. Berton, *Abeille* du 4 août 1821.

rément là une chose fort simple et fort louable, et je m'inclinerai toujours volontiers devant l'autorité de l'écrivain qui mettra au profit de la discussion musicale et de l'histoire ces connaissances techniques qu'on puise dans la fréquentation des conservatoires et dans le commerce assidu des œuvres des grands maîtres; mais cet homme-là est-il bien encore un musicien, et ne faut-il pas plutôt, avec d'Alembert, l'appeler un philosophe? Que les musiciens discourent sur la musique, rien de mieux, mais à une condition, une seule, c'est qu'ils n'en feront plus. *Io mi servo di certa idea che mi viene alla mente*, écrivait Raphaël, expliquant au comte de Castiglione le sens de ses inspirations. Or c'est justement votre idée qui vous rend impropre à juger les idées des autres. On ne compose en général qu'à la condition d'avoir une certaine foi dans ce que l'on produit. Voilà donc pour un musicien qui fait de la critique un point de départ très naturel : blotti au centre de son œuvre comme dans un soleil, c'est de là qu'il se complaît benoîtement à diriger le cours des astres. Voyez le bon Grétry dans ses *Mémoires*, voyez cet excellent M. Berton embastionné dans *Aline, reine de Golconde*, et canardant le pauvre Rossini du haut de sa gentilhommière!

Rossini connaissait trop bien le fond des choses pour se beaucoup soucier de ce qu'on disait de lui : l'éloge et la critique le trouvèrent de tout temps également impassible. Que cette froideur fût naturelle ou jouée, peu importe; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais son visage ne trahit à ce propos l'ombre d'une émotion. J'ai connu, je l'avoue, plus d'un homme de génie professant le même parti pris; mais la plupart du temps cette indifférence affectait une hauteur superbe, je ne sais quel lyrisme aristocratique; on y sentait quelque chose du demi-dieu qui dédaigne de se commettre, quelque chose aussi de l'aigle perdu dans la nuée et laissant coasser les grenouilles. Chez Rossini, rien de pareil, aucune antipathie systématique, pas même de préoccupation; l'idée ne lui venait pas de s'isoler dans sa gloire, tout au contraire il vivait de la vie de tout le monde et très bourgeoisement, donnant la main aux uns, coudoyant les autres, et n'ayant pas l'air de se douter que ces hommes, tous égaux devant son ricanement plein de bonhomie, fussent ses admirateurs, ses rivaux ou ses *juges*.

Après avoir écrit pour San-Mosè deux opéras bouffes sans conséquence, *l'Occasione fa il ladro* et *Il Figlio per azzardo*, Rossini composa pour la Fenice *Tancredi*, sa première héroïde musicale. Nous n'essaierons pas de raconter ici le fanatique enthousiasme que cette partition provoqua dans Venise; mieux vaut laisser parler M. Beyle, qui fut témoin de ce triomphe. « L'empereur et roi Napoléon eût honoré Venise de sa présence que son arrivée n'y eût pas distrait de

Rossini, c'était une folie, une vraie *fureur*, comme dit cette belle langue italienne, créée pour les arts. Depuis le gondolier jusqu'au plus grand seigneur, tout le monde répétait : *Ti rivedrò mi rivedrai*. Au tribunal, où l'on plaide, les juges furent obligés d'imposer silence à l'auditoire qui chantait : *Ti rivedrò*. Ce qui excita des transports si vifs à Venise, ce fut la nouveauté de ce style, ce furent ces chants délicieux, garnis, si j'ose m'exprimer ainsi, d'accompagnemens singuliers, imprévus, nouveaux, qui réveillaient sans cesse l'oreille et jetaient du piquant dans les choses les plus communes en apparence. » Là-dessus M. Beyle cite un mot charmant de Buratti, l'un des plus spirituels amateurs de Venise, qui, voulant exprimer la douce et parfaite harmonie des instrumens et de la voix, s'écriait dans un style aimable et pittoresque : « *Fanno col canto conversazione rispettosa* (les accompagnemens à l'égard du chant ne sortent jamais des formes d'une conversation respectueuse). » Parole toute suave et bénévole que M. Beyle se hâte bien vite d'aiguiser en épigramme et de retourner contre les Allemands : « Dès que le chant paraît avoir quelque chose à dire, les accompagnemens ont soin de se taire; dans la musique allemande au contraire, *ils sont insolens*. » Le mot a du trait, et je ne lui reproche qu'une chose, c'est de venir d'une main suspecte. M. Beyle ne parle bien que des sujets qui le passionnent. Donnez-lui les arts de cette Italie dont il raffole, et vous aurez une discussion variée, émue, anecdotique, entraînante d'esprit et d'observation; mais ne lui demandez rien de l'Allemagne, attendu que le sens lui manque absolument de cette terre où ne *fleurit pas l'oranger*. Son scepticisme, que le doux ciel de Naples et de Sorrente a le privilége de détendre, se crispe et se racornit dès qu'il pose le pied hors du sol italien. Mozart lui semble obscur et lourd; la partie dramatique d'*Otello*, de l'*Otello* de Rossini, son idole, est à ses yeux, le croira-t-on? *trop allemande*, et s'il nomme en passant Weber, c'est pour vous dire qu'un homme atteint et convaincu d'avoir fait le *Freyschütz* mériterait cependant bien d'être pendu (1) !

A cet opéra de *Tancredi*, qui en moins de quatre ans fit le tour de toutes les scènes de l'Europe, se rattache une assez curieuse anecdote, devenue proverbiale en Italie, et que je n'oserais omettre

(1) J'ouvre le premier volume des ***Promenades dans Rome***, et j'y trouve la remarque suivante, qu'on prendrait pour une mauvaise mystification, si une note mise par l'éditeur au bas de la page n'indiquait que M. Beyle a la prétention d'être sérieux. « Les Allemands se sont dit : Les Anglais vantent leur Shakspeare, les Français leur Voltaire ou leur Racine, et nous, nous n'aurions personne! — C'est à la suite de cette observation que Goethe a été proclamé grand homme. Qu'a fait cependant cet ***homme de talent?*** *Werther*, car le *Faust* de Marlowe vaut mieux que le sien. »

ici, car elle caractérise beaucoup mieux que tout ce qu'on pourrait dire l'incroyable facilité du *maestro,* cette rapidité d'inspiration, ce don inné de la mélodie, qui lui permit toujours d'allier aux douceurs du *far niente* les bénéfices de la création et de composer des chefs-d'œuvre sans en avoir l'air. La signora Malanotti, qui devait chanter le rôle de Tancrède, était une personne fort capricieuse et qui ne se gênait aucunement lorsqu'un morceau lui déplaisait pour signifier à l'auteur qu'il eût à en écrire un autre. On devait jouer l'opéra de Rossini le lendemain, et la prima donna lui déclara net qu'elle ne chanterait pas à moins que du soir au matin il ne consentît à lui trouver une cavatine d'entrée plus en rapport avec sa voix et son talent. « Au diable les femmes et les cantatrices! » grommela Rossini en rentrant à son hôtellerie, fort ennuyé du surcroît de besogne. En Lombardie, tous les dîners commencent invariablement par un plat de riz, et comme on aime le riz fort peu cuit, quatre minutes avant de servir, le cuisinier fait toujours faire cette question importante : *Bisogna mettere i rizzi?* Comme Rossini rentrait chez lui désespéré, le *cameriere* lui adressa la question ordinaire. On mit le riz au feu, et avant qu'il fût prêt, Rossini avait fini l'air *di tanti palpiti,* auquel cette origine gastronomique valut en Italie le sobriquet d'*aria dei rizzi* (l'air du riz). C'est, on en conviendra, mener bon train les choses; mais quel prodige de ce genre étonnerait chez un homme capable d'écrire en *treize* jours la partition du *Barbier de Séville!*

Heureux Rossini, la gloire et l'amour lui venaient en même temps, et c'était dans les bras des plus charmantes Cydalises qu'il se dérobait au bruit que faisait déjà sa renommée. Il avait alors pour maîtresse une ravissante créature, la M..., cantatrice bouffe très connue, et que pour sa vivacité, ses airs mignons et sa pétulance, on appelait la *mouche de Venise.* Ce diablotin en jupe de soie avait tellement ensorcelé le nouveau Casanova, que celui-ci, émerveillé de tant de belle humeur, séduit par ce joyeux entretien et ces intarissables reparties, en oubliait ses plus illustres protectrices.

— Sais-tu, Joachim, disait un matin en s'éveillant la galante soubrette à son Lindor, sais-tu bien que tu es un heureux mortel, et que je t'ai sacrifié le propre frère d'un empereur, le prince Lucien Bonaparte, congédié par moi pour tes beaux yeux?

— Sais-tu bien, Pepita, répondit Rossini, que j'ai fait la folie d'abandonner pour toi la princesse X..., la marquise Y... et la comtesse Z...? Mais, bah! je t'aime, et cela me suffit.

— Et combien durera cette belle flamme?

— Combien, ma fille? c'est en demander trop, respectons l'avenir et ses mystères. » Et là-dessus il l'embrassa, c'était assez sa manière de terminer ces sortes de conversations, car *il n'est pas fort pour*

*l'amour-passion,* ainsi que l'observe M. Beyle en très judicieux physiologiste, et les anecdotes significatives ne manquent pas à l'appui de cette remarque. « A Bologne, raconte M. Beyle, le pauvre Rossini eut un embarras plus sérieux que celui des pédans. Sa maîtresse de Milan, abandonnant son palais, son mari, ses enfans, sa réputation, arriva un beau matin dans sa petite chambre d'auberge plus que modeste. Le premier moment fut de la plus belle tendresse; mais bientôt parut aussi la femme la plus célèbre et la plus jolie de Bologne, la princesse C... Rossini se moqua de toutes deux, leur chanta un air bouffe et les planta là (1). » Ceci me rappelle l'histoire d'un illustre diplomate allemand qui, lui non plus, n'était point *fort pour l'amour-passion.* Une belle dame qu'il avait adorée, et à laquelle il avait même laissé les gages les plus compromettans de sa tendresse, apprend un jour qu'il est subitement parti en mission pour la France. A l'instant la duchesse commande des chevaux de poste et s'élance sur la trace du fugitif, qu'elle parvient enfin à rejoindre à Paris à l'hôtel des Princes. Le diplomate était en train de se faire la barbe, quand sa maîtresse, en habits de voyage, pénètre dans l'appartement. « Me voilà, s'écrie-t-elle, j'ai tout quitté, et je viens à vous! —Bon Dieu! ma chère, lui dit le prince, y pensez-vous? Heureusement qu'une pareille étourderie peut encore se réparer, mais à la condition que vous allez vous en retourner sans perdre une minute. » Et le prince, essuyant son rasoir, lui tend la main le plus galamment du monde et la reconduit au bas de l'escalier. La jeune femme en devint folle, mais le prince fut depuis premier ministre (2).

Revenons à Rossini. L'inspiration et le succès, tout lui souriait. Pendant l'automne de l'année 1813, au moment où les plaines de Leipzig servaient de théâtre à cette tragique épopée qui devait avoir pour dénoûment la chute du trône de Napoléon, l'heureux maestro donnait à San-Benedetto, à Venise, *l'Italiana in Algeri,* un de ses plus délicieux chefs-d'œuvre. En moins de huit jours, tous les morceaux de cet ouvrage étaient devenus populaires; il ne se donnait pas une sérénade au clair de lune dont la cavatine de Lindor, *Languir per una bella,* ne fît les frais; les gondoliers soupiraient aux vents de la lagune l'air d'Isabelle : *Cruda sorte,* et quant à l'éblouissant trio de *Papataci,* il mettait en gaîté la ville entière, qui battait des mains à Rossini et lui décernait tous les triomphes, un seul excepté, celui de dételer les chevaux de sa voiture, chose assez difficile

(1) Beyle, t. Ier, p. 135.

(2) C'eût été pour M. Beyle un admirable sujet d'étude que la vie du personnage dont je parle. Cette analyse sèche et mordante, qu'un grain de cynisme met en belle humeur, eût trouvé là de quoi s'exercer largement, et je ne doute pas qu'un tel sujet n'eût fourni maint passage curieux au livre de *l'Amour.*

à Venise. Les pédans seuls continuaient à ne pas être contens, et poursuivaient de leurs indignations grammaticales cette éblouissante boutade, à laquelle ils reprochaient des négligences d'harmonie et surtout ces terribles *quintes* que « notre immortel Cimarosa, disaient-ils, ne se serait, lui, jamais permises. » M. Beyle ne marchande pas les apostrophes à ces éplucheurs de notes, qui l'offusquent particulièrement, et dans le nombre, j'en choisis une : « Il y a dans chaque ville d'Italie vingt croque-notes qui pour un sequin se seraient chargés de corriger toutes les fautes de langue d'un opéra de Rossini. J'ai ouï faire une autre objection; les pauvres d'esprit, en lisant ses partitions, se scandalisent de ce qu'*il ne tire pas un meilleur parti de ses idées*. C'est l'avare qui traite de fou l'homme riche et heureux qui jette un louis à une petite paysanne en échange d'un bouquet de roses : il n'est pas donné à tout le monde de comprendre les plaisirs de l'étourderie. »

Quinze jours après la représentation de *l'Italiana*, Rossini, écrivant à sa mère, mettait sur la lettre cette suscription césarienne : *All'illustrissima signora Rossini, madre del celebro maestro, in Pesaro*. Cette lettre annonçait à la belle Anna Guidarini la visite de son fils bien-aimé. « Ah! mon Joachim, s'écria la digne mère en l'embrassant, que te voilà devenu beau et grand! On ne chante ici que ta musique, et je me sens la plus heureuse des femmes d'avoir mis au monde un pareil fils. » Cependant l'ivresse de ce joyeux retour fut interrompue par un incident qui pouvait avoir les plus funestes conséquences. Le jeune maestro, ayant atteint l'âge de la conscription, était sommé de se rendre sous les drapeaux. A cette nouvelle, la pauvre mère tomba en pamoison. « Reprends courage, lui dit son fils en lui faisant respirer des sels; nous allons aviser au moyen de nous tirer de là. »

Il y avait alors à Milan, siége de la vice-royauté d'Italie, une personne à qui le prince Eugène n'avait rien à refuser. Rossini se rappela qu'une année auparavant cette personne avait été pleine de bontés pour lui-même; il lui écrivit. Le message produisit aussitôt l'effet qu'on en attendait, et le vice-roi ayant mandé son ministre de l'intérieur : « Vous voudrez bien, lui dit-il, pourvoir à ce que le maestro Joachim Rossini, en ce moment à Pesaro, sa ville natale, soit exempté du service militaire. Je ne prendrai pas sur moi d'exposer aux balles ennemies une existence si précieuse; mes contemporains ne me le pardonneraient pas, et la postérité non plus. C'est peut-être un médiocre soldat que nous perdons, mais c'est à coup sûr un homme de génie que nous conservons à la patrie. » Et le prince congédia son ministre en fredonnant le récitatif de la cavatine de *Tancredi* : *O patria!*

Le carnaval de 1813 vit paraître *Aureliano in Palmira*, et l'automne de la même année le *Turco in Italia*, deux ouvrages qui furent donnés également à la Scala, mais avec des conditions de succès bien différentes, car si la partition héroïque n'éprouva qu'une sorte d'échec, l'opéra bouffe, vrai pendant de *l'Italiana in Algeri*, réunit tous les suffrages. Galli, la basse de prédilection, représentait le jeune Turc Sélim, espèce de damoiseau musulman jeté par la tempête sur les côtes d'Italie, et qui s'éprend de la première jolie femme qu'il rencontre, laquelle profite de l'occasion pour mettre à la torture un mari ridicule et rendre jaloux son amant. Paccini, le plus célèbre bouffe de l'Italie à cette époque, jouait le rôle de l'époux bafoué, et dans une certaine scène imita si parfaitement les gestes et les façons d'être d'un illustre personnage dont tout Milan racontait les récentes infortunes conjugales, que la salle entière se prit à pouffer de rire à cette inconvenante parodie. Le public de Milan, public très grand seigneur et qui volontiers se tient sur la réserve, avait commencé par se montrer froid à l'égard de Rossini, auquel il reprochait de s'être copié lui-même, et d'avoir pris avec la Scala de ces libertés qu'un maestro peut tout au plus se permettre avec les petites scènes; mais le burlesque incident vint à souhait modifier toutes ses dispositions, et l'immense éclat de rire qu'il provoqua fut comme un de ces coups de tonnerre qui changent l'atmosphère. On avait ri, on avait applaudi aux impayables évolutions du *buffo* Paccini, et quand arriva le charmant duo entre Sélim et Fiorella : *Siete Turco, non vi credo*, les applaudissemens recommencèrent avec un tel entrain, que le maître, forcé de quitter son piano pour se livrer à des salutations sans nombre, ne put plus se rasseoir de la soirée.

Idolâtré du public, aimé, choyé, gâté par les plus grandes dames et presque toujours aussi par leurs soubrettes, il n'eût tenu qu'à Rossini de se croire l'homme heureux et prédestiné par excellence; toutefois une chose lui manquait encore, chose que trop souvent, hélas! ne donnent ni la gloire ni les amours, d'ordinaire assez méprisée de l'homme de génie aux beaux jours de la jeunesse, mais dont une nature aussi peu chimérique, aussi incorrigiblement entachée dès le premier âge de sensualisme et de *positivisme* que l'était le divin *maestro*, devait, on en conviendra, faire état, — je veux dire l'argent. Sur cette terre où s'ébattaient ses vingt ans au soleil de la gloire, qu'une pluie de sequins eût été bien venue! et combien sa muse qui rêvait l'indépendance, qui rêvait aussi, — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — les douceurs et les raffinemens de la vie, combien sa muse épicurienne eût chanté d'actions de grâces au Jupiter capable de la traiter en Danaé! Il y avait à cette époque un *impresario* fameux, du nom de Barbaja, qui remplissait l'Europe du bruit de son faste et de ses

magnificences. « Voir Naples et puis mourir, » dit le proverbe; « voir Naples et puis mieux vivre, » se dit l'auteur de *Tancredi*, qui, peu de temps après, par une splendide matinée du mois de mai 1815, débarquait sur le quai de Santa-Lucia, et se faisait indiquer la demeure de l'illustrissime seigneur Barbaja, directeur du théâtre royal de San-Carlo.

### II. — L'IMPRESARIO BARBAJA, LA SIGNORA COLBRAND ET L'ABBÉ TOTOLA. — PAISIELLO ET ROSSINI. — LE BARBIER.

C'était un personnage souverain, une sorte de magnifique potentat que le signor Domenico Barbaja, *impresario* de l'une des plus vastes scènes dramatiques du monde. Parti des degrés les plus infimes de l'échelle sociale, tour à tour garçon de café à Milan, maquignon, munitionnaire, entremetteur, espion, puis enfin entrepreneur des jeux et de l'opéra de Naples, où il régnait en despote absolu, cet homme, à force d'industrie, d'aplomb, d'impertinente suffisance, et, disons-le aussi, d'habileté, s'était élevé à tout ce que l'opulence peut donner de considération, de crédit et d'honneurs. Barbaja comptait à cette époque de quarante à quarante-cinq ans. Qu'on se représente sir John Falstaff traduit en italien. C'était une de ces figures épaisses et ventrues qui semblent créées pour servir aux ébattemens de la caricature : deux petits yeux noirs tout pétillans de luxure sous l'épais accent circonflexe dont leurs sourcils crépus les ombrageaient, un nez gras et rubicond, des oreilles à faire envie au roi Midas, un cou de taureau ou de lazzarone, des mains et des pieds à l'avenant, et sur cet abdomen copieux des chaînes de montre à breloques retentissantes, à ces mains de claqueur tous les rubis, toutes les émeraudes et tous les diamans de la devanture d'un joaillier de la couronne, à ces oreilles des anneaux de l'or le plus fin (1). Quant à son éducation, elle avait été fort négligée, les mauvaises langues prétendaient même qu'il ne savait ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêchait pas d'être en affaires un roué compagnon, et de jouer sous jambe les mieux entendus : caractère plein de contradictions, tantôt parcimonieux jusqu'à la vilenie, tantôt prodigue et semant l'or, passant en un clin d'œil de l'emportement à la câlinerie, ours mal léché sachant faire patte de velours, mais avant tout gonflé de morgue et prati-

(1) Je ne saurais penser aux boucles d'oreilles du signor Barbaja sans me rappeler qu'il y a quelques années je vis à Vienne un des plus grands seigneurs de l'empire affublé du même ornement. Je renonce à décrire l'effet inouï que produisit sur moi, aux oreilles d'un personnage de cette qualité, d'un homme renommé partout en Europe pour ses bonnes fortunes, la vue de ce signe hétéroclite. J'avoue que l'énigme du sphinx antique ne m'aurait pas laissé plus confondu. Il est vrai que sous plus d'un rapport l'homme dont je parle avait du sphinx.

quant l'impertinence comme moyen d'arriver à ses fins. Ce qu'une pareille nature devait aimer en fait d'esprit, on le devine : les gros mots, les équivoques à bout portant, les quolibets grivois, tels étaient en ses loisirs les passe-temps favoris de cette intelligence vouée d'instinct au matérialisme et au mauvais goût. Et d'abord, depuis la prima donna, sa favorite (ainsi que c'est un droit acquis à tout directeur de théâtre qui se respecte), jusqu'aux plus minces choristes et figurantes de son harem, il avait pour habitude de tutoyer tout le monde, et, selon l'usage des gens du commun en Italie, de distribuer autour de lui des sobriquets qu'il empruntait la plupart du temps à la classe des oiseaux. Ainsi l'une s'appelait son *merle blanc*, l'autre son *perroquet noir;* celle-ci sa *fauvette enrouée*, celle-là sa *grive* ou son *coucou*. Le côté des femmes composait ce qu'il intitulait sa *volière;* celui des hommes, sa *ménagerie*. Je ne m'étendrai pas davantage sur les termes dont il baptisait ses ténors, ses basses et ses barytons, insolente et grotesque facétie qu'il n'épargnait pas même à un pauvre diable d'abbé chargé de lui fournir pour la somme de soixante francs un *libretto* en trois actes, et qu'il nommait sa *zibeline*, à cause de l'odeur de musc qui s'exhalait de son habit râpé.

Du reste ce bizarre personnage, qui ne savait pas une note de musique et n'entendait rien à l'art de Terpsichore, possédait un tact merveilleux de toutes les choses de son administration, et ne se trompait que très rarement à l'endroit du goût du public. En relation avec le monde entier, familier avec les ministres et les ambassadeurs, traitant presque de puissance à puissance avec le roi Ferdinand Ier et sa belle maîtresse la duchesse de Floridia, il donnait et retirait des emplois, faisait et défaisait la fortune des gens, secouait, comme Jupiter tonnant, la foudre de ses colères ou le trésor de ses largesses sur un peuple d'adorateurs, et ce n'était point sans raison que les *oiseaux* de sa *volière*, aussi bien que les *sujets* de sa *ménagerie*, le saluaient du titre de sultan de San-Carlo. — J'aime à me figurer ce glorieux *padischah* assistant à la représentation de l'opéra nouveau dans sa loge somptueuse et faisant face à la loge du roi, ce Polycrate de nouvelle espèce contemplant Samos subjuguée du haut des remparts de sa citadelle, ou, pour parler un langage moins épique, jugeant des évolutions de sa *ménagerie* dûment apprivoisée par la vertu de contrats bien en règle. Quand il lui arrivait d'être content, il applaudissait le premier à outrance, et si le parterre se montrait récalcitrant, il tournait le dos au parterre en grommelant quelque gourmade. Le roi lui-même, qu'il traitait de *lazzarone* couronné, n'était point à l'abri des bourrasques de cet humoriste enragé. « *Can di Dio!* s'écria Barbaja un soir que sa majesté faisait la sourde oreille aux applaudissemens dont il s'effor-

çait de donner le signal; cet homme-là s'entend à la musique comme mon singe à jouer au lansquenet. Est-ce bien toi, Ferdinand Ier, est-ce bien toi, duchesse de Floridia, qui me peux faire un pareil crève-cœur? » Aussi prompt il se montrait à encourager d'un vigoureux transport une cavatine vaillamment enlevée par le tenor ou la prima donna, aussi impitoyable le trouvait une fausse note, et comme il était le premier à crier *bravo* ou *brava*, de même il était le premier à *chuter*, puis, le rideau à peine baissé, vous l'auriez vu s'élancer sur la scène, empoigner au collet l'infortuné réfractaire et le traiter de Turc à Maure, embrassant au contraire avec une effusion sublime celle ou celui qui lui paraissait avoir bien mérité. « A la bonne heure, disait-il à David dans un de ses joyeux épanchemens, tu viens de chanter comme un dieu; *les femmes sont toutes folles de toi.* Fais-toi servir ce soir à souper deux bouteilles de xérès sec, et vide-les à la santé de ton ami Barbaja. »

Dès qu'un chanteur ou qu'une cantatrice avait conquis la faveur du public, ils devenaient les enfans de Barbaja, qui de ce jour les avait à sa table, les promenait dans sa voiture et les hébergeait au besoin dans son palais. S'il leur arrivait quelque accident, si madame avait la migraine, si monsieur venait à prendre un rhume, il accourait soudain, leur prodiguant les soins du plus tendre des pères et vidant jusqu'au fond, pour les divertir, son sac aux anecdotes. C'était là, j'en conviens, le plus beau de son côté moral, car de vertus il n'en avait aucune, mais beaucoup d'aimables petits vices. Appréciateur de la bonne chère et des *grands* vins, il trouvait qu'après boire, les femmes et le jeu étaient, en dernière analyse, le plus convenable passe-temps d'un galant homme. Il va sans dire que ce Sardanapale habitait un palais des *Mille et Une Nuits*, où la mosaïque, la rocaille, la fresque, le cristal, le velours, la soie et l'or s'alliaient à profusion pour la splendeur et le comfort de l'existence.

Il était quatre heures environ de l'après-midi; maître Barbaja, au sortir de sa sieste, bâillait et s'étirait de son mieux sur un sopha, lorsque son valet de chambre vint lui annoncer qu'un étranger demandait à parler à sa seigneurie.

— Son nom? fit négligemment le directeur de San-Carlo.

— Joachim Rossini.

— Ah! ah! qu'il entre.

Le sultan se leva, et, tendant les deux mains au maestro : — Je suis ravi de vous voir et de faire votre connaissance. On ne parle ici que de vous, et moi-même j'ai lu des merveilles sur vos derniers ouvrages.

— Est-ce bien possible? répliqua le jeune compositeur avec une imperceptible ironie; on m'avait toujours dit que vous aviez des raisons particulières pour ne point lire les gazettes.

— C'est vrai; je suis si occupé... Mais arrivons au fait : je vous engage, et sur-le-champ.

— A quelles conditions? demanda le signor Gioachino du ton d'un homme qui n'a nul souci de précipiter les choses.

— Aux plus belles... Et d'abord, je vous loge;... vous occuperez le second étage ici, dans mon palais.

— Bon. Et après?

— Après? Vous déjeunez, dînez et soupez à ma table... Vous n'êtes point sans avoir eu des nouvelles de ma cave et de mon cuisinier.

— Après?

— Je mets à votre disposition une de mes voitures et celui de mes chevaux de selle qu'il vous plaira de choisir.

— D'accord; mais vous ne me parlez pas du point cardinal.

— Six mille francs vous conviennent-ils?

— Signor Barbaja, vous vous moquez de moi!

— J'en donne dix!

— Impossible.

— Eh bien! va donc pour douze, mais pas un sou de plus, car je vous jure que jamais aucun de mes *maestri* ne m'a coûté si cher.

— Et je le crois sans peine. Voulez-vous maintenant que je vous montre ce que m'offre l'*impresario* de la Fenice?

— Bah! finissons-en, et pour vous prouver que je suis grand seigneur, aux douze mille francs je joins une gratification. Vous savez que j'ai les jeux?

— Entreprise qui vaut à messer Barbaja une somme de cent à cent cinquante mille francs par an.

— N'importe! je vous accorde une somme de deux mille francs sur mes bénéfices. Douze mille d'appointemens et deux mille de gratification font quatorze; puis vous avez la table, le logement, la voiture qu'il faut bien compter pour quelque chose... Voyons, cher maestro, sommes-nous content?

— J'accepte.

— A quand la *scrittura?*

— Mais à tout de suite si vous voulez, dit Rossini, qui présenta sa main en signe d'assentiment au directeur de San-Carlo.

En ce moment entra, sans être annoncée, une personne de la plus attrayante physionomie. Son teint olivâtre, ses yeux de flamme où pétillait l'étincelle méridionale, trahissaient en elle l'Espagnole, et dans ce délicieux ovale encadré par des cheveux dont le noir avait les reflets bleuâtres de l'aile du corbeau, vous reconnaissiez le type des plus aimables têtes de Velasquez ou de Murillo. Sa bouche veloutée découvrait en souriant une double rangée de perles, et sous l'étoffe légère et diaphane de ses vêtemens s'arrondissaient ces formes

suaves qui semblent joindre à la nerveuse souplesse de la jeunesse le provocant et voluptueux contour de la maturité qui s'approche : c'était Mlle Isabelle-Angélique Colbrand (1), prima donna du théâtre de San-Carlo, sultane favorite du signor Mustapha-Barbaja, irrésistible magicienne qui passait pour avoir déjà coûté à son galant *impresario* dix fois plus que la duchesse de Floridia n'avait coûté au roi de Naples.

— Entrez, mon cœur, dit Barbaja; que je vous présente l'illustre auteur de *Tancredi*, depuis deux heures arrivé à Naples, et depuis vingt minutes un des nôtres.

— Bravo! bravo! fit la cantatrice en frappant dans ses petites mains gantées. Et à quand le prochain chef-d'œuvre?

— Mais, madame, je n'attends plus maintenant qu'un *libretto*.

— Qu'à cela ne tienne! interrompit Barbaja; vous allez être servi à souhait. Voulez-vous du bouffe ou du tragique?

— L'un ou l'autre, cela m'est parfaitement indifférent.

— Du tragique alors, cher maestro, s'écria la signora Colbrand, du tragique pour l'amour de moi!

— Et si vous recevez tantôt votre poème, reprit l'*impresario*, quand pensez-vous être prêt?

— C'est selon; peut-être dans trois mois, peut-être aussi dans quinze jours!

Le surlendemain, Rossini, commodément installé chez le directeur de San-Carlo, dormait encore vers midi lorsqu'une main timide vint frapper à sa porte. Le trop matinal visiteur, ne recevant pas de réponse, frappa de nouveau, et ce ne fut qu'à la troisième reprise qu'une voix de stentor lui cria d'entrer.

— Est-ce au célèbre maestro Rossini que j'ai l'honneur de parler? dit alors en ouvrant discrètement la porte un petit homme maigre et jaune, dont l'échine famélique se courba respectueusement.

— A lui-même... Que me voulez-vous?

— Pardon, je venais pour...

— Me raser peut-être? Repassez dans deux heures.

— Pardon, maestro, mais je ne suis point tout à fait ce que vous croyez; on me nomme l'abbé Totola, et c'est moi qui suis chargé par M. Barbaja de composer les pièces qu'on met en musique pour San-Carlo.

— Eh! cher abbé, que ne le disiez-vous tout de suite? M'apportez-vous mon poème? Voyons le titre.

— *Elisabetta, regina d'Inghilterra, opera seria.*

— C'est bien; posez cela sur mon piano.

(1) Née à Madrid en 1785.

Ce brave homme, que l'illustre maître recevait avec si peu de façons, avait passé deux nuits et un jour à rédiger sa besogne d'après un mélodrame français, et s'en alla, en quittant Rossini, souhaiter le bonjour à Barbaja, qui lui remit soixante francs pour prix de son travail, mince honoraire sans doute, et qui n'eût point suffi à sustenter le digne abbé, si dom Totola n'eût joint à cette occupation une autre industrie qui lui rapportait quelques chétifs profits. A ses momens perdus, et quand le *drama seria* ou *giocoso* ne donnait pas, l'abbé composait à la gloire des cantatrices en renom des odes et des sonnets qu'il vendait à leurs amans le plus cher possible, ce qui ne laissait pas de lui valoir d'assez estimables bénéfices, surtout lorsque la prima donna se voyait, comme la signora Colbrand, recherchée et courue de tout un monde de financiers et de grands seigneurs. Il est vrai que si le métier avait ses avantages, il avait aussi ses légers inconvéniens, et que le rimeur de ballades et de galans tercets risqua plus d'une fois de porter un mortel préjudice au *librettiste* patenté de San-Carlo. La signora Colbrand était, ainsi que nous l'avons dit, la maîtresse attitrée du signor Barbaja, sultan jaloux s'il en fut, et d'autant plus intraitable à l'endroit de ses prérogatives, qu'il savait mieux que personne ce qu'elles lui coûtaient. Or il advint qu'un jour le directeur de San-Carlo s'aperçut que *son poète* chantait la divine Angélique au profit d'une foule d'adorateurs rivaux. A cette découverte, la colère du farouche *impresario* ne se contint plus. Barbaja fit venir le pauvre abbé, et le menaça de le casser aux gages, de l'envoyer mourir à l'hôpital, s'il lui arrivait de jamais rimer une seule stance en l'honneur de sa favorite. Maître Totola n'eut qu'à courber la tête et à se soumettre; mais on conçoit quelle affreuse diminution cet incident amena dans ses finances. Réduit à s'interdire toute espèce d'épithalame et de madrigal au sujet de la prima donna régnante, force fut au pauvre diable de se rabattre sur les cantatrices en sous-ordre et le menu fretin, ce qui fit qu'il tomba de l'Olympe sur la terre, et dut se contenter, pour vivre ou plutôt pour végéter, du produit de sa dramaturgie, auquel venait se joindre çà et là quelque rare et furtif denier que la muse des couplets mignons et des vers badins amenait dans son escarcelle. Naïf et maladroit poète, qui n'avait pas su ménager les susceptibilités jalouses de son puissant maître!

Rossini, lui, était un renard trop fin et trop madré pour se laisser prendre à ce piége. Dès le premier coup d'œil, la signora Colbrand lui avait plu; il la trouvait jolie, avenante, faite à ravir; il savait aussi très bien que cette femme charmante, digne d'être recherchée pour ses grâces personnelles, gagnait quelque chose comme cent mille francs par an, sans compter les valeurs énormes, tant en bijoux

qu'en espèces sonnantes, amoncelées aux pieds de sa Danaé par le Jupiter crépu de San-Carlo. Épris des beaux yeux d'Angélique, épris aussi des beaux yeux de sa cassette, le roué maestro, s'il avait eu dès le premier moment des projets sur la dame, n'en laissait rien percer. — Comment trouves-tu mon *rossignol noir?* lui demandait un jour Barbaja, cherchant à surprendre s'il ne devait pas aussi se méfier de ce côté. — Ma foi, répondit Rossini sans sourciller, c'est une question que je ne m'étais pas encore faite; mais, tu le sais, je n'aime que les blondes!

Voici du reste en quatre mots quelle était à cette époque la vie de l'homme de génie sur lequel reposait la fortune du théâtre de San-Carlo. Il dormait jusqu'à onze heures, se levait au coup de midi, passait une heure ou deux à sa toilette, puis sortait pour aller faire un second déjeuner sur le Môle. De deux à trois, il se rendait chez la signora Colbrand. De trois à cinq, on le trouvait assis sous la tente embaumée d'orangers de l'un des cafés de Chiaja, occupé à parcourir les journaux, à prendre une glace, à deviser de choses et d'autres avec David et Garcia. Vers cinq heures, il flânait, revenait à six pour dîner tête à tête avec Barbaja, auquel il ne manquait jamais d'apporter un appétit raffiné digne en tout point de sa table de Lucullus; après quoi on allait un peu au théâtre, on courtisait ces dames sur la scène, on se promenait dans la salle de loge en loge, ce qui vous menait aisément à minuit, l'heure du berger, qu'on passait chez une de ses maîtresses, celle-ci ou celle-là. Puis, en chantonnant, on rentrait se coucher, et le sommeil, au terme d'une journée si bien employée, ne se faisait, comme on pense, jamais attendre. Plusieurs se demanderont quels étaient, dans une existence ainsi réglée, les momens consacrés au travail? Où et quand Rossini composait-il? Partout et nulle part, dans son lit, dans la rue, en jouant aux dominos, en vous contant une anecdote. Mathurin Régnier parle d'un poète qui s'en va cherchant son vers à la pipée. Rossini certes n'était point ce poète-là, lui l'enfant prodigue du génie, l'heureux viveur que les idées venaient trouver en foule. Il marchait entouré de mélodies comme d'un essaim d'abeilles bourdonnantes. Il n'avait qu'à tendre la main et qu'à prendre au hasard, retenant les unes, donnant aux autres la volée, bien certain d'ailleurs qu'il les rattraperait au moindre signe. La première chose qu'il faisait chaque jour en s'éveillant, c'était de prendre sous son traversin son *libretto* et quelques cahiers de papier réglé pour la musique. Son crayon à la main, vous l'eussiez vu alors piquer sur la carte ces mouches d'or de l'inspiration dont le tumulte l'étourdissait.

Au mois de septembre de cette année 1815 eut lieu la représentation d'*Élisabeth*. Il va sans dire que l'attente et la curiosité géné-

rale étaient au comble. Depuis tantôt six semaines, on ne trouvait plus une place à louer dans la salle, et les journaux de Naples, qui recevaient tous plus ou moins le mot d'ordre de Barbaja, revenaient chaque matin sur les incomparables beautés de la musique et les merveilles de la mise en scène. L'exécution fut en effet des plus brillantes. Angélique Colbrand chantait Élisabeth, David Leicester, Garcia (le père de la Malibran) jouait le rôle de Norfolk, et M^lle^ Chaumel (en italien la Comelli), celui de Mathilde. Dès le premier duo entre le favori de la reine et sa jeune femme déguisée en page : *Incauta! che festi!* les applaudissemens éclatèrent avec frénésie. L'étincelle de cette mélodie rossinienne avait mis le feu aux poudres, et la salle sautait. Un égal enthousiasme accueillit le duo suivant entre Élisabeth et Norfolk, ainsi que le magnifique finale dans lequel la reine offre sa couronne et sa main à Leicester, marié secrètement à Mathilde. La fureur d'Élisabeth en se voyant trahie, le désespoir de Leicester, la tendresse passionnée de Mathilde, la haine triomphante de l'envieux Norfolk, étaient autant de contrastes dont il fut reconnu que le maestro avait glorieusement su tirer parti, et le public épuisa, séance tenante, tous les moyens de lui en témoigner sa joie et son admiration. Le second acte s'ouvrit sous les mêmes auspices, grâce au récitatif entraînant d'Élisabeth s'efforçant d'amener Mathilde à renoncer à son époux. Ce récitatif obligé est magnifique. A la première représentation il serra tous les cœurs. « Il faut avoir vu M^lle^ Colbrand dans cette scène, écrit M. Beyle, pour comprendre le succès d'enthousiasme qu'elle eut à Naples, et toutes les folies qu'elle faisait faire à cette époque. » Un peu avant la chute du rideau, au moment où grondait le tonnerre des applaudissemens, accompagné d'une pluie de fleurs tombant aux pieds de la *diva*, le roi Ferdinand et la duchesse de Floridia firent appeler l'*impresario* pour lui dire combien la musique et l'exécution avaient dépassé leur attente, et que jamais la Colbrand n'avait été ni mieux inspirée, ni mieux en voix. Je laisse à penser l'ivresse que Barbaja dut ressentir d'un pareil compliment, qui flattait à la fois son amour-propre de directeur et sa vanité d'amant heureux. Aussi lui tardait-il de courir visiter dans sa loge la belle Élisabeth. Notre sultan en était aux premiers mots de sa harangue, lorsqu'on frappa à la porte. « Entrez, » s'écria l'adorable Angélique en jetant un châle sur ses épaules, et, voyant la tête souriante et narquoise de Rossini se montrer discrètement : — « Ah! c'est vous, cher maître, mais arrivez donc, arrivez pour recevoir les mille et mille remercîmens qui vous sont dus. Vous êtes le seul qui ayez jamais su écrire pour ma voix, et personne au monde ne comprend le chant comme vous. Quelle musique! beau! ravissant! sublime! Signor Barbaja, permettez à la reine Élisabeth d'embrasser

le comte de Leicester. » Et la cantatrice, encore toute haletante de son triomphe, sauta au cou du galant maestro. Le directeur de San-Carlo, bien que protestant au fond de l'âme contre ces façons d'agir par trop familières, n'osa cependant s'y opposer ouvertement; il se contenta de froncer le sourcil et d'emmener au plus vite le vainqueur, sous prétexte qu'il fallait laisser la signora se déshabiller. — Bonne nuit donc, *divo maestro!* allez reposer sur vos lauriers aussi doucement que je vais dormir sur les miens. — Et la prima donna, tendant sa jolie main à Rossini, accompagna ces mots d'une étreinte qui en disait plus que messer Barbaja n'en devait entendre.

Depuis le fameux soir où le *cygne de Pesaro* et la *Philomèle de Madrid* avaient échangé dans le succès une si tendre œillade, il s'était établi entre Rossini et la Colbrand un commerce souverainement original de sympathies réciproques. Tout en reconnaissant des deux côtés qu'on était né l'un pour l'autre, et qu'on devait immanquablement s'appartenir tôt ou tard, on ne s'expliquait pas, on usait de diplomatie et de réserve. Moitié terreur de la jalousie du farouche Barbaja, dont ils dépendaient, elle et lui, plus ou moins, moitié crainte de compromettre leur situation respective par une déclaration qui pourrait provoquer la plus stupéfiante raillerie, ces deux êtres également avisés, également dépourvus de toute espèce de préjugés et fort revenus d'ailleurs, quoique jeunes encore, des illusions de la vie, ces deux êtres se contentaient de s'observer en se tenant chacun sur ses gardes. Ne rien précipiter, reconnaître le terrain, prudemment peser le pour et le contre, et seulement quand on croirait être sûr de son fait tenter l'attaque, tel était le plan de campagne que de part et d'autre on se formait. Dans tout ceci, la passion n'occupait, on le devine, qu'une place bien secondaire. On se sentait gens trop raisonnables pour se laisser prendre à pareil jeu d'enfans. Ce qu'on voulait, tranchons le mot, c'était tout simplement faire une affaire, et quand deux personnages se placent à ce point de vue, il va sans dire que presque toujours ils cherchent à se piper l'un l'autre. Aussi quels monologues et quels *a parte* dans cette idylle! — « Il est vrai, soupirait la bergère, que j'ai six ou sept ans de plus que lui; mais bah! je suis belle encore et me sens de force à fixer le damoiseau. D'ailleurs voici venir la trentaine, et à moins de vouloir mourir vieille fille aux bras du signor Barbaja, il est temps de songer au mariage. » — « Je suis de beaucoup plus jeune qu'elle, murmurait à son tour le berger, mais aussi de beaucoup plus pauvre. Or sans argent que vaut le génie? Je connais le public, aujourd'hui il fait de moi son idole, et demain il serait capable de me laisser mourir de faim. *Ergo* marions-nous, non par amour, vive Dieu! je ne suis pas si fou, mais pour obéir aux conseils de la saine raison. Quelle femme à ces

projets conviendrait mieux que la Colbrand! Le volcan de son âme a jeté ses premières laves; ce qu'il lui faut aujourd'hui, ce n'est plus un de ces parpaillots qui vont et viennent, mais un galant homme qui lui donne un rang dans le monde, un nom illustre dans les arts. La femme est un frêle roseau qui ne saurait se passer d'appui. Je serai ce soutien pour Angélique. J'épouse sa fortune, elle épouse mon talent, et de la sorte nous n'avons qu'à battre des mains au contrat. »

Quelques mois s'étaient écoulés depuis la représentation d'*Élisabeth*, lorsqu'une nuit (avril 1816) le signor Barbaja s'éveilla au bruit de l'incendie de son théâtre. En moins d'une heure, l'un des plus vastes monumens de Naples n'était plus qu'un tas de décombres et de cendres. Le roi Ferdinand ressentit ce désastre plus douloureusement encore que Barbaja. Dilettante chaleureux, appréciateur raffiné de la danse et des ballets, ce prince était attaché de corps et d'âme à San-Carlo, et la perte de la moitié de ses états l'avait, assure-t-on, moins affligé jadis que ne l'affligea la perte de son théâtre. Quant à maître Barbaja, il sut envisager la catastrophe d'un œil plus calme. « Sire, dit-il à l'inconsolable monarque, cet immense théâtre que la flamme achève de dévorer, je vous le referai en neuf mois, et plus beau qu'il n'était hier. Quant aux sommes que cela va coûter, que votre majesté veuille bien ne point s'en inquiéter; s'il ne s'agit que d'avancer deux ou trois cent mille écus à la couronne, je puis le faire. »

A la suite de l'incendie de San-Carlo, la plus grande partie du personnel fut congédiée; la Colbrand seule, à cause de la double nature de ses fonctions, resta à Naples. Rossini, rendu provisoirement à sa liberté, partit pour Rome, et là écrivit *Torvaldo et Dorliska*, qu'il donna au théâtre Valle. Alléché par le brillant succès de cette partition, le directeur du théâtre Argentina accourt en toute hâte chez le maestro, proposant les plus riches conditions, s'il veut s'engager à lui livrer immédiatement un opéra nouveau.

— Très volontiers, dit Rossini; mais avez-vous un poème quelconque sous la main?

— J'en ai dix, j'en ai quinze; malheureusement la censure, qui prétend voir partout des allusions coupables, ne me permet pas d'en jouer un seul.

— Autant dire alors que vous n'en avez point. Il faut convenir que nos prédécesseurs étaient d'heureux mortels. Où trouver, au temps où nous vivons, un Metastase, un Da Ponte, un Casti (1)? Voyons,

(1) Pietro Bonaventura Trapassi, dit Metastasio (né le 3 janvier 1698 à Assise, mort à Vienne le 12 avril 1792). Il avait à peine quatorze ans lorsqu'il composa son premier poème, *Il Giustino*. En 1724, il écrivit pour Domenico Sarro sa *Didone abbandonata*, qui fut représentée à Naples, puis, pour les divers maîtres de son temps, *Artaxercès*, *Attilio*

n'y aurait-il pas moyen, en cherchant bien, de découvrir parmi les pièces déjà représentées quelque chose d'inoffensif?

— J'y ai pensé, mais j'ai peur que le titre que je vais vous proposer ne vous agrée point.

— Dites toujours.

— *Le Barbier de Séville.*

— Paisiello l'a déjà mis en musique.

— Et c'est justement ce qui rend la spéculation magnifique. La curiosité s'en mêlera, on voudra comparer; nous aurons des guelfes et des gibelins, polémique, antagonisme, coteries, guerre de partisans! Tenez, maître, je vous parie une chose...

— Laquelle?

— C'est que vous allez faire un chef-d'œuvre, et qu'ayant peu il ne sera plus question du *Barbier* de Paisiello.

— Il faudra voir cela dans trois semaines, dit alors Rossini en congédiant l'*impresario,* qui s'en alla ravi du succès de sa démarche.

Le même jour, Rossini écrivit à Paisiello, qui vivait à Naples à cette époque, où il y dirigeait le conservatoire, ayant quitté Paris depuis 1814, avec une pension de 4,000 francs et la croix de la légion d'honneur. Le vieux maître, qui n'aimait au fond que sa propre musique et goûtait médiocrement les succès d'autrui, répondit en homme de tact qu'il ne doutait pas que le brillant génie de son jeune rival ne sût donner un nouveau charme à un ancien thème, et qu'il ne pouvait que lui adresser d'avance ses cordiales félicitations à lui, Rossini, ainsi qu'à toutes les scènes d'Italie qui bientôt compteraient un chef-d'œuvre de plus. Encouragé par les congratulations plus ou moins sincères d'un grand compositeur émérite, l'auteur de *Tancredi* se mit donc au travail, et de cet instant mena bon train l'inspiration. On a mainte fois raconté le prodigieux tour de force dont Rossini donna l'exemple à cette occasion : *le Barbier de Séville* fut composé en treize jours. « Un membre de l'Académie française, disait Montesquieu, écrit comme *on* écrit; un homme d'esprit écrit comme *il* écrit. » Mot charmant dont cette éblouissante partition démontre la justesse et qu'on ne

*Regolo, Temistocle, la Clemenza di Tito, Alessandro nell' India,* et nombre d'autres ouvrages formant l'édition en dix volumes dédiée à la marquise de Pompadour, et publiée à Paris en 1755. — Lorenzo da Ponte, né en 1794 à Anoda, mort à New-York en 1836. A lui revient l'immense honneur d'avoir fourni à Mozart le texte tout shakspearien de son chef-d'œuvre, et peu importe à sa gloire après cela d'avoir écrit *les Danaïdes* pour Salieri et *l'Arbre de Diane* pour Martini. — Giambattista Casti, l'auteur des *Animali parlanti.* Nommé, à la mort de Metastase, poète lauréat de la cour de Vienne, il écrivit *la Grotta di Trionfo* et *Il re Teodoro in Venezia,* dont Paisiello fit la musique. On cite aussi au nombre de ses poèmes dramatiques un opéra de *Catilina,* où le vieux Cicéron joue un rôle bouffe et chante une cavatine ayant pour texte le fameux *Quousque tandem.*

saurait trop rappeler aux pédans qui se vantent d'avoir *pris leurs licences!* Treize jours! moins de temps qu'il n'en faut à un de ces grammairiens pour éplucher les fautes de syntaxe qui se rencontrent dans une partition! — Qui attendait l'événement avec une fiévreuse anxiété? C'était le chevalier Paisiello. « Si son *Barbier* réussit, ce dont je doute, se disait-il, c'en est fait du mien; s'il tombe, ce qui me paraît plus présumable, je reconquiers mes anciens droits, et mon astre à son déclin retrouve encore assez d'éclat pour effacer la gloire de ce jouvenceau. »

Pauvre grand maître! il ne devait point voir se résoudre cette question, qui préoccupait si fort son amour-propre. Giovanni Paisiello mourut le 5 juin 1816 (1), et seulement trois mois plus tard eut lieu, sur le théâtre Argentina, la première représentation du *Barbier* de Rossini. « Une fois le genre du roman de Crébillon fils adopté pour la couleur générale du *Barbier*, il est impossible de voir plus d'esprit et de cette originalité piquante qui fait le charme de la galanterie que dans cette musique. » M. Beyle, à qui j'emprunte l'observation, me paraît avoir en quelques mots très judicieusement caractérisé le tour français de cette inspiration, vive, légère, pétulante avec un grain de moquerie et de libertinage. Tout cela bouillonne et pétille gaiement, comme le vin de Champagne dans le cristal de Bohême. Ces mélodies font sauter le bouchon, la mousse de ces rhythmes vous enivre. Les Romains, sans trop savoir pourquoi, ne goûtèrent pas d'emblée cette musique; elle était pour eux trop française (2). A ce comique étourdissant, à ce *brio* frénétique, ils commencèrent par ne rien comprendre, eux, habitués au bouffe de Cimarosa, à l'expression suave, tendre, pathétique. Ce ne fut guère qu'aux représentations suivantes que l'esprit remporta la victoire; mais cette victoire, disons-le, fut complète. L'ombre de Paisiello, si d'aventure elle rôdait par-là, dut passer un mauvais quart d'heure et battre en retraite devant ces acclamations, pour s'en retourner dans cet élysée des bienheureux dont ici-bas on ne s'occupe plus.

(1) Il était né à Tarente en 1741.

(2) Rappelons aussi en passant les nombreuses mésaventures qui signalèrent cette soirée. D'abord Rossini avait mis un habit vigogne, et, lorsqu'il parut à l'orchestre, cette couleur excita une hilarité générale. Garcia, qui jouait Almaviva, arrive avec sa guitare pour chanter sous les fenêtres de Rosine; au premier accord, toutes les cordes de sa guitare se cassent à la fois. Les huées et la gaieté du parterre recommencent; ce jour-là, il était plein d'abbés. Figaro (Zamboni) paraît à son tour avec sa mandoline; à peine l'a-t-il touchée, que toutes les cordes se brisent. Basile arrive sur la scène, il se laisse tomber sur le nez, le sang coule à grands flots sur son rabat; le malheureux subalterne qui faisait Basile a l'idée d'essuyer son sang avec sa robe; à cette vue, les tripignemens, les cris, les sifflets couvrent l'orchestre et les voix; Rossini quitte le piano et court s'enfermer chez lui. — Voyez les *Promenades dans Rome*, t. II, p. 291.

Cette fois, le vivant triomphait du mort, chose rare dans le monde des lettres et des beaux-arts, et le chef-d'œuvre lancé aux nues allait commencer son tour d'Europe.

En attendant, Rossini reprenait le chemin de Naples, où il arrivait au commencement du mois de janvier 1817. La première figure qu'aperçut le maestro en débarquant dans la cour des diligences fut celle de Barbaja. — M'apportes-tu quelque chose? demanda l'*impresario* pendant qu'on déchargeait les malles et les sacs de nuit.

— Oui, certes, dit Rossini, je t'apporte la bénédiction du saint père.

Barbaja fit la grimace.

— J'ai en outre pour toi, continua le maestro, un plan de Rome, le portrait du cardinal ministre et mon buste!

— Est-ce là tout?

— J'oubliais de te parler d'une nouvelle partition. Mon opéra s'appelle *Otello ou le More de Venise*.

— Beau sujet! As-tu besoin d'argent?

— Non, dit le maestro tout en réglant ses comptes avec le commissionnaire chargé de porter ses bagages à l'hôtel.

— Ah çà! tu loges chez moi?

— Non pas.

— Et l'opéra?

— Je le tiens dès demain à ta disposition contre une somme de cinq cents ducats.

— Cinq cents ducats! Tu perds la tête?

— Libre à toi de refuser; il y en a d'autres à Milan et à Venise qui ne se feront pas tirer l'oreille pour le prendre.

— J'en offre quatre cents.

— Apprends, mon maître, qu'on ne marchande plus avec Rossini.

Et là-dessus nos deux amis se séparèrent.

### III. — OTELLO. — NOZZARI. — INFLUENCES CLIMATÉRIQUES.

Cependant San-Carlo, comme le phénix de la fable, venait de renaître de ses propres cendres, et le 12 janvier 1817, à la grande joie du roi Ferdinand II, aux applaudissemens de Naples tout entière, l'immense salle rouvrit ses portes, inaugurant par *Élisabeth* les temps nouveaux. Ce fut néanmoins au théâtre del Fondo, dont Barbaja dirigeait aussi l'entreprise, qu'eut lieu la première représentation d'*Otello*. Rossini avait écrit la partie du More pour Garcia; mais ce chanteur ayant quitté tout à coup Naples pour Milan, on confia son rôle à Nozzari, obscur figurant qui, des rangs subalternes où jusqu'alors il était resté confondu, devait en quelques heures passer à la célébrité.

Ce Nozzari était tout simplement un lazzarone du quai Santa-Lucia, avec lequel, un jour de flânerie, Rossini avait lié conversation. Charmé de la bonne mine de ce garçon et du tour original de son esprit, l'auteur de *l'Italiana in Algeri* l'invita à venir le voir à son hôtel. A cet appel rempli de bienveillance, notre lazzarone répondit de la meilleure grâce. Il vint une fois, puis deux, puis trois et quatre, si bien que Rossini lui proposa un matin de le prendre à son service, sur quoi le pauvre diable se mit à rouler son bonnet de laine entre ses doigts de l'air d'un homme qui voudrait ne pas refuser, mais auquel il en coûterait énormément de dire oui. Le maestro, voyant cet embarras, lui demanda si par hasard il se sentait blessé de la proposition?

— Pas le moins du monde, répondit alors l'homme du quai Santa-Lucia, tout au contraire; mais à vous parler franchement, je crois, tenez, que je ne vaudrais rien pour cet emploi. Nous autres *lazzaroni*, vous le savez, la besogne ne nous va guère, et quant à moi, j'ai toujours passé pour le plus paresseux de mes camarades.

— Drôle! Et cette existence ne te fait pas de honte, tu ne souhaiterais point de l'échanger contre une meilleure?

— Dame! c'est selon...

— Laquelle alors?

— J'aimerais assez entrer au théâtre et devenir, par exemple, un grand chanteur!

— Avec cent mille francs d'appointemens? chose en effet très facile, et pour laquelle, avec la belle vocation que tu possèdes, il ne te manque plus que deux conditions, à savoir, du talent et une voix!

— Soit! qu'à cela ne tienne.

— Est-ce que par hasard tu chanterais, coquin? s'écria Rossini, émerveillé de tant d'aplomb; en ce cas, ouvre la bouche, et qu'on t'entende!

Et le maestro se mit au piano pour l'accompagner.

— Voyons, que vas-tu me débiter, mauvais plaisant?

— Un morceau que vous reconnaîtrez sans doute, la cavatine de Lindoro dans *l'Italiana*.

Et le lazzarone, d'une voix de tenor ferme et splendide, entonna les premières mesures de *Languir per una bella*. Rossini n'en pouvait croire ses oreilles, c'était une vigueur d'accentuation, une bravoure dans l'attaque, une limpidité de timbre! — Bravo, mon garçon, s'écria le maestro sans s'interrompre, va toujours, ne te gêne pas, mais c'est un véritable soufflet d'orgue que cette poitrine!

Et le pauvre diable, encouragé par l'éloge, mettait dehors toute sa voix, dont l'éclatante vibration faisait trembler les vitres.

— Quelques fausses notes par-ci par-là, peu importe; émets le

son. Ah! ah! nous enlevons aussi le trille? Bravissimo, signor David!

A dater de ce jour, l'homme du quai Santa-Lucia vint tous les matins prendre chez Rossini sa leçon de chant. Au bout de six semaines, il lisait à livre ouvert; au bout de deux mois, son illustre patron lui donnait des bottes, un chapeau, des vêtemens sortables, et le présentait sous sa nouvelle forme à Barbaja, qui l'engageait, comme choriste, aux appointemens de mille francs. Le lazzarone de la veille, ayant mis le pied sur la scène, n'attendait qu'une occasion de se révéler au public, lorsque le rôle d'Otello lui échut en partage.

A la nouvelle qu'un des leurs devait débuter dans un premier rôle, tous les *lazzaroni* de Naples s'étaient donné rendez-vous au *paradis* de San-Carlo, transformé pour la circonstance en une véritable cour des Miracles, et bien avant le lever du rideau les frères et amis se racontaient l'histoire de leur ancien collègue. — Si je le connais! disait un orateur auquel son entourage semblait témoigner une certaine déférence, et qu'à la vigueur de sa musculature, non moins qu'à l'autorité de son discours, on pouvait prendre pour le patriarche de la corporation, — si je le connais! nous avons pendant quatre ans dormi sur la même dalle, et son père était mon meilleur ami. Un *lazzarone pur sang* celui-là! il s'appelait Tito Manlio; mais nous le nommions entre nous *Scaramuccia;* il imitait le chant des oiseaux comme personne, et quand il s'agissait d'égayer la compagnie, il aboyait, il miaulait, que vous auriez cru entendre tous les chiens et chats du quartier.

— Et sa mère, demanda l'un des camarades, en savez-vous quelque chose?

— Sa mère s'appelait Fiametta et vendait des pastèques. *Corpo di Bacco!* quelle taille et quels yeux! Je l'ai aussi connue, ajouta le chef de bande en clignant de l'œil et fredonnant une barcarolle.

— C'est qu'on raconte, reprit un troisième, que depuis qu'il a du talent et des habits neufs il est devenu fier et rougit de ses anciens camarades.

— Calomnie! pure calomnie! s'écria l'orateur; tenez, pas plus tard qu'hier, je l'ai rencontré comme il sortait du théâtre : — *Buon giorno, capitano,* m'a-t-il dit en m'abordant; veux-tu que nous déjeunions ensemble? Et bras dessus bras dessous nous sommes allés à la *trattoria,* où nous avons mangé quinze douzaines d'huîtres et vidé six bouteilles d'*asti spumante.*

— Vrai! il a fait cela?

— Et bien mieux encore. Au moment de nous séparer, il m'a demandé, mais avec toute la délicatesse convenable, si par hasard je n'avais pas besoin d'argent, et comme j'allais répondre à cette ouverture, j'ai senti la main du fils de Tito Manlio qui glissait discrè-

tement quelque chose dans la mienne. Qu'ai-je vu? Une pièce d'or!

— *Evviva! evviva!* s'écrièrent tous les amis, heureux de voir leur ancien collègue se montrer si bon prince, et résolus à faire de leur mieux pour son succès.

Avec de pareils antécédens, une ovation était à supposer, pour peu que le chanteur s'aidât de lui-même. Nozzari répondit à l'attente générale, et chanta de façon à charmer non pas seulement les *lazzaroni*, mais le public tout entier, qui, transporté d'enthousiasme pour cette magnifique voix, rappela le débutant presque après chaque scène. Jamais on n'avait vu plus beau triomphe. Le soir même de cette représentation, Nozzari, devenu *primo tenore*, signait avec Barbaja un engagement de cinq années, sur le pied de quatre mille écus d'appointemens. La Colbrand, qui chantait Desdemona, et David, chargé du rôle de Rodrigo, partagèrent avec Nozzari les honneurs de la fête, honneurs dans lesquels il fallait bien aussi comprendre Rossini.

« La grande louange que mérite cette partition de Rossini, remarque M. Beyle, son chef-d'œuvre dans le style *fort et allemand*, c'est qu'elle est pleine de feu. C'est un volcan, disait-on à San-Carlo. Mais aussi cette force est toujours la même; il *n'y a point de nuances*, nous ne passons jamais du grave au doux, du plaisant au sévère, nous sommes sans cesse dans les trombones. » Plus j'y réfléchis et moins je parviens à me rendre compte d'une semblable critique. Des nuances! mais ce qu'il faudrait au contraire dans cette partition reprocher à Rossini, c'est d'en avoir trop mis, d'en avoir mis partout. C'est parce que Rossini, malheureusement moins préoccupé de la puissance dramatique du sujet avec lequel il se mesure que du talent de ses chanteurs, dont, en Italien consommé, il veut à toute force faire ressortir les avantages, c'est parce que Rossini mêle à chaque instant des motifs d'opéra *buffa* au langage de la tragédie, c'est parce qu'il passe sans ménagement *du grave au doux, du plaisant au sévère*, que cette partition d'*Otello* manque d'unité dans le style, et que les deux premiers actes se rapportent à peine au troisième, si profondément empreint du romantisme shakspearien. M. Beyle ne pardonne pas non plus à Rossini d'avoir multiplié les récitatifs obligés, cause de monotonie, selon lui, comme si le vieux récitatif de forme traditionnelle était bien de nature à produire la variété. Il suffit d'ailleurs à M. Beyle, non point qu'une musique soit en effet allemande, mais de s'imaginer qu'elle l'est, pour qu'il la condamne de parti pris et sans rémission. L'aimable improvisateur, si porté d'habitude à se pâmer devant l'inspiration rossinienne, affiche cette fois une circonspection, une sévérité qui déconcertent, car, on en conviendra, *Otello* a bien quelque mérite, et cette production, si imparfaite qu'elle soit, il y a des gens qui la préfèrent, avec assez de raison, à ce *Demetrio e Po-*

*libio,* objet des éternels ravissemens de l'auteur des *Promenades dans Rome;* mais non, M. Beyle (c'est là sa marotte ou son ignorance) veut absolument voir dans *Otello* un opéra allemand, et cette idée bizarre l'amène à déclarer que cet ouvrage, en dépit des beautés qu'il renferme, marque un premier pas vers la décadence. Telle est ici la force de cette préoccupation, qu'elle va jusqu'à lui ôter le sentiment des sublimes inspirations du troisième acte. « Desdemona cède à la tentation de s'arrêter près de sa harpe, elle chante la romance de l'esclave africaine sa nourrice : *Assisa al pie d'un salice;* il était difficile de mieux amener ce chant, *il faut le dire à la gloire de l'auteur du libretto.* Il y a peu à dire à la gloire de Rossini; cette *romance est bien écrite, elle est d'un style large, et voilà tout.* Elle doit son grand effet à la situation, et à Paris à la manière dont Mme Pasta la chante! » Et c'est un homme qui comprend Shakspeare, qui sait se rendre compte de la poésie et de la couleur du sujet, c'est un pareil homme qui juge de la sorte une des conceptions les plus profondément pathétiques qu'on puisse rencontrer au théâtre! Rapporter à l'auteur du *libretto* le principal honneur de la romance du *Saule,* voilà certes une charmante moquerie, et l'honnête homme qui écrivit le poème d'*Otello,* ce marquis de Berio, aussi aimable en société qu'il était privé de talent comme poète, ne se doutait guère du chef-d'œuvre qu'il faisait là.

Après avoir très judicieusement insisté sur le défaut d'expression dans les premiers actes, après avoir on ne peut mieux saisi par quels côtés Rossini s'éloigne du magnifique thème que lui offrait le tragique anglais, comment M. Beyle a-t-il pu glisser si légèrement sur cette partie de l'opéra par où le musicien se rattache à Shakspeare en l'égalant? Parlerai-je de la chanson du gondolier, d'une si navrante mélancolie? citerai-je les adieux de Desdemona à son amie, et ce lugubre trait d'orchestre, grondement de tonnerre lointain qui déjà fait pressentir l'entrée du More? Et ce duo suprême entre Otello et Desdemona, qui débute par un si formidable *crescendo,* qu'en pense M. Beyle? Il ne nous le dit point. Sans doute, à ses yeux, c'est encore là de la musique *trop allemande!* Il y a dans les quelques mesures de ce morceau, rapide et flamboyant comme l'éclair, je ne sais quoi d'horrible qui fait dresser les cheveux sur la tête. Jamais la terreur en musique n'eut un accent plus profond ni plus vrai. Qu'on se souvienne de la péroraison, lorsqu'aux transports de la fureur succède tout à coup un silence de mort. C'est l'émotion tragique portée à son plus haut degré; il semble, durant cette pause solennelle, que vous entendiez battre le cœur du meurtrier hésitant une dernière fois avant de consommer son crime.

On a trop souvent répété qu'en abordant le poème d'*Otello* Ros-

sini avait négligé de s'inspirer du génie de Shakspeare; il faisait au contraire de son mieux pour se rapprocher du grand modèle qu'il lisait dans la traduction française de Letourneur : *Mi gelava il sangue*, disait l'illustre maître à cette époque en parlant de l'impression que produisait sur lui la tragédie anglaise, si peu semblable à cette rapsodie dont l'avait gratifié son poète, lequel, passant par-dessus la tête à Shakspeare, était allé s'adresser aux *Cent nouvelles* de Giraldi Cinthio, source primitive et *italienne* de la chronique. Sans doute ni l'ouverture, ni les deux premiers actes de la partition d'*Otello* ne témoignent grandement du commerce que Rossini entretint à cette occasion avec Shakspeare; mais qui oserait dire pareille chose du troisième acte, que traverse si magnifiquement le souffle romantique du poète? D'ailleurs pourquoi ne pas admettre tout d'abord certaines conditions de climat et de lieu auxquelles le génie le plus indépendant sacrifie forcément à son insu? Pourquoi vouloir que Rossini soit Mozart ou Weber, que le cygne de Pesaro s'inspire de la pensée du Nord de la même manière que pourrait le faire un de ces blonds Germains *issus de la nuit cimmérienne?* Il faut aussi compter avec les tendances particulières à telle ou telle organisation. Après avoir reproché à M. Beyle de trouver la musique d'*Otello* trop allemande, n'allons pas à notre tour nous donner le ridicule de l'estimer *trop italienne*. Ce sont là des formules d'école, des thèses où peut donner tête baissée un dilettantisme aimable jusqu'en ses divagations, mais que la vraie critique répudie. Quand Rossini aborde Shakspeare, il l'étudie dans la mesure de son tempérament, dans les conditions de son propre génie, sans cesser pour cela de rester ce qu'il est, un Italien composant de la musique pour des oreilles italiennes. Je dirai plus, il faut avoir vécu à Rome, à Naples, à Milan, pour se rendre compte de ces préférences climatériques. Autre chose est entendre la musique italienne en Italie ou l'entendre de ce côté-ci des Alpes. Là, sous ce ciel enchanté, au sein de cette atmosphère éternellement printanière, nos facultés de perception semblent se prêter davantage à ce qui les flatte ou les caresse; là, dans cette patrie des nuits embaumées et tièdes, le sens nerveux, mollement excité, n'a que faire du *profond* et du *transcendental;* ce qu'il lui faut, c'est une mélodie agréable, heureuse, attrayante, qui berce l'âme en de tendres voluptés, et réponde à l'ivresse édénique où le monde extérieur la plonge. Ainsi je m'explique comment des imaginations tout allemandes, une fois sur ce terrain, n'ont pu (qu'on me passe l'expression) s'empêcher de sacrifier aux Grâces, et s'il me fallait des noms illustres, je citerais en tête M. Meyerbeer, ce génie romantique que le sentiment de sa vocation ultérieure ne préserva point, dans le temps, de cette allanguissante influence des jardins d'Armide, et qui, tout plein des

sublimités futures des *Huguenots* et du *Prophète*, dut, comme pour payer son tribut au charme irrésistible des lieux, s'oublier dans les suaves cantilènes de *Romilda e Costanza* et de *l'Esule di Granata*. Il se peut que la musique soit appelée à de plus hautes destinées: les Allemands l'ont mise dans les nuages, les Italiens la placent sur la terre, en lui donnant pour objet de distraire le pauvre cœur humain de ses ennuis, de le consoler de ses peines, de chasser l'humeur noire et les diables bleus, et ma foi cette mission-là, quoi qu'on dise, en vaut bien une autre!

J'ai connu, quand j'avais vingt ans, un homme de beaucoup d'esprit qui détestait systématiquement la musique italienne et nourrissait à l'égard de Rossini une insurmontable aversion. Naturellement l'amateur en question n'avait jamais quitté l'asphalte du boulevard de Gand. Or il arriva qu'un jour notre homme fit un voyage en Italie, qu'il entendit cette musique, objet d'une sainte horreur, exécutée par des chanteurs et des orchestres de beaucoup inférieurs à ceux qu'il avait pu entendre ici. En moins de trois mois, sa conversion était complète, tellement complète, que cet antagoniste encroûté de la veille devint un zélateur passionné. Je le rencontrai moi-même en Italie à quelque temps de là, et, tout en causant ensemble une après-midi sous les palmiers de la villa Gallo, comme je lui demandais de me dire la cause de cette subite et radicale transformation, il se contenta de sourire en silence et de me montrer le spectacle qui se déroulait autour de nous. Le soleil venait de se coucher derrière le Pausilippe, noyant dans l'or de ses derniers rayons les îles de Caprée et d'Orlandi, et tandis que les cimes du Vésuve et de Sant-Angelo flamboyaient encore dans la pourpre occidentale, Amphitrite étendait déjà sur le golfe les nappes violettes de son voile. Quiconque aura jamais contemplé l'enchantement de ce tableau comprendra comme nous ce que l'aspect d'une telle nature doit ajouter à la magie des sons. C'est du sein de cette manière de sentir que se sont élancés les Raphaël, les Corrège et les Cimarosa. « Il est des jours où la beauté seule du climat suffit au bonheur, » écrit quelque part l'auteur des *Promenades dans Rome*. Jusqu'ici Rossini n'a connu que le ciel de Naples et de Venise, plus tard nous le verrons regarder du côté de l'Allemagne et de la France; en attendant, laissons-le se livrer au doux plaisir de vivre, laissons-le surtout obéir à cette veine mélodieuse qui déborde avec le sentiment du fortuné pays qui l'inspire, et ne pas même soupçonner qu'il y ait au monde une autre musique que celle d'Italie.

HENRI BLAZE DE BURY.

# FONDATION

DE LA

# RÉPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES

## I.

### MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE

ET LES GUEUX DES PAYS-BAS.

Nos révolutions éclairent chaque jour d'une lumière nouvelle les révolutions passées, et à ce titre il appartient à notre temps de refaire l'histoire des troubles des Pays-Bas, chaos sanglant d'où surgit à la fin la république néerlandaise. Les vastes récits contemporains ont gardé leurs beautés classiques; nous les admirons encore, ils ne nous suffisent plus. Sous la pompe de Strada, sous le coloris éclatant de Bentivoglio, sous la gravité antique de Grotius, nous cherchons l'enchaînement, l'esprit de suite, ou, pour mieux dire, l'âme des choses. La vraie manière de compléter ces écrivains serait de montrer ce que nos expériences ont ajouté à leur science, et ce ne serait point là non plus une trop grande ambition, car il n'est aucun temps de l'histoire où les idées des hommes aient été plus ouvertement et plus bravement affichées, où il soit plus aisé de lire la destinée des peuples dans les croyances qu'ils embrassent. Ce ne sont pas seulement des armées, ce sont des esprits qui s'entrechoquent des extrémités opposées de l'horizon moral. Malgré l'horrible mêlée, rien de plus lumineux ni de mieux réglé que cette bataille de quatre-vingts années, à peine interrompue par une trève que repousse également la conscience des deux partis. Dans cet intervalle, chaque

individu fait tout ce qu'il doit faire, chaque peuple reçoit la destinée qu'il se donne. Immédiatement récompensés selon leurs œuvres, une justice implacable pèse sur tous, en sorte que cette histoire est belle, comme certaines parties de l'antiquité, par la persistance des caractères et la fatalité qu'ils entraînent. On y voit aussi mieux qu'en aucune autre ce qu'il faut faire pour ôter la liberté aux hommes ou pour la leur rendre.

A cette considération joignez la foule des documens inédits que chaque jour révèle (1). Aucun siècle n'a écrit plus que le XVIe, et dans ce siècle aucun homme plus que Philippe II. Assurément il croyait avoir enveloppé son gouvernement de mystères impénétrables. Retiré dans sa cellule de l'Escurial comme dans sa Caprée, personne ne surprenait jamais un mouvement de sa physionomie ni un accent de sa parole. Lorsqu'il recevait des députations, il gardait encore un silence de pierre; il se contentait de se pencher vers l'épaule de son ministre, qui balbutiait quelques mots insignifians à sa place. Ses secrétaires avaient devant eux l'exemple de la proscription d'Antonio Perez, de l'assassinat d'Escovedo. Voilà donc un homme parfaitement garanti contre la renommée ou l'indiscrétion des murailles. Il a enseveli plus profondément qu'aucun prince ses secrets d'état dans les entrailles de la terre. De vagues rumeurs pourront, il est vrai, circuler parmi la foule tremblante; mais ces bruits sourds, qui garantira qu'ils sont vrais? Où seront les témoins de ce règne? Parmi tant de meurtres projetés, accomplis et niés, quelle trace restera? Qui jamais a entendu le roi donner un ordre? Pour les plus petits détails, il s'est contenté d'écrire furtivement à son secrétaire assis à quelques pas de lui. Il a enfoui son règne comme un crime.

Singulière justice de l'histoire! Ce même homme qui a tout fait pour se dérober à la postérité est aujourd'hui plus démasqué que ne l'a été aucun prince. Ce roi casanier est surpris au grand jour. Grâce à la manie de tout écrire pour tout cacher, ces secrets d'état si bien gardés, ces projets de meurtre si bien conduits, ces complots éternels, ces échafauds dressés, ces agonies étouffées dans le fond des forteresses, ces bourreaux masqués, ces mensonges monstrueux, ces piéges tendus à la bonne foi de l'univers, tout cet arsenal de tortures, d'embûches, que l'on croyait si savamment enfoui, apparaît aujourd'hui en pleine lumière. Avec l'immense correspondance de Philippe II (2), un témoin terrible sort de la forteresse de Siman-

(1) *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer. — *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, par M. Gachard. — *Correspondance de Philippe II*, par le même.

(2) *Correspondance de Philippe II*, recueillie et publiée par M. Gachard, directeur des

cas, où les papiers d'état étaient restés ensevelis jusqu'à nos jours. Ce qui n'était qu'une ombre, une rumeur populaire, éclate dans ces pages chargées de l'écriture du roi. L'histoire avait eu le pressentiment de ces œuvres ténébreuses : elle avait, comme Cassandre, reconnu le meurtre à l'odeur du sang; mais ces révélations posthumes ne laissent pas de vous frapper quand vous tenez dans vos mains le sceau officiel.

J'ai vu l'Escurial désert; il n'y restait pas un moine pour faire la garde autour du spectre de Philippe II. C'est à ce moment que les murs ont parlé.

Avant que l'on possédât cette correspondance, on n'avait jamais touché du doigt la grande embûche qui enveloppe les peuples des Pays-Bas pendant plus d'un demi-siècle. L'histoire manquait de base. Heureusement Philippe II a pris soin de révéler lui-même le côté secret des choses et de montrer le nœud de l'affaire. Il confie très nettement sa pensée au seul homme qui ait mission de l'entendre et de la juger, au pape. Quand, par-dessus la tête de toutes les nations courbées et muettes, on entend ce dialogue du roi catholique et du pontife romain, l'un déclarant dans quel piége sanglant il veut faire tomber ses peuples, l'autre acceptant et consacrant le piége, quand on voit ces deux hommes qui tiennent à cette heure presque toute la terre sous leur main tramer l'immense conjuration en des dépêches officielles que chacun peut lire aujourd'hui, il est impossible de ne pas reconnaître que l'histoire a fait un pas.

Quelle est cette pensée secrète, nœud de tout le XVI^e siècle, dans l'esprit de Philippe II et de Pie V? La voici telle que le roi l'expose sous le sceau du secret. Le roi promet un pardon à ses peuples suspects d'hérésie, cela est vrai; mais que sa sainteté ne se scandalise pas : ce pardon publié, annoncé, juré, n'a aucune valeur, n'étant pas autorisé par l'église. D'ailleurs le roi pardonne volontiers l'injure qui le touche; il n'a pas le droit de pardonner l'injure faite à Dieu : la vengeance que l'on doit au ciel reste sous-entendue, pleine, entière, malgré le serment de mansuétude. Philippe II sera clément ainsi qu'il l'a juré; Dieu, par la main du duc d'Albe, sera inexorable. Le roi enverra dans ses dépêches de bonnes paroles de réconciliation qui désarmeront les âmes; Dieu, par la main de l'armée espagnole, mettra, s'il le faut, tout un peuple au gibet. Le bourreau tombera à l'improviste sur les dix-sept provinces; il les châtiera par le feu, par le fer, par la fosse, au besoin jusqu'à leur *totale destruction*. Ainsi

archives de Belgique. Cette publication de documens officiels est certainement une des plus importantes qui aient été faites de notre temps. On objecte qu'elle n'apprend rien qui soit absolument nouveau; mais qu'y a-t-il de plus nouveau en histoire que la certitude mise à la place des présomptions?

seront conciliés la parole royale, le serment juré, ce que l'on doit aux hommes et ce que l'on doit à Dieu. La conscience tranquillisée par ce pacte, Philippe II se prépare à exterminer, s'il le faut, tous ses peuples. Il a la paix antique du prêtre qui accomplit un sacrifice humain :

« Vous assurerez sa sainteté (écrit-il à l'ambassadeur d'Espagne) que je tâcherai d'arranger les choses de la religion aux Pays-Bas, si c'est possible, sans recourir à la force, parce que ce moyen entraînera la totale destruction du pays, mais que je suis déterminé à l'employer cependant, si je ne puis d'une autre manière régler le tout comme je le désire, et en ce cas je veux être moi-même l'exécuteur de mes intentions, sans que ni le péril que je puis courir, ni la ruine de ces provinces, ni celle des autres états qui me restent, puissent m'empêcher d'accomplir ce qu'un prince chrétien et craignant Dieu est tenu de faire pour son saint service et le maintien de la foi catholique (1). »

Le fils de Charles-Quint n'est pas seulement un monarque, c'est un système, c'est l'idéal du roi tel que l'institue le concile de Trente : voilà pourquoi je dirais volontiers avec un écrivain : J'aime Philippe II; j'aime cette longue, froide figure de marbre, inexorable comme un appareil de logique, qui ne laisse rien à désirer ni à inventer. Si le concile de Trente pouvait être représenté la couronne sur la tête, je ne pourrais me le figurer autrement que sous les traits de Philippe II, et ce qui montre bien que chez lui le système est tout l'homme, c'est que l'homme disparaît dès que le système n'est pas en jeu. Irrésolution, incertitude, confusion, voilà le plus souvent, dans ses conseils, le roi de l'Escurial; empruntant ses décisions à ses créatures, muet, invisible, il ne redevient lui-même, il n'existe que si la question religieuse est posée. Alors le roseau qui se pliait à tous les vents se redresse, il devient la verge de fer, le monde se courbe devant lui.

C'est au nom de la religion que l'Espagne engage la lutte contre les Pays-Bas : pour que la lutte soit égale, c'est au nom de la religion que les Pays-Bas doivent se défendre; mais qui pèsera dans la balance en face de Philippe II? Il s'arme de toutes les forces morales du catholicisme. Où sera, de l'autre côté, le point moral pour appuyer la résistance? Quel sera entre tous les hommes levés pour la défense de la Belgique celui qui représentera d'une manière particulière l'amour de la foi nouvelle et l'horreur de l'ancienne? Qui rendra à Philippe II anathème pour anathème? Qui parlera, qui combattra au nom de la réforme? Je cherche ce point moral que les historiens ne m'ont pas montré, et qui pourtant doit exister.

(1) *Correspondance de Philippe II.*

Cet homme ne peut être aucun de ceux qu'ils ont coutume de mettre au premier rang. Ce ne peut être Guillaume le Taciturne : il est la tête et le bras de l'entreprise; mais j'en cherche l'âme, l'idée. Sur le terrain religieux, Guillaume chancelle; il touche à l'indifférence; bien plus, il commence par haïr la révolution nouvelle. Où sera donc l'orateur, le poète, le docteur et le prêtre de cette cause? Il faut dans une entreprise si complexe un homme qui tienne par ses origines aux deux races, aux deux nationalités jetées dans la révolution; il faut qu'il ait à la fois l'ardeur iconoclaste des premiers réformés et le génie patient de la diplomatie inaugurée par Charles-Quint; qu'apôtre, théologien d'une église nouvelle, on puisse au besoin lui confier une armée; exécrable d'ailleurs au catholicisme autant que Philippe II à l'hérésie. Je veux de plus que cet homme soit un des écrivains les plus considérables de son temps, et comme il s'agit de la destinée de deux peuples, qu'il crée la langue hollandaise et qu'il fasse honneur à la langue française; que je retrouve dans ses écrits la vigueur de son siècle avec la raison du nôtre. Je veux encore que le même homme ait dirigé les plus vastes affaires d'état, qu'ambassadeur dans toutes les grandes négociations, il soit le premier orateur de la république, qu'il ne cède qu'à Guillaume en autorité auprès de la noblesse et du peuple, qu'il soit uni à ce grand homme par une amitié, une familiarité de chaque instant, que tous deux semblent être la tête et le cœur de la révolution et ne former qu'une même intelligence.

Or cet homme n'est pas un personnage de fantaisie; grâce à mon exil en Belgique, j'ai pu à loisir recueillir les traces de son influence et de ses ouvrages. C'est sa vie à moitié retombée dans l'oubli par je ne sais quelle ingratitude de l'histoire que je me propose de raconter. Cette figure nous appartient d'ailleurs à moitié par l'origine; nul génie ne fut plus français par le cœur, par l'accent, par la langue; ses œuvres comblent une lacune singulière dans l'histoire de notre idiome, dans celle de notre littérature religieuse et politique. Il s'agit ici d'un frère d'armes de Duplessis-Mornay et de d'Aubigné, d'un précurseur de Pascal et du vicaire savoyard.

## I.

Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde naquit à Bruxelles en 1538; il descendait par son père d'un gentilhomme savoyard, qui, de la Tarantaise, avait suivi dans les Pays-Bas Marguerite d'Autriche en qualité de trésorier. Par sa mère, Marie d'Emméricourt, il tenait à la Haute-Bourgogne (1) et à la Hollande. Quant à la seigneurie du

(1) Prins, *Lofrede van Marnix* (Éloge de Marnix). — Wilhelm Broes, *Filip van Mar-*

Mont-de-Sainte-Aldegonde, dont il portait le titre et qui sert souvent à le désigner, elle était située en Hainaut, à quelques milles de Charleroi. On retrouve ainsi dans ses origines le Savoyard, le Wallon, le Français, le Hollandais. Il semble avoir gardé de la Savoie la forte sève morale; du pays de Froissard et de Commines, la finesse jointe à l'imagination pittoresque; de la Hollande, le grand sens, la persévérance imperturbable. Sa vie même ne sera qu'un long effort pour unir et réconcilier ces races.

Soit que ses parens inclinassent en secret vers l'église réformée, soit qu'ils eussent simplement suivi l'exemple d'une partie de la noblesse, le jeune Marnix fut envoyé à Genève avec son frère aîné Jean pour y terminer son éducation, qui s'acheva sous l'œil de Calvin et de Théodore de Bèze. Il puisa à la source même l'énergie de conviction qui devait faire jusqu'au bout sa force invincible. En même temps qu'il s'initiait à la vie nouvelle dans la théologie, il subissait l'influence littéraire de la renaissance. Philippe de Marnix se préparait au grand combat de l'esprit en s'appropriant toute l'antiquité, renouvelée par le XVI^e siècle. Il devait compter un jour parmi les hellénistes, et il commentait la Bible dans l'hébreu. Calvin lui enseignait le secret de cette langue française émancipée qu'il devait appliquer avec tant de puissance aux affaires d'état. A cela se mêlait surtout l'impression ineffaçable d'une république naissant au souffle de la réforme; Genève, en 1558, était déjà remplie de l'esprit de Rousseau.

Revenu en Belgique à vingt et un ans, protestant et républicain, le premier spectacle qui s'offre à Marnix dans son pays est celui des échafauds; mais les supplices ne s'achevaient plus sans protestations; il sortait de la foule une sourde rumeur. Quelquefois le peuple dispersait le bûcher avant qu'il fût allumé; d'autres fois le geôlier lui-même ou ses enfans rendaient la liberté aux prisonniers. Le jeune Marnix épiait ces symptômes de délivrance. Il entretenait (1) en Angleterre et en Suisse une correspondance secrète dans laquelle il exhalait son ardeur de prosélytisme, et ce n'étaient pas seulement les persécutions qui lui arrachaient des cris de colère; il trouvait une cause non moins grande de douleur dans l'audace inattendue de quelques réformés de Belgique qui, du premier bond, sortaient du

*nix aan de hand van Willem I* (Marnix dans ses rapports avec Guillaume I^er), Amsterdam, 1840, 3 vol. Le premier de ces ouvrages a été couronné, vers la fin du XVIII^e siècle, par une société littéraire de Hollande qui avait mis au concours l'éloge de Marnix. — Te Water, *Historie van het Verbond* (Histoire de la confédération et des requêtes des nobles dans les Pays-Bas), 1756.

(1) Gerdes, *Scrinium Antiquarium*, t. III, p. 135, 1752, recueil important de pièces originales concernant l'histoire de la réforme.

christianisme et touchaient aux doctrines panthéistes. Le jeune croyant, effrayé du nouvel horizon qu'il entrevoyait, se retournait vers Théodore de Bèze, qu'il appelait son *père dans le Christ*. Il lui demandait des armes pour combattre ces nouveaux adversaires, peut-être aussi pour se raffermir lui-même contre les tentations de l'esprit et le désir de tout connaître. Théodore de Bèze apaisait les angoisses de Marnix, il le renvoyait au dernier traité de théologie qu'il venait de publier, surtout il lui enseignait le mépris superbe qui est demeuré un des traits les plus frappans de l'école de Genève. Toutefois ces correspondances, ce zèle emporté ne pouvaient rester longtemps sans péril. Obligé de se dérober par la fuite aux inquisiteurs, Marnix imagine que le moyen le plus sûr pour lui est de se cacher au foyer de l'inquisition elle-même. Il se retire en Italie, peut-être à Rome; il voulait effacer ses traces; l'histoire n'a pu les retrouver.

Bientôt Marnix pressent qu'une révolution profonde se prépare et qu'il doit y avoir sa place (1). On le voit reparaître soudainement au milieu des jeunes nobles de Bruxelles et parmi les riches marchands d'Anvers. Les choses avaient grandi depuis son absence. Ce n'était plus par des paroles furtives qu'il devait répandre sa foi. La révolution qu'il avait apportée de Genève, il la trouvait ou croyait la trouver partout. D'un côté, un peuple irrité contre la domination étrangère n'attendait que des chefs pour se déclarer; de l'autre, une noblesse ambitieuse, jalouse de ces mêmes étrangers, épiait l'occasion de ressaisir son autorité perdue. Les uns et les autres comprirent avec la rapidité de l'instinct que le concile de Trente (2), en changeant l'organisation de l'église, changeait l'organisation politique de l'état, et que cet idéal nouveau de despotisme devait ruiner du même coup les petits et les grands. Ce sera l'honneur des Pays-Bas d'avoir compris mieux qu'aucun autre peuple la logique de la tyrannie.

En vain Philippe II répétait qu'en imposant l'inquisition et les *placards* (3), il ne changeait rien à ce qu'avait établi son père Charles-Quint; l'instinct public avait clairement discerné que l'introduction du concile de Trente, c'était l'entrée dans le chemin de la servitude politique consacrée par la servitude ecclésiastique. Là était la cause

(1) Joannes Meursius, *in Athenis Batavis*. « Philippus Marnixius, nomen ejus per Europam totam clarissimum et in viro, genus, ingenium, eruditio, virtus atque industria certabant. » — Melchior Adamus, *In Vitis Theologorum*, 1653. — Verheiden, *Elogia Theologorum*, p. 141.

(2) « Le concile de Trente qui fut, comme vous savez, le commencement de vos ruines. » Duplessis-Mornay, *Mémoires*, t. Ier, p. 194.

(3) Ordonnances contre les hérétiques.

la plus élevée de cette subite horreur qui avait saisi les Pays-Bas : plus elle était vague, plus elle était puissante. On se sentait entraîné par les détours des théologiens vers un seuil lugubre, sans savoir ce qu'il y avait au-delà, et comme ces troupeaux aveugles qu'un sourd pressentiment avertit du péril suspendu dans l'abattoir, les peuples, sans pouvoir expliquer le motif de leur aversion soudaine, refusaient d'entrer par la porte nouvelle où le roi catholique avait juré de les engager. Ils étaient pleins d'épouvante, leur chair se hérissait, ils respiraient d'avance l'odeur du sang qui n'était pas encore versé, et ils cherchaient partout en mugissant quelque issue pour se dérober à leur divin pasteur.

Si l'on ajoute que tous ces sujets de colère, de crainte, d'aversion, se confondaient avec l'idée de la domination étrangère, que le concile de Trente, les *placards*, l'inquisition, c'était l'Espagne, on comprend de reste quels fermens s'agitaient dans les esprits sous les formes encore impassibles du gouvernement de Marguerite. Chose terrible pour le peuple ! il venait de faire cette découverte : sa religion, c'était son ennemi.

A l'approche de la crise chaque jour plus menaçante, l'impuissance du ministre Granvelle devenait évidente pour tous, excepté pour lui-même : non pas qu'il manquât de l'art nécessaire pour régir un état dans les temps ordinaires, mais il voulut appliquer à des circonstances toutes nouvelles des remèdes surannés, et régir une révolution comme un état paisible. Par cette disproportion entre le but poursuivi et les moyens employés, il lui arriva ce qu'il y a de pire au monde : il rendit le gouvernement ridicule. Granvelle voulait des choses énormes, odieuses à la nation, et, soit excès de finesse, soit défaut d'énergie, il s'était follement persuadé que les ruses, les petits calculs, les habiletés accoutumées, suffiraient à envelopper des peuples encore rudes et aveugles. Par trop d'esprit, il s'éblouit lui-même, ne voyant pas que la passion éveillée dans les masses était devenue plus clairvoyante que sa diplomatie souterraine. Chaque jour son patelinage doucereux échouait contre les colères de la conscience publique.

Les hommes accoutumés à caresser de petits piéges, quand viennent les momens décisifs, sont presque toujours dupes. Ils sont si occupés de leurs subtiles trames, qu'ils ne s'aperçoivent pas que le monde entier a les yeux ouverts sur eux, et assiste en spectateur à leurs préparatifs de fraude. C'est l'histoire de Granvelle. On le voyait tendre sur la société ses menus fils d'araignée, et lui seul n'en savait rien. Le moment vint où, lorsqu'il eut achevé d'ourdir son filet, il se trouva lui-même enveloppé d'un immense éclat de rire. Ce n'étaient que pasquilles et brocards contre l'odieux cardinal. Le peuple

le poursuivait de ses chansons dans la rue. La noblesse donna à ses laquais une livrée chargée des emblèmes et de la barrette de son éminence. Cet homme de tant d'esprit poussa le ridicule jusqu'à se plaindre à Madrid. C'était s'avouer vaincu. Il ne restait à l'Espagne qu'à le sacrifier. Granvelle reçut l'ordre de se retirer des Pays-Bas: premier triomphe de l'opinion nouvelle; mais en même temps la monarchie espagnole se trouva nécessairement par ce début poussée à gouverner par le sang. Quand les gouvernemens ont été ridicules, il est presque inévitable qu'ils soient atroces, car ils se persuadent bientôt qu'il n'y a plus que le sang versé qui puisse leur rendre l'ancien respect. Le duc d'Albe devait rendre au gouvernement espagnol le sérieux que lui avait ôté Granvelle.

Entre l'un et l'autre, il y eut encore un intervalle de près de deux ans qui fut abandonné à la révolution pour qu'elle pût s'enraciner et se préparer au combat. Comment en profita-t-elle? La gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, livrée à elle-même par la retraite de Granvelle, comprit sans tarder que toute la question était de gagner du temps, politique faite plus que toute autre pour son esprit, nourri dans les ruses italiennes. On peut dire, d'après cela, qu'elle fit tout ce qu'elle devait faire dans la situation des choses : témoigner le plus de confiance à ceux dont elle avait tout à craindre; promettre à Bruxelles ce qu'elle était sûre de faire refuser par Madrid; compromettre les chefs naturels de la révolution par les liens officiels et les dignités dont elle les accablait; se joindre à l'opinion pour achever de ruiner Granvelle, tout en l'imitant le plus souvent; céder toujours sans jamais rien accorder. C'est un spectacle peut-être unique de voir cette main souple de femme tantôt lâcher, tantôt retenir la bride à cette révolution grondante qu'elle amuse et caresse jusqu'au moment où elle la livre garrottée et endormie à la hache de son successeur.

Les Pays-Bas étaient dans la main de trois hommes, — le comte d'Egmont, le comte de Hornes, le prince d'Orange. Ils avaient les commandemens militaires et l'amour du peuple. Plus d'une fois ils tinrent en leur pouvoir la gouvernante et le système espagnol; ils refusèrent de profiter du premier moment que la fortune leur accordait. La vérité est que l'affranchissement politique dépassait de beaucoup la pensée des deux premiers, s'il devait entraîner après soi la chute du catholicisme. De telles idées n'avaient jamais approché ni de l'un ni de l'autre. Le hasard les avait placés au premier rang d'une révolution qu'ils ne désiraient pas. Tous deux appartenaient si bien de cœur au système espagnol, que, même la tête sur l'échafaud, ils doutaient encore si le roi voulait vraiment les tuer.

Nul n'était plus populaire que le comte d'Egmont à ce premier

moment des troubles, et nul aussi n'a plus perdu que lui par la publication récente des correspondances. Il en coûte de rabaisser une figure qui, après tout, conservera pour piédestal son échafaud. La mort, même involontaire, pour une grande cause est une puissance si bienfaisante, qu'elle couvre à jamais le visage des siens contre la curiosité jalouse et les reproches de la postérité. Et pourtant devant les témoignages signés de la main du comte d'Egmont comment fermer aujourd'hui les yeux à l'évidence? Tant de contradictions poussées si loin ressemblent à la trahison envers les deux partis. Toujours prêt à donner pour garantie suprême dans les momens de crise les crédulités de son amour-propre, Egmont remplaçait les sombres lueurs que d'autres puisaient dans la foi par on ne sait quelle trompeuse satisfaction qu'il trouvait en lui-même. Quand il avait mis sa personne quelque part dans la balance, il ne s'inquiétait plus de ce que pesait le monde. Sans convictions dans un temps de fanatisme, ni catholique ni protestant, il crut la conciliation facile entre des camps ennemis que l'enfer divisait, et il réputa cette conciliation accomplie parce qu'il l'avait conseillée. Au reste, comme il ne fut pas martyr, son sang ne lui engendra pas de vengeur : onze ans après, on vit son fils courtiser ses bourreaux.

La popularité du comte d'Egmont chez les Wallons s'explique non-seulement par l'échafaud, mais encore parce qu'il représente très fidèlement la destinée de ces populations dans la révolution du XVI^e siècle. Comme lui, elles flottent d'abord incertaines entre la vieille église et la nouvelle; comme lui, elles restent catholiques; comme lui, elles se retournent contre leurs alliés de la veille; on peut même ajouter qu'elles eurent aussi leur échafaud. Pendant deux siècles et demi, il ne resta sur l'estrade qu'un cadavre de peuple.

Quant au prince d'Orange, il temporise au profit de la révolution, comme Marguerite de Parme au profit du despotisme espagnol (1). Il ne sait encore si c'est l'émotion passagère d'un peuple ou le signal d'une époque nouvelle. Il veut que la révolution grandisse avant de s'y jeter à corps perdu. D'un côté, il autorise son frère à lever en Allemagne des troupes auxiliaires des insurgés; de l'autre, il arrête à Anvers, à Bruxelles, la foule triomphante, et empêche la révolution de franchir le palais. Il protége en même temps la révolte et la répression, Bréderode et Marguerite; surtout il laisse passer l'occasion de vaincre.

Que signifient ces contradictions, si ce n'est que le jour ne s'est pas fait encore dans l'esprit du prince d'Orange? Il doute, il déli-

(1) Voyez les lettres si sensées de Robert Langnet, le célèbre auteur des *Vindiciæ contra tyrannos. Epistolæ politicæ et historicæ*, 1646, p. 215.

bère; comment à ce premier moment gouvernerait-il la révolution qui l'a surpris? Il faut que la lumière se fasse dans son intelligence, et ce temps employé à s'éclairer, il le perd pour le combat. Il est encore catholique de fait, c'est-à-dire que, sans aucune foi, il a conservé tous les préjugés des croyances qui ne sont plus les siennes; hostile au calvinisme comme tous les princes allemands, cela seul le rendrait incapable d'être le chef d'un mouvement calviniste. On a voulu expliquer par des calculs d'une profondeur infinie ce qui était alors en grande partie chez lui l'effet de sa situation d'esprit. Ce n'est pas tout d'être un grand homme; il faut encore que le moment soit venu pour le héros de voir et de comprendre sa mission. Les hésitations, les incertitudes d'opinions, se joignant en ce moment chez Guillaume d'Orange à la circonspection naturelle de son caractère, font de cette époque de sa vie une contradiction perpétuelle où son génie d'action reste paralysé; mais c'est sa gloire qu'après avoir été surpassé au début par l'instinct populaire, il ait si bien pris sa revanche et entraîné ceux qui l'avaient précédé.

Les chefs naturels de la révolution s'étaient démentis dès le premier jour; il s'ensuivit qu'elle fut conduite à l'origine par des hommes inconnus ou privés de l'autorité nécessaire pour assurer la victoire (1). Les jeunes gens sortis de l'école de Genève forment dans la noblesse le premier groupe qui remplit alors la scène. Neuf d'entre eux se réunissent à Bréda, dans le château du prince d'Orange. Aucun d'eux n'était célèbre; mais ils possédaient ce grand avantage de savoir mieux que personne ce qu'il fallait pour donner un corps à la révolution et la faire irrévocable. L'un d'eux surtout, l'air pensif et résolu, c'était Philippe de Marnix, voulait que le premier acte enchaînât la noblesse par un engagement réciproque qui lierait les timides à la fortune des audacieux. Il s'agissait de marquer les conditions qu'on imposerait à la monarchie espagnole, déclaration des droits qui devait précéder une guerre de près d'un siècle. Pour cet acte solennel, il faut un langage où l'on sente en même temps l'enthousiasme de la foi nouvelle et la fermeté mesurée de l'homme d'état. Marnix, au milieu du groupe des conjurés, lit la déclaration qu'il a rédigée; elle se termine ainsi :

« Ayant toutes choses bien et dûment considéré, nous estimons qu'il est de notre devoir d'y obvier, afin de n'être exposés en proie à ceux qui sous couleur de religion ou d'inquisition se voudraient enrichir aux dépends de notre sang et de nos biens. En conséquence nous avons avisé de faire une bonne, ferme et stable alliance et confédération, nous obligeant et promettant l'un à l'autre, par serment solennel, d'empêcher de tout notre pouvoir

(1) « Belgium esse planè eversum stultitiâ procerum et ignaviâ non ignoras. » Languet, Épist. IV.

que ladite inquisition soit maintenue ou reçue sous quelque couleur que ce puisse être. Nous promettons et jurons d'entretenir cette alliance saintement et inviolablement à toujours, tant que nous vivrons; nous en prenons Dieu à témoin, sur le salut de nos âmes; nous nous promettons réciproquement toute assistance de corps et de biens, comme frères et fidèles compagnons, tenant la main l'un à l'autre. Et si quelqu'un de nos confrères était recherché par ladite inquisition, ou bien encore comme ayant adhéré à notre confédération, nous promettons et jurons devant Dieu de l'assister, sans nous épargner sous aucun prétexte quelconque. Et pour annuler les obligations contractées par les présentes, il ne suffirait point que les poursuites intentées contre quelques-uns de nos confédérés fussent fondées sur un soi-disant crime de rébellion; car nous déclarons qu'il ne s'agit point ici de rébellion, et que nous ne sommes mus que par un saint zèle pour la gloire de Dieu et pour la majesté du roi, pour le repos public, pour la défense de nos biens, de nos vies, de nos femmes et de nos enfans, à quoi Dieu et nature nous obligent. »

La veille, la réunion de ces jeunes gens n'était qu'une conjuration; depuis ce grand acte, connu sous le nom de *compromis des nobles*, la révolution éclate. Marnix avait donné une expression immortelle à ce qui se tramait au fond des cœurs. Quand les mouvemens tumultueux des masses trouvent enfin pour s'exprimer une parole consacrée, cette parole réagit avec une force toute puissante sur les événemens; chacun voit clair au fond de sa passion. Avec l'entraînement qui saisit une société impatiente de s'affranchir, l'œuvre de Marnix est signée presque aussitôt des deux mille noms principaux de Belgique et de Hollande. L'inspiration d'un seul devient l'œuvre, l'engagement de tous: véritable serment du jeu de paume du XVI^e siècle! Un grand nombre se repentiront de l'avoir prêté et bientôt le renieront. Il existera en dépit d'eux; il dominera et réglera l'immense débat qui va s'ouvrir. Le terrain est marqué, le champ-clos est tracé pour le duel qui s'engage entre la monarchie d'Espagne et les Pays-Bas. Impossible de reculer au-delà des limites qu'une main ferme vient de poser. La lutte peut commencer. Quand des sermens semblables sont prononcés, les individus ont beau y être infidèles; les sociétés reprennent ces sermens pour leur compte et se chargent de les exécuter.

Un grave événement mit dès l'origine l'esprit de Marnix à une rude épreuve. Les églises catholiques avaient été ravagées dans une grande partie des Pays-Bas par les briseurs d'images. Ce fut pour beaucoup d'hommes une occasion de renier sur-le-champ une révolution qui déjà les inquiétait. Les hommes qui ont préparé une révolution par leurs idées sont presque toujours les premiers à la méconnaître dès qu'elle se réalise. Comme les choses n'arrivent jamais ainsi qu'ils l'ont imaginé, ils sont bientôt blessés de la marche des affaires comme

d'une désobéissance à leur génie, et dès lors ils flagellent les événemens comme Xerxès flagellait l'océan.

Marnix eût préféré que les images et les objets du culte eussent été enlevés des églises paisiblement et sans troubles, ainsi que cela était arrivé dans la réforme de Zwingle : c'est ce qu'il avait conseillé; mais il ne jugea pas que cette infraction à ses avis fût une raison d'abandonner la partie. Il montra au contraire, par des écrits déjà populaires, que la colère contre des objets inanimés marquait (1) l'empressement de se racheter des anciennes superstitions. Il lava la révolution du reproche de vandalisme, et rendit la confiance aux incertains. Dès le premier moment, tout part de lui dans la religion et dans la politique; c'est lui qui compose l'acte d'union de l'église réformée d'Anvers, première base de l'église hollandaise, et la requête que Bréderode présente à Marguerite, défi suprême de la révolution armée.

## II.

Marnix avait compris que le compromis, c'était la guerre. Dans toutes les réunions des confédérés, il soutient que la temporisation ne peut profiter qu'à l'Espagne, qu'il faut surprendre l'ennemi avant qu'il ait réuni ses forces, que dans les circonstances présentes l'extrême audace était l'extrême sagesse. Telles étaient aussi les dispositions d'esprit de son frère Jean de Marnix, de Louis de Nassau, de Bréderode. Par malheur il leur fut impossible d'entraîner dans cette conviction le prince d'Orange. En vain ils s'adressaient ironiquement à lui dans leurs lettres faites exprès pour tomber sous ses yeux. « Prenons la plume et eux l'épée, disaient-ils; nous les paroles, eux le fait; nous pleurerons, eux riront. Le Seigneur soit loué de tout! » L'heure du Taciturne n'était pas encore venue. Élu chef militaire du parti impatient de recourir aux armes (2), Bréderode choisit Philippe de Marnix pour organisateur, ou, comme parle Strada, pour *questeur des gueux* (3). Le plan de campagne auquel on s'arrêta, et qui appartient aux deux Marnix, était assurément conçu avec une vive intelligence de la situation. C'est le même qui, repris quelques années plus tard, réussit malgré des chances beaucoup plus faibles. Il s'agissait, en prenant son point d'appui sur Anvers (4), de faire un

(1) *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer, t. II, p. 221, t. III, p. 252. — Te Water, *Verbond*, t. Ier, p. 382.

(2) « La maladie de notre corps public est plus grande qu'on la puisse guérir avec ces doux breuvages. » *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, publiées par M. Groën van Prinsterer.

(3) *Questor ærarius gheusiorum*. — Strada, *De bello Belgico*, t, Ier, p. 291.

(4) Strada, *De Bello Belgico*, t. Ier, p. 300. — Bor, *Oorsprongk* (Origines, commen-

hardi coup de main sur les côtes de Flessingue et de Zélande pour s'emparer des ports et fermer le passage aux troupes espagnoles que l'on supposait devoir arriver par la route de mer.

Aucun des biographes de Marnix ne dit un mot de cette entreprise, et pourtant il en était le chef, suivant le témoignage formel du général espagnol envoyé pour la combattre (1). Tout ce que l'on peut conclure à travers la confusion des récits, c'est que les deux frères, Philippe et Jean de Marnix, firent des levées d'hommes dans le Brabant, surtout dans Anvers, avec la demi-complicité du prince d'Orange. Les Français, dont la main est visible dans tous les premiers mouvemens des Pays-Bas, ne manquent pas à ce rendez-vous. Sur trois vaisseaux dont se composait la flotte, l'un des navires était commandé par un Français. Cette petite armée de révoltés s'embarque ouvertement, enseignes déployées, sur l'Escaut; elle fait une descente à Flessingue et en Zélande; repoussée de ces deux points, Jean de Marnix la ramène à Anvers; les troupes débarquent et se fortifient dans le village le plus voisin, Austruwell. Un grand nombre d'exilés, gueux des bois, gueux de mer, grossissent cette avant-garde de la révolution. Les Marnix avaient eu soin de s'appuyer aux murs d'Anvers, où commandait le prince d'Orange; ils comptaient aveuglément sur son concours.

A la première nouvelle de ce rassemblement d'insurgés qui jusque-là n'avait trouvé aucun obstacle, la duchesse de Parme charge Beauvoir de Lannoy de le disperser ou de le noyer dans l'Escaut; elle avait donné à cet officier jusqu'à ses propres gardes. Beauvoir court au milieu de la nuit surprendre les troupes des Marnix. En voyant déboucher les Espagnols, celles-ci les prirent pour les renforts que Louis de Nassau était allé chercher sur le Rhin. L'illusion fut courte. Les Espagnols, après avoir tenu quelque temps leurs enseignes basses comme pour fraterniser, les relèvent brusquement, et tombent sur les bandes à demi formées de Jean de Marnix. Au bruit de l'attaque, Anvers s'ébranle : le parti des gueux se précipite au secours des insurgés; mais les ponts avaient été coupés secrètement la veille par Guillaume. Une défection inattendue mit le comble à la détresse des révoltés. Les luthériens, effrayés de la réforme à ce premier moment, font alliance avec les papistes; les partisans de Rome et ceux de Luther descendent en armes dans la rue; ils fraternisent et enveloppent sous la conduite d'Orange les nouveaux réformés. Ceux-ci ne purent qu'assister en frémissant du haut des remparts au combat

cemens et suites des guerres des Pays-Bas), t. Ier, fo 156, 1679. — Vigli. *Epistolæ politicæ et historicæ*, 1669, p. 395.

(1) Gachard, *Correspondance de Philippe II*, t. II, p. 218, t. Ier, p. 206, 402, 521, 546.

acharné soutenu par leurs frères en rase campagne, et qui finit par l'extermination presque entière des insurgés. Quinze cents morts restèrent sur le champ de bataille; tous les prisonniers furent égorgés le soir d'après les instructions de Marguerite (1). La fin tragique de Jean de Marnix, ce jeune chef d'un si grand élan, couronna le désastre. Il s'était retiré avec quelques-uns des siens dans le hangar d'une ferme, et il résistait encore dans cette citadelle rustique. Demeuré seul vivant, il offrit deux mille écus pour sa rançon. Les Espagnols lui répondirent en mettant le feu au toit de chaume et aux meules de paille qui l'entouraient. Jean de Marnix fut brûlé vif sous les yeux de sa femme, qui du haut des remparts appelait en vain ses amis à le sauver ou à le venger. Après la victoire, le général Beauvoir demanda la confiscation à son profit des biens de Philippe de Marnix, l'auteur du compromis, qu'il désignait comme le chef de toute l'entreprise. Le lendemain, Guillaume écrivait une lettre où il déguisait mal son embarras envers tous les partis sous le mysticisme religieux (2); c'était alors son masque.

Vers le même temps, un autre parti de réformés était battu et écrasé à Waterloo, nom déjà sanglant, que l'on rencontre à la première page de cette histoire. Tel était le début de la révolution des Pays-Bas : un élan populaire soudainement comprimé par ceux qui l'avaient d'abord encouragé; l'audace manquant aux chefs naturels de la révolte et passant dans le camp ennemi; les peuples en fuite à l'approche du duc d'Albe. Dans les provinces du nord, Bréderode, qui attendait à Amsterdam, pour entraîner la Hollande, le succès de Jean de Marnix, avait dû se retirer sans essayer de réparer le désastre. Frappé de stupeur, il allait mourir désespéré en Allemagne. Le prince d'Orange lui-même, après avoir empêché ses amis de vaincre, tombait avec eux; ruiné par leur défaite, à laquelle il avait concouru, il fuyait à son tour les Pays-Bas. Que restait-il à faire à Philippe de Marnix? Pendant le combat d'Austruwell, se trouvait-il près de Bréderode en qualité de questeur? L'histoire n'en dit rien. Lui-même raconte qu'après la défaite il changea tous les jours de demeure pendant plusieurs mois. L'auteur du compromis avait engagé le premier le combat contre la monarchie d'Espagne; il suivit les cent mille émigrans que le prince d'Orange entraînait sur ses pas, et dit à son pays un adieu qui semblait éternel.

Un long cri s'éleva du milieu des réfugiés belges et hollandais pour accuser le prince d'Orange. « Le pays n'avait attendu qu'un

(1) *Correspondance du Taciturne*, par M. Gachard, *appendice*, p. 500.

(2) Voyez la lettre de Guillaume du 17 mars 1567 : « Je vous puis bien dire que nous avons fait la plus belle échappade du monde, et que par la grâce de Dieu nous pouvons estimer d'être nouveau-nés. »

signe de lui pour se précipiter à ses pieds (1) : si seulement il avait eu la pensée de résister, on ne serait pas réduit à de telles extrémités; mais il avait tout perdu par son inertie. » C'étaient là les plaintes de cette foule d'hommes qui se proscrivaient eux-mêmes pour se dérober aux échafauds. Tout le monde aujourd'hui, ce me semble (2), reconnaît qu'au premier jour il dépendait de Guillaume de donner la victoire à son parti. A ce point de vue, son début fut une faute : il mit trop de temps à voir clair dans le fond de la révolution, et par cette incertitude lui-même il ruina sa fortune. L'homme de génie ne paraît pas encore : ses idées étaient très sûres, très profondes, mais elles marchaient lentement. Il paya cher ce retard; il lui fallut dix-huit années pour racheter cette faute, encore ne put-il la racheter qu'à moitié.

Le compromis des nobles, vraie déclaration de guerre, est du 5 avril 1566; le duc d'Albe n'entre à Bruxelles que le 22 août 1567. La révolution eut ainsi près d'un an et demi dont personne ne profita. Bien employés, ces dix-sept mois eussent pu abréger la lutte d'un demi-siècle. Marnix en eut l'instinct très vif, et ce n'est pas sa moindre gloire.

Quel moment en effet si Orange avait voulu en profiter! Anvers occupé et servant de place d'armes, la Hollande assurée, le gouvernement aux mains d'une femme habile sans doute, mais désarmée, emprisonnée dans son propre palais, demandant déjà merci; au dehors, nulle résistance; l'armée, si l'on pouvait donner ce nom aux troupes indigènes, dans la main des principaux opposans, la moitié du peuple entraîné vers la réforme, le reste avide de changemens, des rassemblemens de deux cent mille hommes au moindre appel, toutes les villes insurgées, ou qui n'attendaient qu'un signe pour se lever; dans les provinces du nord surtout, une population qui paraissait n'avoir qu'une âme (3); au loin, l'Espagne étonnée, déconcertée, ses forces éparses à tous les bouts de la terre, son roi le plus irrésolu, le plus perplexe des hommes, quel moment pour prendre l'offensive!

Le moindre avantage d'une telle situation était de compromettre irrévocablement tous les partis avec l'Espagne, alors qu'ils étaient unis dans une espérance et dans une haine commune. Quand le duc d'Albe serait arrivé du fond de l'Italie et des côtes de Sicile, traînant

(1) « Cum ad ejus pedes se abjiceret universa ferè provincia. » Gerdes, *Scrinium Antiquarium*, VIII. — Languet, *Epist.*, p. 59.

(2) Les moyens de s'opposer à la venue du duc d'Albe avec quelque chance de succès ne lui eussent pas manqué à la fin de 1566 et au commencement de 1567. *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, par M. Groën van Prinsterer, t. III, p. 49, 50.

(3) *Correspondance de Philippe II*, t. Ier, p. 590.

après lui ses dix mille sicaires catholiques, alourdis d'un peuple entier de courtisanes, il aurait trouvé la révolution enracinée partout, les villes fermées, les digues rompues, les passages défendus, la nation tout entière debout, derrière ses remparts, ses digues, ses grèves, ses lacs marins. Sans abri, sans argent, les soldats espagnols se seraient fondus dans les campagnes désertes; la faim aurait eu raison de ces invincibles bandits.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que le prince d'Orange voulut et tenta en effet tout cela; seulement il le voulut deux ans trop tard, après qu'il eut désarmé la révolution et tourné toutes les chances contre lui. Il racheta, il est vrai, sa première timidité par une entrée en campagne d'une merveilleuse audace; mais il s'était ôté d'avance la possibilité de vaincre, en laissant prendre l'offensive au duc d'Albe. Celui-ci marchait escorté de bourreaux; au lieu du peuple déchaîné de 1566, il allait trouver un peuple maté d'avance, lié dans la boucherie, et qui n'attendait que le coup de grâce : d'Albe n'eut qu'à lever le bras et à tuer. Les dix-huit mille hommes qu'il égorgea sans défense sur les échafauds, et les cent mille proscrits, il les eût, dans le système opposé, trouvés debout en face de lui sur les champs de bataille. Le prince d'Orange eut la magnanimité de reconnaître la faute qu'il avait faite, car tous les avantages qui s'étaient offerts à lui, il les avait donnés à ses adversaires. En vain il appela, il chercha la population qu'auparavant il avait contenue ou repoussée; elle était dispersée par la peur et les supplices. Réduit à parcourir les campagnes sans pouvoir s'appuyer à aucune ville, à aucune forteresse, ce fut à lui de voir ses troupes se fondre sans combat entre ses mains, faute de vivres, d'argent, d'abri, de secours; de là la stérilité de ses premières campagnes. Après avoir inutilement tâté les dix-sept provinces, excité à la révolte ceux qu'il avait assoupis, frappé à toutes les portes sans pouvoir en ouvrir une seule, il trouve dans son pays toutes les difficultés attachées à qui fait la guerre en pays ennemi. L'unique résultat de ses premières campagnes est de faire oublier, à force de témérités, la circonspection des années précédentes.

On croit trop que les grands hommes n'ont point de noviciat, et qu'ils entrent d'emblée tout armés dans l'histoire. Rien au contraire de plus instructif que l'étude de leurs premières fautes avant qu'ils aient pris leur essor; vous distinguez mieux ainsi par quels grands coups d'aile ils les réparent.

## III.

Profitant des erreurs commises, le duc d'Albe mettait sans difficulté la main sur les Pays-Bas. Le mérite du roi d'Espagne avait été

de choisir l'instrument qui convenait le mieux alors à ses desseins. D'Albe avait tout ce que Philippe II possédait d'intelligence et de passion, et tout ce qui lui manquait. Dans leur correspondance, on voit deux hommes parfaitement d'accord sur le but, et c'est le serviteur qui dicte presque toujours la résolution du maître. De grands reproches leur ont été adressés de toutes parts sur le système qu'ils ont appliqué aux Pays-Bas; parmi les partisans même de leurs doctrines, il s'en est peu trouvé qui ne les aient accusés d'inhabileté. Pour moi, je m'attache ici à l'opinion des plus compétens, à celle du jésuite Strada (1) et des chefs de l'église, et je l'avoue, si je considère quel était le but à atteindre, je vois difficilement comment on y serait parvenu par un chemin différent.

De quoi s'agissait-il? Préserver les provinces de l'esprit nouveau qui les avait infectées, y refouler pour deux siècles la raison humaine, empêcher la pensée moderne d'éclore; après le grand travail d'émancipation politique qui avait marqué l'esprit des communes de Flandre, faire avorter l'effort des temps passés; replonger dans la servitude ceux qui les premiers avaient fait l'apprentissage de la liberté publique; appliquer toutes les conséquences sociales de la réaction du concile de Trente aux populations qui étaient le plus près de la vie moderne; les murer toutes vivantes, toutes avides d'avenir, dans la prison du saint-office; effacer de l'histoire les cités les plus bruyantes du moyen âge, et, à la place d'un peuple indépendant, imposer au nord le silence, la stérilité d'une *sierra* espagnole: tel était le problème. Je dis que pour le résoudre, ni l'astuce de Marguerite de Parme, ni les calculs ingénieux de Granvelle n'eussent suffi. Pour forcer la nature et la raison tout ensemble, il fallait la hache du duc d'Albe.

Si la liberté de conscience était alors la peste sociale, nul doute que cette liberté déjà invétérée ne pût être extirpée sans violence. Voulait-on que l'Espagne convertît par la discussion les Pays-Bas aux trois quarts hérétiques? Comment l'ignorance espagnole eût-elle tenu tête à des hommes nourris dans les fortes écoles de la réforme? Fallait-il fermer les yeux sur les progrès des novateurs? C'était s'avouer vaincu avant que de combattre. Sous la persécution modérée de Marguerite de Parme, la plupart des villes avaient abandonné le catholicisme. Le mal croissait à vue d'œil; quel moyen d'arrêter les populations sur cette pente? Le fer, le feu, la fosse, eurent seuls cette vertu.

Remarquez que le plan fut conduit avec plus d'habileté qu'on ne suppose, et si l'atrocité y fut manifeste, il est assurément injuste de prétendre que le sang-froid, le calcul, la ruse y aient manqué. Après

(1) *De Bello Belgico*, t. Ier, p. 369.

la furie du duc d'Albe viennent, lorsque la veine est épuisée, les tempéramens de Requesens, les promesses, les caresses de don Juan, le tout couronné par les corruptions élégantes et les chaînes faciles du duc de Parme. La méthode d'Ignace de Loyola, pour exténuer une âme dans les exercices spirituels, est appliquée en grand à toute une société : une fois la nation matée par la terreur, faire luire tout à coup à ses yeux les mots de magnanimité, de réconciliation; quand la masse est au moment de périr, la raviver par une espérance lointaine; ramener ainsi au piége ceux qui l'avaient évité; par cette amorce tendue à une nation mourante, faire goûter, savourer la servitude comme une grâce et un bienfait, ce fut là le plan pour asservir les Pays-Bas. Il fut suivi dans tous ses détails, si j'en excepte un seul : le rôle de la clémence après le meurtre avait été réservé à Philippe II, qui devait venir l'exercer en personne à la fin de la tragédie; mais le cœur lui manqua, car cet excellent logicien ne chercha jamais le péril. Il envoya, les uns après les autres, ses lieutenans chargés des sermens qu'il se réservait l'occasion de rompre. Toutefois ce plan se trouva dans le fond si bien conçu, que, malgré cette faute de détail, il ne laissa pas de réussir au moins pour dix provinces. Après avoir réclamé le joug, celles-ci se firent gloire de l'étendre à leurs anciens complices.

Dans l'exécution de ce plan, il est assurément fâcheux que le duc d'Albe ait eu un si grand besoin d'argent. Tant qu'il se contenta de verser le sang, il trouva peu d'obstacles (1), car on ne sait pas de quelle dureté de cœur les peuples sont capables quand la peur les a apprivoisés. Le nom de *gueux* donné indistinctement à toutes les victimes, quoique relevé par elles avec fierté, n'avait pas laissé de produire son effet. Quand on a pu trouver un mot heureux pour flétrir les opprimés, c'est une chose incroyable que la facilité que l'on trouve auprès de la conscience humaine. Combien de gens se sont dit en voyant tomber les têtes d'Egmont, de Hornes et de leurs cent mille compagnons d'échafaud : *Après tout, ce sont des gueux* (2) !

Comme ces gens-là, en marchant au supplice, avaient l'insolence de confesser leur foi, il y avait là un scandale et un danger d'infection pour les *bons*. Le duc d'Albe y pourvut; il ordonna qu'on commençât par brûler secrètement aux condamnés la langue avec un fer *candent*. On obtint par là ce point important : les victimes semblèrent donner par leur silence leur assentiment à l'échafaud (3).

(1) Voyez les lettres de Requesens dans la *Correspondance de Philippe II*.

(2) *Gheusios contemptim appellatos*. Strada, *De Bello Belgico*, t. I, p. 223. « Ceux qu'ils appellent par moquerie : Povres gueux. » Guillaume d'Orange, *Corresp.*, t. III, p. 147.

(3) « Les peuples sont très contens, écrit un secrétaire, et croyez qu'il n'y a au monde une nation plus facile à gouverner que celle-ci quand on sait la conduire. » *Correspondance de Philippe II*, t. Ier, p. 79.

Par malheur, on eut besoin d'argent, il fallut le dixième denier, et chacun dès lors se sentit touché jusqu'à l'âme.

On a imaginé que le duc d'Albe a fini par montrer des scrupules sur les torrens de sang qu'il a versés. Cela ne me paraît guère probable, et l'histoire n'en dit rien. Il dut jusqu'à sa dernière heure se sentir dans le grand plan du catholicisme au XVI^e siècle, et le meilleur juge en pareille matière l'a décidé sans recours, en envoyant au lieutenant de Philippe II l'épée bénie de saint Pierre fumante encore de la Saint-Barthélemy.

Philippe II et son lieutenant retardèrent de deux siècles en Belgique le mouvement de l'esprit humain; cette blessure saigne encore. Par toute autre méthode, ils eussent peut-être conservé les dix-sept provinces unies; mais il eût fallu en ce cas laisser une large part à la liberté de conscience, tandis que, par le plan suivi, si l'empire a été diminué de quelques membres, ceux qui ont été conservés l'ont été sans nulle concession à l'esprit novateur. Les rameaux corrompus ont été retranchés. Il est resté un tronc sain à l'abri de toute contagion. Or c'était là précisément ce qu'avaient voulu le roi et le pape au début de l'entreprise. Il ne s'agissait pas de conserver des provinces, mais de conserver la foi.

Les révélations dues aux papiers de Simancas laissent ainsi subsister dans toute leur valeur Philippe II et le duc d'Albe, le monarque et le héros du concile de Trente. Contre l'opinion de notre siècle, ils ont montré, par l'exemple de Gand, de Bruges, d'Anvers, de Bruxelles, qu'il n'est pas impossible de forcer un peuple de croire, et par là ils satisfont également le philosophe, l'homme de foi et l'artiste, — le premier à cause de la proportion qu'ils ont gardée entre le but et les moyens, le second par le refus implacable de capituler avec la raison humaine, le troisième par l'unité classique de caractère qu'ils ont gardée jusqu'à la dernière scène.

Le tort du duc d'Albe fut peut-être d'avoir voulu se survivre dans la personne de son fils, qu'il avait instruit dans son système. Le dernier conseil qu'il donna en quittant les Pays-Bas fut de mettre à feu et à sang (1) tous les points qui n'étaient pas occupés en force par les Espagnols. Là était l'erreur d'esprit. Après son départ, on eût perdu tout le fruit de son système, si on n'eût semblé vouloir en changer. Au reste, ses successeurs ont profité de ses travaux en affectant de ne pas le louer. Leur clémence appparente n'eut de valeur que parce qu'elle avait été précédée du *tribunal de sang* (2). On n'imagine pas combien après cette justice les peuples se montrèrent atten-

(1) *Correspondance de Philippe II*, t. II, p. 423.

(2) *Une Succursale du Tribunal de Sang*, par J.-J. Altmeyer. Sous ce titre, un savant écrivain belge vient de montrer par des côtés nouveaux l'administration du duc d'Albe. L'auteur a puisé dans les archives du Hainaut un grand nombre de détails inconnus

dris au seul mot de pardon. On verra ce qu'il fallut de génie aux chefs de la révolution pour prémunir contre cet appât le cœur de la foule. Les horreurs du duc d'Albe firent la moitié des séductions de don Juan et du duc de Parme. Quand ceux-ci arrivèrent, les villes étaient dépeuplées, les campagnes ravagées. On ne labourait plus, on ne semait plus la terre. Les loups habitaient dans les faubourgs de Gand. Il devint assurément plus facile de régner sur ces déserts. Les successeurs d'Albe, voyant les choses s'apaiser autour d'eux et le silence se répandre dans les provinces du midi, s'en attribuèrent aveuglément le mérite; mais ce désert, qui l'avait fait?

## IV.

Pendant que le duc d'Albe élevait librement ses bûchers dans les Pays-Bas, Marnix cherchait un abri à Heidelberg, auprès de l'électeur palatin. Cette petite cour, au milieu d'un peuple de savans, ce château aujourd'hui en ruines, alors dans sa splendeur, offraient un asile à ceux qui voulaient respirer au milieu du grand combat du siècle; on y trouvait à la fois l'élégance chevaleresque d'un manoir du moyen âge, la vie sérieuse d'une université retentissante de tous les bruits de la renaissance, la solitude d'une Thébaïde, et par-dessus tout cela, une sorte de forteresse du calvinisme. Les croyans échappés aux bûchers d'Italie, de France, d'Allemagne, venaient, sous la protection du château des électeurs, montrer leurs plaies à l'Europe religieuse et se préparer à de nouvelles luttes.

Conseiller du prince palatin, assesseur de l'église réformée, Marnix reparaît souvent au milieu de cette retraite de Heidelberg. Il y retrouve les traces encore vivantes d'Olympia Morata, et il célèbre ce souvenir par quelques vers latins sur la *Sapho de la réforme.* C'est dans un de ces intervalles de paix qu'il écrit sa *Lettre de consolation aux frères exilés du Brabant, des Flandres, du Hainaut, de l'Artois*, dispersés çà et là dans les pays étrangers à cause de la pure doctrine de l'Évangile. Il visite les églises naissantes des bords du Rhin, il préside des synodes clandestins; ses lettres forment le lien de ces différentes églises, réduites à une conspiration évangélique. Dans ces manifestes de l'exil, on sent la reconnaissance du réfugié qui alors trouvait partout un seuil ouvert. Emden, Wesel, Heidelberg, sont pour lui *les villes de refuge, les lumières du monde,* la Sion et la Jérusalem. En même temps qu'il ranime les cœurs, il n'oublie pas son titre de *questeur des gueux.* Assisté d'un prédicateur, il va de lieux en lieux solliciter les tributs de son parti, et

qui appartiennent désormais à l'histoire et répandent une sinistre lumière sur le siége et la capitulation de Mons (1572). La partie la plus tragique du XVI^e siècle s'est accrue ainsi de témoignages qu'il faut chercher dans l'ouvrage remarquable de M. Altmeyer.

bientôt il refait ainsi un trésor pour la révolte; il y a en ce moment en lui un apôtre et un frère quêteur. « Après tant d'épreuves, écrit-il, nous finirons par revoir la patrie; nous ne les trouverons pas tous vivans, mais bien ceux-là qui sont marqués du signe de *Thau.* »

Dans cette voie, Marnix ne pouvait manquer de rencontrer Guillaume d'Orange. Tous deux, aigris par leur défaite commune, devaient, ce semble, nourrir de vifs ressentimens l'un contre l'autre: Guillaume pouvait reprocher à Marnix sa précipitation, son impatience, qui avait tout compromis; Marnix à Guillaume, son hésitation, ses lenteurs, qui avaient perdu la cause. Aldegonde pouvait rappeler un malheur plus personnel, la mort de son frère, la ruine de l'entreprise commencée et perdue sous Anvers. Des exilés vulgaires n'eussent pas manqué de rafraîchir ainsi leurs plaies. Pour des hommes du caractère du Taciturne et d'Aldegonde, l'exil est au contraire la meilleure et la plus salutaire des écoles; sorte de méditation dans la mort, on y voit son époque du fond de la postérité. Eclairés par cette leçon suprême, dès que ces deux hommes se furent rencontrés, ils comprirent qu'ils ne devaient plus se quitter; au lieu de se reprocher leur passé, ils s'empruntèrent leurs qualités distinctes et se complétèrent l'un par l'autre : Marnix communiquait à Guillaume quelque chose de son élan et de son impétuosité, Guillaume tempéra la fougue de Marnix par la sagesse de l'homme d'état.

Aldegonde avait jugé que dans la ruine de son parti, il fallait un homme pour le relever, et que Guillaume était cet homme. Dès ce moment, tous les ressentimens s'effacent, il s'attache à Orange comme au salut même. Prédicateur à la cour, conseiller dans le cabinet, aide de camp dans le combat, négociateur auprès des rois, orateur dans les états, il ne quitte plus son héros, qu'il commence par convertir. Son œuvre principale en ce moment fut en effet de conquérir Guillaume à la révolution religieuse (1). Jusque-là, le Taciturne avait séparé ces deux choses : liberté politique, liberté de l'esprit; indifférent aux opinions, c'est dans son indifférence qu'il avait puisé son inertie. Hostile au calvinisme, il l'avait été, à son insu, à la révolution nouvelle. Marnix avait dans ces questions l'avantage de ne s'en être jamais distrait. Un point arrêta longtemps le prince d'Orange, la réputation morose du calvinisme; il craignait l'esprit puritain de l'église de Genève. Marnix lui montra un christianisme aimable, indulgent, celui d'un philosophe plus que d'un théologien; il portait une sorte de netteté mathématique jusque dans les mystères. L'âme froide, enveloppée de Guillaume, ne put tenir contre ces assauts répétés; il renonça à ses préjugés catholiques et luthériens; il n'avait pas vu le lien indissoluble de la servitude espa-

(1) Groën van Prinsterer, *Archives*, t. III, p. 54.

gnole et de la servitude catholique. Aldegonde le lui montra; il donna un centre de gravité à cet esprit jusque-là oscillant. Le Taciturne embrassa la foi du jeune apôtre; ce fut le nœud de leur héroïque amitié. Sully et Duplessis-Mornay ne furent jamais pour Henri IV ce que Marnix ne cessa un moment d'être pour Guillaume.

Aussi, quand le prince d'Orange, en 1568, rentre dans la lutte, vous voyez un homme tout nouveau. Ce n'est plus le grand seigneur qui transige avec les partis et attend la fortune. Converti aux opinions nouvelles, au moins dans leurs rapports avec la politique, il a désormais un principe qui l'éclaire : il sait où il va. Plus un moment de trouble ni d'hésitation. *Il a délibéré,* dit Marnix, *de mettre le tout pour le tout.* Et en effet c'est Guillaume qui désormais relèvera les esprits, s'ils s'abattent; il domine la mêlée, il lit à travers les perfidies, il voit clair dans la nuit; il rapporte de l'exil une armure invincible. Heureux celui qui s'est ainsi retrempé dans la défaite, et qui après son épreuve reparaît au jour avec des pensées plus sereines et plus hautes ! La fortune se repent et s'incline devant lui.

La première action de Guillaume d'Orange répond au changement intérieur qui s'est opéré en lui. Rien de plus téméraire, ni de plus imprévu. Dans le temps même où les dix-sept provinces étaient foulées sans résistance par le duc d'Albe, on apprend que le prince d'Orange a passé la Meuse dans la nuit du 5 au 6 octobre 1568, à la tête de vingt-quatre mille hommes recrutés en Allemagne. Ses proclamations appellent aux armes le peuple des villes et des campagnes. Guillaume s'avance du pays de Liége vers les plaines du Brabant. Sans vivres, sans argent, il a compté que les peuples, en courant à la liberté, lui fourniront tout ce qui lui manque. Il traverse Tongres au milieu d'une population que la peur glace encore. Une chose prouva que le système du duc d'Albe avait réussi : c'est que personne ne bougea. Le duc s'était contenté jusque-là de prendre le sang (1) des nobles et du peuple, et n'avait pas réclamé le dixième denier; chacun se montrait patient dans le supplice d'autrui.

Isolé au milieu des Belges que retenait la terreur, Orange ne put que tourbillonner autour des places qui lui restaient fermées. Le duc d'Albe n'eut qu'à refuser le combat pour voir l'armée des réfugiés se fondre de misère; il voulut bien à la fin l'attaquer au passage de la Janche, où il lui tua trois mille hommes. Orange revient à Liége, puis de nouveau traqué, et sa ligne de retraite perdue, il s'aventure pour la seconde fois dans le Brabant; il traîne à peine quelques restes de son armée dans la direction de Wavre, Gembloux, les Quatre-Bras, Gosselies, par où il se retire en France, marquant exactement les étapes de Waterloo. La campagne, ouverte le 5 octobre 1568,

(1) Grotius, *Annales et Historiæ de rebus Belgicis.*

était terminée le 17 novembre; elle avait duré moins de six semaines. Le duc d'Albe se contente d'écrire à Madrid : « Ils sont sortis défaits, mourant de faim, la plus grande partie passée au fil de l'épée. » Après quoi tout retombe dans la mort; on n'entend plus encore une fois que le bruit des échafauds.

Les peuples ont leurs momens de lâcheté ou de stupeur; ni les paroles ni les actions n'ont plus de prise sur eux, et tout serait perdu si le salut devait venir de l'élan de la conscience publique. Attendre que les masses se réveillent d'elles-mêmes, ce serait attendre l'impossible; mais alors il y a des individus qui veillent pour tout un peuple, et c'est pour ces temps-là que les héros sont faits; en se conservant intacts, ils parviennent à ranimer les autres. Tels étaient en 1568 Guillaume et Marnix. La vie des Pays-Bas était en eux.

Qu'avait fait Marnix pendant cette courte campagne? On a retrouvé la lettre (1) que dès le début il avait été chargé par Orange de porter, au milieu de mille dangers, à Louis de Nassau, déjà aux mains avec l'armée espagnole dans la Frise. Orange blâmait dans cette lettre son frère de s'arrêter au siége de Groningue, et prédisait le désastre qui allait s'ensuivre. Il envoyait Marnix comme un conseil, un autre lui-même, à ce bouillant Louis de Nassau, qui n'avait pour tactique militaire que sa devise écrite sur ses drapeaux : *Les reprendre ou mourir! Maintenant ou jamais* (2) ! Entraîné dans le désastre de Jemmingen, Aldegonde se réfugia en Allemagne, pendant que Guillaume se réfugiait en France. A peine sorti de la mêlée, on retrouve Aldegonde dans les synodes de Wesel et d'Emden. L'armée détruite sur le champ de bataille, il va de nouveau la rallier dans l'église. L'inimitié des luthériens et des calvinistes avait été une cause de ruine ajoutée à toutes les autres; il entreprend de réconcilier les sectes, et il obtient entre elles un commencement de trève.

L'inertie des Pays-Bas avait laissé une impression profonde dans l'esprit de Marnix. Il avait vu de près la lâcheté des masses sourdes à l'appel de leur libérateur, la défection de la noblesse, qui déjà s'empressait autour de la tyrannie du duc d'Albe, l'avarice des riches marchands prêts à trafiquer de la foi nouvelle. Son premier mot fut un cri de malédiction contre le peuple qui avait tout renié. Ce sentiment déborde dans l'ouvrage que Marnix écrit vers ce temps (3) : *La Belgique affranchie de la domination espagnole.* On y sent la hauteur

(1) Groën van Prinsterer, *Archives de la maison d'Orange-Nassau*, t. III, p. 277.

(2) « Recuperare aut mori; nunc aut nunquam. »

(3) En voici le texte : *Belgicæ liberandæ ab Hispanis ὑπόδειγμα ad patrem patriæ Gulielmum Nassavium principem Aurantium, anno* 1571, *april* 18, *exhibita ac nunc demùm in lucem edita.* Voyez l'ouvrage de M. Bakhuizen van den Brink : *Notice sur le dixième denier.* Gand 1848.

d'une âme indignée, obligée de chercher son appui en elle-même pour peser contre une nation tout entière qui s'abandonne et s'affaisse. Il y a dans ces pages une colère trop véhémente, trop virile pour qu'elle ressemble en rien au découragement. L'homme capable de ce vigoureux dédain exerce une sorte de magistrature biblique. Il veut d'abord que la nation parjure ait le sentiment de son infamie; peut-être sera-ce le premier degré de sa régénération.

« Toujours les mêmes! dit-il en s'adressant à Guillaume. En quoi sont-ils sortis de leur ancien cloaque? Ils ne sacrifient rien de leur argent ou de leurs intérêts à ton entreprise, et si quelqu'un le fait, ils le méprisent, ils le haïssent, ils le livrent, ils le vendent. Vaniteux, curieux, efféminés, soupçonneux, brouillant tout sans écouter personne, profanateurs des secrets, vains disputeurs de songes, tenant leurs inventions pour des oracles, effrontés usurpateurs de la patrie, toujours prêts à la déserter quand leur avarice le demande, à peine ont-ils passé la mer et colporté çà et là leurs marchandises, les voilà enflés d'orgueil et d'usure, qui mettent leur trafic au-dessus de toute gloire acquise dans le service de la république, à la guerre, au conseil, ou dans les lettres, ornement des peuples. S'il faut délibérer, c'est leur affaire; ils crient, ils aboient; dès qu'ils ne comprennent pas, ils calomnient. L'entêtement et la cupidité sont pour eux la probité et la foi. Ils empêchent les résolutions salutaires, non par la discussion, mais par le tumulte. Qu'y a-t-il de commun entre de pareils hommes et la chose publique? Avec de telles mœurs, si un Dieu ignorant l'esprit de notre peuple t'offrait d'affranchir la patrie, même par un signe de tête, le voudrais-tu? »

L'aiguillon du mépris pouvait réveiller les classes supérieures, et Marnix s'était adressé à elles dans une langue savante : il sentit bientôt la nécessité de parler directement au peuple. Depuis la campagne de 1569, on peut remarquer qu'il n'espère plus rien de la noblesse, et il se tourne vers les hommes simples; il cherche des formes populaires pour intéresser les masses, et dans cette voie il est récompensé par une de ces découvertes qui sont rarement accordées même aux plus beaux génies. Frappé de la défaillance morale des Pays-Bas, si fiers, si enthousiastes peu d'années auparavant, Aldegonde cherche dans le fond intime de son cœur quel accent peut arriver à la conscience de ces masses accablées et flétries; il trouve le chant national par excellence, le *Wilhelmus-Lied* (chant de Guillaume). C'est avec les strophes de Marnix que les flottes des Provinces-Unies abordaient et poursuivaient les vaisseaux espagnols depuis le Zuiderzée jusqu'à la mer des Indes pendant le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle. Après avoir chassé Philippe II, le *Wilhelmus-Lied* menait encore la république au combat contre Louis XIV; de nos temps, en 1813 et 1814, c'est avec ce même chant populaire que la Hollande s'est réveillée, quand la nationalité néerlandaise a reparu

sous les ruines de l'empire. *La Marseillaise* seule a exercé sur des masses d'hommes une puissance pareille (1).

Qu'est-ce donc que le *Wilhelmus-Lied!* Chant du banni, du *pôvre gueux,* résignation à la défaite passée, encouragement à la victoire future, consolation dans la ruine, prière du soldat, du matelot, confiance dans un héros, surtout espoir en Dieu, ce chant explique mieux que tous les raisonnemens pourquoi ces hommes ont fini par vaincre. Comment auraient-ils été détruits, ceux qui, le soir de la défaite, se ralliaient ainsi dans le Dieu des Machabées? Plus l'art est étranger à cet hymne, mieux il s'insinuait partout. Le peuple ne s'approprie que ces monumens humbles comme lui dans la forme, profonds comme lui par le sentiment : un psaume rustique, un cantique de Déborah dans la Mer du Nord. C'est le prince d'Orange lui-même qui parle, car seul il est encore debout au milieu de la ruine de tous. On voit un grand homme qui soutient tout un peuple de sa force morale et le nourrit de la moelle de ses os. En même temps que Marnix relève le cœur des masses au niveau du héros, il fait de Guillaume un tel idéal de désintéressement, d'abnégation chrétienne, qu'il l'enchaîne à la justice par sa louange même; il ne permet à son prince que la conquête du royaume éternel de la justice. Au récit de Guillaume, les *gueux des bois,* les *gueux de mer,* sortent de leurs retraites et répètent avec lui le chant du réfugié. De pareils poèmes sont absolument intraduisibles; à peine si l'on peut reproduire quelques accens, qui, privés du rhythme populaire, restent décolorés.

« Moi, Guillaume de Nassau, né de sang allemand, je suis resté fidèle à la patrie jusqu'à la mort. J'ai résolu de vivre dans la loi de Dieu, et pour cela je suis banni loin de mon pays et des miens; mais Dieu me conduira comme un bon instrument : il me ramènera au gouvernail.

« Vous, hommes au cœur loyal, tout accablés que vous êtes, Dieu ne vous abandonnera pas; vous qui voulez vivre dans la justice, priez-le jour et nuit qu'il me donne la force de vous sauver.

« Je ne vous ai épargné ni ma vie, ni mes biens, et mes frères aussi, grands par le nom, ont fait comme moi. Le comte Adolphe est resté en Frise dans le combat; il attend dans la vie éternelle le jugement dernier.

« Soyez mon bouclier et ma force, ô Dieu, ô mon Seigneur! en vous je me repose; ne me délaissez jamais. Conduisez votre serviteur fidèle; faites que je brise la tyrannie qui m'ensanglante le cœur.

« Comme David dut se cacher devant Saül le tyran, ainsi j'ai dû m'enfuir avec mes nobles hommes; mais Dieu a relevé David du milieu de l'abîme : dans Israël il lui a donné un grand royaume.

« Si mon Seigneur le veut, tout mon désir royal est de mourir avec honneur sur le champ de bataille et de conquérir un royaume éternel, comme un héros loyal.

(1) Broes, *Van Marnix,* t. III, p. 181.

« Rien ne me fait plus de pitié dans ma détresse que de vous voir, vous, Espagnols, dévaster la bonne terre du roi. Quand j'y pense, ô douce, noble Néerlande, mon noble cœur en saigne.

« Avec mes seules forces, moi, prince de haute lignée, j'ai affronté l'orgueil et le combat du tyran. Ceux qui sont ensevelis à Maëstricht ont éprouvé ma puissance. On a vu courir mes hardis cavaliers à travers la plaine.

« Si le Seigneur l'avait voulu, j'aurais repoussé loin de vous l'effroyable tempête; mais le Seigneur d'en haut, qui régit toutes choses, il faut le louer toujours : il ne l'a pas voulu. »

Par cette œuvre, qui n'a rien de commun avec la littérature cultivée et écrite, Marnix toucha le cœur du peuple, devenu insensible en apparence. Sans lui reprocher sa dureté, il l'en fit rougir. Les écrivains du XVI^e siècle, voyant ce miracle d'une poésie populaire, nomment Marnix un *autre Tyrtée, alterum quasi Tyrtæum.* La vérité est que, dans cette messénienne biblique, il donne un rhythme à la révolution; bientôt elle va se relever et s'élancer de nouveau à la cadence de ces vers incultes, moitié psaume, moitié chanson de guerre.

Toutefois ce n'était pas assez de réveiller l'enthousiasme du peuple; Marnix entreprit une chose beaucoup plus difficile, et il y réussit de même. Pour mieux dissiper la peur, il veut contraindre le peuple de rire entre les mains des Espagnols. Chose assurément remarquable dans l'histoire littéraire, c'est dans les années les plus sanglantes de la terreur catholique, au moment où le duc d'Albe *déchirait avec le plus de fureur les entrailles des Pays-Pas,* c'est en 1569 et en 1571 qu'Aldegonde compose et publie en flamand sa gigantesque satire de l'église catholique, *la Ruche romaine* (1), créant ainsi la langue hollandaise au milieu d'un rire tragique et héroïque. Cet ouvrage fut un des plus grands triomphes de la parole au XVI^e siècle sur la force déchaînée. « Il fut reçu du peuple, dit Bayle, avec un applaudissement incroyable. » Rien de pareil ne s'était vu depuis les colloques d'Érasme. On reconnut un frère de Rabelais et d'Ulrich de Hutten. Le livre de Marnix fut pour les réformés dans le nord plus puissant même que les ouvrages de Calvin. C'était Gargantua ou Grandgousier s'épanouissant du haut des échafauds dans une kermesse flamande. On crut entendre le ricanement de toutes les têtes de morts qu'avait tranchées le duc d'Albe. En même temps, l'église du moyen âge semblait s'abîmer sous cette huée immense, colossale, monstrueuse, dont aucun écrivain n'égalera jamais la témérité. Par un raffinement d'audace et d'ironie, Marnix avait dédié son livre

(1) *De Byenkorf.* Les principales éditions sont de 1572, 1597, 1599, 1600, 1638, 1647 1664, 1733, 1761. Cet ouvrage a été traduit en latin, en français, en anglais et en allemand. *Apiarium sive Alvearium Romanum.*

effroyable à l'un des chefs de l'inquisition, l'évêque Sonnius (1); en voici le début, traduit par Marnix lui-même en français plus de vingt ans avant la *Ménippée :*

« La ruche en laquelle nos mouches se logent, s'assemblent et font leur ouvrage, se fait de souples et fortes claies et osiers de Louvain, de Paris ou de Cologne, bien subtilement entrelacées; on les nomme communément à Louvain sophismes; on les trouve à vendre chez les corbeillers de l'église romaine, comme chez Jean Scot, Thomas d'Aquin, Albert le Grand et autres semblables maîtres qui ont été fort subtils en cet art. Or, pour la plus grande sûreté, il faut encore lier ces claies et les joindre ensemble avec de gros câbles ou cabales judaïques ou thalmudiques, et y tirer dessus de bon ciment bien composé de vieilles ruines, dont les vieux et caducs conciles ont été maçonnés, brisé et estampé bien menu, et mêlé avec de la paille coupée que les apothicaires nomment *palea decretorum*, l'arrosant à chaque fois de l'écume ou bave des anciens docteurs, et y mêlant aussi quelque peu de chaux fraîche de Trente. Tout cela, bien broyé ensemble, se mêle avec du sablon tiré des puits creusés de l'humaine superstition, ou bien de ce sable dont les anciens hérétiques enfilaient leurs cordons; tu peux aussi ajouter un peu de ce limon glueux, ou bitume des Indes, qui est une matière fort lente et tillasse, dont jadis la ville et la tour de Babel fut cimentée, et se tire hors du lac de Sodome et Gomorrhe... car cela est plaisant à l'œil, et est cause que les mouches y logent et conversent plus volontiers. »

Que pouvaient les haches et les gibets contre une arme semblable? Il se trouvait des mains invisibles pour déposer *la Ruche* jusque sur les marches des échafauds; le bourreau lui-même y perdit son sérieux; le duc d'Albe à son tour se sentit vaincu comme Granvelle; il était devenu ridicule. Par l'hymne de Guillaume, Marnix avait ranimé l'enthousiasme religieux et guerrier; par *la Ruche romaine,* il rend à tous le vrai sentiment de la force, la joie, l'hilarité dans l'extrême péril; il peut désormais attendre l'effet de ses paroles.

## V.

Au commencement de l'année 1572, la vie nationale paraissait si bien éteinte dans les dix-sept provinces et la ruine si irrévocablement consommée, que le duc d'Albe se préparait à les quitter pour aller jouir de son triomphe en Espagne. Il s'était fait élever sa statue dans la citadelle d'Anvers, et il foulait en paix, de ses pieds de bronze, son immortelle conquête. Dans chacune de ses lettres au roi d'Espagne, il annonçait que ses successeurs n'auraient qu'à jouir du repos qu'il avait assuré.

Cette histoire semble faite pour l'instruction des hommes qui

(1) Vigli. *Epistolæ politicæ et historicæ ad Hopperum,* 1661.

souffrent pour la justice; elle leur apprend ce qu'il y a de légitime et de sacré dans l'espérance, car assurément jamais cause plus nationale ne sembla plus irrévocablement perdue. Au dedans le silence, l'accablement, la terreur, l'expérience de la tentative avortée du prince d'Orange, tout le pays parcouru et fouillé par les bannis sans qu'une voix eût répondu, partout l'assentiment donné à la force, et déjà chez beaucoup la servilité immodérée et insolente, l'immense monarchie espagnole pesant du poids de deux mondes sur un coin de terre privé de la meilleure partie de ses habitans. D'où le salut pouvait-il venir? Les exilés eux-mêmes n'espéraient plus (1).

Le salut viendra d'où il était impossible de l'attendre. La reine d'Angleterre repousse de ses ports quelques réfugiés qui s'y étaient abrités. Deux cent cinquante gueux de mer, sous la conduite du farouche Guillaume de Lamark, mettent à la voile. Ballottés par la tempête, exclus de tous les rivages, ces hommes n'ont de patrie désormais que celle qu'ils pourront conquérir. L'orage les jette à l'embouchure de la Meuse; ils s'emparent de la forteresse de La Brille. La Hollande naufragée a trouvé un point fixe; elle s'y arrête. Le grain porté par l'orage est tombé sur le rocher et s'enracine. L'arbre qui va naître de ce germe étendra ses branches jusqu'aux Indes Orientales.

Ainsi s'accomplissait l'expédition que les deux Marnix avaient conçue et tentée sur Flessingue. Transporter le champ de bataille sur les côtes et sur la mer, c'était vaincre d'avance. L'Espagne est déconcertée par cette tactique imprévue; le génie de la Hollande vient de se révéler. A la première nouvelle de cet intrépide fait d'armes, Guillaume laisse cependant éclater un vif mécontentement; l'explosion avait encore une fois devancé ses profonds calculs; sans doute on allait payer cher une joie prématurée. L'incertitude ne fut pas longue. La prise de La Brille a lieu le 1er avril 1572. Flessingue tombe au pouvoir des insurgés le 6; Rotterdam se déclare le 8. On ne pouvait plus en douter, ce n'était pas seulement un coup de main de gens désespérés, c'était le soulèvement d'un peuple qui attendait un chef.

Pendant que Guillaume forme à la hâte une armée, Marnix se jette dans les villes insurgées de la Hollande et de la Zélande. Tel est le sentiment de l'ordre et de la règle chez ces peuples, que dès le premier moment de l'insurrection ils ont déjà réuni leurs états-généraux, qui délibèrent gravement au milieu de la conflagration publique comme en pleine paix. A cette première assemblée de Dordrecht, qu'un écrivain a nommée le concile de Trente de la liberté, Marnix

(1) Voyez la correspondance du duc d'Albe.

était député de la Gueldre. Dès l'ouverture, il prend l'initiative de la proposition qui peut seule assurer la victoire; dans la détresse, il sait où est le sauveur. Il a vu de près Guillaume d'Orange; il propose de conférer à son héros le commandement de toutes les forces sous l'œil et la direction de l'assemblée. Le discours de Marnix de Sainte-Aldegonde a été conservé dans son entier, c'est un des monumens les plus éclatans de l'histoire politique des Pays-Bas. Le bon sens et l'enthousiasme ne furent jamais peut-être plus intimement unis que dans ce moment où un état nouveau vint au monde. Ce fut une de ces heures religieuses toujours rares dans la vie des peuples. Ces hommes si froids en apparence étaient émus malgré eux; ils entraient dans une guerre pour ainsi dire éternelle. On voulut que Marnix prêtât au nom de Guillaume serment de fidélité; il y consentit sans peine (1). Jamais serment n'a été mieux rempli.

Le prince d'Orange n'avait pas attendu cet appel de la voix publique pour prendre son parti. Le 8 juillet 1572, il avait franchi le Rhin à la tête de mille cavaliers seulement. Le gros de ses troupes, fortes de seize mille cinq cents hommes, ne le rejoignit que six semaines plus tard. On peut s'étonner qu'il répétât la manœuvre désespérée de la campagne précédente; il vint encore une fois se placer au milieu de l'armée espagnole dans les plaines ouvertes de la Belgique. Cette témérité s'expliquait cette fois par trois raisons : donner une base au soulèvement des Pays-Bas, tendre la main aux protestans français, débloquer Mons, dont son frère, le chevaleresque Louis de Nassau, s'était emparé par surprise. De ces trois résultats projetés, aucun ne put être atteint. Au moment le plus critique, quand on attendait l'armée protestante que la cour de Charles IX avait promise, la nouvelle de la Saint-Barthélemy tomba dans le camp du prince d'Orange. « Ce fut, dit-il, un coup de massue. » Battu à Jemmapes, ses troupes, encore une fois mutinées, sans vivres et sans solde, faillirent le tuer. Il dut les ramener par Malines en Gueldre, où il les licencia. C'est à ce moment qu'il écrit à Jean de Nassau : « J'ai déterminé, avec la grâce de Dieu, d'aller me tenir en Hollande et en Zélande, et de faire *illec* ma sépulture (2). »

Dans ces deux campagnes de 1568 et de 1572, le héros l'emporta dans Guillaume sur le politique, le politique sur le tacticien. La confiance magnanime qu'il montra dans le courage, dans la dignité des peuples opprimés, et qui le porta par deux fois à venir attaquer les Espagnols en rase campagne, au centre même de leur domination,

(1) Meteren, *Historien van de Oorlogen* (Histoire des guerres des Pays-Bas), t. III, page 79.

(2) *Orangius planè periit.* — Languet, *Epist.*, p. 101.

laissant à l'opinion, à l'énergie, au génie des masses, le soin de le dégager de la position désespérée où il se jetait à corps perdu, cette confiance, dis-je, est celle d'un héros. Le politique venait ensuite, qui cherchait son point d'appui sur la France et sur la Belgique.

Ce n'est qu'après la double expérience des campagnes si hasardeuses de 1568 et de 1572, que, détrompé également de son espoir dans l'alliance française et dans l'insurrection wallonne, il se décide à prendre pied sur les grèves, les îles, les digues de la Hollande et de la Zélande, qui étaient sa position naturelle de combat. Il n'en sortit plus jamais. Les gueux de mer de La Brille lui avaient montré quelle tactique convenait à la guerre nationale; il eut le mérite de se rendre à cet enseignement de l'instinct populaire. Depuis ce moment, la vieille infanterie espagnole est dépaysée; une lutte interminable commence. Ce n'étaient plus les guerres heureuses d'Italie, où il n'y avait qu'à tuer et festoyer. Le duc d'Albe, Requesens, don Juan, le duc de Parme, s'éteignent en peu d'années les uns après les autres. Ils se sentaient pris d'un mal inconnu, et mouraient étouffés par la haine publique. Quatre générations militaires s'usent avec eux. L'Espagne se noie dans les marais sanglans de la Zélande.

Dans ce moment de crise où chaque ville soutenait un siége désespéré, Marnix était gouverneur de Delft, de Rotterdam et de Scheidan. Ces gouvernemens étaient militaires autant que civils. Il venait de fortifier La Haye, qui n'était encore qu'un bourg, et de nommer à Harlem les magistrats qui devaient tous, quelques mois après, payer cet honneur de leurs têtes.

Un de ces événemens ordinaires dans une guerre d'embûches le mit lui-même à deux doigts de sa perte. Il était allé ravitailler la vieille forteresse de Maaslanduis; les cavaliers qui le gardaient, surpris par les Espagnols, s'échappent sans faire résistance. Marnix, resté seul par l'abandon des siens (1), se défend vaillamment. Il est fait prisonnier. Dans cette guerre implacable, tout prisonnier était un homme mort. Les garnisons de Naarden, de Zutphen, de Harlem, venaient d'être égorgées jusqu'au dernier soldat. Le duc d'Albe sentit l'importance de la capture qu'il avait faite. Il écrivit sur-le-champ à Philippe II : « Les troupes logées en Hollande ont mis à mort près de six cents rebelles et pris Aldegonde, qui est un très dangereux hérétique dont le prince d'Orange s'est servi plus que de tout autre. » L'arrêt de mort ne pouvait manquer de suivre ces paroles; Guillaume d'Orange regardait déjà son fidèle compagnon comme perdu. Une cir-

(1) « A mon très grand regret, ledit seigneur de Sainte-Aldegonde, qui *autrement se montrait vaillant*, ayant été délaissé de ses soldats, a été pris et mené à La Haye. » Lettre de Guillaume d'Orange. Voyez Groën van Prinsterer. *Archives*, t. IV, p. 286-293.

constance inespérée le sauva : on apprit que le gouverneur espagnol de Hollande, l'amiral Boussu, était tombé aux mains des insurgés à la suite d'un long combat sur son vaisseau, que par jactance il avait nommé *l'Inquisition*. Guillaume se hâte de publier qu'il fera à l'amiral Boussu le traitement qui sera fait au seigneur de Sainte-Aldegonde. La sentence de celui-ci est différée.

Contre leur coutume, les Espagnols eux-mêmes se montraient peu impatiens de mettre à mort leur prisonnier. Ils avaient d'abord songé à l'amener à Bruxelles, espérant bien arracher d'importans aveux d'un personnage aussi considérable. Soit que Marnix voulût tirer avantage de ces dispositions pour gagner du temps, ou que le désespoir se fût emparé de son esprit, il laissa entendre que son parti ne serait point éloigné de traiter de la paix, et qu'il pourrait lui-même servir à la négociation. Il était alors entre les mains d'un vieux soldat de fortune, Ramiro, cassé par soixante ans de guerre, avide de quitter ces rudes provinces, et qui saisit promptement l'appât. Marnix alla jusqu'à dire que s'il pouvait retourner pendant huit jours auprès d'Orange, il se faisait fort de l'amener à conclure la paix désirée. Cette liberté sur otage lui fut accordée. Avant d'en profiter, il écrivit à Guillaume deux lettres où il semble exagérer son propre découragement.

Qu'y avait-il de sincère et de joué dans son attitude? Il sera toujours difficile de le dire. En considérant de près la finesse de son esprit, on ne peut s'empêcher de voir dans la négociation entamée un moyen de tromper l'échafaud.

Pendant trois mois, il refait chaque soir son testament, car il savait comment Philippe II faisait secrètement étrangler les prisonniers importans, et comment se trouvaient des médecins pour attester qu'ils étaient morts de pleurésie (1). Le cœur de Marnix a-t-il failli en face de cette mort menteuse et masquée? Il a désespéré de la cause politique, non de la cause religieuse. Il était si loin de faillir à sa foi, que les Espagnols et Noircarmes jugèrent à propos de ne jamais toucher ce point avec lui. Marnix crut que la question politique était perdue, que la victoire matérielle était impossible, qu'il ne restait qu'à s'expatrier, à emporter sa croyance dans les déserts; que ses idées, ses principes, ne pouvaient s'enraciner dans ce lieu, à ce méridien; que pour les sauver il fallait les transporter par-delà l'empire

(1) « On doit procéder à l'exécution de telle manière que personne ne sache que Montigny a été justicié, mais qu'on dit en public, au contraire, qu'il est mort de sa mort naturelle. » *Correspondance de Philippe II*, t. Ier, p. 152. — « Il a fait exécuter secrètement Genlis après avoir publié qu'il était malade. » *Ibid.*, p. 431. — « Il restait des Français prisonniers; le duc a dit à Requesens qu'il avait ordre du roi de les faire mourir secrètement. » *Ibid.*, 30 décembre 1573.

où le soleil ne se couche pas. Il ne crut pas à la victoire de l'atôme contre un monde; il désespéra et il l'avoua.

Si, quelques années auparavant, il avait prêté son assistance morale à Guillaume, celui-ci le lui rendit ce jour-là. Mélange de prudence et d'inflexibilité, la réponse d'Orange lui fera un éternel honneur. Il dit, choses qui semblaient inconciliables, tout ce qu'il faut pour sauver son ami et tout ce qu'il faut pour relever la conscience publique; il entre dans les vues de Marnix en envoyant aux états le projet de négociation. D'autre part, en quelques paroles de bronze, il demande si la paix avec l'Espagne peut être autre chose qu'un leurre, s'il ne vaut pas mieux continuer, tête baissée, une lutte impossible, si les opinions, les principes, les croyances, n'ont pas mis un abîme entre les deux peuples, si l'on n'est pas réduit à la nécessité de combattre jusqu'au dernier sang et de se remettre de tout à Dieu? Marnix avait fait cent fois en d'autres temps la réponse à ces questions; il entendait ses propres paroles lui revenir par la bouche d'un grand homme. Guillaume avait désespéré en 1566, Marnix en 1573; tous deux s'étaient relevés l'un par l'autre. Bientôt ils se virent, la négociation tomba d'elle-même. Dans ces entrefaites, le duc d'Albe était parti des Pays-Bas. En octobre 1574, Marnix, échangé contre Mondragon, retrouve sa liberté après une année qui ne fut qu'une longue agonie.

C'est dans sa prison, et pour ainsi dire sur l'échafaud, qu'il commença sa traduction des psaumes en hollandais. La Bible hollandaise naît dans la captivité d'Utrecht, comme la Bible allemande dans la captivité de la Wartbourg. Cette traduction, qui devait être un des fondemens de la langue flamande, ne parut que quelques années plus tard. Suivant les paroles de l'auteur, il la continue *tantôt en exil, tantôt en prison, tantôt dans la main de l'ennemi, toujours au milieu de mille tourmens.* Il fit une double version, l'une en prose, l'autre en vers rimés, pour se prêter aux usages du culte. Nulle traduction des psaumes et des cantiques n'a été entreprise dans des circonstances plus semblables à celles d'où naquirent les chants hébreux : un peuple, menacé chaque jour de périr, qui s'appuie sur le bras d'un héros; un homme désarmé, qui renverse le Goliath espagnol. Il est probable que c'est à ces ressemblances de destinées que les psaumes de Marnix doivent en partie cette simplicité poignante (1) et cette sombre flamme du désert qu'il a su le premier découvrir sous les glaces de la langue des Frisons. Marnix lui-même semblait le prophète ou le pontife laïque de la Sion néerlandaise. Il dédie sa Bible aux états. Ceux-ci avaient mérité, par leur admirable constance, que

(1) Broes, *Van Marnix*, t. III, p. 157.

le livre pour lequel tant d'hommes mouraient chaque jour fût placé sous leur sauvegarde. La Bible de Marnix dans le sein des états-généraux, c'est la pierre de fondation de la république chrétienne des Provinces-Unies.

Il était temps que Marnix fût rendu au prince d'Orange. Deux frères du prince venaient d'être tués sur le champ de bataille de Mook; on n'avait pu même retrouver leurs corps. Le langage de la mère de Guillaume en apprenant le massacre de ses fils avait été celui de la mère des Machabées : « Humainement parlant, écrivait-elle, il vous sera difficile, étant dénué de tout secours, de résister à la longue à une si grande puissance; mais n'oubliez pas que le Tout-Puissant vous a délivré (1). »

Chacun sentait qu'il était temps de recourir à quelque grand moyen de salut pour empêcher la ruine publique. Les regards se tournaient vers les deux hommes qui avaient jusque-là soutenu la patrie. Rendus l'un à l'autre, ils feraient paraître sans doute une force nouvelle.

Une résolution (2) digne des anciens Frisons avait traversé l'âme de Guillaume. En 1576, il propose de s'embarquer avec tous ceux qui aiment la liberté, hommes, femmes, enfans, de percer toutes les digues, d'ensabler tous les ports, de rendre le sol de la Hollande au vieil océan, et d'aller, comme un autre Énée, chercher avec ses compagnons, sous un autre ciel, dans les archipels orientaux, une autre Italie. Cette résolution rentre dans le projet d'expatriation de Marnix. On eût abandonné au roi catholique une mer solitaire rendue inabordable, des grèves désertes, des écueils, de vastes marais inaccessi-

(1) Avant de reparaître dans les affaires publiques, Aldegonde fut employé à une négociation de famille, qui montre mieux que tout le reste ce qu'il était pour Guillaume. Les correspondances nouvellement publiées ont mis en lumière cette partie obscure de la vie domestique d'Orange. Il avait la guerre au dedans (*) encore plus qu'au dehors. Sa femme, Anne de Saxe, s'était follement éprise d'un bourgeois de Cologne, que les correspondances désignent sous l'initiale R., et que l'on sait aujourd'hui avoir été le père de Rubens. Anne de Saxe commença par nier ses débordemens. Rubens en fit l'aveu. Il demanda à voir Aldegonde pour le consulter sur un certain point de religion et de conscience, car il se croyait sur le point de mourir. On se contenta de l'emprisonner. Orange avait d'abord accepté le conseil de faire passer pour morte Anne de Saxe, après l'avoir emmurée dans quelque donjon; Anne fut reconduite à Dresde et y mourut deux ans après. Marnix est mêlé à tous ces mystères. Lorsque le froid Guillaume s'éprit de la duchesse de Montpensier et renonça au secret pour faire prononcer le divorce, ce fut encore Marnix qui alla apaiser le mécontentement des princes allemands. Il donna le change à l'opinion, en paraissant ne s'occuper que de choisir des professeurs pour l'université de Leyde; mai quelque temps après il épousait solennellement à Heidelberg la duchesse de Montpensier au nom du prince d'Orange. C'était dans l'automne de 1575.

(2) Van Loon, *Histoire métallique des Pays-Bas.*

(*) Groën van Prinsterer. *Archives*, t. V, p. 195.

bles, à la place d'une nation vivante et indomptée. Au lieu d'effrayer, ce projet, donné en pâture aux esprits, les rassura. On sentit qu'après la défaite il y avait un refuge, et l'on s'attacha à l'océan lointain et inconnu comme à l'espérance.

Toutefois, avant d'en venir à ces extrémités, il restait une entreprise à essayer. A mesure que le péril augmentait, que l'abandon devenait plus flagrant, que la puissance espagnole changeait de moyens sans changer de volonté et de but, la nécessité devenait plus évidente de réconcilier les provinces méridionales et septentrionales des Pays-Bas, les Wallons et les Flamands, et de tourner enfin les forces réunies des deux races contre l'oppresseur commun. Longtemps on avait ajourné cette réconciliation dans la crainte des concessions mutuelles où l'on serait entraîné; mais le jour était venu où l'intérêt de tous parlait plus haut que les rivalités. Il s'agissait de se réunir contre l'étranger; là devait être le salut.

Marnix fut naturellement l'âme de cette grande négociation entre les deux races; personne mieux que lui ne pouvait servir à les rapprocher. Les peuples gallo-romains et les peuples germains se trouvaient aux prises sur le terrain étroit des Pays-Bas. Aldegonde appartenait aux uns et aux autres. Français et Wallon par l'origine, il venait de créer le hollandais comme langue écrite; il montrait dans sa personne, dans son génie, l'alliance la plus intime des Belges et des Néerlandais. S'il ne parvient pas à les réconcilier, qui pourra se flatter d'y réussir?

Ses premières tentatives furent faites en 1574 dans les conférences de Bréda; mais ces conférences avaient lieu sous l'œil même de l'ennemi. Toute l'habileté de Marnix échoua contre l'impossibilité de se concerter avec les vaincus, lorsque le vainqueur était présent. Il y avait des Espagnols dans le conseil; les envahisseurs présidaient à la négociation; il ne pouvait en sortir qu'une certaine honte chez les opprimés de concourir plus longtemps de leur sang et de leurs armes à la fortune de l'oppresseur. Les Hollandais, libres déjà, s'étaient rencontrés dans le conseil avec les Belges, encore asservis; la liberté des uns rendit plus frappant l'asservissement des autres. Sans doute plus d'une parole fut échangée entre eux à l'insu du maître présent. Depuis cette époque, un désir de réconciliation perce dans les esprits, il ne faut plus qu'une occasion pour le faire éclater.

Cette occasion fut la mort du gouverneur espagnol des Pays-Bas, Requesens. Avant que l'irrésolu Philippe II lui eût donné un successeur, il y eut une sorte d'interrègne dans la domination espagnole; chacun en profita pour revenir à son instinct naturel. L'Espagnol court au pillage; Bruxelles, Gand, la Belgique presque entière s'in-

surge pour ne pas être dévorée vive par les bandes toujours affamées de Philippe II; celles-ci tenaient pour hérétique et traitaient comme tel quiconque pouvait leur servir de pâture (1). Dans ce bouleversement, les états-généraux surnagent encore une fois; ils se rassemblent à Gand, sous le feu de la citadelle, restée au pouvoir de l'ennemi. Le premier instinct fut de s'appuyer sur la révolution hollandaise et sur le prince d'Orange. Déjà Marnix était entré dans l'assemblée avec les pleins-pouvoirs de la Hollande et du prince; il venait tenter à Bruxelles ce qu'il avait accompli à Dordrecht.

Rien, ce semble, n'était plus aisé que de profiter de l'absence de l'ennemi pour se confédérer; pourtant nulle entreprise ne fut plus difficile que celle qui était confiée en ce moment à Aldegonde; il était loin de retrouver la Belgique telle qu'il l'avait laissée dans les années ardentes de 1566 et de 1567. « J'ai trouvé, écrivait-il, plus d'altérations des cœurs que je n'eusse pensé. » Une génération nouvelle entrait tête basse sur la scène. La Belgique sortait anéantie de la chambre de torture; la meilleure partie des ouvriers avait été décimée par le bûcher, par le gibet, par l'exil, par la fuite; les masses d'émigrans avaient emporté en Angleterre et en Hollande la vieille industrie des Flandres. Déjà commençaient la dépopulation et le silence. Un peuple diminué, exténué, dépouillé, glissait furtivement au pied des tours et des beffrois muets de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, ombre du peuple fier, indomptable, qui avait élevé à la liberté communale ces gigantesques remparts. Grâce au duc d'Albe, peu d'années avaient suffi pour ce changement. La nation était ou absente ou hébétée de supplices et de peur; la voix publique semblait prononcer le mot fatal : « Il est trop tard. »

Une seule ville s'était relevée avec l'ardeur première de 1566, augmentée plutôt que domptée par le souvenir des supplices. C'était Gand, qui s'efforçait alors de devenir la Genève du nord. Malgré tous les meurtres, la réforme s'était retrouvée là, sous l'échafaud; elle avait vu de trop près son adversaire pour ne pas être convaincue que, si elle ne le détruisait, elle en serait détruite. Là se relevait implacable la révolution religieuse, bien décidée à rendre au catholicisme guerre pour guerre. Les deux chefs des novateurs, Hembise et Ryhove, n'avaient pas eu de peine à faire comprendre aux réformés que nulle composition n'était possible avec l'église opposée, que plus ils étaient isolés, plus ils étaient certains d'être extirpés, s'ils ne profitaient à leur tour de leur victoire pour accabler l'intolérance de leurs adversaires par leur propre intolérance. On a accusé Mar-

(1) « Les Espagnols confisquent tout, à tort, à droit, disant que tous sont hérétiques qui ont du bien et ont à perdre. » *Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 547.

nix d'avoir secrètement poussé ce parti extrême; son nom se trouve en effet mêlé à ceux de Ryhove et de Hembise dans les imprécations populaires des catholiques et dans les poésies flamandes de Gand. Je ne sais ce qu'Aldegonde pensait sur la nécessité de retourner contre le catholicisme les armes catholiques; mais il est certain que la levée de boucliers du protestantisme à Gand fut pour lui à ce moment un immense embarras. Il dit lui-même qu'il eut à combattre le ressentiment légitime des siens, et qu'il le fit au point de leur devenir suspect. Je le crois volontiers. Le protestantisme avait été écrasé par le duc d'Albe comme parti politique chez les Belges. Loin de réveiller les hostilités de croyance, Marnix ne pouvait que se proposer une chose : maintenir l'union, repousser l'ennemi (1).

On voit en effet Guillaume et Aldegonde porter incessamment la main à leur œuvre de *pacification*. Ils réparent l'alliance à mesure qu'elle se détruit d'elle-même (2). A ce moment, ces hommes étaient de deux siècles en avant de leurs contemporains; tous deux ont voulu pacifier le XVI^e siècle avec les idées de tolérance du XVIII^e. Ils ont tenté de donner à leur époque la constitution morale d'une époque plus humaine; c'est là qu'ils ont échoué.

Les masses du peuple belge ayant disparu de la place publique, tout allait dépendre de l'attitude de la noblesse et du clergé. Qu'étaient devenus les ardens amis d'Aldegonde au temps de la signature du compromis des nobles? Beaucoup étaient morts pour leur cause, un plus grand nombre l'avait reniée, et ceux-là avaient racheté leur signature en donnant aux autres l'exemple de l'empressement à la servitude. Tous étaient embarrassés de sermens opposés. Marnix harcelait de lettres et de petits écrits (3) les âmes affaissées; il s'obstinait à rallumer chez les morts l'étincelle de liberté, tout en avouant que l'on sentait déjà chez les meilleurs le travail de la servitude et que le joug avait déjà durci la peau sur les épaules, « si bien, ajoutait-il, qu'ils aiment mieux se perdre sans nous que se sauver avec nous. »

La vérité est que ces hommes subissaient à la fois une double peur, celle de se compromettre avec l'Espagne qu'ils voulaient pourtant chasser, celle de fortifier une révolution où ils cherchaient leur appui et dont ils craignaient le retour, c'est-à-dire qu'ils poursui-

(1) Ceci est très nettement établi dans le quatrième volume de la *Correspondance de Guillaume*, encore inédit, et que M. Gachard a bien voulu me communiquer en épreuves.

(2) *Correspondance de Guillaume*. « Comme ledit seigneur prince m'écrit de sa main propre, s'ils savaient moyen de faire perdre le public en une cuillerée d'eau, ils ne le laisseraient point. »

(3) « Nos litteris et libellis quantùm possumus eorum animos ad libertatis studium accendimus. » *Illustrium et clarorum virorum Epistolæ selectæ editæ a P. Bertio*, 1617, p. 695. Ce recueil renferme plusieurs lettres importantes de Marnix.

vaient un but sans en vouloir les moyens, et ils ne craignaient rien tant que l'instrument qu'ils se résignaient à employer. L'expérience que les nobles avaient faite depuis le compromis les avait glacés d'effroi. Ils avaient vu une chose dont ils ne s'étaient jamais doutés auparavant, c'est que sous leurs premiers débats superficiels il y avait au fond la lutte de deux églises, et ils n'avaient pas eu de peine à reconnaître que la plus ancienne était un frein incomparablement meilleur pour tenir les peuples en bride; leur plus grande terreur était de voir ce frein disparaître. Ils avaient peur, s'ils secouaient le joug de l'Espagne, de subir celui de la réforme, ou, s'ils refusaient de s'allier avec la réforme, de redevenir la proie de l'Espagne. Le résultat de ces incertitudes était une incapacité absolue d'agir qui les livrait d'avance poings liés à l'ennemi, et avec eux la nationalité des Belges comme celle des Hollandais. Pour ce qui restait des masses du peuple, elles avaient fini par retrouver un fils du comte d'Egmont, et elles en avaient fait aussitôt leur général, sans rechercher s'il ne les vendait pas. Le nom leur suffisait.

Pour dominer les difficultés que rencontrait le projet d'alliance, la principale ressource était dans l'union de Marnix et de Guillaume. Cette intimité n'avait jamais été plus étroite. Quand le Taciturne envoyait ses manifestes aux états, il faisait une chose qu'aucun prince n'avait faite avant lui. Il envoyait à son ami plusieurs blancs-seings, afin que celui-ci pût corriger, retrancher, ajouter ce qu'il voudrait dans la lettre, d'où il résulte que quelquefois, dans les paroles écrites de Guillaume d'Orange, il est difficile de reconnaître ce qui vient de lui et ce qui vient d'Aldegonde. Ces deux esprits s'étaient fondus et mêlés comme deux nobles métaux. Pour l'un comme pour l'autre, il s'agissait de faire passer dans les provinces du midi, accablées par la défaite et l'invasion, l'âme de la révolution triomphante; il fallait replacer à leur rang de bataille les torturés du duc d'Albe.

Quand les peuples commencent à s'abâtardir, ils conservent souvent encore une grande force physique, à la condition toutefois qu'on les emploie dans le sens de la tyrannie; mais ils sont impuissans dès que vous voulez les faire servir à la liberté : c'est là le phénomène qu'on observait chez les Wallons. Ils formaient d'admirables troupes quand ils suivaient la tyrannie espagnole; merveilleux instrumens d'oppression contre eux-mêmes, ils semblaient se dissoudre quand on les rangeait du côté de la liberté. C'est ce que Guillaume avait observé mieux que personne, et pourtant il ne désespérait pas de refaire cette nationalité ainsi entamée. Il veut la réparer en la jetant dans la mêlée, surtout en lui fermant toute retraite. De là un appel constant à la patrie, aux énergies cachées sous une décadence précoce. Plus de demi-moyens, plus de lâcheté dissimulée sous le nom de modéra-

tion : un grand acte qui interdise le retour ! Si jamais diplomatie prit un caractère héroïque, ce fut celle-là. Au nom du *Taciturne*, on se figure d'ordinaire une politique toujours cauteleuse, un voile toujours tendu; l'on voit au contraire ici comment un seul homme peut relever un peuple dont la dégénération a commencé, et tout cela avec quel bon sens intrépide, et, comme il le dit, avec quelle *rondeur de conscience!*

« Un faisceau, étant délié en plusieurs petites verges ou baguettes, se rompt bien aisément; mais quand il est très bien conjoint et lié par ensemble, il n'y a bras si robuste qui le puisse forcer. Ainsi pareillement, si vous vous tenez joints et unis comme nécessairement vous ferez si vous suivez mon conseil, et que par votre déclaration vous établissiez une obligation entre tous de maintenir ce fait jusqu'au dernier homme, toute l'Espagne et l'Italie ne sont suffisantes pour vous faire mal.

« En outre, vous donnerez à tous vos amis et bienveillans occasion et cause de se déclarer de votre côté. Les princes d'Allemagne, les seigneurs et gentilshommes de France, même la reine d'Angleterre, et tous les autres potentats de la chrétienté, qui ci-devant ont vu avec compassion vos misères et afflictions, n'ont voulu toutefois y mettre la main; car ils ont toujours pensé, puisque vous le souffriez volontairement, qu'il n'y avait raison de vous tirer hors.

« Je vous assure bien qu'il y en a une infinité qui jugent que toute cette affaire que vous avez entreprise réussira finalement en fumée, puisqu'ils voient qu'il n'y a nulle déclaration manifeste qui oblige les uns aussi bien que les autres, et qui vous empêche de reculer, et plusieurs font ainsi difficulté de s'en mêler. Mais au contraire, quand ils verront que vous vous êtes déclarés en la façon susdite, il n'y aura personne qui n'accoure à votre assistance et vous demeure fidèle jusqu'à la dernière goutte de sang, outre que par ce moyen vous vous acquerrez de par tout le monde gloire et réputation d'hommes courageux et magnanimes (1). »

De semblables paroles, soutenues chaque jour par tout l'art de Marnix, avaient fini par gagner la cause de l'alliance. Le 15 novembre 1576, Marnix eut la gloire de signer le premier, au nom de la Hollande, le traité de réconciliation entre les deux races. Un avenir magnifique se lève sur la confédération des Pays-Bas. Armés les uns contre les autres, ils avaient tenu tête à l'Espagne; que ne pourront-ils désormais, unis et confondus? Marnix put se dire ce jour-là qu'il les avait conduits au port : illusion sublime qui devait durer à peine quelques jours!

EDGAR QUINET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

(1) *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, tome III, p. 144, 148, 152.

# LES SCIENCES OCCULTES

## AU XIX^E SIÈCLE

### LES TABLES TOURNANTES

ET LES MANIFESTATIONS PRÉTENDUES SURNATURELLES

CONSIDÉRÉES AU POINT DE VUE
DES PRINCIPES QUI SERVENT DE GUIDE DANS LES SCIENCES D'OBSERVATION.

I. *Sights and Sounds, the Mystery of the day*, by Henry Spicer, Th. Bosworth, London 1853. — II. *Facts and Fantasies*, par le même. — III. *Comment l'Esprit vient aux tables*. — *La Magie au XIX^e siècle*, par A. Morin, Paris 1853-1854. — IV. *Quære et Invenies*, Paris 1853. — V. *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par le marquis Eudes de M... Paris 1853. — VI. *Mémoires sur le Somnambulisme et le Magnétisme animal*, par M. le général Noizet, Paris 1854. — VII. *Mœurs et Pratiques des Démons ou des Esprits visiteurs*, par le chevalier Gougenot Des Mousseaux, Paris 1854.

. . . . . Ignari quid queat esse,
Quid nequeat. . . . . (LUCRÈCE.)
Ils ne savent pas reconnaître ce qui est possible et ce qui est impossible.

Lorsqu'à la fin de la période révolutionnaire du dernier siècle Delisle de Sales publiait son fameux ouvrage bizarrement intitulé : *Mémoire en faveur de Dieu*, il demandait très sérieusement pardon d'avoir choisi ou accepté une pareille cause : « Je sais bien, disait-il, que mon client n'est *pas en faveur* aujourd'hui. » (Quel client!) Je puis en dire autant en essayant de plaider en ce moment la cause de la raison. A voir le déchaînement de toutes les prétentions métaphysiques, théologiques, physiologiques et magiques contre cette pauvre raison, il y a de quoi désespérer de sa cause comme de Sales désespérait de la cause de *l'Être suprême, ci-devant Dieu* (expression de 93). Quand on veut invoquer les lois bien établies du possible et de l'impossible, on trouve pour adversaire l'imagination, qui, toujours prête à tout admettre, ne laisse plus de place pour la saine logique, pour les déductions rigoureuses de l'expérience, enfin pour le simple bon sens.

## I.

C'est en Amérique, dans le village de Hydesville, voisin de la ville d'Arcadia, comté de Wayne, état de New-York, qu'une maison précédemment habitée par Michel Weekman fut occupée par la famille Fox, venant de Rochester. Cet emménagement eut lieu le 11 décembre 1847, et ce fut à la fin de mars 1848 que commencèrent à se manifester les prodiges qui ont eu depuis un si grand retentissement dans les deux mondes.

On a souvent fait remonter les premières *manifestations* américaines à l'année 1847 ou même à 1846, parce qu'un soir dont on ne sait pas bien la date, M. Weekman, qui pendant ces deux années occupa la maison de Hydesville, entendit frapper à la porte de la rue, et, étant allé ouvrir, ne vit personne. Une seconde fois le même appel, s'étant réitéré, fut suivi du même résultat; mais le rusé M. Weekman, mystifié une seconde fois, s'avisa de tenir à la main la porte refermée, en sorte qu'au moment où l'on frappa pour la troisième fois il ouvrit subitement, mais ne vit encore personne. Cette anecdote revint à la pensée de M. Weekman après les éclatantes manifestations des esprits qui rendirent plus tard si célèbre la famille Fox, qui l'avait remplacé à Hydesville : elle n'a en soi rien de merveilleux, et ne peut établir pour cette maison la réputation d'une localité *hantée par les esprits malins*, car il est tout simple d'admettre que le gamin qui frappait à la porte du bourgeois deux fois mystifié, peut-être au moyen d'une balle de plomb attachée à une ficelle, avait bien prévu qu'il se tiendrait en embuscade pour la troisième fois, et si M. Weekman n'entendit pas des éclats de rire dans la rue, cela tient à l'essentielle différence qui existe entre le gamin français et le gamin anglais ou transatlantique, toujours largement pourvu de cet *humour* que l'auteur d'*Atala* aurait admirablement désigné par l'expression de *gaieté triste* (1).

Le 19 mars 1848 au soir commencèrent dans la maison d'Hydesville les bruits étranges qui persistèrent ensuite si obstinément. La famille Fox entendit un bruit qui semblait partir des chambres à coucher, et qui ressemblait à des coups frappés sur le plancher de ces chambres ou à ceux que produiraient des chaises déplacées. Quatre ou cinq membres de la famille étaient présens, et tous montèrent dans ces chambres pour reconnaître d'où provenait ce fracas. On visita la maison entière, mais on ne put rien découvrir. On éprouvait seulement un léger frémissement en plaçant la main sur les bois de lit, sur les chaises, ou même en se tenant debout sur le plancher. Le bruit se fit entendre cette nuit-là tant qu'il resta quelqu'un d'éveillé dans la maison. Le soir du jour suivant, ces sons se firent entendre comme auparavant, et ce ne fut que le lendemain de ce second jour, c'est-à-dire le 21 mars 1848 au soir, que les voisins furent appelés pour en être témoins. Voici le récit que faisait Mme Fox très peu de temps après le jour où cet événement avait eu lieu pour la première fois :

« Le lendemain de ces manifestations, nous résolûmes de nous mettre au lit de bonne heure et de ne nous laisser troubler par rien. Si le bruit se renou-

(1) Voir la *joie triste* de Chactas dans l'*Atala* de Chateaubriand.

velait, nous convînmes de ne plus y faire attention et d'essayer de goûter le repos d'une bonne nuit de sommeil. Mon mari, qui avait toujours été avec nous dans toutes les circonstances précédentes, entendit le bruit des coups frappés et se mit à la recherche de la cause. Il était de très bonne heure ce soir-là quand nous allâmes nous coucher, et la nuit était à peine close. Le motif était que nous avions été tellement privés de repos la nuit précédente que j'en étais presque malade. Mon mari, ainsi que je l'ai dit, n'était pas encore couché quand le bruit se fit entendre. Il commença comme d'ordinaire; je le reconnaissais parfaitement et le distinguais de tous les bruits quelconques que j'avais entendus dans la maison. Mes deux filles, qui couchaient dans l'autre lit de la même chambre, entendirent le bruit et essayèrent de produire le même son en faisant craquer leurs doigts. La plus jeune a environ douze ans. Aussitôt qu'elle faisait un bruit avec ses doigts ou en frappant ses mains l'une contre l'autre, on y répondait par un coup frappé dans la chambre. Ce bruit était le même que précédemment, il donnait seulement le même nombre de coups que l'enfant. Quand celle-ci s'arrêtait, les bruits étaient suspendus pour quelque temps. Mon autre fille, qui est dans sa quinzième année, dit alors en plaisantant : « Faites comme moi, comptez un, deux, trois, quatre, etc., » et en même temps elle frappait ses mains l'une dans l'autre. Ces coups furent reproduits comme d'abord. L'agent mystérieux semblait répondre en répétant chaque coup. Ce jeu ne fut pas continué. L'enfant commençait à s'étonner. Alors je pris la parole et dis au bruit : « Compte jusqu'à dix! » En effet, il se produisit dix chocs ou coups successifs. Alors je lui demandai l'un après l'autre les âges de mes différens enfans, et il frappa un nombre de coups correspondant à l'âge de chacun. Je demandai ensuite si c'était un être humain qui faisait ce bruit, et, s'il en était ainsi, de répondre par un choc. Il y eut un silence complet. Je demandai si c'était un esprit, et, s'il en était ainsi, de le faire connaître par deux coups. A peine les mots étaient-ils prononcés, que les deux coups se firent entendre. Je lui demandai s'il avait reçu quelque offense, et dans ce cas de le manifester par deux coups : ces deux coups furent très distinctement entendus; si c'était dans cette maison qu'il avait été lésé: sons affirmatifs; si l'offenseur était vivant: même réponse. J'appris, en continuant les mêmes interrogations, que sa dépouille mortelle était enterrée sous la maison, qu'il avait trente un ans, que c'était un homme, et qu'il avait laissé une famille de cinq enfans tous vivans. Sa femme était-elle vivante? Silence négatif. Morte? Affirmation. Depuis combien de temps? Deux coups. »

Jusque-là les sons n'avaient répondu que par oui ou par non, ou par des coups réitérés désignant des nombres. Subséquemment néanmoins, l'attention étant éveillée et différens moyens ayant été imaginés pour s'entendre avec l'esprit, un des assistans eut l'idée d'interroger le *faiseur de bruits* par le moyen d'un alphabet. En conséquence on demanda à l'esprit si en prenant un alphabet ordinaire, il voudrait bien frapper un coup pour chaque lettre composant son nom à mesure qu'on promènerait la pointe d'une tige ou d'un crayon sur les lettres de l'alphabet. Cette convention ayant été adoptée, le nom de *Charles Rayn* fut épelé lettre par lettre. Plus tard, quand l'esprit était fatigué de répondre par l'affirmative ou la négative, il réclamait lui-même l'usage de l'alphabet, et cela par cinq coups frappés successivement.

Tantôt c'était un alphabet écrit ou imprimé sur lequel on passait posément le doigt ou un indicateur quelconque; tantôt on récitait la série des lettres de vive voix, et quand on arrivait à la lettre désirée par l'esprit, un coup se faisait entendre et une lettre était épelée. En recommençant l'alphabet, on obtenait une seconde lettre, et ainsi de suite.

Nous n'avons pas besoin de dire que toute cette belle manifestation n'offrait rien de nouveau et qui ne traînât dans toutes les vieilles histoires de revenans, ainsi du reste que cela a été mis en évidence par tous les auteurs qui ont écrit là-dessus. Quelle que fût la cause naturelle ou surnaturelle que l'auteur assignât à la manifestation de Hydesville, comme des faits complétement analogues se sont passés plus récemment dans un village de Normandie, appelé Cideville, sans aucune connexion avec les prodiges américains et avant que ceux-ci fussent connus en Europe, les lecteurs qui ne seraient pas très au courant de cette démonologie (en grec *démon* veut dire *esprit*) sont avertis de ne pas faire de confusion. Au reste, comme la famille Fox se transporta plus tard dans la ville de Rochester, du même état de New-York, les manifestations portèrent plutôt le nom de cette ville que du village de Hydesville, où elles prirent leur origine. On trouvera l'histoire de Charles Rayn tout au long en fort bon style dans les lettres de Pline le Jeune, avec cette différence que les os du fantôme romain furent ensevelis convenablement (*manes rite sepulti*), tandis qu'après avoir un peu fouillé dans la cave pour trouver les restes du frappeur américain, on abandonna la besogne.

Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets et de toutes manières!

Ces prières, ces expiations aux mânes chrétiennes ou non de Charles Rayn n'ayant pas été accomplies, il arriva que l'une des demoiselles Fox, Margaretta, ayant suivi à Rochester une sœur aînée qui y était établie et déjà veuve, *les sons mystérieux l'accompagnèrent comme si on les eût empaquetés dans sa garde-robe de voyage.* Elle avait alors environ quatorze ans. J'ai demandé à plusieurs de ceux qui font des évocations avec les tables et qui conversent avec Napoléon Ier, avec Washington, avec Socrate, avec Molière, avec tous les héros et les hommes éminens de tous les âges, de vouloir bien évoquer ce malicieux Charles Rayn et lui demander pourquoi il ne s'est pas tenu tranquille, et si c'est pour se venger du peu d'activité qu'on a mis à retrouver ses restes qu'il a occasionné tout le mouvement qui a suivi sa manifestation. *Je n'en ai eu aucune nouvelle!* Le sournois rit dans sa barbe de tout ce vacarme américain et européen qu'il a excité avec la vieille friperie des vieux prodiges de mécanique et de ventriloquie, relégués jusqu'ici en France sur les théâtres de Comte et de Robert Houdin, successeurs de Fitz-James et de Borel.

Pour suivre l'historique des manifestations dites de Rochester, où des assemblées publiques et deux comités avaient été nommés pour rechercher la cause des nouveaux miracles, nous dirons que dans d'autres maisons que celle habitée par la jeune Margaretta Fox et sa sœur aînée, les manifestations se produisirent, et que dans une troisième ville du même état de New-York, Auburn, la plus jeune des demoiselles Fox, Catherine, âgée d'environ douze

ans, se trouvant en visite, les bruits l'accompagnèrent aussi. Depuis lors les manifestations se produisirent sur un si grand nombre de points, qu'il serait trop long d'en faire l'énumération. New-York, la ville de huit cent mille âmes, qui avait été la quatrième localité où s'étaient montrés les prodiges, fut immédiatement suivie de trente autres villes telles que Boston, Cincinnati, Saint-Louis, Buffalo. La seule cité de Philadelphie compta trois cents cercles ou sociétés occupés de ces manifestations d'esprits. Chaque société avait son *medium*, c'est-à-dire une personne dont la constitution spéciale se prête plus favorablement à des relations avec les esprits : c'est ce qu'on appelle un *sujet* dans le langage du magnétisme animal. Ce mot de médium, d'après son étymologie, signifie un intermédiaire, comme le magicien ou la pythonisse l'étaient autrefois entre l'interrogateur et l'oracle. Ce sujet ou *medium* peut être un homme ou une femme, mais le plus communément c'est une dame ou une demoiselle. On cite plusieurs *mediums* américains comme étant d'une rare beauté, circonstance qui peut rendre les esprits sceptiques un peu moins rebelles à la foi réclamée. Telle ou telle complexion n'est pas exclusivement préférable. Dans les grandes villes de l'Union, comme par exemple à Boston, il se rencontrait quarante ou cinquante sujets. Enfin, au mois de septembre 1852, on estimait que dans toute l'étendue des États-Unis le nombre des *mediums* s'élevait à plus de trente mille, et que le nombre des personnes qui avaient été témoins des manifestations dépassait cinq cent mille. Comme l'état de *medium* conduit, suivant une expression anglaise, à *empocher* des dollars, il n'est point étonnant que tant de personnes se soient lancées dans cette facile profession. Je suis même fort étonné que l'on n'ait pas fait parler aux esprits le langage ordinaire des hommes, et qu'on se soit borné à provoquer des réponses par des coups frappés indiquant des nombres, des lettres, ou des affirmations et des négations. Sans doute on n'a pas voulu se trop rapprocher de nos ventriloques, qui font le plus aisément du monde frapper à une porte, mais qui de plus font, *en langage ordinaire*, appeler du dehors, réclamer du secours du fond d'un puits ou du haut d'une cheminée, de même qu'ils *prêtent la parole* à une poupée, à un chien, à un mouton, qu'eux-mêmes ou d'autres personnes tiennent entre leurs bras. L'antiquité, le moyen âge, l'Europe, le monde entier et les soirées de M. Comte ont leurs arbres rendant des oracles, leurs animaux parlans. Il n'y a rien sous le soleil de nouveau que ce qui ne l'est pas (1). Tout ce qui se présente à l'observation calme ou passionnée des hommes a dû se renouveler déjà bien des fois dans le cours des siècles. Ce qui n'est pas plus nouveau que les faits actuels, c'est l'amour du merveilleux, qui se réveille tout aussi vivace dans les siècles modernes que dans ceux des premiers âges de l'humanité.

L'ouvrage anglais de M. Henry Spicer, intitulé *Sights and sounds, the Mystery of the day* (*Ce qu'on voit et ce qu'on entend, ou le Mystère du jour*), contient tous les détails désirables sur la vaste extension que ces manifestations prétendues surnaturelles ont prise aux États-Unis, et l'on sait qu'elles

(1) C'est ce qu'on lit dans Ovide comme dans Salomon; mais le dernier ajoute : « Quid est quod futurum est? — Hoc, quod factum est anteà. »

Que sera l'avenir? — Ce que fut le passé.

sont arrivées en Europe par Brême, Hambourg et l'Allemagne, en 1852, d'où, en 1853, elles ont passé en France et en Angleterre.

En Europe, les manifestations ont eu principalement pour interprètes le mouvement des tables ou des objets susceptibles de tourner sur eux-mêmes. On ne sait pas bien comment on a passé des coups frappés d'une manière invisible aux coups produits par le soulèvement des pieds d'une table, et ensuite au mouvement en rond de la table elle-même. Nous observerons qu'il est infiniment plus facile de dissimuler l'impression produite par les doigts sur un objet mobile que les évolutions de l'organe de la voix qui produisent les effets de la ventriloquie. Quant à l'énergie que peuvent acquérir les impulsions concordantes de plusieurs personnes agissant de concert, on peut affirmer, d'après la mécanique et la physiologie, que ces forces sont plus que suffisantes pour produire tous les effets observés. Il ne reste d'obscurité que sur l'accord qui s'établit entre la pensée des opérateurs et les mouvemens qu'ils impriment au corps mobile. Sous ce point de vue, les tables européennes sont bien plus curieuses que les grossiers frappemens américains.

## II.

Avant de considérer les tables comme des êtres intelligens ou recevant momentanément le don de l'intelligence, le plus merveilleux effet en apparence, c'était de voir se produire un mouvement soi-disant par l'action seule de la volonté. C'est encore la prétention de ceux qui ne veulent pas admettre que les doigts imposés à la table exercent sur elle une pression, même à l'insu de ceux qui la touchent, et qu'ainsi il se produit un véritable *effet sans cause*, puisque l'expérience a établi que tout mouvement exige une force agissant au moyen d'un corps doué de masse, de poids, de substance matérielle enfin, et qu'en admettant la thèse contraire on arriverait tout de suite au mouvement perpétuel, lequel exige une création continuelle de mouvement pour compenser les pertes et l'emploi de la force. On a cité comme un fait avéré l'exemple de la *fille électrique*, Angélique Cottin, qui agissait, a-t-on dit, sur des corps mobiles pour les mettre en mouvement par sa seule volonté. Voici les faits, comme ils ont été constatés par les académiciens chargés de s'occuper des prétendus prodiges magnétiques de cette fille, d'une nature somnolente, petite de taille, mais assez robuste de corps, et en apparence d'une apathie extrême au physique et au moral. Aucune parole ne sortait de sa bouche, et sa pensée paraissait aussi engourdie que sa langue; mais comme, suivant la proverbe, *il n'est tel sot qui n'ait sa ruse*, on va voir ce qui fut reconnu, et j'avouerai qu'en voyant admettre comme chose positive les manifestations de la *fille électrique*, j'ai conçu une grande défiance pour mille autres procès-verbaux de séances surnaturelles racontées par des témoins prévenus ou trompés. Remarquons qu'à cette époque la presse, au lieu de donner, comme aujourd'hui, le signal de la crédulité aveugle à la société, qui refuse de la suivre sur ce terrain, professait un scepticisme complet.

Sur l'exposé fait à l'Académie des Sciences par M. Arago lui-même, une commission fut nommée pour vérifier les faits. Notez que M. Arago n'avait pas le droit de refuser de porter devant le corps savant dont il était secré-

taire les faits prétendus qu'on voulait soumettre à un examen scientifique. De même, la nomination de la commission était de droit. Jusqu'ici, il n'y a rien qui fasse autorité pour les prodiges annoncés. Or, les membres de la commission n'ayant pu vérifier aucune des particularités annoncées, il n'y eut point de rapport fait, et les parens d'Angélique, gens d'une probité exemplaire, s'en retournèrent avec elle dans leur pays. La bonne foi des époux Cottin et d'un ami qui les accompagnait m'avait fort intéressé, et j'aurais voulu pour tout au monde trouver quelque réalité dans les merveilles annoncées. Ainsi on prétendait que la jeune Angélique distinguait au toucher le pôle d'un aimant renfermé dans son étui. Il n'en était rien, et même en lui présentant l'étui sans aimant, la sensation prétendue était la même. Un tourniquet léger, formé de feuilles de papier portées sur un pivot, ne fut jamais mis en mouvement par le prétendu fluide électrique de cette fille, malgré toutes les assertions contraires d'essais préalables. J'ai dit ailleurs (1) que la seule évolution remarquable qu'elle exécutât, c'était, en se levant le plus paisiblement du monde d'une chaise où elle était assise, de lancer cette chaise en arrière avec une force telle que souvent la chaise allait se briser contre un mur; mais l'expérience capitale, celle où, suivant ses parens, se révélait le miracle de produire du mouvement sans toucher les objets, était la suivante. On la plaçait debout devant un léger guéridon recouvert d'une mince étoffe de soie; son tablier, formé aussi d'une soie très légère et presque transparente, posait sur le guéridon, mais cette dernière condition n'était pas de rigueur; alors, *quand la vertu électrique se manifestait*, le guéridon était renversé, tandis que la fille électrique conservait sa stupide impassibilité ordinaire.

Je n'avais jamais été témoin d'aucune réussite dans ce genre, ni moi, ni mes confrères de la commission de l'Institut, ni les médecins, ni quelques écrivains qui avaient suivi avec beaucoup d'assiduité toutes les séances indiquées au domicile des parens. Pour moi, j'avais dépassé toutes les bornes d'une complaisance bienveillante, lorsqu'un soir ceux-ci vinrent me prier, au nom de l'intérêt que je leur avais témoigné, de leur donner encore une séance de plus, et que la vertu électrique venait de se déclarer de nouveau avec une grande énergie. J'arrivai vers huit heures du soir à l'hôtel où logeait la famille Cottin. Je fus désagréablement surpris, dans une séance destinée à moi seul et à ceux que j'avais amenés, de trouver la salle envahie par une nombreuse réunion de médecins et de journalistes attirés par l'annonce des futurs prodiges qui allaient reprendre leur cours. Après les excuses faites, je fus introduit dans une chambre du fond qui servait de salle à manger, et là je trouvai une immense table de cuisine, formée d'épais madriers de chêne d'une grosseur et d'un poids énormes. Au moment du dîner, la fille électrique avait, par un acte de sa volonté, renversé cette table massive, et brisé par suite toutes les assiettes et bouteilles qui se trouvaient dessus; mais ces excellentes gens ne regrettaient pas cette perte, ni le mauvais dîner qui en avait été la suite, par l'espérance que les propriétés merveilleuses de la pauvre idiote allaient se manifester et devenir officielles. Il n'y avait pas moyen de douter de la véracité de ces honnêtes témoins. Un vieillard octogénaire, le plus scep-

(1) Voyez la livraison du 15 janvier 1854.

tique des hommes, M. M..., qui m'avait accompagné, crut à ce récit comme moi; mais étant rentré avec moi dans la salle où la réunion était nombreuse, cet observateur défiant resta, malgré le froid, dans la porte d'entrée même, en prétextant la foule qui remplissait la pièce, et il se plaça de manière à voir de côté la fille électrique avec son guéridon devant elle. Cette fille faisait face à ceux qui occupaient en grand nombre le fond et les côtés de la salle. Après une heure d'attente patiente, rien ne se manifestant, je me retirai en témoignant de ma sympathie et de mes regrets. M. M... resta obstinément à son poste: il tenait en arrêt, de son œil infatigable, la fille électrique, comme un chien couchant le fait d'une perdrix. Enfin, au bout d'une autre heure, mille préoccupations ayant distrait l'assemblée et de nombreuses conversations s'y étant établies, tout à coup le miracle s'opéra, le guéridon fut renversé. Grand étonnement, grand espoir! On allait crier : Bravo! lorsque M. M..., s'avançant avec l'autorité de l'âge et de la vérité, déclara qu'il avait vu Angélique, par un mouvement convulsif du genou, pousser le guéridon placé devant elle. Il en conclut que l'effort qu'elle avait dû faire avant dîner pour renverser une lourde table de cuisine avait dû occasionner au-dessus du genou une forte contusion, ce qui fut vérifié et trouvé réel.

Telle fut la fin de cette triste histoire où tant de gens avaient été dupes d'une pauvre idiote, assez maligne cependant pour faire illusion par son calme même. Si l'on voulait assimiler toutes les narrations de faits merveilleux à l'histoire d'Angélique Cottin, on arriverait bientôt à l'incrédulité la plus absolue. Tous ceux qui lisent dans les *Comptes-Rendus* de l'Académie des Sciences les propriétés merveilleuses que les membres de la commission étaient appelés à examiner voudront bien faire attention que l'annonce de ces merveilles n'en était pas la constatation. Et dans bien d'autres cas :

On commence par être dupe,
On finit par être *dupant*.

Il est encore question dans le même recueil d'une commission nommée pour vérifier des faits singuliers observés près de Rambouillet chez un propriétaire manufacturier dont tous les vases éclataient en mille pièces au moment où on s'y attendait le moins. Des chaudières et des vases en fonte de grande dimension volaient de même en éclats au grand préjudice du propriétaire, dont les embarras cessèrent par le renvoi d'un domestique qui s'entendait avec celui qui devait occuper l'usine pour l'obtenir à meilleur marché. Cependant il est regrettable que l'affaire se terminât avant qu'on eût pu savoir à quelle poudre fulminante on avait eu recours pour produire ces effets si curieux, si nouveaux, et en apparence si bien constatés.

## III.

Le *Mémoire sur le Somnambulisme* de M. le général Noizet, qui forme un ouvrage considérable de plus de quatre cents pages, contient une note sur les tables tournantes, où j'ai vu avec plaisir, je dirais même avec fierté, que je m'étais rencontré avec cet excellent esprit sur la cause des rotations observées dans les tables et sur la production de ces effets même à l'insu des opé-

rateurs. M. le général Noizet saisit avec beaucoup de supériorité l'analogie qui se trouve ici entre la cause involontaire de la rotation des tables et le mode d'action semblable du magnétisme animal, *sans que pour cela il soit nécessaire d'admettre qu'un fluide particulier émane de nos corps et vienne accidentellement animer une substance inorganique*. L'auteur ajoute : « Cette explication, que je crois en tout point la véritable, si elle enlève le merveilleux des faits, ne fait pas qu'ils ne soient extrêmement remarquables. »

On a depuis longtemps remarqué qu'en considérant le magnétisme animal (dont nous n'avons pas du reste à nous occuper ici) comme un moyen de chercher dans la pensée des choses qui y étaient pour ainsi dire à son insu, on ne pouvait jamais tirer d'une faculté pensante que ce qui y avait été déposé antérieurement. De même, en admettant qu'à leur insu les expérimentateurs produisent involontairement dans les tables des mouvemens qui répondent à certaines indications, ces indications ne pourront sortir du cadre des faits et des pensées qui forment le domaine intellectuel de ces expérimentateurs. On tire de là un critérium infaillible pour juger bien des cas de charlatanisme par une réduction à l'absurde aussi commode qu'infaillible, et l'on explique en même temps pourquoi, malgré le prétendu merveilleux de ces manifestations qui nous ont mis soi-disant en rapport avec le monde des esprits, la science, même la science psychologique, a si peu bénéficié par la conquête de ces nouveaux procédés d'observation tant vantés et en réalité si stériles. Les oracles des esprits frappeurs et des tables parlantes ont appris tout ce que l'on savait dans chaque société et dans chaque nation où on les consultait, comme on devait s'y attendre d'après le grand principe qu'il n'y a point d'effet sans cause.

Je remarquerai à l'honneur de la société française que l'intérêt pécuniaire a été étranger à cette crise de crédulité publique, d'amour du merveilleux, de curiosité de l'avenir, passions qui créent à l'ordinaire une grande quantité de marchandises qui ne se pèsent point à la balance, mais qui pour cela n'en sont pas payées moins cher. Les *mediums* ou sujets français n'ont point eu pour but en général *l'emboursement des dollars*. Si la bonne foi n'a pas toujours été rigoureusement respectée, ç'a été souvent le désir d'avoir raison, plutôt que celui de tromper, qui a guidé les contrevenans. Il est bien difficile, quand on soutient passionnément une thèse contestée, de ne pas vouloir triompher à tout prix. L'entraînement de la discussion amène dans l'expérimentation, comme dans les pratiques religieuses, ce qu'on désignait autrefois sous le nom de fraudes pieuses; mais là, comme partout, on peut poser des principes et amener les prétendans au surnaturel à répondre par oui ou non aux épreuves indiquées.

Nous avons déjà dit que pour l'imagination il n'est point de règles, point de principes, point d'impossibilité. Dans le monde fantastique de cette sœur étourdie de la calme raison, on se figure aisément des animaux parlans, des lions ailés, des rochers suspendus dans les airs, des chênes qui rendent des oracles, enfin tout ce que la mythologie et la poésie de toutes les nations ont mis en jeu pour l'agrément de la pensée. Les légendes du moyen âge, les histoires de fées, de revenans, de magiciens, les contes des *Mille et une Nuits* ont bercé notre enfance, et nous ont habitués à ne pas trop nous révolter

contre tout ce qui semble déroger aux lois de la nature. De là à croire à un vrai dérangement dans l'ordre de l'univers il n'y a qu'un pas; mais ce pas, considérer à la chose sous tous les points de vue, est infranchissable. Admettez-vous la grande idée de la puissance créatrice qui a produit et coordonné l'univers, vous y trouvez que la toute-puissance qui en a fixé les lois est elle-même esclave de ces lois qu'elle a fixées, car autrement il faudrait admettre en elle une imprévoyance ou une ignorance qui répugnent au plu simple sens commun. Dieu, suivant la belle expression de Sénèque, a parlé une fois, et depuis il s'obéit toujours à lui-même. *Semel jussit, semper paret!* Admettez-vous la nature s'organisant elle-même sous l'empire des propriétés innées de la matière éternelle et de la vie : alors qui peut commander une dérogation aux lois qui résultent de ces propriétés, puisqu'il n'y a aucun pouvoir directeur, aucun donneur d'ordre pour suspendre ou contredire la marche fatale des faits? Je n'examine pas ici le cas d'un miracle absurde, immoral ou ridicule, que le sens commun rejette dans toutes les hypothèses.

Nous voilà donc autorisés à établir des principes qui, pour les lois de la nature, doivent être exclusivement tirés de l'observation des faits. Pour savoir ce qui est, il faut observer. Les collections de faits conduisent à des inductions qui, vérifiées dans tous les cas où peut atteindre l'observation, deviennent des lois, des principes qui ont toute la certitude que comporte le sujet. Ainsi on a reconnu que tous les corps sont pesans, mobiles, résistans, électriques, agissans sur les organes du tact, de l'ouïe, de la vue. Au lieu de chercher théoriquement avec Descartes à deviner les propriétés qui font l'essence de la matière, on a reconnu et mesuré expérimentalement avec Bacon toutes les propriétés physiques de la matière. Par exemple, au lieu de se consumer en vains efforts pour comprendre ce que c'est que l'élasticité, on a emprisonné dans le fer la vapeur élastique de l'eau produite par le feu, et on a obtenu la machine à vapeur. L'exposé des résultats des sciences d'observation est donc le véritable code de la nature, code qui peut être incomplet, mais qui n'admet point de loi fausse. C'est donc ce code, produi de la méthode d'induction, de l'observation patiente et de la logique mathématique, qu'admet la raison comme un ensemble de lois irréfragables auxquelles toute contravention sera une véritable réduction à l'absurde.

Prenons un exemple dans notre sujet. Tous les corps sont pesans, tous non soutenus se précipitent vers la terre. Ici, point d'exception ni même de variété dans l'exercice de cette propriété, la plus générale de toutes. Un kilogramme de pierre, d'argent, de fer, d'eau, un kilogramme d'huile, d'air même, pèsent tous de la même manière. Il n'y a ni plus ni moins dans cette force, il n'y a ni intermittence, ni spécialité. Or on vient me dire que les sujets ou *mediums*, dans les manifestations américaines, font mouvoir des objets sans les toucher et maintiennent en l'air et sans support des corps matériels immobiles. Dès lors je reconnais l'impossibilité du fait énoncé et l'erreur ou l'imposture du narrateur. Je ne parle pas seulement du cas où *l'on a vu* des hommes soulevés de manière à toucher le plafond avec leur tête et qu'on ramenait en bas *en les tirant par les pieds;* mais si seulement on pouvait faire tenir en l'air une petite pièce d'or, un dollar américain, ou la pareille petite pièce

française de cinq francs, alors on gagnerait créance pour toute manifestation surnaturelle que l'on voudrait faire adopter. Je n'ai pas besoin de dire que nous en sommes à attendre ce miracle positif, et que sans aucun doute nous l'attendrons éternellement (1); et remarquez à quels embarras vous ouvrez la porte par vos prétentions au surnaturel! Vous obtenez, je l'admets pour un moment, un effet contraire aux lois bien établies : on vous demandera d'expliquer le motif de ce *trait de folie* de la nature; on vous dira qu'il répugne à la raison, à la plus simple intelligence d'admettre qu'à la volonté d'un individu tout l'édifice si bien coordonné du monde physique soit contrarié, et on vous pressera de tant d'argumens irrésistibles, que vous serez moins embarrassé de croire à une erreur, à une illusion de votre part qu'à une inconséquence dans le système du monde. Certes un astronome qui verrait la lune aller éclipser l'étoile polaire n'en croirait pas ses yeux. Rien d'impossible comme un miracle absurde, et notez bien ici que dès que vous dites miracle ou fait surnaturel, vous impliquez tacitement l'idée d'une renonciation volontaire à l'ordre de choses général. Or cette dérogation doit avoir une cause, qui est alors un motif, puisqu'il y a contradiction aux lois ordinaires. Vous voilà tenu de légitimer ce motif; votre fait prétendu surnaturel vous conduit à devenir logiquement responsable de l'intention qui l'a produit, et alors gare les motifs insuffisans, vulgaires ou ridicules!

Ouvrez tous les livres qui rapportent des faits miraculeux et notamment les miracles des convulsionnaires de Saint-Médard au tombeau du diacre Pâris, vous y verrez la thèse des *miracles mal faits* examinée à fond et admise sans réserve. L'auteur parle des *faiseurs de difficultés qui se révoltent d'une manière si indécente et qui nient tout net que l'opération de Dieu puisse se trouver partout où ils s'imagineront trouver du puéril, du bas, de l'indécent*. Que ferait de pis contre la puissance divine le plus acharné sceptique? Et tout cela pour arriver à conclure que les jansénistes avaient raison contre les molinistes! Le livre est de 1732. Quelle pauvreté! On voudra bien me dispenser de citations de même force tirées d'ouvrages publiés en 1852, 1853 et 1854!

Avant de quitter cet ordre de questions, je mentionnerai avec éloge les travaux d'érudition des auteurs qui ont recherché dans tous les écrits de l'antiquité sacrée ou profane ce qui se rapporte aux faits prétendus surnaturels. Je n'y ai point vu cependant cette indication de saint Hilaire et de plusieurs écrivains sacrés, savoir que la suppression de l'action de la pesan-

(1) J'ai dit plus haut que tout expérimentateur avait le droit, sinon écrit, du moins tacitement reconnu, de venir provoquer un examen de l'Académie des Sciences sur un résultat quelconque obtenu par une observation consciencieuse. Les portes de l'assemblée sont libéralement ouvertes au public à toutes les séances du lundi, et un expérimentateur quelconque peut demander la parole pour faire connaître ses travaux par la lecture d'un mémoire explicatif. Eh bien! qu'un de ceux qui n'admettent pas les principes déduits des faits connus jusqu'ici arrive avec l'annonce qu'au moyen de tant de *mediums* qu'il voudra, mais *sans contact aucun et à distance*, il suspend en l'air, sans autre support que la volonté, un corps pesant plus compacte que l'air et tout à fait en repos : si son assertion est reconnue vraie, il sera proclamé le *premier des savans du monde entier*.

teur est un caractère miraculeux. « Les tombeaux des saints, dit saint Hilaire, guérissent les maladies, et c'est une œuvre digne d'admiration d'y voir les corps soulevés sans corde qui les hisse. » Que les adeptes du *mystère du jour* (*mystery of day*) nous montrent le corps pesant dont parle saint Hilaire suspendu sans corde et sans mouvement, et nous reconnaîtrons tout de suite un miracle réel.

## IV.

Plusieurs âmes timorées, du reste de la plus louable bonne foi et de la plus évangélique bienveillance, paraissent craindre que l'examen critique des prétendus miracles nouveaux ne conduise à attaquer ceux qu'admettent nos dogmes chrétiens; c'est ce sentiment général qui en Amérique, où pullulent mille sectes chrétiennes, a accueilli les vieux prodiges remis à neuf. L'évêque de Saint-Louis a même lancé contre eux les foudres de l'église : c'était, comme dans l'Énéide, frapper à vide sur des fantômes.

Irru*it* et frustrà ferro diverber*at* umbras.

Le clergé français a été bien plus digne et bien plus sage; il n'en a appelé qu'à la raison, et tout le monde a applaudi.

On pense bien que cent fois on a dû me demander mon avis sur toutes ces matières. Ici comme ailleurs, je n'ai nulle envie de cacher mon opinion; voici donc ce que je réponds. La science ne doit jamais être agressive, et la question des miracles est une question de controverse religieuse épuisée depuis longtemps, où tout a été dit pour ou contre par les coryphées de l'esprit humain. Sous ce point de vue, la science des faits, la science positive n'a rien à y voir; mais si au moyen de prétendus miracles récens des esprits primesautiers (expression de Montaigne, qui signifie, en bon français, *étourdis*) viennent attaquer les principes qui ont assuré les progrès des sciences d'observation, il faut défendre énergiquement ces principes fondamentaux de la raison pratique, et montrer aux agresseurs imprudens que *la hache à laquelle on veut faire couper le fer ne peut plus ensuite entamer même le bois*. C'est ce que disait hardiment Képler aux théologiens qui prenaient si légèrement l'initiative et la mission d'attaquer la doctrine physique de Copernic et de Galilée. Dans la dédicace de son ouvrage au pape, Copernic avait traité ces gens-là de *parleurs à tort et à travers sur des matières qu'ils ignorent*. « Les livres de science, ajoute-t-il, sont écrits pour être lus par les savans; *mathematica mathematicis scribuntur*. » La science moderne, en se *popularisant*, suivant l'expression reçue, a ouvert la porte à bien des savans sans titre officiel ou rationnel, et c'est du côté de ceux-ci que sont passés maintenant les prétentions et le pédantisme dont les écoles et les académies avaient autrefois le privilége exclusif.

Mais, dira-t-on, ceux qui ne croient pas aux miracles reconnus par les diverses sectes chrétiennes devraient les attaquer dans l'intérêt de la vérité et de la raison, sauf à laisser aux théologiens des divers rites le droit de les défendre. — Tout cela a été fait et refait. En supposant d'ailleurs qu'il y eût à cela l'utilité qu'y semblent reconnaître les précepteurs sceptiques des na-

tions, ne devraient-ils pas avoir un peu de condescendance pour la masse immense de ceux qui peuvent y croire? Et, s'ils les regardent comme aveugles, ce serait une preuve de bon goût, je dirais presque de charité, de ne pas trop se moquer de leur infirmité, surtout en ayant si peu de chances de la guérir.

Beaucoup de théologiens sérieux et parfaitement orthodoxes ont tâché, on l'ignore peut-être, d'assigner des causes naturelles aux miracles reconnus uthentiques. L'étoile même qui conduisit les rois mages au berceau du Christ au moment où commence notre ère a été identifiée tantôt avec une comète, tantôt avec une de ces étoiles temporaires qui, comme la fameuse *pélerine* (*peregrina*) de 1572, brilla d'un éclat sans rival pendant quelques mois pour s'éteindre sur place et sans doute pour reparaître plus tard. Ces théologiens ne voient le miracle que dans la circonstance, suivant eux non fortuite, qui amène le phénomène naturel juste au moment où arrive l'événement historique qu'il est destiné à marquer du sceau du merveilleux. C'est ainsi que dans un village des environs de Poitiers, au moment d'une plantation de croix, sur la tête d'une nombreuse procession en plein air, au soleil couchant et au moment où on entonnait les chants de la consécration du pieux monument, la croix aérienne d'un bel anthélie météorologique apparut au-dessus de toutes les têtes et fut un vrai miracle pour les nombreux assistans. M. Bravais nous a donné depuis peu d'années la théorie, longtemps inutilement cherchée, de ce curieux et rare météore. On voit dans la relation du miracle de Migné, publiée par le clergé pastoral de Poitiers, l'indication expresse que le merveilleux consistait dans l'apparition du phénomène au moment précis de la consécration de la croix de mission. Je pourrais citer mille exemples semblables, mais là-dessus je n'ai rien à dire : ce n'est pas mon affaire ni celle des principes scientifiques que l'on attaque aujourd'hui.

Quant aux corps suspendus en l'air, sans cordes, sans nœuds et sans lacs qui les soutiennent (*elevata sine laqueis corpora*), ce seraient là les plus miraculeux de tous les miracles, puisqu'ils contrediraient la première des lois de la création. Ces miracles sont mentionnés par bien des auteurs. Saint Hilaire, saint Jérôme, saint Paulin et Sulpice Sévère les donnent comme ordinaires aux tombeaux des saints et des martyrs en général, et spécialement à ceux d'Élysée, du prophète Abdias, de saint Jean-Baptiste, de saint Martin et de saint Félix. Mais ces miracles, comme on va le voir, n'ont rien de commun avec le miracle que je somme les thaumaturges modernes de nous faire, à savoir : de nous montrer une petite pièce d'or de cinq francs, qui ne pèse pas deux grammes, soutenue en l'air et immobile à quelques centimètres au-dessus d'une table, celle-ci fût-elle environnée des soixante mille *mediums* américains mâles ou femelles. En effet, il est expressément dit dans les quatre historiens de ces miracles que c'étaient des corps vivans d'hommes ou de femmes qui étaient (ou qui paraissaient) ainsi suspendus en l'air. Ils ajoutent que, chose étonnante, les vêtemens des femmes ainsi renversées et *marchant les pieds en l'air* ne retombaient pas cependant sur leur tête qui était en bas, et que ce second miracle était pour faire enrager le diable, qui aurait bien voulu que le miracle blessât la pudeur. Satan est bien plus vexé quand l'honnêteté n'est pas compromise; — *illæso graviùs torquetur honesto.*

— Ce complément du miracle, ces jupes non retombantes sur la tête paraissent tout à fait indispensables à l'auteur janséniste des *Miracles de Saint-Médard;* autrement, dit-il, ce ne serait qu'un prodige d'indécence et d'immodestie! Je suis tout à fait de son avis, quoique je ne sois pas janséniste.

Le miracle en question est de ceux qui font partie de la collection bien connue des prestiges de ce qu'on appelait autrefois *magie blanche*, et qui n'étaient même pas un péché véniel, tandis que la magie diabolique était un péché pis que mortel, et classé par les *casuistes* dans la catégorie des *cas réservés.* Rien n'est plus facile à expliquer ou même à reproduire que cette apparence curieuse. Tout le monde sait que les Grecs avaient étudié à fond l'effet des miroirs; tout le monde a vu sur une eau tranquille les arbres et les hommes placés sur la rive opposée se refléter la tête en bas dans le poétique *miroir des eaux*. Eh bien! étendez-vous à demi couché sur un canapé dans une chambre un peu obscure, de manière à porter commodément vos yeux au-dessus de vous vers une glace placée horizontalement sur votre tête et attachée au plafond par des cordes qui la soutiennent de niveau, le côté étamé en bas: alors si une figure quelconque, un homme, une femme ou un animal, est placée dans un grand jour vis-à-vis d'un fond très noir, on verra dans ce miroir cette figure marcher la tête en bas et les pieds en haut. Si le miroir est incliné à quarante-cinq degrés, un homme debout, et qui tient un oreiller sur sa tête, apparaît comme un homme couché. Voyez les ouvrages intitulés : *Description d'un cabinet de physique*, et vous direz : « Connu, connu! Passons à d'autres tours de force! » En fait de miracles :

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde!

## V.

L'objet de cette étude est de considérer les phénomènes nouveaux ou renouvelés des siècles précédens au point de vue des principes de la science expérimentale, principes méconnus et attaqués par un grand nombre de ceux qui n'ont été guidés que par l'imagination dans ce qu'ils ont écrit sur les tables tournantes et leurs manifestations métaphysiques. Il nous est donc interdit d'entreprendre l'examen des faits curieux qui ont prêté à la magie, à la superstition, à la fourberie morale un dangereux appui. Le somnambulisme et le magnétisme, qui deviendront dans peu une belle et positive science physiologique, — en prenant pour guide les principes de la science inductive, quand on ne demandera à cet ordre de lois de la nature que ce qu'il peut donner, — ont avec la cause des effets produits sur les tables des analogies que je dois renoncer à poursuivre en détail. Je me bornerai à dire que, tandis que dans le magnétisme on observe l'action mystérieuse d'un être animé sur un être animé transmise d'une manière que l'on peut dire occulte, on pouvait espérer quelque chose de plus simple dans la transmission de l'action d'un corps vivant à un corps inanimé. Tout indique que la transmission se fait à l'insu de l'opérateur et par une action dont il n'a pas la conscience; mais croire avec M. Charles Jullien (1) « que l'influence magnétique indubi-

(1) Voyez un excellent article dans le *Journal du Calvados* du 18 mars 1854.

table que le magnétiseur exerce sur son somnambule par sa seule volonté mise en rapport *sans contact* avec son somnambule, que cette influence, dis-je, se transmettra de même *sans contact* de l'opérateur aux tables, » c'est méconnaître en ce point la question à résoudre, puisqu'en admettant l'action magnétique il suffit au magnétiseur d'agir sans contact sur la pensée de son somnambule, laquelle pensée guide ensuite les actions dudit somnambule, tandis que dans le cas de la table supposée impressionnée autrement que par le contact, où serait le principe dirigeant qui, recevant cette action *sans contact*, la transmettrait à la table? — Mais, dira-t-on, une portion de la volonté de l'opérateur peut momentanément se loger dans la table et la faire obéir. « La même force, dit M. Jullien, qui entraîne et dirige les personnes, produit absolument les mêmes résultats sur des objets inanimés. » Or voilà ce qui est impossible et rompt toutes les analogies. Pour que la volonté du magnétiseur fasse agir le somnambule, elle doit se transmettre à la pensée de celui-ci, laquelle pensée a ensuite pour se faire obéir l'admirable appareil du cerveau, des nerfs et des muscles. Si vous imaginez que la pensée de l'opérateur se fixe dans la table de manière à lui communiquer une sorte d'instinct vital, il faudra encore faire naître dans cette table le système obligé d'un cerveau, d'un fluide électrique conduit par les nerfs de la force et les nerfs de la sensibilité, et enfin de muscles contractiles, de tendons, de parties solides, agissant comme leviers pour obéir aux nerfs comme ceux-ci obéissent au cerveau, comme celui-ci lui-même est soumis à l'empire de la volonté. Voilà le possible; voilà aussi l'impossible. Le possible est ce qui est; l'impossible est ce qui est en contradiction avec ce qui est, c'est-à-dire avec les faits. Or ici les faits parlent hautement : vous ne pouvez agir sur la substance matérielle que par la matière elle-même. Le choc ou l'action d'un corps sur un autre faiblit d'autant plus, que le corps choquant ou agissant devient de plus en plus petit, en sorte qu'avec un moteur minime l'action serait presque nulle. Si l'on réduit l'être agissant à n'avoir point de masse, comme la volonté, la pensée, l'effet produit sur la matière sera parfaitement nul. Tels sont les principes nettement posés et pleinement confirmés dans le monde entier. Archimède se vantait avec un point d'appui de mettre la terre en mouvement : Δος που στω, και την γην κινησω. D'accord. Il soulèvera la terre, mais de combien? Le calcul indique qu'il ne la soulèverait pas de l'épaisseur d'une feuille de papier en plusieurs milliers d'années. Alors il peut rester tranquille et dispenser la nature de lui fournir le point d'appui réclamé si orgueilleusement dans la vue d'un si mince résultat!

Mais s'il est absurde d'espérer que, contrairement aux lois physiques, les tables et les objets massifs obéissent à la volonté, il n'est pas moins à regretter que cette puissance ait été refusée à l'homme et à sa pensée seule. N'ayant pas un tel pouvoir, il faut donc nous borner à étudier avec soin toutes les actions curieuses que, *par le moyen de nos organes*, l'imagination et la volonté de l'homme peuvent produire sur les objets animés ou sur les objets matériels. Je renouvelle ici la question de savoir comment il se fait que la volonté, transmettant son action par les mouvemens naissans, très énergiques, produise dans la table des mouvemens dont les opérateurs n'ont pas la conscience ni pour le sens du mouvement, ni pour l'intensité? D'où vient cette fascination qui leur fait croire qu'ils sont entraînés par la table

que réellement ils guident? Peut-on développer *magnétiquement* dans des êtres doués de volonté, mais non de raison, savoir dans les animaux, les mêmes phénomènes d'action sans conscience que l'on observe dans les hommes? Si l'on pense aux faits bien constatés de *fascination*, de terreur, de penchant instinctif, cette action peut se faire sentir à distance et sans contact comme dans le somnambulisme humain. Les animaux, et notamment les chiens de chasse, sont comme les hommes agités par des rêves : sont-ils susceptibles de somnambulisme? Bien loin de rabaisser le mérite de pareilles recherches et de rétrécir le cercle de l'investigation, il faut l'étendre le plus possible. Il faut même sacrifier sans peine des opinions trop légèrement admises pour des opinions mieux fondées; mais il faut suivre une voie qui conduise à des résultats positifs et ne pas tourner constamment dans le même circuit de circonstances reproduisant toujours les mêmes points de vue. « Toute la difficulté de la philosophie de la nature, dit Newton, paraît consister à constater par un certain nombre de phénomènes les lois de la nature et ensuite à démontrer au moyen de ces lois le reste des phénomènes. » Lorsque cette marche sage et sûre aura été suivie dans les phénomènes des tables tournantes, nous saurons quelque chose sans l'intervention des esprits, sans merveilleux, sans surnaturel. Ce sera bien moins beau, bien moins poétique, bien moins transcendant, mais ce sera bien plus sûr. Je regretterai plus que tout autre de renoncer à un commerce avec les esprits de l'humanité entière, lequel commerce jusqu'ici ne nous a pas appris grand'chose; mais je me consolerai de cet échec en pensant qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir des choses fausses, et que dans l'étude de la nature, la première de toutes les sciences, c'est de savoir ignorer!

## VI.

Je ne puis laisser passer sans un plus grand développement ce que j'ai dit de l'impossibilité de mettre en mouvement des corps matériels et lourds par la seule action de la pensée. Sans recourir ici à la raison d'effet sans cause ou de création de mouvement impossible à comprendre, observons ce qui est. De cette manière, nous n'aurons à craindre aucune erreur de métaphysique.

Dans tous les animaux, la volonté (nous sommes ici bien loin de l'âme) produit le mouvement par la série d'actions que voici. Le cerveau ou, pour mieux dire, les diverses parties du cerveau envoient le fluide électrique nerveux par l'intermédiaire des nerfs, tant de ceux de la sensibilité que de ceux du mouvement, jusqu'aux muscles, qui, sous l'empire de l'électricité, se contractent ou se relâchent. Les tendons, les os et les parties solides du corps servent ensuite de cordes et de leviers pour transmettre et modifier mécaniquement cette force produite par l'impulsion originaire du cerveau. On peut suivre, dans les beaux travaux de M. Magendie, le fractionnement des diverses facultés à mesure qu'on paralyse telle ou telle partie du cerveau. La partie antérieure étant paralysée, l'animal ne peut plus reculer; il marche en avant. Est-ce la partie postérieure? l'animal recule sans cesse. Dans d'autres cas, il ne peut se mouvoir qu'en tournant à droite ou à gauche, en sautant, en rampant, ou même en se roulant sur lui-même. On tient le fil par lequel le cerveau transmet ses ordres. On peut aussi suppléer, dans plu-

sieurs cas, aux communications nerveuses, en remplaçant les nerfs par des fils ou des conducteurs métalliques de l'électricité. Je passe mille autres faits aussi curieux qu'importans.

Et on voudrait nous faire croire que tandis que les êtres vivans sont obligés d'employer un appareil si savant, si compliqué, si délicat, si bien coordonné, pour faire du mouvement matériel avec la volonté, ou, pour mieux dire, aux ordres de la volonté, on obtiendra directement, sans intermédiaire, sans aucun des moyens employés par la nature, des mouvemens en opposition avec toutes ses lois : c'est vouloir gagner à la loterie sans avoir pris de billets (1).

Abordons maintenant le côté *soi-disant* religieux de la question des manifestations prétendues surnaturelles. Je dirai d'abord que je ne partage nullement la crainte que le démon, le principe du mal, attende les fidèles au coin d'une table mobile comme un assassin au coin d'un bois, et ne tende, de cette bizarre position, des embûches fatales à leur foi et à leurs principes religieux et moraux. Cependant j'approuve fort les écrits pleins de haute sagesse par lesquels les chefs de notre clergé pastoral ont prémuni les chrétiens contre les dangers de la superstition. Ces mandemens, dignes en tout point de la position élevée du clergé séculier français, ne me laissent rien à dire sur ce sujet. Il n'est peut-être aucun acte de ce corps, dont la puissance directrice est si étendue, qui ait provoqué une plus unanime approbation et une absence si complète de réclamations intéressées.

Maintenant, si dans les campagnes comme dans les villes les tables tournantes sont interrogées avec persévérance, consultées avec confiance sur les affaires de la vie ou sur les espérances de l'avenir, si même des inconvéniens graves peuvent résulter de l'autorité que peuvent s'arroger les *mediums* de

(1) Cette idée de chercher le critérium de la vérité dans l'observation, idée qui a si heureusement guidé les bons esprits dans les sciences physiques, n'a pas moins d'importance dans bien d'autres branches de nos connaissances. Un écrivain qui aimait à rapprocher les questions morales des questions scientifiques l'avait appliquée à l'organisation sociale. « Voulez-vous régler la société? disait M. Aimé Martin; étudiez l'homme tel qu'il est, tel qu'il doit être, tel qu'il peut être; faites des lois et des plans d'éducation d'après les instincts des masses que vous voulez gouverner. L'homme est un être sociable, faites-le jouir des avantages de l'association et de la mise en communauté des efforts de tous pour le bien-être général. D'autre part, l'homme a le sentiment de l'indépendance; ne lui demandez donc que le sacrifice de la part de libre action nécessaire au maintien de la société, et qui doit payer les avantages qu'il retire de l'association à laquelle il est affilié. Évitez comme contraire à la nature de l'homme, et le despotisme social qui confisque l'indépendance individuelle au profit de la société trop exigeante, et l'anarchie qui détruit la société au profit mal entendu de l'indépendance individuelle. Observez les lois de la nature pour faire les lois de la société. » — De nombreux exemples viennent à l'appui de ces sages conseils. S'il est un droit contesté par un grand nombre d'utopistes, c'est celui de la transmission de la propriété de la terre par hérédité. Eh bien! cette non-transmissibilité, en éloignant les populations des travaux agricoles dans les domaines de main-morte, a dépeuplé la Turquie, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Arménie, la Perse, l'Arabie, l'Égypte et les pays barbaresques. Dans ces états, il n'y a de propriété que les valeurs mobilières, et ce n'est pas travailler pour les siens et pour soi que de cultiver et d'améliorer les produits de la terre. On voit comment la méthode expérimentale peut servir dans bien des cas à justifier les principes sur lesquels se base la forte organisation de celles de nos sociétés modernes qui sont en prospérité.

bas ou de haut étage qui *font parler* les tables, réfléchissons que l'amour du merveilleux, la curiosité et l'espérance, l'impatience d'attendre l'événement, sont des élémens qui entrent dans l'âme humaine. Ne songeons pas à supprimer, mais bien à éclairer les penchans du cœur, et laissons à la loi le soin de réprimer les actes de captation ou de spoliation prévus par le code dans les cas bien définis d'exercice de la sorcellerie, de la magie ou des manifestations surnaturelles. S'il était besoin d'une expérience de plus pour connaître combien le cœur humain est accessible à l'ascendant du merveilleux, il suffirait de jeter un coup d'œil sur l'effet qu'a produit dans les vastes provinces de l'Union américaine une manifestation dont l'origine a été le jeu d'une enfant ventriloque qui s'amusait, par des coups en apparence frappés au mur, à la porte, à la vitre de la chambre, au bois du lit, à répondre aux battemens de mains de sa sœur ou aux siens propres, en feignant d'ordonner à l'esprit de suivre ses indications. Cette jolie petite scène de M. Comte, de Robert Houdin et de cent autres, interprétée au gré du désir des esprits les plus positifs, mais les plus indépendans du monde, savoir les habitans des États-Unis, devient un immense événement. Elle passionne les habitans d'une contrée plus grande que l'Europe et peuplée à peu près comme la France. Trente mille sujets ou *mediums* correspondent avec les esprits frappeurs. Le nombre actuel de ces *mediums* est évalué à soixante mille. Des vapeurs légères, des lueurs phosphoriques apparaissent et suivent les esprits. On converse avec les âmes de ses aïeux et avec celles des grands hommes qui ont été par la pensée et par l'action les aïeux de l'humanité entière. Enfin cette épidémie morale, cette frénésie se soutient pendant plusieurs années et envahit plus tard l'Europe entière. Quelle cause! quel effet! surtout quand on pense qu'il n'y a rien de neuf dans tous les prestiges américains!

D'autres exemples que les exemples d'actions physiques prouvent assez d'ailleurs que l'imagination ne connaît pas d'impossibilités. Ainsi, après la révolution de 1830, un grand nombre d'hommes sérieux sont occupés de questions religieuses et des moyens de rappeler à des pratiques qu'ils jugent utiles un grand nombre d'esprits élevés. On songe à introduire en France la grave unitarianisme anglais, à élever des temples à Dieu seul, *soli Deo*. On rêve la fraternisation de tous les cultes et l'admission du nouveau culte en le rapprochant du catholicisme autant que possible et en lui interdisant tout prosélytisme. Plusieurs personnes prononcent le nom de *déisme chrétien :* c'est la religion naturelle avec l'Évangile, c'est enfin tout ce qui paraît de mieux adapté aux lumières du siècle. Les événemens marchent, et ce qui sort du mouvement religieux de 1830, c'est le saint-simonisme, c'est cette saturnale philosophique, politique et religieuse qui se heurte à tous les élémens constitutifs de l'âme humaine, et qui cependant trouve des adeptes dans les classes les plus éclairées de la société! Plus tard la prétendue liberté conquise par la révolution de 1848 enfante des projets d'organisation politique moins applicables encore à l'homme que les projets des saint-simoniens. Avec les tables tournantes et en admettant même toutes les prétentions des partisans des manifestations, je trouve que la société d'aujourd'hui en est quitte à bon marché; mais enfin j'aimerais mieux le bon sens pur et simple.

## VII.

Quelles sont donc, en résumé, les règles de raisonnement qui doivent nous guider pour la recherche expérimentale des lois dans les sciences d'observation (1)? Nous ne sommes plus au temps où l'on attribuait à l'action immédiate de la Divinité tout ce qui paraissait extraordinaire dans la nature. Les astres, les météores, étaient guidés par des pouvoirs supérieurs. Jupiter présidait à la pluie, au temps serein, et surtout au tonnerre. Chaque météore donnait un nom à la Divinité : on avait *Jupiter pluvieux, Jupiter amonceleur de nuages, Jupiter tonnant, Jupiter serein.* Déjà la philosophie des anciens avait admis comme règle qu'il ne fallait recourir à l'action immédiate des dieux que quand il était bien constaté qu'aucune cause naturelle ne pouvait expliquer les phénomènes. Je ne pense pas que personne aujourd'hui soit tenté de raisonner autrement. Dès qu'une cause plausible d'un effet observé se présente sans exiger un agent surnaturel, il est absurde de recourir à celui-ci, et même, dans les cas où, sans pouvoir préciser les effets d'une cause présumée, on trouve l'indication de cette cause à côté du fait qui peut s'y rapporter, on peut attendre sans trop d'impatience que les rapports qui les unissent se développent de plus en plus par des observations subséquentes. Ainsi, après avoir entrevu que les marées étaient en rapport avec la position du soleil et de la lune, on a été conduit enfin à la théorie complète des mouvemens périodiques de la mer dus à ces deux causes, et cela par une série de progrès non interrompus de l'observation et de la théorie, qui montraient de plus en plus la liaison du mouvement des eaux terrestres avec la marche des deux corps célestes qui en étaient la cause et l'origine.

Dans la question qui nous occupe, une table que l'on presse de ses doigts prend un mouvement. A qui persuadera-t-on que la table ne reçoit pas de mouvement des mains qui posent dessus, et si cette action est admise, comment irait-on chercher un effet surnaturel pour expliquer un effet si simple et si ordinaire? Évidemment ce qu'il y a à chercher ici, c'est la manière dont le mouvement se transmet de la main à la table, et non pas ce qui est la cause du mouvement. En admettant que ce fût un esprit, est-on bien sûr qu'un esprit, chose en général regardée comme très légère et très peu compacte, aurait assez de force, assez d'impulsion, assez de choc, pour mouvoir une lourde table? Mais, dira-t-on, si Dieu le veut? Alors je n'ai plus rien à dire quant à la possibilité; mais convenons qu'il sera d'un bien meilleur goût à la pauvre petite espèce humaine de chercher une cause un peu moins trans-

(1) Je demande pardon aux expérimentateurs et aux écrivains qui ont bien voulu me communiquer leurs observations et leurs ouvrages de ne pas présenter ici l'analyse complète de leurs travaux. Le cadre scientifique de la *Revue*, en ce qui me concerne, ne comprend que la partie des observations positives qui sont susceptibles de conduire à des conclusions précises sur des faits, indépendamment de toute vue étrangère à la science proprement dite. A mesure que les faits se développeront, je réclamerai peut-être l'aide de ceux qui ont bien voulu me faire des offres de concours et de renseignemens précis; mais d'ici à longtemps je ne prévois pas pouvoir rien ajouter à ce que j'ai déjà dit, à moins de sortir de la circonscription où je me limite. Les conclusions auxquelles je suis amené me paraissent devoir justifier pleinement cette présomption.

cendante, que d'aller *importuner* et *déranger* la suprême puissance en faveur d'une société bourgeoise endimanchée qui veut prendre la récréation des tables tournantes. En vérité, si Dieu est bien bon, les hommes sont bien exigeans!

« C'est une nécessité, dit Lucrèce, de concevoir la nature des dieux comme ouissant de leur immortalité dans le calme d'une paix profonde, séparés par une distance immense des affaires humaines, et y restant tout à fait étrangère; car ne redoutant aucune douleur, au-dessus de tous les périls, puissante de ses propres avantages, et n'ayant aucunement besoin des mortels, la Divinité ne se laisse ni séduire par les hommages intéressés, ni courroucer par les ressentimens. » Voilà ce que disait un païen de l'âge qui précéda le siècle d'Auguste. *Avis aux chrétiens sur les tables tournantes!*

Mais, dira-t-on, puisque c'est une illusion agréable que de faire comparaître à sa volonté les esprits des grands hommes pour leur jeter à la tête quelques pauvretés dans le style des *Dialogues des morts* de Lucien ou de ceux de Fontenelle, au moins vous nous permettrez de déranger ceux-là; ils ne sont pas si grands seigneurs, et peut-être, comme le fameux Amadis de Gaule, ils s'ennuient un peu d'être séquestrés de l'humanité. C'est leur procurer une distraction agréable. — Eh bien! passons sur l'évocation des âmes des morts, et tant que durera votre croyance aux manifestations des esprits, conversez avec eux. Ce sera, je pense, fort innocent. — Monsieur Bouvart, disait une dame de la cour de Louis XVI au fameux médecin de ce nom, ne croyez-vous pas que je ferais bien de prendre de l'infusion de fleurs d'aubépine rose? — Prenez-en, madame, et hâtez-vous tandis que le remède guérit encore! — Tandis que les tables parlent encore par les esprits, hâtons-nous de converser avec eux, mais tâchons, s'il est possible, que ces esprits soient un peu spirituels.

Après le mouvement des tables, le phénomène le plus curieux est celui des coups frappés par les esprits. Conçoit-on l'étonnement d'un homme qui entend frapper quelques coups à sa porte et qui ouvre sans voir personne? L'auteur de l'écrit intitulé *Comment l'esprit vient aux tables*, ouvrage d'un grand mérite pour le fond (et ici le fond est tout), paraît attribuer les sons perçus, le bruit de la grêle et de la pluie qui fouettent les vitres, à des hallucinations des témoins des opérations surnaturelles. Cette supposition, trop difficile à admettre, sera facilement écartée si on hasarde le mot de ventriloquie timidement prononcé en Angleterre et aux États-Unis, où l'on s'applique cependant à ne provoquer aucun rapprochement entre les manifestations des esprits et les tours des *légers-de-main* ou escamoteurs. Ainsi dans ces manifestations on n'a eu garde de faire figurer les scènes bien connues de M. Comte et de ceux qui prêtent leur voix aux animaux et aux êtres inanimés. Les corbeilles et les petites tables écrivantes ont leur spécialité et un certain air de nouveauté. Mais, indépendamment de ce que les tables magiques ont été retrouvées dans l'antiquité, les pierres qui arrivent on ne sait d'où, les pincettes qui dansent, et changent de côté de cheminée avec les pelles et les *pokers*, les tableaux qui se décrochent ou dont les figures s'animent, les horloges qui chantent, enfin tout le vieil arsenal des visions ne vaut-il pas aussi la peine qu'on le remette à neuf? N'est-il pas plus étonnant de voir retirer d'un chapeau qu'on remet à un escamoteur une omelette ou un gros lapin vivant que

de produire un mouvement dans une table légère, en réunissant sur elle les efforts d'une demi-douzaine de personnes à qui un ennui nerveux finit par donner des trépidations concordantes? Allons, espérons, les manifestations surnaturelles n'ont pas dit leur dernier mot; mais convenons qu'au lieu de renvoyer les faiseurs de miracles fluidiques à l'examen des académies, il vaudrait mieux les renvoyer aux théâtres des physiciens. C'est du reste à quoi ressemblent fort les réunions américaines avec leurs *mediums* bien payés, leurs coups frappés bien distinctement, et dont les empreintes se marquent sur le bois, enfin toute la *performance* habilement conduite qui distrait un instant nos frères transatlantiques de leurs affaires d'intérêt, de leurs constructions, de leur colonisation intérieure, de leur activité maritime, et enfin de leurs ambitieux projets politiques. Quoi qu'il en soit, on peut rendre cette justice à une nation qui dans peu sera au premier rang sur la terre : c'est qu'elle a cultivé aussi sérieusement les hautes sciences, les mathématiques, l'astronomie, la météorologie et la géographie, qu'elle a peu sérieusement prêté son attention à tous les esprits frappeurs manifestés à l'appel d'un *medium* gagé.

Je ne finirai pas sans rappeler que, puisque nous avons des moyens de produire des sons qui semblent partir d'un point donné quelconque, il est inutile de chercher la cause des bruits des esprits frappeurs ailleurs que dans un jeu d'acoustique parfaitement connu.

## VIII.

Que dire en définitive de tous ces faits observés? Y a-t-il des coups frappés? Oui. — Ces coups répondent-ils à des questions? Oui. — Quand on passe le bout du doigt ou la pointe d'un crayon sur un alphabet, les coups frappés correspondent-ils à des lettres choisies par l'intelligence qui répond à l'interrogateur par le moyen du sujet ou *medium?* Oui. — Ces lettres forment-elles un sens? Oui, presque toujours; mais la portée de ces morceaux d'éloquence surnaturelle n'est jamais très élevée. — Qui est-ce qui produit ces sons? Le *medium*. — Par quel procédé? Par le procédé ordinaire de l'acoustique des ventriloques. — Mais on avait supposé que les craquemens des doigts ou des orteils pouvaient donner ces sons? Non, car ils partiraient en apparence toujours du même point, ce qui n'est pas (1). — Les tables se meuvent-elles par l'imposition des mains suffisamment prolongée? Oui. — Quelle est la cause des mouvemens souvent très énergiques ainsi produits? C'est la simultanéité d'action de tous les efforts conspirans, quand ces efforts, très petits en étendue, sont à l'état que j'ai appelé naissant. — Les tables se soulèvent-elles d'un côté? Oui, par une inégalité de pression. — Peut-on, après avoir agi sur une table, la soulever et la maintenir en l'air, en repos et sans qu'elle soit lancée? Non, cent fois non! — Les indications de la table sont-elles intelligentes? Oui, car elle répond sous l'influence intelligente des doigts imposés. — N'y a-t-il donc rien de surnaturel dans ces évolutions? Non. — N'y a-t-il rien de nouveau, de curieux, d'intéressant? Il y a beaucoup

(1) Je connais personnellement des individus qui produisent à volonté ces deux sortes de craquemens.

de tout cela, et nous sommes encore loin de connaître tous les détails de la transmission des effets de la volonté du chef de la chaîne dite magnétique à la table qui obéit à tous les ordres. — Que faut-il faire pour le progrès de cette branche de connaissances? Il faut bien observer tout ce qui peut se rapporter au cas où en apparence la table semble se mouvoir sans contact immédiat, et si, *par impossible*, on pouvait soulever et maintenir en l'air une table ou un corps en repos, on pourrait se flatter d'avoir fait la première de toutes les découvertes du siècle. Newton est immortel pour avoir reconnu la pesanteur universelle. Celui qui, sans action mécanique, saurait soustraire un corps à cette pesanteur aurait plus fait encore : il est vrai qu'alors tout croulerait dans la nature; mais qu'importe? Je déclare, malgré tout ce qu'on peut attendre de la science nouvelle, que je suis pleinement rassuré sur le sort futur des lois de l'univers, en dépit de tous les exorcistes de tables et de tous les esprits frappeurs.

Peut-être le ton de ces conclusions paraîtra-t-il un peu tranchant dans un sujet encore si controversé. Sachant qu'une question bien posée est à moitié résolue, j'ai tenu surtout à établir nettement ce qu'on aura désormais à infirmer ou à défendre. Les admonestations en style peu charitable que m'ont prodiguées les organes de la presse crédule auraient dû cependant me rendre plus modeste. J'ai dit ailleurs que j'avais été surpris et péniblement affecté de voir des esprits de premier ordre se faire un jeu de défendre tous les préjugés que nos pères avaient secoués avec tant de supériorité. Faut-il que je me confesse vaincu? Soit : je crois à la fois aux démons frappeurs et encaqués dans le bois, aux esprits fluidiques, à l'âme de l'univers, fort à l'étroit dans une planche, à l'éther, à l'électricité, au magnétisme, à tout ce qu'on voudra; je renonce à toutes les notions scientifiques exactes; enfin je passe dans le camp ennemi avec armes et bagages. Mais voilà un grand embarras : dans lequel de ces camps vais-je passer, puisqu'il y a autant de camps que d'auteurs différens? Me voilà en péril d'être tiré à quatre systèmes, ce qui est pis que d'être tiré à quatre chevaux!

Pour parler sérieusement, je dois une mention particulière à l'ouvrage intitulé : *Quære et invenies*, comme tableau fidèle d'expériences exposées dans leur native simplicité. On y verra des esprits ou *mediums* sans gêne qui écrivent en toutes lettres sous un tiroir renversé, et des coups frappés si vigoureusement que la trace du marteau reste perceptible après le choc. Les réponses mal faites et le merveilleux avortant y sont manifestes. Quant à l'essai de théorie que contient l'ouvrage, elle ne semble pas encore amenée à maturité.

L'auteur d'un autre écrit intitulé : *Comment l'esprit vient aux tables*, lequel, avec raison, n'admet pas les esprits agissans, me semble avoir négligé dans ses explications les effets acoustiques, et avoir trop donné à l'influence morale, dont je reconnais avec lui l'énergique coopération. Il a produit par l'influence morale seule les effets ordinaires du magnétisme et des manifestations. C'est là un important résultat. On reconnaît ici la même puissance qui en médecine produit des miracles avec l'imagination pour auxiliaire (1).

(1) Un seigneur musulman se plaignait à moi que nos médecins ne fussent pas *hakims*, comme en Orient, ce qui veut dire qu'il leur reprochait de n'être pas un peu

L'auteur du livre en question me reproche de lui avoir emprunté sa théorie, qui n'admet pas de causes surnaturelles, et, suivant son expression, *de m'en être noblement fait une chaussure à mon pied* (1)! Je pourrais bien relever dans les pages qu'il me consacre quelque chose de peu gracieux, et même, le dirai-je, d'un peu hargneux; je pourrais relever aussi de singulières théories dynamiques, mais j'aime mieux reconnaître pleinement le mérite de quelques-unes des vues de M. A. Morin sans accepter le reproche de plagiat. Il me semble que tous ceux qui n'admettent pas les esprits comme cause des mouvemens des tables doivent se rencontrer en ce qui touche au côté principal de la question. Je n'hésite donc pas, sans rancune comme sans amitié, à finir par une citation de M. Morin, en reproduisant quelques lignes d'une profession de foi où, après avoir reconnu les effets obtenus sur les tables et avec les sons, il continue ainsi en termes un peu crus :

« Je ne crois pas que les tables tournent, marchent ou lèvent le pied poussées par un être immatériel.

« Je ne crois pas qu'après avoir eu l'esprit de se débarrasser des entraves du corps humain, une âme soit assez bête pour se fourrer dans un morceau de bois, et manifester sa présence par des exercices d'équilibre aussi absurdes qu'indignes de la supériorité que s'arroge à juste titre l'intelligence sur la matière.

« Je ne crois pas que si vous avez des parens morts ou des amis qui vous sont chers, — en supposant même qu'ils veuillent ou puissent communiquer avec vous, — ils aient choisi un aussi pauvre moyen de vous parler; car si vous employez le jour à vos affaires personnelles, ils ont au moins la nuit pour vous souffler leurs pensées à l'oreille, ou même pour vous apparaître.

« Les fantômes qui peuplaient les campagnes de nos pères, les revenans qui hantaient les ruines des vieux châteaux, s'ils n'étaient pas plus vrais que ceux des tables, savaient au moins imposer un certain respect.

« Les esprits de notre siècle, si tristement affublés de noyer, d'acajou ou de palissandre, n'inspirent que du mépris, et feraient désespérer à jamais d'élever une barrière contre la démagogie de l'ignorance superstitieuse et l'oligarchie détestable de ceux qui voudraient alimenter la superstition pour l'exploiter à leur profit, si l'excès même du ridicule des esprits ne devait pas leur donner le dernier coup! »

Ces paroles sont rudes : *durus est hic sermo!* Seront-elles entendues? Dans tous les cas, la stérilité des vieux prestiges rajeunis en dégoûtera le public à la longue, et les relèguera où ils étaient avant la crise actuelle. Les gens à imagination se trouveront avoir perdu leur temps à courir après des chimères, et les esprits sérieux pourraient bien avoir perdu le leur à démontrer la vanité des espérances nouvelles, en les jugeant au point de vue des méthodes rigoureuses d'investigation qui ont déterminé les progrès de toutes les sciences ayant pour base l'observation des faits.

BABINET, de l'Institut.

magiciens. Je n'ose pas énoncer que le charlatanisme médical qui administre au malade la thérapeutique de l'espérance et l'hygiène de la foi peut être souvent très efficace.

(1) Dans le premier numéro d'un journal intitulé : *La Magie au dix-neuvième siècle.*

# RIKKE-TIKKE-TAK

## I.

Il n'y a pas longtemps que j'ai visité la ferme où commence l'histoire de Rikke-tikke-tak; elle existe encore entre Desschel et Milgem, à une douzaine de milles à l'ouest d'Anvers; elle est habitée par des laboureurs qui se souviennent à peine du nom de Jean Daelmans.

Quelque pittoresque que soit cette habitation, elle n'offre cependant rien de particulier : la joubarbe et la mousse jettent une teinte verdoyante sur ses toits brunis; ses murs dissimulent leurs crevasses sous le feuillage qui les embrasse; des porcs s'ébattent sur le fumier au milieu des poules et des pigeons, et plus loin, dans l'étable, on voit trois vaches au poil luisant de propreté mâcher avec délices un trèfle succulent.

Mais ce qu'a de plus beau la ferme solitaire, c'est la bruyère immense qui s'étend devant sa façade bien au-delà de la portée du regard; c'est le ruisseau qui passe derrière son jardin fleuri en courant vers les humides prairies; c'est la verte bordure d'aunes et de saules qui accompagnent dans sa course l'artère argentée de la bruyère; ajoutez-y l'azur sans bornes du ciel, le chant mystérieux du grillon et l'amoureux babil des oiseaux qui ont choisi la ferme écartée pour patrie et pour asile.

C'était un matin de l'année 1807; le disque du soleil ne s'était pas encore levé sur la plaine aride, et à peine entendait-on çà et là un oiseau préluder au magnifique hymne matinal de la nature. Dans la principale pièce de la ferme régnait aussi le profond silence de la nuit; seulement un maigre feu brûlait en pétillant dans le large foyer, l'horloge poursuivait son incessant tictac, et, dans un coin à demi

perdu dans les ténèbres, ronflait le monotone murmure d'un rouet.

Devant ce meuble se trouvait une jeune fille d'un extérieur singulier. A en juger par son visage, elle devait avoir seize ans environ; ses vêtemens, loin d'être propres et coquets, étaient plutôt sales et négligés, mais sa chaste physionomie avait dans son expression quelque chose d'étrange et d'élevé qui captivait l'attention et éveillait dans le cœur un sympathique attrait. Ce n'est pas qu'on eût pu la dire belle, car elle était pâle comme du marbre diaphane, et quand ses yeux, aussi noirs que le jais, lançaient sous leurs longues paupières un regard ardent comme une étincelle, ces yeux paraissaient durs et presque farouches; mais il y avait aussi des momens où, semblable à une insensée, elle promenait lentement autour d'elle son œil abattu, et où son visage s'illuminait soudain d'un radieux sourire, comme si une voix joyeuse eût parlé à son cœur : alors elle était belle, belle comme la fleur languissante qui déploie encore son calice au soleil, bien qu'un ver avide ait déjà rongé sa racine.

Assise depuis une heure devant le rouet, on eût dit qu'elle faisait partie de celui-ci, tant elle donnait peu d'attention au lin qui glissait entre ses doigts; une profonde rêverie l'avait comme enveloppée d'un essaim de songes; le monde matériel avait disparu pour elle, et une joie céleste rayonnait sur ses traits.

Quelle réjouissante pensée monte de son cœur à son visage souriant? Elle-même n'en sait rien. Voyez, sa jolie bouche s'ouvre, elle chante! Son chant doit être ravissant, s'il traduit son émotion; sa voix, douce et presque insaisissable, semble le timbre lointain d'une coupe d'argent; sa chansonnette au rhythme sautillant est étrange et charmante. Elle chante :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Puis elle retombe dans sa mystérieuse rêverie.

Tandis que la jeune fille, la tête penchée, immobile devant son rouet, semble abîmée dans l'oubli d'elle-même, une vieille femme descend l'escalier et entre dans la salle. A voir le coup d'œil impérieux qu'elle jette sur le feu éteint et sur la jeune fille, on devine que ce ne peut être que la fermière. Son œil s'allume de colère, et, s'approchant de la rêveuse, elle lui applique sur la joue un si rude soufflet, que l'enfant en tombe presque de sa chaise.

— Comment? s'écrie la fermière. Fainéante, va! Allons, allume le feu! Vite, ou je prends un bâton pour t'éveiller, propre à rien que tu es!

La jeune fille se leva, et alla vers l'âtre pour exécuter l'ordre si brusquement donné par la fermière. Elle devait être habituée depuis longtemps à ce cruel traitement, car son visage de marbre ne trahit ni tristesse ni souffrance; seulement la tache rouge qui enflammait sa joue attestait assez que le coup qu'elle avait reçu devait l'avoir douloureusement meurtrie.

Dès que la fermière vit le feu flamber sous la marmite aux vaches, elle se posta au pied de l'escalier et cria de toute sa force : — Debout, debout, paresseux! debout, ou je vais vous faire lever, dormeurs! Allons, Trine, Barbe, Jean! Debout! il est quatre heures!

Peu d'instans après, les personnages appelés descendirent. Quant à ce qui concerne Trine et Barbe, c'étaient les filles de la fermière, et elles pouvaient avoir un peu moins de vingt ans; du reste, comme la plupart des paysannes, elles étaient replètes, fortement bâties, et n'avaient rien qui les distinguât spécialement.

Le jeune homme que sa mère avait nommé Jean n'accusait pas plus de dix-sept ans; les traits de son visage étaient rudes, mais réguliers et mâles; ses regards courant d'un objet à l'autre et sa mobile physionomie attestaient que, si la nature ne l'avait pas doué d'une haute intelligence, du moins était-il un beau et alerte garçon. Ses yeux bleus et ses longs cheveux blonds donnaient à sa figure un cachet de bonté et de douceur, qualités que son cœur possédait réellement.

Lui seul s'approcha de la jeune servante, qui se tenait debout près du feu, et lui dit à voix basse : — Bonjour, Léna! — A quoi une voix plus basse encore répondit : — Bonjour, Jean. Je vous remercie.

Avant que chaque habitant de la ferme allât à son travail, le café fut servi sur la table, et la fermière coupa les tartines de chacun. La jeune Léna reçut pour sa part un morceau de pain qui n'eût pas suffi à apaiser la faim d'un enfant. Néanmoins elle ne parut pas y faire attention, et ses yeux même ne se plaignirent pas de la cruauté de la fermière. Jean contemplait Léna avec une pitié profonde, et lorsqu'il remarqua que la jeune fille avait mangé la plus grande partie de son pain, il y substitua des morceaux du sien chaque fois qu'il vit sa mère tourner les yeux.

Après le déjeuner, Jean et ses sœurs sortirent de la maison pour reprendre leur labeur de chaque jour. Léna resta à la ferme avec la fermière pour surveiller la baratte, tandis que le chien ferait tourner le moulin à beurre (1).

(1) Sorte de roue en tambour dans laquelle on fait entrer un chien qui la met en mouvement.

Dès que le lait fut versé dans la baratte et que tout fut prêt pour la fabrication du beurre, la fermière sortit pour faire aller le chien dans la roue; mais elle le trouva mort dans sa niche. A cette vue, sa rage ne connut plus de bornes; elle rentra comme une forcenée, frappa la pauvre Léna au visage, la repoussa dans la chambre et s'écria : — Le chien est mort, vilain torchon! Tu ne lui as pas donné à manger hier; mais je t'apprendrai... Ici!

Et elle se mit de nouveau à battre impitoyablement la jeune fille silencieuse.

— Te tairas-tu jusqu'à ce que tu crèves, âne entêté? hurla-t-elle. Ce n'est pas vrai sans doute que tu n'as pas donné à manger au chien hier? Parleras-tu, ou je te casse bras et jambes!

— Fermière, dit Léna avec une sorte d'insensibilité, j'ai donné à manger au chien hier. La gamelle est encore toute pleine devant sa niche.

— Quelle gamelle pleine, menteuse que tu es? Tu y as mis à manger ce matin. Crois-tu que je ne connaisse pas tes tours?... Mais tu t'en repentiras... Tu vas trotter toi-même dans la roue... Allons, vite à la roue!

Ce nouveau mode de mauvais traitement inspira probablement à Léna une grande terreur, car elle se mit à trembler de tous ses membres et se tint au milieu de la chambre la tête courbée et les bras pendans, comme une condamnée qu'on va conduire à l'échafaud. Pourtant elle ne dit pas une parole. Cette patiente résignation déplut à la fermière. Exaspérée par la colère, elle arracha une branche du fagot qui se trouvait auprès de l'âtre, la leva comme si elle voulait en frapper la tête de Léna, et répéta son injonction : — Allons, vite dans la roue! Iras-tu, oui ou non?

Léna s'affaissa lentement sur les deux genoux, tendit des mains suppliantes, fixa son œil noir plein de prière sur sa persécutrice, en lui disant : — Oh! ayez pitié de moi! J'irai dans la roue; mais ne me frappez plus, pour l'amour de Dieu!

En cet instant, la porte s'ouvrit avec violence, et Jean s'élança dans la chambre; il courut à Léna, la releva de terre et dit à sa mère avec une irritation contenue : — Mère, comment pouvez-vous être ainsi? C'est toujours la même chose : je ne puis jamais sortir sans que je vous entende crier contre la malheureuse Léna, et sans que vous la maltraitiez comme une bête. Si vous voulez la faire mourir, tuez-la plutôt d'un coup! Ne voyez-vous pas qu'elle est malade et qu'elle dépérit?...

A ces derniers mots, des larmes jaillirent des yeux du jeune homme, et il poursuivit d'un ton suppliant : — O mère, laissez-la tranquille, ou sinon, je vous le dis, je pars avec les premiers soldats qui passeront par ici, et vous ne me verrez plus de votre vie...

— Je dis qu'elle doit aller dans la roue! Cela lui apprendra à laisser mourir le chien! cria la fermière.

— Que dites-vous, mère? s'écria Jean d'une voix où la frayeur se mêlait à l'indignation. Elle, Léna? dans la roue! Oh! mère, cela va trop loin. Vite, dites-moi que vous renoncez à cette mauvaise pensée, — vite, vite!

— Voyez un peu trembler cet imbécile! dit la mère avec un rire moqueur... Et que ferais-tu?

— Écoutez, mère, répondit Jean avec une gravité qui fit une profonde impression sur la fermière; si Léna va dans la roue, je quitte cette maison, je pars, quand bien même vous m'attacheriez avec des chaînes... Croyez-moi, mère, croyez-moi, ou sinon je le jure par un serment terrible.

La fermière à son tour frémit de colère comprimée; elle fut transportée d'une rage insensée en se voyant contrainte de céder devant la menace de son fils. Il était le seul homme de la ferme et avait déjà assez de force et d'expérience en fait de culture pour remplir la place de son père mort. Son départ eût été la ruine de la métairie. Tout en couvant sous des regards flamboyans le visage abattu de la jeune fille, elle s'écria : — Eh bien! qu'elle ne reste pas devant mes yeux! Allons, fainéante, va mener paître la vache blanche, — et que je ne te revoie pas avant quatre heures, sans quoi tu auras affaire à moi! — Et toi, Jean, dis à Trine qu'elle vienne faire le beurre.

Léna sortit à pas lents de la chambre pour aller prendre la vache à l'écurie. Arrivée à la porte, elle tourna la tête, et ses yeux noirs et brillans de larmes adressèrent à Jean un long et triste regard qui semblait dire : — Merci, merci, — vous protégez une morte! Je prierai pour vous quand je serai là-haut dans le ciel.

## II.

Léna s'en va avec la vache à la recherche de l'herbe perdue le long du ruisseau. Elle marche lentement en avant dans le sentier et tient l'animal en laisse avec une corde. Parvenue à un endroit où la bruyère touche aux terres basses et marécageuses et est en même temps ombragée par des aunes et des genévriers vacillans, Léna s'éloigne de quelques pas du sentier. Là s'élève un hêtre sans doute semé par un oiseau, car aussi loin que s'étend la vue, on n'aperçoit aucun feuillage qui ressemble au sien. Léna s'affaisse sur le sol au pied de l'arbre gigantesque; elle courbe profondément la tête, son regard immobile se fixe sur la terre, elle lâche la corde et tombe dans sa rêverie habituelle.

En plein air, sous l'azur profond du ciel, elle allége son cœur des

tristesses dont on l'a abreuvé : pas une plainte ne sort de sa bouche, pas un soupir de son sein; mais un torrent de perles liquides s'épanche silencieusement sur son tablier. Son affliction est longue, bien longue; cependant ses larmes diminuent peu à peu, elle lève la tête enfin. Elle dirige vers le ciel ses yeux humides et chante comme si elle adressait une prière à Dieu :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Que signifie donc cette étrange et mystérieuse chanson dans la bouche de Léna? On lui eût en vain demandé des explications sur ce sujet, car elle-même ignorait d'où venait que sa bouche, sans qu'elle le sût, répétât sans cesse les sautillantes paroles du refrain. Elle ne se souvenait pas non plus qu'on lui eût jamais chanté cette chanson, et croyait même que paroles et air s'étaient éveillés dans son âme sans cause déterminée. Maintenant la chanson faisait partie de son être énigmatique comme une seconde voix, intelligible pour elle seule; bien que cette voix ne dît rien de distinct à son esprit, elle la chérissait néanmoins comme une abondante source de consolation et d'adoucissement à ses douleurs, et elle avait pris l'habitude, dans tous les instans de tristesse ou de joie, de l'employer comme expression de ses émotions les plus profondes.

La chansonnette avait tant de puissance sur elle, qu'après l'avoir répétée plusieurs fois et sur un ton de plus en plus joyeux, elle parut oublier tout à fait qu'elle était condamnée à languir et à s'éteindre sous les mauvais traitemens. Le magique *rikke-tikke-tak* avait illuminé son visage d'un rayon de calme et de paix; elle se leva lentement, conduisit la vache un peu plus loin pour qu'elle trouvât plus d'herbe, et se mit à courir à travers la bruyère vers une colline de sable qui s'élevait à quelque distance au-dessus de l'immense plaine.

Au sommet de l'aride coteau était imprimée une forme humaine. Léna visitait sans doute souvent cet endroit, car maintenant encore elle s'assit sur le sable déjà foulé. La tête en avant, les bras affaissés sur les genoux, elle fixa son œil noir sur un point bleuâtre qui apparaissait aux limites de l'horizon.

De ce point, qui était sans doute une ville lointaine, semblait partir un chemin qui se jouait en courbes capricieuses à travers la

bruyère et venait se perdre, près de la ferme, au milieu des prairies. Le regard immobile de Léna était attaché sur le point de départ de ce chemin : on eût dit l'orpheline du pêcheur qui, du haut des dunes, contemple fixement la calme surface de la mer et attend, la poitrine oppressée, une barque qui ne doit jamais revenir! Mais il n'en était pas tout à fait de même de Léna : elle aussi attendait quelque chose, mais ne savait vers qui ou vers quoi aspirait son cœur. Elle contemplait toujours le chemin, et peut-être avait-elle un secret espoir que par là lui viendrait un libérateur; pourtant elle ne connaissait personne au monde, cent voyageurs pouvaient passer sous ses yeux sans qu'elle y fît attention. Était-elle donc insensée? Oh! pas le moins du monde, quoique les filles de la fermière la nommassent *la folle*.

Au milieu de ses continuelles souffrances et sous le poids de la réprobation dont on l'accablait, Léna s'était créé une vie à elle seule. Aussi ses actions incomprises semblaient souvent porter le cachet de la folie, et cependant, grâce à ses continuelles méditations, son intelligence s'était raffinée et son imagination avait acquis une merveilleuse puissance. Les secrètes émotions qui gonflaient son sein n'avaient nullement obscurci son jugement; elle pesait et appréciait tout ce qui lui arrivait, mais le résultat de ses réflexions demeurait toujours renfermé en elle. A quoi lui servaient d'ailleurs l'intelligence et la raison? N'était-elle pas condamnée à mourir d'une mort lente, mais sûre?

Déjà le soleil éclairait la pente occidentale du coteau de sable; l'après-dînée était fort avancée, et Léna, toujours assise, tenait l'œil obstinément fixé sur le point bleuâtre. Elle avait faim, elle le sentait bien, elle souffrait,... cependant elle demeurait assise et immobile.

En cet instant, un jeune paysan se glissa avec précaution au milieu des aunes qui bordaient le ruisseau; il tournait par momens la tête vers la ferme, comme s'il eût craint d'être vu; enfin il atteignit le hêtre au pied duquel la jeune fille avait pleuré. Il se tourna vers la colline de sable, plaça les deux mains en entonnoir devant sa bouche pour donner à sa voix une direction sûre et précise, et cria :
— Léna! Léna!

La jeune fille se leva et s'approcha lentement du jeune paysan, qui lui fit signe du doigt de venir s'asseoir à côté de lui. Il tira de dessous son sarreau une tranche de pain noir et un morceau de lard, prit son couteau, coupa le lard en petites bouchées sur le pain, l'offrit à la jeune fille, et dit à voix basse en déposant une petite cruche de bière contre un genévrier : — Léna, voici à manger et à boire.

La jeune fille lui adressa un regard plein d'une profonde reconnaissance et se mit à manger en répondant à voix basse aussi : —

Jean, Dieu vous récompensera de ce que vous protégez ma misérable existence. Merci pour votre douce amitié!

Une poignante douleur serra le cœur du jeune paysan, qui ne dit plus un mot, bien que de temps en temps une larme furtive s'échappât de ses yeux bleus; ce silence dura jusqu'à ce que Léna, ayant terminé son repas, engageât la conversation en ces termes : — Jean, mon bon ami, ne vous attristez pas à cause de moi. Vos larmes me font plus de peine que les coups de votre mère.

— Pardonnez-lui, Léna, pardonnez-lui pour l'amour de moi, car si vous veniez à mourir sans prier pour elle, il n'y aurait plus pour elle de paradis... C'est ma mère pourtant, Léna. Pardonnez-lui donc.

— Je n'ai rien à lui pardonner, Jean. Je ne garde ni haine, ni souvenir de mes douleurs. J'ai déjà tout oublié.

— Ne me trompez pas, Léna. Qui peut oublier des mauvais traitemens de cette espèce?

— Je vous l'ai dit plus d'une fois, et vous ne me comprenez pas, parce que je ne comprends pas moi-même comment je vis. Tandis qu'on me bat et qu'on me maltraite, mon corps souffre bien; mais mon âme reste libre et rêve de choses vagues et inconnues qui passent sous mes yeux et me séduisent. Ces visions sont l'aliment de mon âme; grâce à elles, j'oublie tout; elles me parlent d'une vie meilleure et me font croire que je ne demeurerai pas toujours orpheline. Dieu sera-t-il mon père dans le ciel, ou verrai-je ma mère avant de mourir? Je n'en sais rien.

— Vos parens sont morts, Léna : ma mère me l'a dit souvent; mais ne vous chagrinez pas pour cela. Voyez comme mes bras sont déjà forts. Encore quelques années, et je serai un homme. Oh! vivez jusque-là, Léna! Je travaillerai pour vous du matin au soir, dussé-je être toujours votre valet.

— Mon valet, vous! Ce ne sera pas, Jean. Regardez mon visage, et dites-moi ce que vous voyez dans la pâleur de mes joues?

Le jeune paysan porta les deux mains à son front et dit d'une voix étouffée et avec un douloureux soupir : — La mort! la mort!

Un long silence régna sous les genévriers balancés par le vent; Jean saisit enfin la main de Léna et reprit : — Léna, vous n'avez jamais connu vos parens défunts; depuis l'enfance, vous avez été élevée par ma mère et vous avez enduré plus de maux et plus de chagrins que dix hommes n'en pourraient supporter. Si cela continuait, vous en mourriez, je le reconnais les larmes aux yeux; mais si dès maintenant on vous laissait tranquille, si l'on vous traitait bien, ne vivriez-vous donc pas?

— Vivre? répéta Léna; qui connaît l'heure de sa mort? Je com-

prends ce que vous voulez faire. Pourquoi irriter votre mère et attirer sa haine sur vous à cause de moi?

— Pourquoi! s'écria Jean d'un ton demi-fâché. Pourquoi? oh! je n'en sais rien; mais, croyez-le, si vous avez une idée fixe, un rêve qui vous préoccupe sans cesse, moi aussi j'ai une pensée qui ne me quitte jamais, ni dans les plus rudes travaux, ni dans le plus profond sommeil. Cette pensée, c'est que je dois vous dédommager du mal que ma mère vous a fait. Léna, je ne sais pas parler aussi bien que vous; mais, pour l'amour de Dieu, ne doutez pas de ce que je vous dis : du jour de votre mort, Jean ne travaillera plus, et il sera bientôt au cimetière, couché sous la terre à côté de vous. Et si vous me demandiez pourquoi, je ne saurais vous l'expliquer. Sous ma blouse bat un cœur qui sent vivement : vous êtes une pauvre enfant sans famille, cela me suffit. Vivez donc, Léna, jusqu'à ce que je sois plus âgé : mon travail...

Une voix menaçante se fit entendre dans le lointain : — Ramène la vache, et vite! criait-on.

Jean se leva, jeta à Léna un regard suppliant, et disparut au milieu des aunes en disant à demi-voix : — Je vais à l'instant à la maison. Allez; elle ne vous battra pas!

Léna prit en main le licol de la vache, et gagna à pas lents le sentier qui menait à la ferme.

## III.

Dans le village de Westmal (1) se trouvait une petite forge dans laquelle quatre hommes, le maître et trois ouvriers, étaient occupés à différens travaux du métier. Autant que le permettait le bruit des limes et des marteaux, on parlait de l'empereur Napoléon et de ses hauts faits. Un des ouvriers, à la main gauche duquel manquaient deux doigts, commençait une intéressante histoire du temps des guerres d'Italie, quand deux hommes à cheval s'arrêtèrent devant la ferme, et l'un d'eux cria : — Holà, compagnons! ferrez mon cheval!

Les ouvriers contemplèrent avec curiosité les deux étrangers qui mettaient pied à terre. Il était facile de voir que c'étaient deux militaires, car l'un d'eux avait le visage coupé transversalement par une profonde cicatrice et portait un ruban rouge à sa redingote; l'autre, bien que vêtu d'un costume bourgeois comme le premier, semblait le subordonné de celui-ci, et prit la bride de son cheval en demandant : — A quel pied, colonel?

— Au pied gauche de devant, lieutenant.

(1) Westmal, village situé à quatre lieues d'Anvers, sur la grand'route qui mène à Turnhout, au milieu de la bruyère.

Tandis que l'un des ouvriers installait le cheval, le colonel entra dans la forge, promena autour de lui des regards scrutateurs, et prit en main successivement plusieurs outils, comme s'il se fût efforcé d'en reconnaître quelques-uns. Il eut bientôt trouvé en effet ce qu'il cherchait, et tenant d'une main de lourdes tenailles et de l'autre un marteau, il examina ces objets avec un incompréhensible sourire, ce qui étonna tellement les ouvriers, qu'ils se mirent à le regarder avec stupéfaction.

Sur ces entrefaites, le fer avait été mis au feu, le soufflet gémissait, et d'ardentes étincelles couronnaient les charbons rougis. Les ouvriers se tenaient prêts, la main sur leurs lourds marteaux; le maître tira le fer du feu, et le bruit cadencé des marteaux fit retentir la forge.

Cette joyeuse musique parut émouvoir vivement le colonel; il écoutait, le visage radieux, comme si une symphonie enchanteresse eût frappé son oreille. Cependant, au moment où l'on allait enlever le fer de l'enclume pour l'ajuster au pied du cheval, une expression d'orgueilleux dédain courut sur ses traits; il prit des mains du maître forgeron la pince qui tenait le fer, remit celui-ci au feu et s'écria: — Ce n'est pas cela! Quel fer grossier me faites-vous là? Allons, courage, mes enfans! En avant le soufflet!

Tandis qu'on exécutait respectueusement ses ordres et que chacun le regardait faire avec un étonnement croissant, il ôta son habit et mit à nu ses bras robustes. Lorsque le fer fut chauffé à blanc, il le posa sur l'enclume, saisit le marteau principal, et se mettant en position de diriger l'opération, il dit gaiement aux ouvriers : — Attention, camarades! Je donne la mesure; nous allons forger un fer tel que les chevaux de l'empereur n'en ont pas de meilleur. Allons, en avant, et suivez bien la chanson!

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Façonnons
  Le fer rouge
En bons forgerons,
Et qu'aucun ne bouge
Avant l'œuvre à bout!
Rikke-tikke-tou!

— Eh bien! voyez-moi ce fer!

Les ouvriers considéraient le fer élégant et léger, la bouche béante et tout interdits. Seul, le maître forgeron semblait penser à autre chose, et secouait de temps en temps la tête de l'air d'un homme qui doute. Il se rapprocha de l'étranger, qui avait déjà revêtu son habit; mais quelque attention qu'il mît à le regarder, il ne parut pas le reconnaître.

Le cheval fut bientôt ferré et prêt devant la forge à recevoir son cavalier. Le colonel donna au maître et à chacun des ouvriers une cordiale poignée de main, et déposa deux napoléons sur l'enclume en disant : — Un pour le maître, un pour les ouvriers. Buvez tous gaiement à ma santé! — Après quoi il sauta en selle, et, côte à côte avec son compagnon, gagna l'intérieur du village.

Les deux étrangers avaient à peine disparu au coin de la maison la plus proche, que les ouvriers se tournèrent en même temps vers leur maître et fixèrent sur lui un œil interrogateur. — Colonel! colonel! murmura l'un d'eux; je dis, moi, que le gaillard est forgeron, ou qu'il l'a été. Je suis sûr que vous le connaissez, maître.

— C'est-à-dire, répondit le maître, que je n'ai connu en ma vie qu'un seul homme qui fût capable de forger aussi lestement un fer aussi léger et aussi beau. Et, si je ne me trompe, le colonel n'est autre que Karl van Milgem, qu'on appelait d'ordinaire Rikke-tikke-tak.

— Comment! ce serait le joyeux forgeron de Westmal! dit l'un des compagnons; j'ai beaucoup entendu parler de Karl Rikke-tikke-tak, mais c'était un pilier de cabaret, un ivrogne fieffé qui savait mettre sens dessus dessous tout le village. Le colonel paraît être un homme trop comme il faut. C'est impossible!

Le maître alla s'asseoir sur l'enclume comme un homme qui se dispose à raconter, et dit aux ouvriers : — Camarades, nous avons gagné dix fois notre journée; nous ne travaillerons plus avant le dîner. Écoutez ce que je vais vous dire, et jugez vous-même. Le colonel est certainement Karl van Milgem. Il y a seize ans environ demeurait ici, dans cette même forge où nous sommes, un jeune homme qui avait pour femme la plus jolie paysanne de Moll et des environs. Ils s'aimaient tant l'un l'autre, que tout le village était émerveillé d'un aussi heureux mariage. Karl van Milgem, car c'était lui, travaillait depuis le matin jusqu'au soir, tellement que la sueur lui coulait du front, et les amis l'appelaient Rikke-tikke-tak, parce qu'il chantait toute la journée, en battant l'enclume, cette jolie chanson que le colonel sait si bien. Il était toujours de bonne humeur, joyeux à la réplique, et jamais il ne sortait de sa bouche un mot qui ne fît rire de bon cœur. Aussi n'y avait-il à Westmal aucun homme qui fût aussi aimé de tout le monde que Karl, le gai forgeron. Karl était déjà

marié depuis quelques années sans avoir eu d'enfans, lorsqu'il s'aperçut soudain qu'il serait bientôt père. Sa joie ne connut plus de bornes; la chanson de Rikke-tikke-tak ne cessa plus du matin au soir, et les gens commencèrent à craindre que Karl ne perdît la tête, car il ne se possédait plus de bonheur. Le grand jour parut enfin : Karl devint père d'une charmante petite fille; mais sa pauvre femme, le malheureux! ne s'en releva pas. Elle est enterrée au cimetière; vous savez bien cette place où il y a une petite croix de fer, c'est là. A partir de ce triste moment, Karl ne fut plus le même homme; il laissa le marteau à côté de l'enclume, n'alluma pas deux fois par semaine son feu, et se mit à boire comme s'il eût voulu se faire mourir par la boisson. Toutes ses chansons étaient oubliées, et il menait si mauvaise vie, qu'il était le scandale du village. Quand il rentrait chez lui, ivre et la tête perdue, il se mettait au travail comme un furieux; mais la servante chargée de prendre soin de son enfant connaissait un moyen sûr de le calmer. Elle posait sa petite fille sur ses genoux, et, si ivre que fût Karl, la vue de son enfant l'apaisait sur-le-champ comme par magie. Alors il riait joyeusement comme autrefois, mettait la petite fille à cheval sur sa jambe, la faisait sauter et chantait chaque fois avec un nouveau plaisir sa jolie chanson de Rikke-tikke-tak. Que Karl soit jamais devenu tout à fait mauvais homme, je ne le crois pas; chacun savait assez que la mort prématurée de sa femme tant aimée était la cause de son chagrin et de son ivrognerie, car toutes les fois qu'il lui fallait passer par le cimetière et devant la croix de fer, fût-il ivre à ne pouvoir se tenir debout, des larmes coulaient de ses yeux en présence de tout le monde. C'est pourquoi on avait grande pitié de lui, et les voisins prenaient soin de son enfant pour tout, sans qu'il le sût. Cette vie durait depuis environ trois ans, lorsque Karl tomba fort malade et dut garder le lit assez longtemps. Ses amis, aidés par le curé, avaient si bien su le prêcher pendant sa maladie, qu'il parut entièrement guéri de son goût pour la boisson; mais une autre pensée s'était emparée de lui. Il voulait quitter le village, où la tombe de sa femme frappait trop souvent ses yeux, et sans dire à personne où il se proposait d'aller, il vendit à mon père sa forge telle qu'elle était, emmena un beau matin sa fille, âgée de quatre ans, dans la bruyère, et ne reparut plus, sans que depuis ce temps nous ayons jamais eu des nouvelles de lui ou de son enfant.

— Le colonel est Rikke-tikke-tak, il n'y a pas à en douter, s'écria l'un des ouvriers.

— Certainement c'est van Milgem lui-même, reprit le maître. Il a pris en main beaucoup d'outils; tous ceux que mon père ou moi avons faits ou achetés, il les remettait en place avec indifférence; mais ceux

qui restent encore de la forge de Rikke-tikke-tak, il les examinait avec émotion. Vous l'avez sans doute remarqué, et puis son parler campinois, son adresse à forger, et surtout sa chanson!... Oui, oui, c'est un garçon de notre village... Qui dirait cela? un colonel!...

Tandis qu'on continuait à la forge de raisonner sur Karl Rikke-tikke-tak, les deux étrangers étaient allés à l'auberge de *la Couronne*, avaient mis leurs chevaux à l'écurie, et pris eux-mêmes quelque nourriture; après quoi le colonel quitta seul l'auberge, suivit à pied la grande route et alla frapper à la porte du secrétaire de la commune. Il fut introduit dans une petite chambre à part, et attendit assez longtemps avant que le secrétaire revînt des champs et ouvrît la porte de la chambre avec une profonde et cérémonieuse révérence, en disant : — Monsieur le colonel van Milgem, je suis votre très humble serviteur. Pardonnez-moi si...

Le colonel coupa court à ses politesses en lui prenant affectueusement la main.

— Eh bien! mon ami, lui dit-il, qu'avez-vous appris? Ma fille est-elle découverte?

— Non, monsieur le colonel, pas encore, répondit tristement le secrétaire.

— Malheur! s'écria l'officier en se frappant le front avec découragement, faudrait-il donc renoncer à tout espoir?

— Monsieur le colonel, reprit le secrétaire, veuillez écouter mes explications, et vous verrez que, loin que nous devions perdre tout espoir, nous sommes vraisemblablement près de découvrir la vérité. Lors de votre dernière visite, vous m'avez laissé assez d'argent pour ne rien épargner en recherches, et croyez que je n'ai rien négligé pour me rendre digne de votre bienveillance et mériter les mille francs que vous m'avez promis. Voici ce que j'ai appris. Lorsque Karl van Milgem (ici le secrétaire s'inclina profondément devant le colonel) s'éloigna de Westmal avec son enfant âgée de quatre ans, il ne dit à personne où il avait l'intention d'aller; peut-être l'ignorait-il lui-même. J'ai appris ensuite par vous, et mes recherches ont confirmé vos renseignemens, qu'à Weelde, au-dessus de Turnhout, il confia son enfant à un vieux maître d'école, un certain Pierre Driessens qui vivait avec sa femme, en dehors du village, dans l'isolement et à l'écart. Karl van Milgem avait donné au père nourricier de son enfant une petite cassette en fer où était renfermé le prix de la vente de sa forge, cassette que les deux vieilles gens étaient autorisés à ouvrir en cas de besoin, afin que ni l'enfant ni eux-mêmes ne vinssent à manquer de rien. Karl van Milgem gagna ensuite la Hollande, où, selon l'opinion générale, il a dû prendre du service sous les ordres du général français Pichegru. Toujours est-il que depuis ce

temps il ne s'est plus informé de son enfant : c'est ce que m'ont dit les gens de Weelde qui ont connu Pierre Driessens.

— Les gens ne savent ce qu'ils disent, mon ami, dit le colonel en l'interrompant; j'ai écrit deux fois d'Égypte pour m'enquérir de ma fille. Mes lettres sont demeurées sans réponse, et quand, après la mort de Kléber, je revins en France et qu'il me fut enfin permis de venir voir mon enfant; quand, le cœur palpitant, je franchis la bruyère et atteignis le lieu où j'avais laissé ma fille, je ne trouvai qu'un monceau de cendres. Vous dire ce que je ressentis à cette terrible vue est impossible : vous avez des enfans... Heureusement j'appris de la bouche de quelques paysans que Pierre Driessens avait échappé à l'incendie avec la petite Monique, et était parti pour aller en quête d'aumônes.

— C'est vrai, monsieur le colonel; la femme de Pierre Driessens fut brûlée; lui seul, avec la petite Monique sur le dos et une cassette de fer sous le bras, sortit sain et sauf des flammes. Il obtint ensuite une belle lettre pour aller mendier (1), et se mit en route avec son enfant adoptif pour chercher du secours dans les villages. Je tiens de bonne source qu'on l'a vu avec la petite Monique mendiant à Ravels, à Merxplas, à Beerse, à Arendonck, à Réthy; mais, à partir de ce dernier village, il était seul : on l'a vu sans la petite Monique à Meerhout, Olmen, Balen et Moll, où il tomba malade et mourut. Depuis avant-hier seulement, je connais le lieu et le jour de son décès; le secrétaire de la commune de Moll m'a envoyé l'acte qui le constate, et il ajoute qu'on n'a rien trouvé dans les effets de Driessens qui puisse mettre sur la voie de l'enfant, qu'il sait que je cherche sans relâche. Il ne parle pas non plus de la cassette de fer. Croyez-vous, monsieur le colonel, que Pierre Driessens fût capable de faire du mal à votre enfant ou de l'abandonner sur la bruyère ou dans les bois?

— Oh! jamais! répondit le colonel; il avait été mon maître d'école et est toujours demeuré mon meilleur ami. Lorsque je vins à lui avec mon enfant et lui exprimai l'intention de me rendre en Hollande pour servir sous Pichegru, comme vous l'avez rappelé, lui-même me supplia de laisser chez lui ma petite Monique, autant pour la distraction de ses vieux jours que pour le bien-être de l'enfant, que sans cela j'eusse dû confier à des mains étrangères. Je suis sûr qu'au pis aller il aura laissé Monique à de braves gens et aura remis, c'est mon avis, la cassette à ceux-ci.

— C'est aussi ma conviction, monsieur le colonel, et comme mes renseignemens me font penser que Monique doit se trouver entre

(1) Pièce délivrée par des personnes recommandables aux malheureux ruinés par un incendie ou d'une indigence notoire, pour leur servir de recommandation et d'attestation auprès de ceux dont ils vont solliciter la charité.

Réthy et Meerhout, j'étais décidé à aller à Moll demain, et à parcourir tous les villages et toutes les fermes des environs.

— Eh bien! faites cela, mon ami, vos peines ne resteront pas sans récompense. J'ai encore quelques jours à ma disposition, et je veux essayer si je ne puis vous aider dans vos recherches. Ce soir, nous couchons à Lichtaert, et demain, vers midi, nous serons chez le secrétaire de Moll pour nous y concerter avec vous sur ce qu'il y a à faire. N'épargnez pas l'argent, mon ami, prenez une bonne voiture et ne vous fatiguez pas inutilement pour moi. A demain donc, et que Dieu nous donne la chance de réussir!

En disant ces mots, le colonel se leva, serra la main du secrétaire et regagna l'auberge de *la Couronne*. Une heure après, deux cavaliers prenaient au galop le chemin de Lichtaert.

## IV.

Le lendemain, de bonne heure, le colonel et son compagnon suivaient le sentier capricieux qui mène, à travers la bruyère, de Lichtaert à Moll.

Le soleil brillait de tout son éclat dans le ciel bleu, et faisait monter de la plaine sablonneuse des vapeurs ondoyantes qui la faisaient ressembler à un ardent océan de flammes blanchâtres et presque incolores. Le parfum particulier à la bruyère et l'odeur des feux de *sarts* (1) inondaient l'atmosphère; les grillons chantaient leur monotone chanson, et mille autres petits animaux fourmillaient dans la bruyère fleurie. Tout cela agit sur le colonel avec une irrésistible puissance: c'est au milieu de cet air tant aimé qu'il avait passé ses plus belles années; tout, autour de lui, tout, jusqu'au brin d'herbe maigre et chétif, réveillait au fond de sa mémoire d'émouvans souvenirs. Aussi chevauchait-il, la tête penchée, devant son compagnon, et laissait-il flotter la bride de son cheval en gardant le plus profond silence.

Pendant plus d'une heure, le jeune lieutenant respecta ce silence de son supérieur, mais il finit cependant par rapprocher son cheval du sien, et, cherchant à distraire sa douleur: — Colonel, dit-il, chassez donc votre tristesse. Je conçois très bien le désir que vous éprouvez de retrouver votre enfant; mais un homme comme vous, qui cent fois a vu en face l'ennemi et la mort sans trembler, doit-il se laisser abattre par une douleur vulgaire?

(1) Les *sarts* sont des gazons de courte bruyère qu'on détache du sol avec la bêche, et qui sont réunis en monceaux sur toute l'étendue des plaines campinoises. Ces *sarts* sont brûlés comme de la tourbe, et répandent dans l'air une odeur particulière qui, lorsque le temps est favorable, annonce à une distance étonnante le pays de la bruyère. Quiconque a habité la Campine pendant quelque temps, s'en éloignât-il ensuite pendant vingt ans et plus, n'oublie jamais cette odeur des *sarts*.

— Une douleur vulgaire! répondit le colonel. En effet, Adolphe, c'est une douleur vulgaire, mais elle n'en est pas moins profonde pour cela. Comprenez bien ceci, mon ami : dans ma vie entière, je n'ai jamais aimé qu'une seule femme. Bien qu'elle ne fût qu'une paysanne, son souvenir me poursuit partout, même sur le champ de bataille. Elle est morte, la pauvre Barbe! mais elle m'a laissé un enfant, gage de notre amour, qu'elle m'a donné au prix de sa vie. Et craindre que cet unique fruit de notre union soit réduite à mendier pour vivre, à souffrir la faim et l'injure, tandis que j'ai les moyens de la rendre heureuse! savoir que du haut du ciel Barbe me demande peut-être compte de son enfant!...

— Colonel, colonel, dit le lieutenant, vous poétisez trop votre douleur : ce n'est pas le moyen de la diminuer. Considérez donc les choses avec sang-froid. A coup sûr, un soldat a toujours assez de puissance sur son âme pour se consoler d'un malheur, fût-il plus grand encore que le vôtre.

— Croyez-vous donc, Adolphe, répliqua le colonel, que l'on cuirasse de fer son cœur aussi facilement que sa poitrine? Vous vous trompez... Je sais que vous vous imaginez être insensible, et vous en semblez même tout fier... Vous n'en êtes pas moins le jouet d'une illusion. Il y a six ans, n'est-ce pas, que vous avez quitté votre village? Eh bien! parlez franchement : si vos yeux découvraient tout à coup là-bas, à l'horizon, la chaumière qu'habite votre vieille mère, pleureriez-vous ou non?

Le jeune lieutenant garda quelques instans le silence, et répondit en baissant les yeux, comme s'il eût été honteux de son aveu : — Colonel, je tomberais à genoux et je pleurerais!

— Ah! vous devez alors comprendre facilement que je m'abandonne tout entier à l'espoir de retrouver ma fille, et que je fondrais en larmes, si Dieu m'accordait ce bonheur. Sachez-le, Adolphe, je n'ai plus ni mère, ni père, ni frère... pas un parent même! Un seul être au monde se rattache à moi par les liens du sang et par le souvenir; cet être, c'est l'enfant de la pauvre Barbe. En mourant, elle le déposa dans mes bras, et me dit à l'heure de l'agonie : Oh! je t'en supplie, mon ami, aime-la toujours!

La voix du colonel était si étouffée en prononçant ces mots, que le lieutenant, par respect pour son émotion, demeura en arrière et se tint silencieusement à quelque distance de lui. Peu de temps après, le colonel ralentit lui-même le pas de son cheval, et attendit son compagnon. Puis, étendant la main en avant, il dit, profondément ému : — Adolphe, si vous posiez la main sur mon cœur, vous sentiriez avec quelle force le sang se précipite dans mes veines. Ne vous étonnez pas, mon cher ami, de ce que mes yeux se remplissent de

larmes. Voyez-vous là-bas, au-dessus des genévriers, ce hêtre gigantesque qui élève au bord du ruisseau sa cime majestueuse? Cet arbre a entendu ma première parole d'amour... Sous son ombre, une tremblante jeune fille reçut mon timide aveu. Tout me connaît ici : l'herbe, la bruyère, le ruisseau, les arbres; tout me salue dans un langage émouvant. Allons, mettons pied à terre : je veux voir si l'écorce du hêtre a gardé la marque qu'y a gravée notre amour!...

Ils menèrent pendant quelque temps leurs chevaux par la bride, jusqu'à ce que, ne pouvant avancer plus loin avec leurs montures, ils les attachèrent à deux arbres et sautèrent au-delà du ruisseau. Arrivé devant le hêtre, le colonel joignit les mains, courba la tête, et contempla le signe gravé qui rayonnait à ses yeux comme un salut de Barbe.

Soudain, comme si une mystérieuse secousse l'eût frappé, il tressaillit et prêta l'oreille à un bruit lointain. Le lieutenant, effrayé du brusque mouvement du colonel, mit involontairement la main au côté habitué à porter l'épée; mais un signe impératif lui ordonna le plus profond silence.

Au-delà des aunes qui s'étendaient au bord du ruisseau retentissaient des sons doux et argentins, et bientôt l'on entendit distinctement une voix, qu'on eût dit une voix d'enfant, chanter :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Le colonel demeura toujours immobile, bien que la voix lointaine se tût. Il attendait vraisemblablement un second couplet. N'entendant rien, il chanta lui-même avec une douceur singulière :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Façonnons
  Le fer rouge
En bons forgerons,
Et qu'aucun ne bouge
Avant l'œuvre à bout!
Rikke-tikke-tou!

Rien ne répondit à sa voix : la haie d'aunes demeura muette. Il courut au lieutenant, l'entraîna par la main, et lui dit d'une voix altérée : — Venez, venez, mon ami! Je suis tout tremblant, je ressens une mortelle émotion. C'est Barbe que vous venez d'entendre, c'est

sa voix, c'est sa chanson!..... Que me réservez-vous, ô mon Dieu?

Tout à coup le colonel arrêta son compagnon, et, sans parler, lui montra une jeune fille assise sur l'herbe, au pied d'un massif de genévriers. Elle semblait ignorer qu'on l'épiât, car ses grands yeux regardaient fixement dans la direction du hêtre, et les doigts de sa main droite étaient posés devant sa bouche entr'ouverte, comme si elle eût voulu écarter d'elle tous les bruits de la lande pour n'en percevoir qu'un seul.

Le colonel fit un mouvement pour se rapprocher d'elle, et seulement alors elle s'aperçut avec effroi que des personnes inconnues la considéraient attentivement. Cependant sa crainte disparut à l'instant, et un indéfinissable sourire brilla dans son regard à l'adresse des deux étrangers.

Vaincu par l'impatience, le colonel courut à la jeune fille, s'agenouilla auprès d'elle, prit une de ses mains, et lui demanda d'une voix tremblante : — Mon enfant, quel est votre nom?

— Léna, répondit-elle.

Un cri douloureux s'échappa du sein du malheureux officier; il s'écria avec désespoir : — Léna? O mon Dieu, ce n'est pas elle!

Des larmes jaillirent de ses yeux, et il cacha son visage dans ses mains. Le jeune lieutenant voulut le relever, mais le colonel le repoussa doucement; il lui fit signe qu'il voulait qu'on le laissât s'abandonner librement à sa douleur.

Léna considéra alternativement les deux inconnus d'un air interrogateur, jusqu'à ce qu'elle entendît et vît celui qui s'était agenouillé pleurer amèrement. Alors elle prit elle-même la main du colonel, et dit d'une voix pleine d'une douce commisération : — Qu'est-ce qui cause votre chagrin, monsieur? La chanson de Rikke-tikke-tak vous fait-elle de la peine? Je ne la chanterai plus.

Le colonel, saisi par le son de sa voix, essuya vivement ses larmes, et se rapprochant davantage encore de la jeune fille, lui demanda d'une voix rapide et pleine d'anxiété :

— Dites-moi, ma fille, qui vous a appris cette chanson?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec douceur; je la sais depuis bien longtemps, mais je ne saurais dire depuis quand.

— Ne vous souvenez-vous pas, mon enfant, que lorsque vous étiez toute jeune, vous entendiez toujours comme un bruit de marteaux frappant tour à tour sur l'enclume?

Léna ne répondit rien à cette question, mais ses yeux s'ouvrirent tout grands, et elle porta la main à son front comme si elle eût voulu en dégager un souvenir.

— Écoutez, dit le colonel plus rapidement encore, écoutez si vous n'avez pas souvent entendu ceci?

Et frappant du manche de sa cravache la paume de sa main, il imita le trépignement des marteaux sur l'enclume, et chanta :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Façonnons
Le fer rouge
En bons forgerons,
Et qu'aucun ne bouge
Avant l'œuvre à bout!
Rikke-tikke-tou!

La jeune fille se mit à trembler de tous ses membres jusqu'à la fin du couplet, et s'écria alors avec un transport de joie : — Oui, oui, Rikke-tikke-tak!

Et elle frappa des mains aussi sur le rhythme de la chanson.

— Ne vous souvenez-vous pas, ma fille, qu'un homme vous faisait danser sur son genou sur l'air de Rikke-tikke-tak?

Léna posa un doigt sur sa bouche et ferma les yeux. Après un instant de silence, elle répondit à mi-voix, comme si elle doutait : — Cet homme... cet homme... c'était mon père!

A ce mot, un frisson subit parcourut tout le corps du colonel; il ouvrait déjà les bras pour embrasser Léna, mais il se contint encore et demanda : — O mon enfant, votre nom est-il bien Léna? Réfléchissez un peu... Ne savez-vous pas le nom que l'homme vous donnait quand vous alliez à cheval sur son genou?

Léna fixa les yeux sur le sol, et songea un instant, puis elle dit d'une voix hésitante : — Il disait : Chère... chère Monique!

— Ma fille! ma fille! s'écria le colonel avec tant de violence, qu'on eût pu l'entendre de loin, et il enferma Monique dans ses bras.

La jeune fille leva lentement vers lui ses yeux noirs, lui sourit doucement, et, succombant à l'émotion, s'affaissa bientôt sur le sein palpitant de son père.

Une heure après, le colonel, donnant le bras à sa fille, s'éloignait du massif d'aunes, et prenait le chemin de Moll; le lieutenant montait l'un des chevaux et conduisait l'autre par la bride. Le pâle visage de Monique était coloré d'une légère rougeur semblable à celle qui teint les pétales de certaines roses blanches; elle ne pouvait détourner les yeux de son père, et lui souriait avec bonheur; lui, il caressait la tête et les épaules de la jeune fille, et souvent l'arrêtait pour poser un baiser sur son front.

Ils marchèrent ainsi à travers la bruyère, faisant de fréquentes haltes jusqu'à ce qu'ils aperçussent à leur droite la ferme solitaire, et ne pussent faire un pas de plus sans s'éloigner de celle-ci.

L'intention formelle du colonel était de ne pas mettre le pied dans

cette maison, où sa malheureuse fille avait subi un si long martyre; il voulait surtout s'épargner la vue de la méchante femme qui avait changé le nom de l'enfant qu'on lui avait confiée, pour s'approprier la cassette de fer et la somme qu'elle renfermait. Aussi tira-t-il avec une sorte d'impatience la main de Monique, et s'efforça-t-il, par de douces paroles et de tendres caresses, de captiver son attention et de la détourner de la ferme. Sans doute Monique lui avait tout raconté, et lui avait parlé avec un amour ingénu du jeune paysan qui l'avait si fidèlement et si généreusement protégée et aimée. Le colonel présumait bien qu'elle ne se séparerait pas sans chagrin de celui qui avait été pour elle un frère et un consolateur dans ses amères souffrances; mais, quelque fervente que fût la reconnaissance avec laquelle Monique avait parlé de Jean, son père n'en ressentait pas moins une profonde répulsion pour le fils d'une femme aussi cruelle que la fermière, et il eût volontiers brisé pour jamais toute relation avec la méchante famille.

Malgré la sollicitude inquiète de son père, Monique s'arracha soudain de ses bras, tourna les yeux vers la ferme et s'arrêta immobile. Le colonel respecta quelque temps sa profonde émotion, mais bientôt il vit des larmes abondantes s'échapper de ses yeux, et lui dit :

— Chère Monique, se peut-il que tu t'affliges de quitter un lieu où l'on t'a fait tant de mal?

— N'en mourra-t-il pas? dit-elle d'une voix étouffée.

— Ne songe pas à cela, mon enfant. Ton éloignement l'attristera peut-être d'abord, mais il se consolera bientôt et t'oubliera.

Un feu étrange brilla dans le regard de la jeune fille. — M'oublier? s'écria-t-elle; lui, oublier sa sœur! Oh! si je pouvais le revoir une fois encore! Tenez, tenez,... le voilà! Jean! Jean!

Et, rapide comme une flèche, elle courut à travers la bruyère vers le jeune paysan, qu'elle avait vu au loin passer au milieu des aunes. Elle s'élança vers lui les bras ouverts en s'écriant : — Jean, je pars,... je m'en vais loin, loin d'ici...

Le jeune homme la contemplait avec étonnement et semblait ne pas la comprendre. Elle pourtant, montrant du doigt la bruyère : — Voyez! mon père vient là-bas, dit-elle. C'était la voix qui parlait toujours en moi.

— Ce riche monsieur, votre père? murmura Jean avec une émotion croissante.

— Oui, et je ne m'appelle plus Léna; mon nom est bien plus beau : Monique!

Le jeune paysan, qui comprenait seulement toute l'étendue de son malheur, se prit à trembler comme un roseau, et, muet, promena des yeux égarés du colonel à la jeune fille. Bientôt il saisit convulsi-

vement d'une main le tronc d'un aune et y appuya la tête et les épaules en pleurant à chaudes larmes.

Monique comprit la douleur qui devait briser son cœur; elle jeta les bras au cou de Jean, détacha avec une douce violence sa tête du tronc de l'arbre, et posa, pour la première fois de sa vie, un ardent baiser sur le front du jeune homme. — Jean, s'écria-t-elle, ne sois pas triste, je reviendrai, bien sûr! Va, je souffre aussi de te quitter!

Ces témoignages d'amour parurent donner plus de force au jeune homme. Avec une tristesse plus calme, il contempla la jeune fille en pleurs, qui avait toujours le bras passé autour de son cou; mais l'arrivée du colonel interrompit l'effusion de leurs sentimens réciproques. Le père ne vit dans cette scène qu'un épanchement d'amitié entre deux enfans. Il s'approcha du jeune paysan, et, lui prenant la main : — Jean Daelmans, lui dit-il, je vous remercie de la bonne amitié que vous portez à ma fille. Si vous avez jamais besoin d'un protecteur, vous en trouverez toujours un en moi. Nous partons pour Moll, et de là pour la France. Ne vous affligez pas, mon garçon, du bonheur de Monique : ce ne serait pas bien de votre part. Venez tout à l'heure à Moll, à *l'Aigle;* vous pourrez encore y passer quelques heures avec Monique. Je veux en attendant vous donner une légère récompense...

En disant ces mots, il mit dans la main du jeune paysan quelques napoléons. Au lieu de paraître reconnaissant, Jean jeta un regard de colère au colonel, et sembla comprendre à peine ce qui se passait.

— Et maintenant partons, Monique, dit le colonel à sa fille; il faut nous hâter. Modère ta douleur : à Moll, vous vous retrouverez encore ensemble assez longtemps.

Monique, les yeux brillans de larmes, saisit la main de son ami, et dit en s'éloignant à pas lents : — A bientôt donc, Jean, à bientôt!

Le jeune paysan baissa les yeux et demeura un instant immobile. Lorsqu'il releva la tête, le colonel et Monique étaient hors de sa vue. Alors seulement il sentit dans sa main quelque chose de lourd; il considéra les pièces d'or avec un méprisant sourire, et les jeta loin de lui dans la bruyère. Il se laissa tomber au pied de l'arbre, et cacha son visage dans ses deux mains.

Quelques jours plus tard, une belle chaise de poste quittait le village de Moll. Trois personnes s'y trouvaient, un militaire aux traits graves et imposans, une charmante jeune fille et un jeune officier.

## V.

Dans une heure, le soleil inondera la bruyère de ses rayons, déjà l'horizon s'illumine et les ténèbres se replient vers l'occident; mille

bruits indéfinissables annoncent le réveil de la nature. Dans la chambre de la ferme isolée, l'horloge poursuit son incessant tictac; rien n'y trouble encore le morne silence de la nuit; le foyer est glacé.

Dans un coin, à demi perdu dans les ténèbres, se trouve un rouet; la quenouille est encore chargée de lin finement sérancé, dont le fil est intact, comme si la fileuse venait de la quitter.

A deux ou trois pas du rouet, une forme humaine se dessine dans l'ombre : c'est un jeune homme assis, qui contemple l'instrument avec une étrange expression. Les bras croisés sur la poitrine et la tête courbée, il porte alternativement son regard absorbé du rouet à la chaise voisine. Son visage porte les signes d'une profonde tristesse : un feu sombre rayonne dans ses yeux, comme si le désespoir habitait son cœur, et pourtant un sourire fugitif apparaît par momens sur ses lèvres. Qui l'eût vu ainsi eût pensé qu'une fileuse invisible était assise au rouet, et que le jeune homme avait avec elle, dans le langage des yeux, un émouvant entretien. Des sons si doux que le silence nocturne n'en est pas troublé flottent dans la chambre. Le jeune homme pose le doigt sur ses lèvres et semble écouter, bien que ce soit lui-même qui chante, sans en avoir conscience :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Il se lève, prend en main une houlette, et sort à pas lents de la chambre. Le voilà qui marche rêveur au milieu des aunes; il s'arrête, cueille une fleur, la regarde en souriant, l'effeuille et laisse distraitement les pétales tomber sur le sol. Il atteint le bord du chemin, contemple les légers monticules de sable qui s'élèvent au-dessus de la bruyère; ses yeux se remplissent de larmes : il s'assied et pleure amèrement. Il se relève encore, va plus loin jusqu'à un hêtre gigantesque, dans le voisinage duquel quelques genévriers au sombre feuillage élèvent leur cime vacillante. Là, il demeure quelques instans, oublieux de lui-même, et il écoute comme si une voix mystérieuse, venant de l'arbre, lui parlait; un doux chant monte de son cœur à ses lèvres. Sous l'ombre des genévriers murmure la chanson :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
Forgerons,
En cadence,
Forgerons, frappons!

Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Ce rêve aussi s'achève. Le jeune homme, tout songeur, quitte le hêtre et s'avance dans la bruyère. Il gravit un coteau sablonneux; parvenu au sommet, il enfonce devant lui sa houlette dans le sable, en pose l'extrémité sur son épaule, y appuie son bras droit, et demeure immobile comme une statue. Son œil est dirigé vers un point bleuâtre qui apparaît au dernier plan du lointain horizon, et d'où part un chemin tortueux qui sillonne la bruyère de ses courbes capricieuses et vient se perdre à peu de distance du coteau.

Que peut attendre là le mélancolique adolescent? Qu'espère-t-il que lui amènera le sentier de la bruyère? Vers qui le vent porte-t-il les soupirs pénibles et étouffés qui s'échappent de son sein? Écoutez: lui-même le dit, car ses soupirs se transforment en un mot, en un nom prononcé avec amour, avec douleur : — Léna!... Monique!...

Derrière lui, une jeune paysanne gravit la colline; arrivée près du jeune homme, elle dit d'un ton aigre : — Jean, il faut venir à la maison!

Il tressaille, se retourne, et jette un regard de reproche sur celle qui vient troubler sa rêverie. Toutefois sa physionomie devient bientôt calme et indifférente; il descend le coteau en disant : — Je viens, sœur!

Tandis qu'il la suit la tête penchée, la jeune fille lui adresse ces paroles : — C'est une belle vie que tu mènes avec tous tes caprices! Tu penses sans doute que le pain se gagne en rêvant! Depuis trois mois, te voilà fou comme cette fainéante Léna, qui est partie avec son père, à ce qu'on dit! Tu peux te vanter d'avoir bien appris d'elle ses sottises! Tu es là-haut à bâyer aux corneilles du matin au soir et par tous les temps... A ta place je serais honteux! Tu laisses notre mère malade se démener dans son lit, et tu vas ton train! Si cela continue, la ferme sera bientôt à rien, nous sur la paille et toi à Gheel (1).

Jean ne répondit rien à ces reproches et parut même ne pas les entendre. Il laissa dire sa sœur sans s'émouvoir le moins du monde de ses paroles, et la suivit ainsi, avec une apparente indifférence, jusqu'à la ferme.

## VI.

Une après-dînée, Jean se retrouvait rêveur devant le hêtre, et contemplait des marques gravées depuis peu dans l'écorce lisse de l'arbre. Le pauvre jeune homme avait l'air maladif et languissant; un ton

(1) Village de la Campine où l'on envoie en traitement la plupart des fous du pays.

mat et livide avait remplacé sur son visage le teint vermeil de la jeunesse; ses yeux avaient le morne éclat du regard de l'insensé, et sa tête s'inclinait avec abattement sur l'épaule gauche.

Après être resté plus d'une demi-heure sans bouger, il entendit derrière la bordure d'aunes les feuilles sèches craquer sous un pas d'homme; en se retournant, il vit le vieux curé de Desschel qui s'approchait de lui. Il fit un visible effort pour donner à ses traits leur expression habituelle et insouciante; il salua le prêtre en essayant de sourire, mais, hélas! ce sourire n'annonçait que la souffrance et de navrantes douleurs.

Le curé lui fit signe de s'asseoir sur l'herbe, lui prit la main, et le regardant avec une expression de pitié profonde, il lui dit d'un ton grave : — Jean, est-ce ainsi que vous tenez votre promesse? Encore, toujours sous le hêtre! Voulez-vous donc que votre mère accomplisse sa menace et fasse abattre l'arbre pour vous guérir?

A ces mots, le jeune homme tressaillit convulsivement, et, fixant sur le prêtre un regard étincelant, il s'écria : — Comment! abattre l'arbre... abattre le hêtre? Oh! non, non, mon père, je tuerais les ouvriers!

Cette sortie surprit le bon curé, qui souvent s'était efforcé, par de sages conseils, de faire oublier à Jean l'objet de sa tristesse, et qui pensait avoir déjà gagné du terrain. Il répondit sans colère et d'une voix toute paternelle :

— Jean, mon fils, c'est un péché que de parler ainsi. Votre mère a dit cela à la volée, et, vous le savez bien, toutes ses paroles ne sont pas Évangile; mais que vous, qui avez du cœur et de l'esprit, vous vous laissiez emporter, à propos de choses aussi frivoles, par un rêve insensé, jusqu'à des menaces de mort, je ne le comprends pas, et cela me fait grande peine. Ai-je mérité que vous me répondiez ainsi?

— Pardonnez-moi, mon père, dit le jeune homme, dont les yeux annonçaient un sincère repentir. Je sais que vous ne souhaitez que ce qui me serait bon et profitable; mais il y a dans mon cœur quelque chose d'incompréhensible, et qui est plus puissant que votre parole et que ma volonté.

— Jean, il est écrit : *Celui qui cherche le danger y périra,* et il en est ainsi de vous, mon ami. Si vous ne vous complaisiez pas dans des rêveries qui paralysent votre corps par le défaut de mouvement, si vous travailliez aux champs, comme c'est votre devoir, vous oublieriez bientôt la cause de vos chagrins; la santé et le courage vous reviendraient; et vous seriez en état de travailler pour votre mère malade. Mais non, vous passez toutes vos journées sous cet arbre ou sur le coteau, et vous êtes non-seulement un grand pécheur en ne remplissant pas vos devoirs envers Dieu et envers votre mère, mais

encore vous êtes un insensé, un fou, qui se nourrit de l'espoir d'une chose impossible et qui donne sa vie pour une vaine chimère.

— O mon père, après son départ, longtemps encore j'ai été actif et laborieux, — je ne venais ici alors qu'avant et après les heures de travail. J'espérais aussi que je pourrais l'oublier. Hélas! son image me suivait partout. A la charrue, elle murmurait mon nom à mon oreille; à la grange, les fléaux chantaient son cher *rikke-tikke-tak*, dans le chant des oiseaux, j'entendais sa voix; tous les bruits, toutes les voix de la nature criaient : Monique! Monique! A quoi donc me servait le travail? Savais-je ce que je faisais? Oh! non, mon père, cela ne me servait de rien. Le sommeil même était pour moi une vie plus complète que celle du jour : j'y trouvais des consolations, je la voyais, je m'entretenais avec elle; mais de repos, je n'en goûtais jamais. Maintenant je ne puis plus travailler, quand même je le voudrais : je suis faible et malade.

Le curé hocha la tête et garda quelque temps le silence; après quoi, prenant de nouveau la main du jeune homme : — Allons, Jean, il faut me dire si vous voulez, oui ou non, demeurer dans l'état où vous êtes. Il est certain, et vous le savez, que Monique ne reviendra jamais ici, et revînt-elle, ce serait pire encore : elle est une riche demoiselle, et vous un fils de paysan. Votre maladie est donc une véritable folie.

— Ah! pourrai-je jamais l'oublier, mon père?

— Le désirez-vous sincèrement?

— Je le désire du fond du cœur, mon père, car depuis longtemps mes rêves ne sont que fiel et amertume. Le désespoir remplit mon âme.

— Eh bien! montrez que vous avez vraiment du courage et que vous voulez guérir. Satisfaites au vœu de votre mère; suivez mon conseil : allez à Malines!

— J'en mourrais, mon père.

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi? Mon père, il y a quelques mois, je suis allé à Bruxelles, et j'ai dû y passer huit jours. Quelles souffrances inouïes j'y ai endurées!

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais vous le dire. Quand il me fut permis de revenir, je marchai nuit et jour, sans repos. Quand, pour la première fois, le vent m'apporta l'odeur des feux de *sarts*, je fus si ému, que je me mis à pleurer comme un enfant; plus loin, au milieu de la première sapinière, je me jetai à genoux par terre et remerciai Dieu à haute voix de ce que je pouvais revoir mes sapins bien-aimés. J'ai mangé de la première bruyère que j'ai vue; j'ai pressé sur mon cœur la plante

chérie, — et en arrivant ici, je n'allai pas directement à la maison : je vins d'abord embrasser le hêtre mon ami, et c'est les larmes aux yeux que je parlai aux genévriers comme si c'étaient des gens... Et vous me proposez de passer six ans loin de ma bruyère!... Impossible!

— Mon fils, je sais pourquoi plus qu'un autre vous aimez la bruyère; mais c'est justement cette cause qu'il nous faut détruire. Mieux qu'un travail corporel, l'étude chassera de votre esprit l'image qui vous poursuit, et la conviction que vous êtes destiné à vous consacrer tout entier au service de Dieu parviendra à triompher de vos rêveries mondaines, n'en doutez pas.

Le prêtre donna à sa voix un ton solennel et à demi fâché qui fit une profonde impression sur le jeune homme. — Je dois faire parler, reprit-il, d'autres motifs encore pour vous ramener à de meilleures pensées. Jean, vous vous tuez vous-même, car vous épuisez votre vie en vous abandonnant à une tristesse continuelle. Croyez-vous que Dieu vous pardonne votre coupable folie, si vous y persévérez jusqu'à la mort? Dans votre fatal égarement, vous ne songez qu'à une seule chose. — S'éveille-t-il jamais dans votre esprit une pensée qui monte vers le ciel? Sont-ce de véritables prières, celles que vos lèvres profèrent, tandis que vos pensées insultent à Dieu, et que vous adorez une créature dans le temple même du Seigneur? Et songez-y bien, la tombe s'ouvre devant vous; vous livrez votre âme au démon, et le feu éternel sera la punition de votre oubli insensé des choses du ciel!

Les paroles du prêtre, prononcées avec une sombre conviction, avaient vivement ému le jeune homme. Il sentait bien que le curé lui avait dit de terribles vérités, et il tremblait encore après la menaçante prédiction. Il resta quelque temps muet, les yeux baissés, et relevant enfin la tête comme quelqu'un qui a pris une pénible résolution : — Eh bien! mon père, dit-il, soit! j'irai à Malines.

— Demain? demanda le curé avec joie.

— Demain déjà? répliqua le jeune homme, demain quitter ma bruyère! et peut-être pour toujours!

— Jean, ne dites donc pas des choses si peu sensées! répondit le prêtre. Chaque année vous viendrez visiter votre mère plusieurs fois, et, pendant les vacances, vous reverrez à loisir votre bruyère. Et puis, quand vous serez prêtre, vous pourrez être placé dans un village de la Campine, et là vous passerez une vie calme et paisible sous le ciel de la bruyère... Demain, n'est-ce pas?

— Eh bien! demain. C'est dit! s'écria le jeune homme d'une voix si déchirante, qu'elle retentit au-delà des aunes. Demain, demain!

Et il porta les deux mains à ses yeux, d'où s'échappa un torrent de larmes.

Une demi-heure après, la main dans la main du curé, il s'en allait vers la ferme.

## VII.

Lorsque Monique quitta la bruyère pour la France, une joie profonde remplissait son cœur; son rêve était réalisé : elle avait trouvé celui dont, pendant tant d'années, son regard avait épié la venue du haut de la colline sablonneuse. Tout entière à l'amour de son père, choyée sans cesse par ses tendres caresses, elle oublia peu à peu que quelqu'un dans la ferme solitaire devait se désoler de son départ, et bientôt le souvenir de sa vie passée et de celui qui, dans son malheur, avait été pour elle un protecteur et un ami, ce souvenir, disons-nous, parut s'être entièrement effacé de son âme.

Arrivée à Paris avec le colonel, on lui donna les meilleurs maîtres, et comme elle avait une belle intelligence et se voyait encouragée par les éloges continuels de son père, elle sut, en quatre années, tout ce qu'a besoin de savoir une fille élevée pour briller dans le monde, si la nature l'a douée de beauté.

Bientôt un doux coloris se montra sur les joues de Monique, et elle se fortifia physiquement. Une félicité que rien ne venait altérer lui avait rendu la santé: on eût dit que la maladie de langueur qui la minait avait tout à fait abandonné sa victime. L'homme s'accoutume à tout, et peut-être plus tôt au bonheur qu'à tout le reste. Ainsi en alla-t-il avec Monique; pendant une année entière, elle trouva plaisir à tout; elle fréquenta les soirées et les bals, elle aima le monde et désira ses applaudissemens...

Cependant cette jouissance insoucieuse et libre de tout mélange ne fut pas de longue durée; parfois de fugitives réminiscences passaient sous les yeux de Monique, et, dans le cours de la seconde année, de taciturnes rêveries parurent de nouveau s'emparer d'elle. Sollicitée par les accens entraînans de la musique, sous l'éclat des lustres, au milieu du bruit des fêtes, elle restait toujours distraite comme si un mystérieux souvenir l'eût poursuivie. C'était en effet un souvenir du passé, et un souvenir tout enfantin, qui faisait battre son cœur; elle-même avoua à son père que par momens elle revoyait devant elle la bruyère, le grand hêtre et les genévriers vacillans. Elle fit cet aveu en riant et plaisanta sur son *mal rêveur,* comme elle l'appelait.

Voyait-elle aussi dans cette vaporeuse apparition de la bruyère une forme humaine, un jeune homme qui pleurait son absence? Qui

le sait? Au moins ne l'avait-elle jamais avoué, ni à elle-même, ni aux autres.

Peu à peu Monique prit en aversion le monde et les plaisirs; elle n'alla plus dans les soirées ou dans d'autres réunions que sur les pressantes instances de son père, et commença à rechercher l'isolement. De temps en temps, ses lèvres remuaient machinalement, et la chanson oubliée de Rikke-tikke-tak flottait vaguement sur sa bouche. Ses joues redevinrent pâles; elle s'amaigrit et languit tellement, que son père, après avoir tenté tous les moyens possibles pour conjurer ce dépérissement physique et moral, craignit de survivre à son enfant. Un savant médecin qu'il consulta lui indiqua le mariage comme le meilleur remède, et assura que Monique se rétablirait infailliblement, si on pouvait la décider à faire choix d'un époux. En cette occurrence, le colonel van Milgem ne pouvait songer à personne autre qu'à ce jeune officier Adolphe, son fidèle compagnon, qui avait assisté à la reconnaissance de son enfant.

Le colonel mit tout en œuvre pour attirer sur Adolphe l'attention de sa fille; il la trouva sensible aux marques d'affection et aux belles qualités de son protégé, mais sans amour pour celui-ci : son cœur restait froid comme glace vis-à-vis du jeune officier. Ceci affligea vivement le père, qui se voyait privé du seul moyen par lequel il avait espéré sauver son enfant. Presque chaque jour le colonel faisait auprès de sa fille des tentatives pour apprendre d'elle ce que désirait son cœur et quelle était la source de son mal; mais elle assurait n'être pas malade, et savait chaque fois détourner ses questions en l'accablant des marques du plus tendre amour. Tout ce que put entendre et comprendre le colonel, c'est qu'elle désirait retourner en Brabant et dans la bruyère, en un mot qu'elle avait la nostalgie ou le mal du pays.

Plus d'une fois il avait promis à sa fille de faire avec elle le voyage de la Campine et d'y faire un long séjour pour qu'elle pût se ranimer en respirant l'air de la bruyère; mais toujours ses projets avaient été mis à néant par les événemens militaires qui survenaient bientôt. A la fin de l'année 1812, grâce à de pressantes et continuelles instances, il avait obtenu du ministre de la guerre la promesse qu'un congé de trois mois lui serait accordé au printemps suivant. Monique, toute joyeuse de la certitude du retour dans sa chère patrie, parut se rétablir de sa maladie; mais de terribles nouvelles arrivèrent du Nord : l'armée française avait été presque anéantie par les Russes et par un hiver terrible; personne ne pouvait prévoir les nouveaux événemens qui allaient surgir de la défaite de Napoléon. Une émotion générale s'était emparée aussi de tous les militaires restés en France. Le colonel ne put cacher à Monique des nouvelles répan-

dues partout, ni lui épargner le chagrin que lui causa la conviction que rien au monde n'était moins assuré que son voyage dans la Campine.

Tout à coup l'empereur revint de Russie sans son armée et fit rendre par le sénat un décret qui appelait sous les armes trois cent cinquante mille conscrits. Le colonel reçut aussi l'ordre de rejoindre l'armée en Allemagne, à la tête de son régiment. Il mit sa fille dans une maison d'éducation à Paris, mêla ses larmes avec les siennes, et s'arracha des bras de son enfant malade pour suivre l'empereur au-delà du Rhin.

Six mois plus tard, à la bataille de Dresde, une balle l'atteignit au genou. Après la guérison de sa blessure, sa jambe demeura courbée : il boitait pour le reste de sa vie et ne pouvait marcher sans l'appui d'une canne. Cette infirmité lui permit de revenir à Paris. Il trouva sa chère Monique plus amaigrie qu'à son départ, blême, les yeux brillans, ne parlant qu'avec distraction et comme en rêve. Deux cordes seulement étaient encore sensibles dans son cœur, deux passions toujours ardentes : son amour pour lui et son aspiration vers la Campine tant regrettée. Le colonel fit immédiatement et avec la plus grande diligence tous les préparatifs nécessaires pour retourner avec Monique en Brabant. Une personne fut envoyée d'avance à Anvers pour louer et disposer une maison convenable, jusqu'à ce que la situation se fût dessinée et éclaircie, et que le colonel pût acheter ou louer, dans les environs de Moll, une petite campagne.

Quelques jours après, le père et la fille partaient en chaise de poste. Aucun incident particulier ne signala l'heureux voyage qui les ramenait dans la patrie; seulement, à Anvers même et au moment où la voiture approchait de la nouvelle demeure du colonel, Monique jeta par hasard un coup d'œil dans la rue et poussa un cri si perçant, que le colonel en tressaillit d'effroi. Quand il lui demanda la cause de cette soudaine émotion, elle répondit : — Oh! ce n'est rien, mon père;... puis je m'émeus si facilement! J'ai vu là, dans la rue, un jeune homme vêtu de mauvais habits qui, au passage, m'a regardée si fixement, qu'on eût dit qu'il voulait percer mon cœur de son regard. Et voyez-vous, mon père, il ressemblait tellement à Jean Daelmans, que je n'ai pu m'empêcher de jeter un cri; mais ce n'était pas lui... C'est déjà fini; je suis remise.

## VIII.

Six semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée du colonel à Anvers.

Dans le grenier d'une pauvre maisonnette située au Mont-d'Or,

une femme très âgée était assise devant un carreau à dentelles. C'était au commencement de la soirée. Le logement de la vieille femme avait une misérable apparence, car elle demeurait sous les tuiles nues et avait pour tout mobilier une petite table, deux chaises et un lit dont la couverture était un assemblage de lambeaux de toute sorte cousus ensemble. Cette femme paraissait entremêler ses fuseaux avec indifférence; pourtant elle tendait l'oreille de temps en temps vers l'alcôve où se trouvait le lit, et écoutait attentivement un bruit presque imperceptible. Elle venait de poser ses deux mains immobiles sur le carreau, lorsque la porte de la mansarde s'ouvrit et livra passage à une autre femme. La vieille posa l'index sur la bouche, et par un mouvement imperceptible invita la nouvelle venue au silence. Elle se leva, alla à elle, l'amena par la main jusqu'à la table, et, lui montrant la seconde chaise, dit à voix basse : — Ne faites pas de bruit, Trine; il dort si tranquillement!

Trine tira de sa poche un tricot, et dit à voix basse aussi : — Ah! c'est l'homme que vous avez pris chez vous! Savez-vous, mère Teerlinck, que c'est une bonne œuvre que vous avez faite là, si les choses sont comme on dit!

— Oui, Trine, soyez-en sûre : sans moi le pauvre garçon était mort et enterré!

Après avoir un instant exploré du regard tous les coins de la mansarde, Trine reprit : — Mais, si je ne me trompe, mère, vous avez cet homme dans votre chambre depuis cinq ou six semaines. Où vous couchez-vous donc?

— Où je me couche, dites-vous, Trine? Dans ce coin-là, sur une chaise, et la tête sur la table. Au reste, cela m'importe peu; j'ai eu mon temps, ma chère!

— C'est bon à dire; mais comment pouvez-vous supporter cette fatigue? Six semaines sans se coucher sous une couverture! Il y a de quoi en mourir!

— Trine, chacun donne à son prochain ce qu'il a : les riches donnent leur argent, et moi... moi je donne aussi ce que j'ai : mon lit et mon repos.

— Eh bien! j'avoue que je ne pourrais en faire autant; ce n'en est pas moins beau, mère, et Dieu vous revaudra cela... Mais je ne connais pas encore le fin mot de l'histoire; l'un dit ceci, l'autre cela, et au bout du compte on ne sait rien. Comment donc l'affaire est-elle arrivée?

— Je vais vous dire cela; mais approchez-vous un peu, car il pourrait s'éveiller. C'était il y a cinq ou six semaines, un samedi; il était bien onze heures du soir. J'avais cuit un peu de rate pour mon chat, et comme il n'avait pas été à la maison de toute l'après-dînée, je pris

ma petite lampe et allai là-bas contre le mur, au milieu des charrettes et des voitures, à la recherche de la maudite bête. Comme je traînais par là en appelant Mouny ! Mouny ! j'entends tout d'un coup comme un gémissement d'homme; je fus si saisie que j'en sautai en l'air; je regarde par terre. Je ne saurais dire ma frayeur : il y avait là un homme couché sur le dos et le visage tout en sang !

— Mon Dieu, tout en sang !

— Oui, Trine, tout en sang. Pensez un peu quelle aventure ! J'allai bien vite chez les voisins; ils accoururent avec de la lumière, et nous vîmes alors que c'était un jeune homme qui était probablement allé se coucher sur une voiture à charbon et qui en était tombé. Il devait être là depuis longtemps, car le sang qui s'échappait de sa tête était presque entièrement figé.

— Était-il mort, mère ?

— Oh ! mort !... Sotte que vous êtes, — il dort là dans ce lit !

— Que voulez-vous y faire, mère, la mémoire s'en va ? Eh bien ! qu'a-t-on fait alors ?

— Qu'a-t-on fait ? Comme toujours, beaucoup de conseils et peu d'effet, et pendant ce temps-là le pauvre garçon était étendu dans son sang, sur les pierres froides, que mon cœur se brisait de le voir. Je me suis dit en moi-même : Allons, allons, tous les hommes sont frères ! et je n'ai pas attendu que le docteur vienne pour faire porter le malheureux à l'hôpital... Je l'ai fait relever et mettre dans mon lit...

— Mais, mère, où avez-vous pris de quoi le soigner et l'entretenir ? à moins que vous n'ayez un bas caché quelque part sous les tuiles (1) !

— Oh ! non, Trine, j'ai beaucoup travaillé et aussi fait quelques dettes, mais ce n'est rien; ce qui est donné de bon cœur, Dieu le rend.

— C'est égal, c'est bien beau ! Connaissez-vous ses parens et savez-vous d'où il est ?

— Non, je ne le lui ai pas encore demandé... Mais, quand il avait la fièvre, il rêvait toujours beaucoup, et j'ai entendu que son père et sa mère sont morts.

— Et n'avez-vous pu comprendre rien autre chose dans ce qu'il disait ?

— Non, je ne sais ce qu'il racontait d'un hêtre, de la bruyère et des sapinières... Il parlait latin aussi, et quelquefois il s'écriait : Monique ! Monique ! C'est probablement le nom de sa mère ou de sa sœur. Il sait une chanson, Trine, que je voudrais pour un florin que vous puissiez entendre ! C'est toujours *rikke-tikke-tak,* qu'il y a de.

(1) Beaucoup de vieilles gens de la classe populaire mettent leurs épargnes dans un bas, caché sous les tuiles du toit.

quoi se mettre à danser. Et ce qui était le plus beau, c'est qu'il parlait toujours comme si on voulait le faire curé malgré lui. J'ai regardé à sa tête s'il n'y avait pas de tonsure, mais il n'y a pas eu un coup de ciseau donné dans ses cheveux blonds...

— Mon Dieu, c'est peut-être un pauvre garçon qui était ivre ou qui avait perdu la tête.

— Perdu la tête, Trine ! perdu la tête ! Si vous l'entendiez parler, vous tomberiez à genoux... Tout ce qu'il dit est comme si c'était écrit, et le plus beau sermon de notre vicaire n'est rien auprès. Voilà ses habits pendus au mur : voyez, ils sont de drap fin, Trine. Chaque fois qu'il ouvre la bouche pour me remercier, les larmes me viennent aux yeux : c'est comme un ange qui parle ! Croyez-moi, je l'aime beaucoup plus que s'il était mon propre fils, et s'il voulait rester avec moi, je travaillerais pour lui jusqu'à mon lit de mort. Il m'appelle *maman*, Trine ; il faudrait que vous entendissiez ce mot dans sa bouche !

— Mais comment va-t-il maintenant ? Se guérit-il ?

— Oui, il a eu pendant tout un mois l'esprit perdu et une fièvre de cheval ; mais depuis huit jours cela va mieux. Il revient ainsi tout doucement, et retrouve la mémoire. D'ailleurs il a tous ses sens. S'il parlait un peu plus, j'en saurais aussi davantage ; mais il n'ouvre jamais la bouche que pour me remercier, et moi je ne lui demande rien. Il s'appelle Jean, il me l'a dit hier ; le reste viendra bien, Trine, quand il sera un peu mieux portant. A cette heure il est encore maigre comme une arête et aussi blanc que votre bonnet ; la première fois qu'il s'est levé, il était si faible qu'il serait tombé, si je ne l'eusse soutenu dans mes bras.

— Le pauvre garçon !

— Cela va beaucoup mieux maintenant : il marche très bien, et même il disait hier qu'il sortirait ce soir pour prendre un peu l'air.

A peine la mère Teerlinck avait-elle prononcé ces derniers mots, qu'une voix douce et tendre se fit entendre derrière les rideaux du lit ; elle disait : — Maman ! bonne maman !

Ce nom et le ton qui lui était donné devaient avoir un pouvoir extraordinaire et une vertu magique sur la vieille femme, car ses yeux brillèrent d'émotion ; elle prit précipitamment la lampe et un verre de lait coupé d'eau et courut au lit.

Le malade la regarda dans les yeux avec tant d'amour et de reconnaissance, que la vieille détourna la tête pour essuyer une larme. Le jeune homme saisit une de ses mains, y appuya ses lèvres dans un long baiser : — Bonne maman ! répéta-t-il encore.

Trine désirait vivement voir le visage du malade, et son cœur battait bien fort ; elle frissonna de peur lorsque les yeux caves de

Jean vinrent à se fixer sur elle, et recula sa chaise comme pour fuir une funèbre apparition.

Le malade passa le bras au cou de sa bienfaitrice, l'attira tout près de lui, et lui dit probablement quelque chose à l'oreille, car la vieille alla aussitôt prendre ses habits, les déposa sur le lit et ferma les rideaux. Elle revint à la table, et dit tout bas avec joie à Trine encore toute tremblante : — Il va se lever ! — Cette confidence ne parut nullement tranquilliser la voisine, car elle pâlit et jeta vers la porte un regard plein d'anxiété. Sans nul doute, l'effroi la poussait à quitter la chambre avant l'apparition de ce jeune homme, tout semblable à un fantôme ; la curiosité féminine la retint cependant clouée sur sa chaise. Quelques instans après, les rideaux du lit s'ouvrirent. La mère Teerlinck s'élança vers le malade, l'aida à descendre de sa couche, et soutint ses pas jusqu'à la table.

Ce squelette vivant serait-il le jeune paysan que nous connaissons ? Oui, c'est lui, l'infortuné ! Les os percent à travers la peau sans couleur ; ses yeux sont profondément enfoncés dans l'orbite ; son dos est voûté ; sa tête inerte penche de côté. Ces vêtemens ou plutôt ces haillons sales et grossiers ne peuvent couvrir qu'un mendiant. Qu'est-il donc arrivé à Jean ?

Il s'arrête devant la compatissante vieille et presse une de ses mains dans les siennes ; il contemple sa bienfaitrice avec cette expression de tendresse qui n'appartient qu'aux enfans : — Bonne maman, dit-il, je désire sortir. Cela vous ferait-il de la peine ?

— Jean, mon garçon, répondit la vieille femme, vous êtes encore si faible ! Vous courez risque de tomber... et pensez combien je serai inquiète !

La sollicitude de la vieille était si profondément empreinte sur son visage ridé, que Jean fut ému jusqu'au fond du cœur en rencontrant son regard doux et affectueux.

— Maman, dit-il, pourquoi m'aimez-vous tant ? Oui, soyez mon ange gardien ! Ce que personne n'a pu faire, l'amour désintéressé d'une pauvre femme le fera peut-être. Cœur excellent ! au bord de la tombe, il vous reste encore assez de tendresse pour rendre la vie douce à un malheureux tel que moi et pour le retirer du gouffre du plus profond désespoir... Oh ! j'ai prié Dieu de vous bénir ! et jugez de ma reconnaissance pour vous, bonne maman : c'est la première prière que, depuis sept ans, j'ai pu adresser au ciel sans distraction !

La parole du jeune homme avait une animation étrange, et ce ton enthousiaste fit une profonde impression sur Trine ; ses inquiétudes étaient complétement dissipées, et, la bouche béante et les yeux large ouverts, elle écoutait la voix du jeune homme, voix qui l'émou-

vait comme une ravissante harmonie. La mère Teerlinck la regarda d'un air interrogateur; elle semblait dire : Eh bien! que dites-vous de mon fils? Est-il fou? — Mais Trine continuait d'écouter religieusement, même après que Jean avait fini de parler.

— Pauvre garçon, dit la vieille, prenez courage! Je suis pauvre et âgée, c'est vrai; mais si vous voulez rester près de moi, je vous aimerai toujours bien, et je travaillerai pour vous de tous mes doigts.

Le jeune homme porta à ses lèvres la main de la vieille femme, mais ne répondit pas.

— Jean, dit la mère Teerlinck avec douceur, si vous voulez absolument sortir, il ne faut pas y renoncer pour moi; je vous accompagnerai.

— Bonne maman, répondit Jean d'une voix suppliante, je désire sortir; mais je dois sortir seul. Ma tête brûle; je trouverai du soulagement dans la solitude. Demain, bonne maman, je vous dirai qui je suis et quelle douleur inouïe a empoisonné ma vie. Laissez-moi partir et restez ici bien tranquille; dans une heure, je serai de retour.

La mère Teerlinck mit en main à Jean ses propres béquilles, le conduisit jusqu'au bas de l'escalier, lui adressa encore quelques douces paroles, et ferma la porte derrière lui.

Le jeune malade s'en va d'un pas chancelant, longeant les maisons dans l'obscurité; il s'appuie sur les béquilles que lui a données la vieille, et la fatigue le fait bientôt haleter péniblement. Assurément il va vers un but précis, car il n'hésite pas dans le choix des rues. De temps en temps il s'arrête et se repose, puis il se remet en route, et continue ainsi jusqu'à la place de Meir. Là encore il se serre contre les maisons et se glisse lentement dans les ténèbres comme un voleur ou un espion. Bientôt il s'arrête sous les fenêtres closes d'une magnifique habitation; il pose son coude sur le rebord de pierre de taille et cherche à voir au travers des persiennes. L'intérieur est éclairé, car un rayon de lumière frappe le visage du jeune homme, qui, après être longtemps resté en observation, succombe tout à fait à la fatigue, et, comme inanimé, laisse tomber sa tête sur l'appui de la fenêtre.

## IX.

Dans le riche salon sur la fenêtre duquel le jeune homme épuisé reposait sa tête se trouvaient deux personnes. Le colonel van Milgem était assis dans un fauteuil de velours, près de la cheminée de marbre; il semblait en proie à une profonde préoccupation, car son regard pensif était opiniâtrément fixé sur le tapis de pied. Auprès d'une table sur laquelle se trouvait un nécessaire en argent, une

jeune fille était occupée à enfiler des perles. Son visage, extrêmement pâle, portait tous les signes d'une longue maladie de langueur, et la mate blancheur de ses joues était d'autant plus frappante qu'au moindre mouvement les longues boucles de sa chevelure d'un noir de jais venaient les caresser. Après un long silence, elle chanta à voix basse le refrain de la chanson de Rikke-tikke-tak. Cela déplut apparemment au colonel, car il secoua la tête d'un air chagrin, et dit à la jeune fille : — Monique, ne chante donc pas toujours cette chanson; cela entretient ta tristesse, — et tu sais que cela me fait peine.

— Mon Dieu, l'ai-je encore chantée? s'écria Monique avec surprise. Je ne le savais pas, mon père ; pardonnez-moi ma distraction.

— Eh bien ! demanda le colonel, la bourse est-elle bientôt achevée? Pauvre Adolphe, quelle joie ton cadeau va lui faire ! Il t'aime tant !

— Où peut-il être maintenant?

— Oh ! ce serait difficile à savoir. Qui peut dire s'il ne gît pas dans quelque hôpital, ou si une balle ennemie ne l'a pas frappé sur le champ d'honneur?

— Ciel ! vous me faites frémir, mon père !

— Comment, je te fais frémir ! Portes-tu donc quelque intérêt à son sort, Monique ?

— Je l'aime assurément comme un frère.

— Tu devrais l'aimer autrement, Monique. Il le mérite de tout point : c'est un beau garçon, doué de tout ce qui peut relever un homme aux yeux d'une femme. Et puis il fut le sauveur de ton père à la sanglante bataille de Dresde. Si l'amour ne trouve pas le chemin de ton cœur, la reconnaissance devrait te décider à suivre mes conseils, à céder à mes prières, et à lui accorder la récompense de sa générosité et de son amour.

— O mon père, regardez-moi ! Que pourrais-je donner à Adolphe? Il n'y a pas de place dans mon cœur à côté de mon amour pour vous. Une épouse insensible ! Faut-il que je fasse son malheur par mon indifférence? Un mari demande mieux pour son bonheur qu'une froide amitié... J'éprouve d'ailleurs une invincible répulsion pour des liens qui me priveraient de ma liberté.

— Quelle liberté, Monique? La liberté de rêver et de songer? Plût à Dieu qu'elle te fût ôtée, cette liberté qui te consume et te rend malade ! Vois un peu, mon enfant, quand nous habiterons notre campagne près de Moll, combien ne serais-tu pas heureuse d'avoir un ami qui parcourût avec toi ta chère bruyère, qui visitât avec nous le hêtre et le petit ruisseau, qui fût le compagnon de notre solitude ! car tout cela, mon enfant, est froid et mort quand aucun sentiment d'affection ne vient l'animer; le cœur se dessèche quand il ne peut s'épancher dans un autre cœur.

— Mon père, cela peut être vrai; mais Adolphe n'est pas un enfant de la bruyère. Comprendrait-il ce que dit le cri mélancolique du grillon? Les noirs sapins ont-ils abrité sous leur ombre les jeux de son enfance? La bruyère, vaste comme une mer, et le ciel qui la couvre de son immense coupole d'azur, ne lui sembleraient-ils pas monotones, à lui fils d'un pays de montagnes? Oh! oui, avouez-le, mon père; entre moi et ma bruyère, il serait un étranger qui ne pourrait comprendre notre langage.

Les paroles de Monique déplurent à son père; son visage prit une expression de tristesse, et, se tournant tout à fait vers sa fille, il dit d'une voix pénétrée : — Monique, mon enfant, les prières de ton père n'ont donc pas le moindre pouvoir sur ton âme? Pendant des années, je t'ai suppliée en faveur d'Adolphe : j'ai fait valoir sa beauté, son courage, sa glorieuse conduite, pour éveiller dans ton cœur un sentiment de tendresse; j'ai dit qu'il avait sauvé ton père à Dresde au prix de son sang, — et je demandais, comme récompense pour lui et pour moi, que tu consentisses à l'attacher à notre famille par des liens solennels. Tu as refusé et tu refuses encore. Pourquoi? Pour demeurer tout entière en proie à ces rêveries qui te font mourir! Parce que tu ne l'aimes pas? Mais il ne te demande pas d'amour.

Monique regarda son père avec surprise et répéta : — Il ne me demande pas d'amour! Que veut-il donc de moi?

Le colonel reprit avec une énergie croissante : — Tu me forces enfin, Monique, à te dire une chose qui ne devait jamais s'échapper de ma bouche. Écoute donc, et admire l'homme que tu dédaignes. Monique, depuis plusieurs années, tu marches à grands pas vers le tombeau; jamais mes yeux ne s'arrêtent sur toi, ma chère et unique enfant, sans voir la mort à ton côté. La certitude que je dois te perdre déchire mon cœur depuis bien longtemps; cette épée suspendue sur ma tête abrège aussi ma vie, et je souffre d'inexprimables douleurs. J'ai laissé lire Adolphe dans mon âme inquiète; je lui ai dit qu'il ne restait qu'un seul moyen de te délivrer de tes mystérieuses et fatales rêveries, et de t'arracher à une mort infaillible. Moi-même, moi ton père, je l'ai supplié de te témoigner de l'amour et de demander ta main; lui, qui avait sauvé le père, voulut aussi sauver l'enfant. Il avait d'autres engagemens : fortune, honneurs, beauté, sa fiancée possédait tout, et cependant, cédant à ses instincts généreux, se sacrifiant lui-même, il brisa ces liens pour nous assurer à toi et à moi un inestimable bienfait. Lui, le beau jeune homme, à qui tout souriait en ce monde, il résolut d'associer sa vie à celle d'une jeune fille malade et insensible envers lui; il renonça à l'espoir d'habiter un jour avec sa vieille mère les montagnes qui l'ont vu

naître, pour nous suivre dans les solitudes de la bruyère. Et tout cela pour te conserver la vie, à toi qui le dédaignes, pour chasser, comme un ange protecteur, la mort loin de toi! Monique, un semblable dévouement n'éveillera-t-il en toi rien de plus qu'un sentiment de reconnaissance? Toutes les fibres de ton cœur sont-elles brisées, que tu n'aies rien à me répondre qu'un *non* désolant?

Monique était vivement émue; sa physionomie l'attestait assez. Elle répondit : — Mon père, j'ai été ingrate envers Adolphe et envers vous, je l'avoue, et mon âme en ressent une profonde douleur; mais aussi que ne demandez-vous pas de moi! Comprenez donc, mon excellent père, que c'est exiger le sacrifice de tous mes souvenirs; car si je consentais à devenir la femme d'Adolphe, je devrais lui donner une large place dans mon cœur. Je ne me montrerais pas ingrate, et je récompenserais la noblesse de son dévouement par une tendre sympathie, sinon par un ardent amour. Dès lors il me faudrait renoncer à tout ce que m'a laissé ma vie passée.

Une expression de joie se peignit sur le visage du colonel; il prit la main de sa fille : — Chère Monique, dit-il, le sacrifice de tes rêveries est nécessaire, si tu veux vivre. Accepte Adolphe pour époux; rends-moi heureux, mon enfant chérie; vois, je t'en prie les mains jointes, dis-moi que tu consens.

Un tremblement visible avait saisi la jeune fille, qui pencha la tête sans répondre.

— Mon enfant! mon enfant! reprit le colonel, ne laisse pas échapper cette bonne inspiration. Dis oui, oh! dis oui!

Monique releva lentement la tête, et répondit d'une voix résolue : — Eh bien, mon père, si cela peut vous rendre heureux...

Tout à coup une émotion imprévue s'empara d'elle; elle leva le doigt, et, tremblante, prêta l'oreille à un doux murmure.

— Qu'entends-tu? s'écria le colonel stupéfait.

— Écoutez, écoutez! répondit Monique avec un angélique sourire.

Des accens, venant de l'extérieur, dans la direction de la fenêtre, pénétraient dans le salon, et le colonel entendit distinctement :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Le colonel connaissait la puissance inouïe de cette chanson sur l'âme de sa fille, de plus il la considéra cette fois comme une injure

à lui adressée à propos de son humble extraction. Transporté de colère, il tira le cordon de sonnette, et frappant violemment le tapis du pied : — Je veux savoir, s'écria-t-il, qui a l'audace ici de se railler de moi!

Un domestique vint prendre les ordres du maître; celui-ci dit d'une voix courroucée : — Il y a là dehors un insolent qui chante sous la fenêtre. Allez avec vos camarades, empoignez-le; je veux le voir. S'il résiste, employez la force.

— Mon père! s'écria Monique en se levant tout effrayée; que dites-vous? La force! savez-vous contre qui?

— Nous le verrons! répondit le colonel irrité.

La jeune fille retourna près de la table et se rassit toute frémissante d'anxiété.

On entendit la porte extérieure s'ouvrir et se refermer. Ensuite le domestique rentra dans le salon, et dit à son maître : — Colonel, c'est un pauvre mendiant si faible et si maladif, qu'il se soutient à peine. Le malheureux ne pouvait guère nous résister. Il est là dans l'allée; faut-il le relâcher?

— Non, non, s'écria le colonel; je veux avoir le mot de cette énigme... Monique, qu'as-tu à trembler ainsi? Connaîtrais-tu ce mendiant? Allons, qu'on l'amène ici!

A peine le pauvre homme, la tête penchée et les yeux baissés, parut-il à la porte de la salle, que Monique poussa un cri déchirant, courut à lui, s'empara de sa main, et s'écria : — Jean, est-ce vous?

— C'est moi, mademoiselle, répondit le jeune homme sans lever les yeux.

Le colonel demeura quelque temps interdit, et passa la main sur son front comme si une pensée soudaine avait surgi dans son esprit. Toutefois il chassa bien vite ce soupçon, et, prenant le jeune homme par le bras, il l'attira doucement jusqu'à un fauteuil où il le força de s'asseoir. Monique n'avait pas quitté la main de Jean; elle aussi baissait les yeux et restait muette.

Le colonel se rassit, et dit au jeune homme : — Jean Daelmans, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenu de moi dans le malheur? Ne vous avais-je pas dit, près de la ferme, que je serais votre protecteur, si vous en aviez jamais besoin? Je vois jusqu'à quel point vous êtes tombé dans la misère; mais, à dater d'aujourd'hui, vous n'aurez plus à souffrir aucune privation, mon ami. Prenez courage; je ne suis pas ingrat, et je veux commencer sur-le-champ à régler mon compte envers vous.

Le colonel ouvrit le tiroir d'une commode, y prit une poignée de napoléons, et les déposant sur une table voisine du jeune homme : — Tenez, mon ami, dit-il; ce n'est pas une aumône que je vous fais,

c'est une bien faible récompense de ce que vous avez fait autrefois pour ma fille. Je vous en prie, acceptez cela de moi, qui veux être votre ami et votre protecteur.

Jean promena ses yeux de la table au colonel, poussa un profond soupir, et dit en souriant dédaigneusement : — De l'or! toujours de l'or!

Puis, considérant ses habits en lambeaux, il ajouta : — Oui, de l'or me serait utile. Je pourrais acheter d'autres vêtemens et récompenser celle qui a pris soin de moi; mais, monsieur, épargnez-moi, je vous prie, cette humiliation. Ce n'est pas de votre main que je puis recevoir de l'argent, cet argent dût-il servir à me racheter de la mort!

En disant ces mots, Jean avait fait un mouvement et dégagé sa main de la main de Monique. La jeune fille, très émue et toute tremblante, avait regagné son siége; muette et immobile, elle regardait le jeune homme.

— Jean, mon ami, reprit le colonel, vous êtes injuste envers moi et envers vous. Si vous ne voulez pas d'argent, dites-moi ce que je puis faire pour vous; ce sera un bonheur pour moi de pouvoir vous rendre un service, quel qu'il soit.

— Vous voulez me rendre un service? répondit le jeune homme, eh bien! je vous demande une grâce; me l'accorderez-vous?

— Parlez, Jean, je satisferai à votre désir. Que souhaitez-vous?

Le jeune homme se redressa péniblement dans le fauteuil, et parut se préparer à une grave révélation.

— Colonel van Milgem, dit-il, demain commence pour moi une vie nouvelle; je vais élever entre mon passé et mon avenir un mur infranchissable. On ne s'arrache pas facilement aux souvenirs qui ont grandi avec notre intelligence et notre cœur, et qui font partie de notre vie. Et peut-être dans cette lutte aurais-je pu trébucher sur le bord d'une tombe. Le hasard m'a servi : je me trouve en présence de celle qui seule au monde peut me comprendre. Que je puisse parler, parler longtemps, sans être troublé dans mon récit! Qu'elle apprenne quel a été mon sort sur la terre, et alors je dirai adieu au rêve qui me tue, sinon avec joie, du moins avec résignation! — Colonel van Milgem, voilà la grâce que j'implore de vous. Consentez à ce que je parle, ne vous fâchez pas de ce que je dirai; en faisant cela, vous me donnerez plus que la vie.

La voix de Jean était si douce et si résignée, que le colonel se sentit profondément ému. Il était en outre extrêmement curieux d'entendre une explication dans laquelle il espérait trouver la confirmation de certains soupçons. Il répondit donc avec bonté : — Parlez, mon ami, et ne craignez rien; je vous écouterai religieusement.

Le jeune homme commença ainsi d'une voix lente et pénible :

« J'étais jeune, content de mon sort, amoureux de la vie. Écoutant la sensibilité de mon cœur, je fis une sœur de notre jeune servante. Mon affection pour elle grandit avec ses souffrances et son malheur : innocent et pur sentiment qui s'enracinait alors dans mon âme, et qui plus tard, feu dévorant, devait me consumer! Colonel, je sens encore dans ma main la place brûlante où, dans la bruyère, vous avez posé l'or de l'humiliation. Quoi! vous pensiez par une vile rémunération me consoler de l'enlèvement de ma sœur, et vous me portiez un coup de poignard. Alors, oh! alors seulement je compris l'immensité de mon malheur : le désespoir brisa ce cœur dans lequel votre départ laissait tous les tourmens de l'amour sans espoir. J'oubliai tout au monde pour nourrir un seul, un navrant souvenir; j'ai longtemps pleuré au pied du hêtre. Moi aussi, j'ai attendu et espéré au haut du coteau de sable, moi aussi je suis devenu chétif et languissant. Rien ne pouvait me consoler ni me toucher : impuissant au travail, indifférent à tout, je vivais dans le monde fatal des rêves, et j'ai vu ma mère étendue sur son lit de souffrances sans trouver place dans mon cœur pour une nouvelle tristesse. Tous ceux qui me connaissaient avaient pitié de moi, pauvre insensé que j'étais. Je me complaisais dans ma douleur, car mes larmes coulaient pour celle dont je déplorais la perte. Pleurer était ma vie, soupirer mon langage. Mon robuste corps s'épuisait consumé par le feu qui brûlait mon sein; ombre vivante, j'errais comme un spectre sous le feuillage qui jadis avait aussi entendu ses plaintes.

« Un vieil ami de mon père voulut m'arracher par force au lieu où j'étais né; il espérait me guérir. Je résistai aux prières de tous ceux qui m'aimaient. Pourquoi? Parce que le ciel de la bruyère est plus bleu? parce que l'air est rempli de senteurs balsamiques? parce que la plaine immense séduit le cœur et élève l'âme? Oh! non, non. C'est là qu'elle avait vécu, là qu'était le sentier que ses pas avaient foulé. Je savais quels brins d'herbe s'étaient courbés sous elle; je savais retrouver sur l'écorce des arbres l'endroit où sa main s'était posée une seule fois, et la fleur qu'elle avait un jour arrosée de ses larmes. Les arbres, la bruyère, le ruisseau, là tout avait une voix qui me parlait d'elle. Là je n'étais jamais seul; elle était toujours auprès de moi, perdue avec moi dans l'oubli du monde entier. Le vent m'apportait sa voix à travers le feuillage des aunes; le cri des grillons me redisait son charmant refrain de *rikke-tikke-tak*, et pourtant je souffrais d'inexprimables douleurs, je comprenais, cruelle vérité! qu'elle ne reviendrait jamais. J'avais perdu ma sœur pour toujours, et je trouvais ma joie dans l'espoir d'une mort prochaine.

« Les exhortations du vieux curé de Desschel et les larmes de ma

mère malade me rappelèrent enfin à de meilleurs sentimens, et me donnèrent un instant assez de force pour lutter contre son souvenir. Je voulus chasser l'image dont l'incessante apparition me torturait, m'arracher à la tyrannie qu'elle exerçait sur mon âme; je partis pour Malines afin d'y chercher, après de longues années d'études, dans l'état ecclésiastique, une arme contre le souvenir qui me poursuivait. Hélas! qui pourrait exprimer ce que j'ai souffert dans la solitude du séminaire? Qui dira quelles blessures ont reçues mon cœur déchiré et mon âme ulcérée dans cette lutte désespérée contre elle? Quoi que je fisse, quelque résolution que je prisse, où que j'allasse, elle était toujours là, toujours présente, chassant tyranniquement de mon âme toutes les autres pensées... Elle! toujours elle!...

« La science développa encore la puissance de mon imagination, qui s'empara alors, pour les grandir, des moindres défaillances de mon âme. Toujours taciturne, je m'éloignais de mes condisciples; je me cachais dans les coins écartés, afin de pouvoir murmurer la chanson de Rikke-tikke-tak sans m'exposer aux railleries; j'étais l'objet d'une réprobation générale; rien ne pouvait me guérir, ni la sévérité de mes maîtres, ni leurs affectueuses remontrances. Enfin arriva le temps où je devais décider si j'embrasserais l'état ecclésiastique; mais à quoi pouvait me servir de délibérer? J'étais indigne d'approcher de l'autel, j'étais incapable même de prier; jamais je n'élevais ma voix ou ma pensée vers le ciel sans que son image vînt se placer entre Dieu et moi. Je renonçai à la prêtrise aussi bien par la conviction où j'étais de mon indignité que par les conseils de mes professeurs, qui m'avaient pris en pitié, et je quittai le séminaire. Ma mère était morte; il me restait encore une faible partie de mon héritage. Je menai une vie insoucieuse et errante, et, ne m'inquiétant guère d'un avenir qui m'était indifférent, j'eus bientôt dissipé le peu que je possédais. La misère aussi me trouva insensible; je dormais sous le ciel bleu, à l'abri d'un chariot ou sur les remparts; je laissais la faim déchirer mes entrailles, et, le sourire de l'ironie sur les lèvres, je recevais le pain de l'aumône. Mais qu'était-ce que la vie du corps, qu'étaient-ce que les douleurs physiques auprès des souffrances qui déchiraient mon cœur? Rien au monde ne pouvait me toucher, rien ne pouvait m'éveiller de mon insensibilité. Voir sans cesse son image sous mes yeux, lui parler moi-même, répéter à voix basse sa chanson, c'était là ma vie : tout le reste était mort en moi. »

Ici le jeune homme se tut un instant, épuisé de fatigue, et respira péniblement.

Monique, la tête appuyée sur la table, devait pleurer amèrement, car on entendait les sanglots qui soulevaient sa poitrine oppressée.

Le front penché et regardant le parquet, le colonel demeurait immobile sur son siége.

Le jeune homme poursuivit :

« J'essayai encore, sur un conseil d'ami, un violent moyen de guérison. Je bus à longs traits de l'eau-de-vie et tombai ivre-mort sur le sol... Rien, rien n'y faisait : son image était toujours devant mes yeux égarés! Un jour, je ne l'oublierai jamais, un jour, je traversais à pas lents la place de Meir, lorsque je la vis passer rapidement dans une voiture. Son regard, en passant, me frappa comme une flèche; mon cœur se brisa dans ma poitrine, je tombai de mon haut sur le pavé. Cependant je pus me relever bientôt et aller cacher mon émotion dans la solitude. Le soir, j'allai me coucher sur une voiture. Mon front était brûlant de fièvre; dans mon égarement, je me jetai à bas de la voiture, mon crâne alla frapper la pierre, un torrent de sang s'échappa de la plaie... Une pauvre femme m'a recueilli dans sa mansarde; elle m'a soigné comme une mère; ma vie lui est consacrée désormais. Son affection sans bornes a trouvé le chemin de mon cœur, et elle a pris place à côté de l'image qui m'obsédait. Il m'est possible maintenant de reconquérir ma liberté; je dois vivre pour aimer ma nouvelle mère et la récompenser de ce qu'elle a fait pour moi. Fasse Dieu que cette dernière espérance ne soit pas vaine aussi, sinon la tombe fera justice de mon indigne faiblesse! Demain je ne vous connaîtrai plus, mademoiselle, ni vous, colonel van Milgem. Oubliez aussi celui qui a souffert d'inexprimables douleurs en mémoire de votre fille; je vous tiens quitte, moi, de ce que vous me devez. Pardonnez-moi, pauvre insensé que je suis, les paroles téméraires que j'ai osé prononcer, et vous, mademoiselle, je vous en supplie, souvenez-vous de moi dans vos prières et demandez au ciel qu'il me donne la force de soutenir une dernière lutte contre vous... »

En prononçant ces mots, Jean s'était levé et allait se diriger vers la porte; mais Monique se leva brusquement, rejeta en arrière ses longues boucles de cheveux, essuya les larmes qui remplissaient ses yeux, et, faisant de la main un signe impératif, elle s'écria : — Reste! reste!

Puis, se jetant à genoux devant son père, elle tendit vers lui des mains suppliantes : — Mon père, dit-elle, pardonnez-moi! Retenez-le, ou je meurs. Son image à lui flottait aussi dans mes rêves; il est mon frère, mon protecteur, mon bien-aimé! O mon Dieu, il s'en va! Lui seul peut me sauver. Donnez-le-moi! donnez-le-moi! Vous pleurez aussi, vous avez senti tout ce que j'ai souffert, n'est-ce pas? Oh! je ne serai qu'à lui, à lui seul, ou à la tombe! Mon père, ne me livrez pas à la mort! Je vivrai, je guérirai, je vous bénirai! Au nom de ma mère morte, donnez-le-moi!

Le colonel releva sa fille en s'écriant d'une voix brisée par l'émotion : — C'était donc là l'énigme! Quel cœur! Eh bien! Monique, sois sauvée, mon enfant! Qu'il soit ton mari!

Un cri perçant s'échappa du sein de Jean; il chercha à s'appuyer sur un fauteuil, mais s'affaissa lourdement sur le tapis, tandis que Monique courait à lui les bras ouverts.

## X.

En 1831, peu de temps après la révolution, un soldat, le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos, cheminait dans la bruyère entre Moll et Desschel. Il atteignit bientôt une grande ferme qui avait tout l'aspect d'une maison de campagne, et exhiba son billet de logement à l'homme qui se trouvait sur le seuil. Celui-ci appela une servante, et tous deux, faisant au soldat l'accueil le plus sympathique, se mirent à le débarrasser de son sac et de ses autres objets d'équipement. Le jeune militaire s'étonna de la cordialité de la réception, et, frappant sur l'épaule du paysan, il lui dit d'un ton dégagé : — Vous avez servi, fermier?

— Non, répondit le paysan, mais vous trouverez ici à qui parler guerre et batailles. Entrez, mon ami, le jambon et la bière sont déjà sur la table.

Tout en entrant, le soldat vit au coin du foyer un homme dont la vénérable physionomie et les cheveux blancs lui inspirèrent au premier coup d'œil un sentiment de respect. La longue cicatrice qui traversait son visage et le ruban de la Légion-d'Honneur attaché à son habit lui indiquèrent celui dont le paysan avait dit : « Ici on sait parler guerre et batailles. »

Le vieux guerrier salua le soldat d'un bienveillant sourire, et lui montra la table comme s'il eût voulu dire : Mangez et buvez d'abord, nous causerons après.

Tandis que le soldat suivait ce bon conseil et mettait à profit le repas qui lui était offert, il promena curieusement son regard sur les personnes qui se trouvaient autour de lui. Au fond de la chambre, une femme était assise devant un rouet; à côté d'elle se tenait debout l'homme qu'il avait rencontré sur le seuil. Leurs traits à tous deux annonçaient la santé du corps et les paisibles joies de l'âme, et on eût dit qu'un rayon d'amour brillait dans leurs yeux chaque fois qu'ils s'entre-regardaient. Un peu derrière la femme était assise une vieille toute décrépite, dont les doigts engourdis mêlaient encore les fuseaux sur un carreau à dentelles.

Les yeux du soldat étaient fixés depuis quelque temps de ce côté de la chambre, quand il entendit derrière lui une jolie chanson dont

le rhythme bizarre lui fit tourner la tête vers la cheminée. Sur chacun des genoux du vieillard à la cicatrice, il vit chevaucher un enfant au teint vermeil, un petit garçon et une petite fille, et c'était sur l'air de la chanson que le grand-père faisait marcher la cavalcade.

Le jeune soldat eut bientôt fait connaissance avec tous les habitans de la ferme. Il trouva de si douces jouissances au milieu de ces bonnes gens qui semblaient tous unis les uns aux autres par un même lien d'amour et de reconnaissance, qu'après deux mois de séjour il ne put s'empêcher de pleurer, quand il se vit obligé de prendre congé de la paisible et heureuse famille qui l'avait reçu et aimé comme un fils. Au moment où, le sac sur le dos, il allait partir, tous les gens de la maison vinrent sur la porte et lui tendirent encore une main amicale; lui, les yeux humides, prit le chemin de la bruyère, et, se retournant à quelque distance, il cria d'une voix émue : — Adieu, colonel van Milgem! adieu, Jean Daelmans! adieu, fermière! adieu, mère Teerlinck! adieu!

Arrivé dans la bruyère, le soldat se dit à lui-même : — Si j'étais romancier ou poète, je ferais un livre de cette charmante histoire... Qui sait? peut-être le serai-je un jour... Ta, ta, ta, folie!

Il accéléra le pas et poursuivit sa route sur le rhythme d'une chanson qu'il avait sans doute apprise à la ferme. Il chantait :

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Forgerons,
  En cadence,
Forgerons, frappons!
Le fer rouge lance
L'étincelle, et bout.
Rikke-tikke-tou!

Rikke-tikke-tak
Rikke-tikke-tou!
  Façonnons
  Le fer rouge
En bons forgerons,
Et que nul ne bouge
Avant l'œuvre à bout!
Rikke-tikke-tou!

Vous voyez sans doute, cher lecteur, que le jeune soldat a tenu sa promesse.

HENRI CONSCIENCE.

(Traduit par M. Léon Wocquier.)

DE LA

# LITTÉRATURE EN FRANCE

## DURANT LES QUINZE ANNÉES DE LA RESTAURATION.

I. — *Histoire de la Littérature française sous la Restauration*, par M. A Nettement. 2 vol.
II. — *Histoire de la Littérature française depuis ses origines jusqu'en* 1830, par M. Demogeot.

Quid si, per quindecim annos, grande
mortalis ævi spatium, etc.? (TACITE.)

L'histoire de la littérature en France durant les quinze années de la restauration nous paraît un sujet en soi bien choisi, digne d'une étude à part, et singulièrement instructif dans son étendue limitée.

Si à nos yeux en effet une restauration n'est pas, comme l'avait malignement définie M. Fox, *la pire des révolutions*, elle est du moins toujours un changement très profond et très compliqué, une renaissance mêlée d'innovations, une lutte mêlée de transactions, un combat de passions, d'intérêts et d'idées forcés de vivre ensemble, après s'être proscrits mutuellement : c'est donc un champ de manœuvres très favorable à l'activité des esprits. Toute restauration, quand elle n'entraîne pas le despotisme pur et simple, est essentiellement faite pour exciter le mouvement de l'opinion, le travail de la pensée, par les stimulans très divers qu'elle leur apporte, depuis les mécontentemens et les dépits de la disgrâce jusqu'aux satisfactions du succès et aux ambitions nouvelles d'une cause victorieuse.

La restauration anglaise, par exemple, les vingt-huit années commencées au retour de sa gracieuse majesté le roi Charles II par les stances de Waller, les hyperboles rimées de Dryden (1), les disser-

(1) *Dryden's Poems on Several occasions.* — *A Panegyric on the Coronation of king Charles II*, 1660. — *Annus mirabilis*, etc., etc.

tations despotiques de Hobbes, et terminées en 1688, au bruit des controverses d'église et d'état, par la brusque et très judicieuse exclusion de Jacques II, ces vingt-huit années sont une époque fort curieuse de l'histoire des lettres modernes. Non que cette époque ait eu par elle-même une puissante unité, un caractère décidément original, une influence universelle et prolongée : elle fut au contraire confuse et discordante, et sur plusieurs points étroite et opprimée. Elle n'eut, sauf une incomparable exception, ni la force créatrice du siècle d'Élisabeth, ni l'art poli, la pureté relative de ce qu'on a nommé fort inexactement le *siècle de la reine Anne;* mais précisément pour n'avoir été qu'une époque mixte, indécise, agitée, elle est demeurée très digne d'attention dans l'histoire philosophique des lettres. Considérée sous son aspect même le moins favorable, en sa qualité de restauration vindicative et soupçonneuse, elle couvrit d'une irritante sauvegarde, elle nourrit, elle entretint dans l'amertume et porta silencieusement à toute sa mélancolique ardeur ce génie savant et sublime de Milton, que la guerre civile, la république et le protectorat avaient battu de mille souffles, sans lui avoir encore montré sa route vers l'immortalité, ni lui avoir ouvert son refuge et son temple.

Le pouvoir en effet, le régime civil de la société, agit par divers procédés sur le talent et les lettres. Il agit par la faveur ostensible, par l'estime sincère et bien placée. Il agit plus encore par le caractère élevé des institutions, la modération des principes, la noblesse des exemples; mais il agit aussi, sans le savoir et sans le vouloir, par le poids des sentimens contraints qu'il refoule dans les âmes honnêtes et libres, par les démentis qu'il donne à l'instinct moral, par les maximes qu'il préconise ou tolère, et quelquefois même par les récits indiscrets et les maladroites confidences dont il croit tirer gloire. Plusieurs de ces fautes furent commises dès le début de la restauration de Charles II, et comme un fâcheux levain, elles se mêlèrent à la masse des humeurs puritaines; elles aigrirent la controverse de plus d'un redoutable théologien, animèrent d'une éloquence antique la philosophie de Sidney, enhardirent la sagacité méthodique de Locke, et fermentèrent dans ce moule ardent et sombre du génie de Milton.

Comme il arrivera donc sous toute restauration, la moitié de la littérature du règne de Charles II fut une réaction, une résistance, un soulèvement des souvenirs tout récens du passé; l'autre moitié presque fut l'oppression ou la dérision de ce passé, et enfin une partie de l'esprit littéraire et national se tourna vers un nouvel avenir, et préluda par une polémique plus ou moins contenue à la reprise modifiée de la révolution de 1640.

Devant la grande part qui, dans ce travail commun, appartenait aux hommes récemment sortis de cette première révolution, en

particulier à l'ami de Bradshaw, au secrétaire latin de la république d'Angleterre, devenu dans la solitude le tardif Homère du monde chrétien, il faut en convenir, le reste de la littérature anglaise du temps, les nouvelles allures qu'elle emprunta, son imitation de la France et de la cour, pèsent bien peu sans doute dans les balances de la postérité; mais il n'en fut pas ainsi pour les contemporains. Sans compter le mérite propre de la langue anglaise, encore jeune, quoique formée, abondante, expressive, pleine d'idiotismes naturels, le talent, l'esprit créateur ne manqua non plus aux écrivains qui la parlaient alors. Cowley, Waller, Davenant, l'auteur d'*Hudibras*, ce trop spirituel transfuge, ce lâche plein de verve, qui sut rendre si plaisant le fanatisme même des victimes, eurent certainement de leurs jours grand éclat littéraire, et Denham et Rochester ont fait dans leur libre verve d'excellens vers classiques d'un tour indigène.

En même temps la poésie anglaise était pliée par Dryden à tout dire, à tout rendre, non seulement avec une savante facilité d'expression, mais avec une verve mobile comme le caractère même du poète, et aussi variée que ses apostasies. La comédie, ce produit le plus immédiat de la société même, tout en portant à l'excès la licence par haine du puritanisme et pour se montrer monarchique, fut vraiment originale d'esprit et de gaieté. Et enfin, s'il faut passer d'un extrême à l'autre, et demander à une restauration, comme on semble en avoir le droit, quelques monumens d'une haute gravité morale, manqueront-ils dans l'un ou l'autre des camps qui se combattaient alors? Certes la littérature des âges chrétiens ne compte pas plus beau livre d'histoire contemporaine, plus intègre témoignage que l'*Histoire de la Rébellion* du chancelier Clarendon, écrite vers le milieu de la restauration, mais, il est vrai, loin de la cour et dans l'exil; d'autre part, l'*Histoire de la Réformation*, l'*Histoire de mon temps*, par Burnet, ces deux ouvrages d'une modération apparente et d'une partialité si habile, mélange curieux de la controverse savante, du récit historique, de l'anecdote détaillée et des aveux personnels, sont au rang des meilleurs et des plus agréables mémoires qu'on puisse lire sur les fautes des cours, les passions ou la servitude des assemblées, le difficile et lent ouvrage de fonder la liberté chez un peuple. Enfin c'est à la dernière et à la plus fâcheuse partie de la restauration anglaise, c'est à un temps si justement accusé d'oppression et de bigotisme qu'appartient, comme on le sait, le premier établissement de la *Société royale des sciences de Londres*, tant célébrée dans l'âge suivant par Voltaire, Fontenelle, Maupertuis, et qui eut certainement une grande influence sur la direction philosophique des travaux et la féconde liberté des recherches.

L'Angleterre avait donc éprouvé, avant nous, quelles dates glo-

rieuses, quelle vaste carrière une restauration, même mêlée de fatales erreurs et de mauvaises restrictions, peut offrir au mouvement des lettres et des sciences.

La France, après une révolution plus longue, plus radicale au dedans, bien autrement contagieuse au dehors, la France surtout, après ce grand désaveu de la révolution par elle-même qui s'est appelé le règne de Napoléon, après les splendeurs et les catastrophes également excessives de ce règne, la France, déchue à la fois des principes de 1789 et de sa récente primauté en Europe, arrivait à la restauration avec des causes particulières et nombreuses de découragement et de langueur. Le terrible intermède des cent-jours, cette courte reprise, cette répétition abrégée du premier empire, qui en trois mois épuisa dans un impossible essai tous les langages et tous les efforts des dix années précédentes, aggravait encore singulièrement le désavantage de la restauration. Après avoir paru la première fois une issue occasionnelle, un drapeau neutre offert pour transiger avec l'Europe, elle semblait cette fois l'objet direct, la garantie désirée que s'était proposée une invasion nouvelle.

Dans la réalité, il n'en était pas ainsi cependant. Ce qui suscita de nouveau les armes unanimes de l'Europe, ce qui remit en un moment sur pied un million trente mille hommes, selon le dénombrement que fit lord Castlereagh à la chambre des communes, ce n'était pas l'intérêt des Bourbons ni le regret de leur chute en elle-même : c'était la terreur, la colère, le désespérant mécompte du retour de Napoléon, les menaces qu'enfermait un tel succès, plus effrayantes pour chaque trône que ce succès même, et la conviction immédiate de la nécessité d'une lutte à mort. Par là, par l'impossibilité qu'il en fût autrement, l'entreprise des cent-jours, ce couronnement du caractère et de la vie de Napoléon, était pour la masse nationale ou même pour le dévouement individuel la plus funeste épreuve dont l'esprit de conquête ait affligé le monde.

Une coalition nouvelle inévitablement prévue, les restes héroïques de nos armées fatalement décimés, nos frontières réduites encore, les taxes de guerre et la présence d'uniformes étrangers en temps de paix furent le prix de cette expédition, dont la première réussite ne pouvait dans aucune hypothèse devenir le dénoûment, et qui ne reportait le grand capitaine un moment sur le trône de France que pour l'en précipiter au milieu de tous les fléaux déchaînés par l'étranger et de l'épuisement national.

Quoi qu'il en fût de ce terrible épisode et de ce second empire enlevé de nouveau comme une tente posée pour une nuit, l'état où sa disparition laissait la France semblait déplorable. Rien n'avait grandi dans cette courte et confuse épreuve, et bien des caractères

s'étaient compromis ou abaissés. Le prestige sacré de l'honneur s'était affaibli, comme celui de la loi. La nation même, cet assemblage si difficile à définir dans la vaste étendue de nos états modernes, semblait avoir beaucoup perdu aux yeux de l'Europe, non pas seulement par ce renouvellement d'une lutte inégale et d'un désastre imprudemment attiré, mais par une preuve de plus d'instabilité dans ses opinions, dans ses choix, ou de faiblesse dans sa manière de les défendre.

Et cependant, il faut le reconnaître, malgré ces fâcheux incidens, malgré les difficultés des choses et les fautes des hommes, un seul fait, une seule idée, l'idée du droit à fonder et à maintenir, la puissance nouvelle d'une charte constitutionnelle, l'introduction croissante des principes de liberté pacifia, releva, enrichit la France, et la fit passer, en quelques années, de la plus cruelle dépression à un réveil plein de force et d'espérance. Une telle révolution morale, un tel progrès des institutions ne peut s'expliquer sans doute que par un grand travail des esprits, par des facilités nouvelles offertes à l'émulation, un heureux concours de tous les efforts intelligens.

A ce titre, l'influence des lettres sous la restauration est donc une part importante et très curieuse des annales politiques de ce temps. Elle sera fort diverse. Elle se composera d'une double réaction contre et pour le passé, qui venait de disparaître. Tantôt elle remontera, dans ses admirations, plus d'un siècle en arrière, pour chercher, par haine de la révolution et de l'empire, des types plus purs de dignité morale, à défaut de liberté, et des exemples de pouvoir absolu sans tyrannie; tantôt elle tâchera de reprendre l'œuvre interrompue et sur quelques points désavouée du XVIII^e siècle, ressuscitera ses passions, s'armera de sa licence, ressaisira tout le carquois de Voltaire pour assaillir le peu qui restait du passé sous le faux nom de tout ce qui n'était plus; tantôt, fuyant à l'extrême opposé, elle exagérera la tradition même dont elle veut s'appuyer; elle en dépassera systématiquement les plus glorieux interprètes : elle trouvera Bossuet hérétique et Massillon révolutionnaire.

A côté de ces deux courans d'opinions en sens inverse, l'un remontant impétueusement vers un passé lointain, l'autre pressé de répandre tous les flots suspendus du XVIII^e siècle, il y aura sans doute aussi des sources nouvelles dirigées vers l'avenir, un cours généreux d'idées philosophiques et morales, liées au nouveau droit public qu'avait reçu la France, aux idées de justice et de liberté garantie, à la discussion publique des lois, à la moralité de la tribune, à cette puissance infaillible des nobles sentimens sur les hommes assemblés, hormis dans quelques époques d'oppression matérielle.

Entre tous ces mouvemens rapides et resserrés dans cet espace

de quinze années, grand pour notre âge mortel, comme dit Tacite, mais bien court dans la vie d'un peuple, l'ordre chronologique occupe peu de place; tous ces flots d'idées en effet furent presque simultanés.

Presque à la même date, dans le même mois ou dans la même année, on vit le zèle anti-révolutionnaire se reporter jusqu'à l'esprit ultramontain, embrasser jusqu'au moyen âge dans son culte du pouvoir et invoquer ce pouvoir sous un symbole non-seulement absolu, mais infaillible; puis on entendait l'imagination féodale et constitutionnelle de M. de Chateaubriand idolâtrer les souvenirs de la monarchie chevaleresque, mais les déclarer éteints et ensevelis, et recommander l'adoption rigoureuse du système anglais, la responsabilité des ministres, le gouvernement de la majorité, le jury, la liberté de la presse; puis, encore, sous la garantie de ce droit nouveau ainsi réclamé et toujours plus ou moins appliqué, on accueillait les brochures théoriques et piquantes de Benjamin Constant, les écrits abstraitement libéraux de quelques publicistes, et enfin les chansons tour à tour épicuriennes, guerrières ou démocratiques échappées à la verve savante de Béranger.

Par un contraste de plus, à côté de cette poésie, voltairienne d'origine, mais armée d'un surcroît de malice hardie, plus travaillée dans la forme, plus populaire pour le but, il se faisait entendre, comme le *Carmen sæculare* d'une époque nouvelle, une poésie tout empreinte de religion, de mélancolie, d'harmonie, attendrissant la foi divine et sanctifiant l'amour humain. M. de Lamartine se levait à l'horizon de la chambre de 1815, et inscrivait quelques-unes de ses ineffables mélodies sous les auspices de M. de Bonald, de l'auteur de la *Législation primitive,* ancien royaliste émigré, si zélé partisan du pouvoir absolu, qu'il l'avait aimé même dans l'empire, et s'était réconcilié avec ce qu'il nommait l'usurpation par sympathie pour la dictature. Mais, on le croira sans peine, une liaison exacte, une filiation secrète, a besoin d'être retrouvée entre ces mille rameaux de la pensée publique qui se développèrent sous la liberté de la restauration, et à la faveur même des passions qu'elle heurtait ou qu'elle excitait.

En cela, la pénétration du nouvel historien littéraire de la restauration ne pouvait faire défaut. Il réussit en effet à rechercher, à décrire les caractères d'une opinion, d'une tradition, d'un parti, puis à en suivre le contre-coup dans les œuvres de l'art et à en marquer l'influence. Pour cela, il a dû, comme nous le ferons nous-même ici, remonter plus haut, car tout se tient dans l'ordre des idées, et c'est aux treize années du consulat et de l'empire qu'il faut demander en partie l'origine du mouvement intellectuel de la res-

tauration. Mais ce n'est pas assez : le consulat et l'empire nous renverront plus loin encore; car si cette époque mémorable fut marquée par le génie de Chateaubriand sous sa première forme, si elle seconda même le premier essor de ce génie par le spectacle dont elle saisit ses regards, par cette reconstruction du temple qu'elle lui donnait à célébrer, cette même époque avait été précédée des généreuses maximes et des vœux de liberté de Mme de Staël, et de toute l'école vraiment constitutionnelle et modérée qui bientôt allait s'anéantir devant le bruit et la gloire des armes.

Ainsi donc, de l'empire, à le considérer dans l'ordre intellectuel et à y chercher les germes d'un avenir littéraire et le point de départ d'une époque de l'esprit moderne, il restait surtout la grande imagination et la brillante renommée de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Ces deux ouvrages avaient rempli la mesure et atteint la limite de ce qui était loisible à la pensée éloquente au début et sous les derniers accroissemens de la puissance absolue. L'écrivain, d'abord complice involontaire des prestiges dont s'entourait une illustre ambition, avait eu la liberté de l'indignation et du blâme contre les crimes révolutionnaires, dont cette ambition héritait. Il avait eu de plus pour lui-même et pour ses écrits tout le souffle de faveur populaire qui s'attachait à une restauration religieuse inaugurée par la force, comme un gage d'ordre et de paix, et souhaitée par le malheur comme une protestation secrète et un appui.

Plus tard, après ce long retentissement du *Génie du Christianisme* et ce succès à la fois d'opposition et d'adhésion officielle qui en avait accueilli les pages séduisantes, le même homme, dans *les Martyrs* et dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, avait su se donner à lui-même, malgré les suspicions croissantes du pouvoir, cette dernière liberté qui tire sa force de la réticence ou de l'allusion, et dans une œuvre de vigoureux talent, écrite au milieu de la pâleur et du silence d'une littérature asservie, ce fonds d'indépendance, même caché sous les parures de la fiction et de l'art, avait encore soulevé fortement les âmes, et occupé par de grands souvenirs et de poétiques images un public auquel étaient interdites la discussion légale, la réflexion libre, et qui, seulement par la gloire et la souffrance, participait à de terribles réalités qu'il n'avait pas le droit de juger.

Cependant il faut l'avouer, à part M. de Chateaubriand, ce favori du consulat péniblement supporté par l'empire, nulle supériorité durable dans les lettres, nul type d'originalité libre et vraie ne semblait pouvoir s'acclimater et se développer dans les vastes domaines du puissant dictateur de la France, car nous n'inscrirons pas à titre de génie indépendant M. de Bonald, qui, depuis la journée d'Iéna, avait, dans *le Mercure de France*, prêté foi et hommage au vain-

queur, et préconisé en lui le démonstrateur armé de la fragilité d'une monarchie sans principes moraux, fondée par un roi sceptique, comme si l'empire français d'alors, étayé sur l'incohérent amalgame de doctrines révolutionnaires et despotiques, associant à des généralités de tolérance et de philanthropie l'oppression déjà commencée du pape, l'anéantissement de tous les droits publics, et la nécessité ou l'entraînement volontaire d'une guerre perpétuelle, eût été en lui-même constitué plus logiquement et d'une façon plus durable.

Que le nouvel historien de la littérature française sous la restauration veuille donc bien nous permettre ce dissentiment : M. de Bonald nous paraît appartenir, de principes comme de date, beaucoup plus à l'empire qu'à la restauration bien comprise. Il avait adoré et justifié la force; il n'était pas l'homme du droit. Sans doute on doit reconnaître en lui, au prix de quelques paradoxes, un brillant et ingénieux penseur, un écrivain de rare talent; mais comme chef d'école, et, selon la désignation toute favorable que lui donnent ses admirateurs, comme guide d'une époque nouvelle, comme publiciste et moraliste de la restauration, il ne faisait qu'attacher à la royauté rétablie un dangereux symbole de droit divin; il ne travaillait qu'à répandre et à rendre suspectes, sous une forme nouvelle et mystique, ces théories de pouvoir absolu qui, après avoir été brisées par la force et comme foudroyées sur le front de l'homme de génie, semblaient un fâcheux secours et une dangereuse prétention pour le droit héréditaire, reparaissant au nom de l'ordre et de la paix. De tels écrits, sauf la réserve du talent, devaient être assimilés au *Patriarcha* du chevalier Philmer et aux traités théologiques publiés sous Charles II, à l'appui du gouvernement arbitraire que les Stuarts étaient infatigables à réclamer et impuissans à maintenir.

Il était toutefois dans la nécessité des choses en France qu'une telle opinion s'accrût et gagnât crédit dans les luttes même qu'autorisait la liberté constitutionnelle de la restauration. A M. de Bonald vint se réunir, comme un corps allié de troupes étrangères, le comte de Maistre avec ses *Soirées de Saint-Pétersbourg,* son idéal mystique et moscovite du pouvoir absolu, son éloge du bourreau, et cette imagination de théoricien despotique dans ses livres, qui cependant nous a laissé découvrir, dans ses *lettres* familières et posthumes, le plus aimable et le meilleur des hommes.

Là venait encore s'abattre, dans le premier essor de son génie, un homme que tous les vents de l'opinion devaient emporter tour à tour, M. de Lamennais, avec son premier volume de *l'Indifférence en matière de religion,* M. de Lamennais, alors tout catholique et tout monarchique, mais d'une âme trop vive pour se tenir dans les bornes d'une croyance, et devant bientôt sacrifier la royauté à l'église et

l'église au peuple. Là venait aussi se rallier, avec quelques variantes d'opinion ou plutôt de conduite, un écrivain que je regrette de ne trouver mentionné nulle part dans cette série d'éclatans souvenirs, le comte de Montlosier, l'homme qui a dit la plus belle parole peut-être qu'on ait prononcée à l'assemblée constituante de 1789, courageux, éloquent, paradoxal, ne sachant, comme publiciste, que faire l'utopie du passé, mais pamphlétaire puissant, sauf à se répéter beaucoup et à se contredire encore plus, car il porta, par sa *dénonciation* aux cours royales du temps sur l'affaire des jésuites, le coup le plus redoutable peut-être à la cause qu'il aimait et aux traditions qu'il exagérait.

Ces trois esprits, puissans à des degrés divers, étaient encore indirectement aidés ou excités par la première polémique vendéenne de M. de Chateaubriand, ce côté sombre de sa lumineuse colonne. Dans le chemin ouvert par ce redoutable chef de parti, ils avançaient vite et loin, et tantôt soulevés par la marée montante de la restauration, tantôt quelque peu retardés par son reflux, ils traînaient nécessairement après eux bien des auxiliaires. De là des journaux tels que *le Drapeau blanc* et *la Quotidienne*, des réunions et des écoles telles que la société *des bonnes lettres* et celle *des bonnes études*, tout un mouvement de liberté moderne enfin au nom de l'ancien régime. Il n'est pas douteux même que cette nature d'opinion, par les souvenirs d'ancienne loyauté qu'elle évoquait, par son admiration systématique de la vieille France, n'ait concouru au réveil purement poétique, au nouvel essor d'imagination et de goût qui marqua cette époque, dont M. Nettement, dans quelques chapitres, décrit et les effets et le contre-coup avec justesse.

Entre M. de Bonald, M. Joseph de Maistre, les débuts de M. l'abbé de Lamennais, M. de Montlosier, *le Conservateur*, *le Défenseur* et même *la Muse française*, les romantiques et M. de Lamartine, il y a certainement un fil électrique qui parcourt et touche en un moment tous les chaînons de ce mobile et fantastique assemblage; mais, hélas! la fondation d'un gouvernement, le renouvellement d'une société sur un terrain remué jusqu'aux abîmes et avec des étais de création récente est chose bien autrement grave et difficile que les innovations littéraires par satiété ou par système. Tandis que la littérature de la restauration, excitée par la liberté publique et par la passion, se produisait sous toutes les formes de la controverse éloquente, de l'érudition et de la peinture historique, du paradoxe et de la poésie, tandis que même un progrès évident de bien-être social suivait ce mouvement des esprits, l'établissement politique restait incertain et menacé.

C'est ici que l'habile historien de la littérature sous la restauration, qui, par souvenir de jeunesse, par solidarité de première cam-

pagne, a fait, nous le croyons, une part trop grande à la sagesse prophétique de l'opinion *ultramontaine* et *ultra-monarchique*, c'est ici que M. Nettement entreprend avec une sévère et ingénieuse impartialité l'analyse de ce qu'il appelle le *spiritualisme* rationaliste et *monarchique*, et qu'il suit dans toutes leurs marches et toutes leurs tendances le *libéralisme* et la *révolution*.

Il serait facile de se demander, sur l'ordre que s'est imposé l'auteur dans le développement et la filiation des sujets qu'il parcourt, s'il a dû, pour son classement intellectuel des quinze années de la restauration, placer d'abord la poésie, puis la politique, puis l'histoire, puis la philosophie. Évidemment, comme on l'a senti déjà, sous la restauration de 1814, par la puissance du fait et les calculs ou les passions des hommes, la question religieuse arrivait vite, et elle devait longtemps rester en tête. Par là même, la forme de résistance dut être empruntée souvent à l'esprit sceptique, à l'esprit irréligieux, appui malheureusement faible pour l'esprit de liberté; car toutes les forces morales se tiennent dans ce monde : la fermeté de conscience religieuse est un appui pour la fermeté de conscience civique; les croyans à l'ordre spirituel sont d'autant plus capables de convictions et de sacrifices dans l'ordre temporel, et le sentiment du devoir et de la dignité morale est une des choses qui garantissent le mieux la probité politique.

Tout le règne de Napoléon en avait été la preuve. On avait vu avec quelle facilité il avait plié les républicains athées de la convention et les épicuriens du directoire à toutes les métamorphoses d'opinions et à toutes les formes de servitude. On avait vu comment il avait transformé en adorateurs du pouvoir absolu les mêmes esprits qui avaient secoué toute ancienne croyance et tout ancien respect. Un écrivain même que M. Nettement a rangé dans l'école révolutionnaire, mais qui n'était sceptique que par faiblesse de caractère, Benjamin Constant, a montré quelque part avec une amère et piquante énergie combien l'esprit positif et ce qu'on a nommé l'*esprit algébriste*, qui ne voit que des forces et des nombres, s'accommode aisément du pouvoir absolu, lui cède sans résistance aucune, et se prête même avec une singulière indifférence à cette rapide consommation de la vie humaine, à ce mépris de la matière animée et souffrante qui fut un des caractères malheureux de l'empire. Et il faisait remarquer à cet égard que pas une fois, du milieu des savans illustres dont Napoléon avait décoré le sénat, un mot de doute ne s'était élevé sur les demandes excessives de contingens militaires, ni une instance favorable à l'appui des recours en grâce.

Soyons justes cependant, car, bien qu'il y ait des opinions plus vraies que d'autres, ou même exclusivement vraies, l'âme humaine

peut, à travers presque toute opinion, revenir à une conclusion généreuse : Cabanis, Volney, M. de Tracy, ceux que l'empereur désignait spécialement par le nom d'*idéologues*, avaient gardé sous l'empire le sentiment de l'humanité, l'instinct du droit et de la règle, le blâme de l'arbitraire et des abus de la force, et ils en consignaient à propos l'expression dans les muets scrutins du sénat. C'est que dans ces hommes le cœur était plus haut que la doctrine. Et en dépit de l'origine abaissée et de l'interprétation insuffisante qu'ils donnaient aux facultés humaines, tout éloignés qu'ils étaient de la vérité dans l'ordre métaphysique, ils étaient capables, dans l'ordre moral et civil, d'élévation et de dévouement à l'humanité. Mais une telle conséquence, en désaccord avec son principe, se rencontre rarement dans la vie. M. de Tracy et ses amis avaient formé sous l'empire un bien petit troupeau, une anomalie, une singularité plutôt qu'une résistance. Il était donc à souhaiter qu'une autre force, une autre philosophie, vînt relever la conscience publique, animer les lettres et donner à quelques caractères l'appui d'un principe.

Les commencemens en furent bien faibles, ou plutôt cachés dans un cercle bien restreint, et toutefois, lorsqu'il en apparut quelque lueur sous l'empire, elle ne put échapper à l'œil d'aigle qui voyait tout. C'est en 1811 qu'au milieu de la plus grande gloire et du plus complet silence de la France, dans une salle obscure du vieux collége du Plessis, devant une quarantaine de jeunes gens et quelques paisibles amateurs, avait fait sa rentrée dans le monde la philosophie du spiritualisme et du devoir, fondée sur l'activité spontanée de l'âme, sa conformité à la vérité et à la justice divine et sa puissance interne de les comprendre et d'y satisfaire. Oui, ce jour-là reparaissait la philosophie de Descartes, persécutée au début du XVII^e siècle, mais qui avait indirectement inspiré de son âme toute cette grande époque et lui avait tenu lieu de *droit politique* et de *liberté*. Trop oubliée dans l'âge suivant, destituée de son légitime empire sans être remplacée, elle reparaissait aujourd'hui, entre les ouvrages de Cabanis et de Garat, devant ces théories du matérialisme si naturellement contemporaines du régime de la force matérielle.

Le maître qui venait annoncer cette antique nouveauté était un homme d'un âge mûr, peu connu alors, mais imposant d'aspect et de langage. Après avoir figuré dans les rangs moyens de la révolution, dont il avait partagé les premiers vœux de réforme et de liberté, après avoir été courageusement mêlé aux périls de l'administration municipale sous Bailly, après avoir figuré dans une des assemblées qui succédèrent à la convention, il avait, pendant des années de retraite, nourri ses souvenirs et élevé sa pensée par l'étude exclusive des plus rares génies, Platon, Thucydide, Tacite, Milton, Descartes,

Bossuet, Pascal. Esprit supérieur et difficile, mécontent de son siècle et se satisfaisant avec peine lui-même, il ne s'était entretenu que des plus grands modèles de l'art de penser et n'avait goûté que la philosophie la plus haute d'origine et de principes, soit dans les inspirations des plus immortels penseurs, soit dans les analyses méthodiques et détaillées qu'en avaient données de nos jours Thomas Reid et Dugald Stewart avec cette droiture morale et ce bon sens si dignes de commenter le génie.

Ses premières paroles mêmes indiquaient la forme nouvelle de son enseignement, et semblaient faites pour étonner les sectateurs de la *sensation transformée,* seule doctrine régnante alors. « Toute la science humaine, disait M. Royer-Collard en commençant, peut être ramenée à deux objets : les esprits et les corps, le monde intellectuel et le monde matériel. » Et bientôt, marquant les conditions différentes et les progrès inégaux de ces deux études, il faisait ressortir l'immensité de la première, « non moins authentique, disait-il, non moins démontrable que la seconde, » et il en revendiquait noblement l'impérieuse préséance et l'évidente vérité.

Après quelques mots sur les disciples français de Locke et sur l'analyse des facultés humaines, regardée alors comme la science même, et comme toute la science : « N'ont-ils rien oublié? s'écriait-il avec une grave ironie. Quelle expérience nous assurera que la *sensation* suffit pour féconder toutes les régions de l'intelligence et du sentiment? Parce qu'elle a précédé l'exercice de nos facultés, celles-ci en sont-elles moins originales, et ne doivent-elles rien à leur propre énergie? Est-ce la sensation qui perçoit, qui se souvient, qui juge, qui raisonne, imagine? Est-ce dans la sensation qu'est tracée la règle éternelle des droits et des devoirs? Quand elle enseignerait l'utile, enseigne-t-elle le beau et l'honnête? A-t-elle inspiré ce vers?

Summum crede nefas animam præferre pudori. »

Puis, impartial dans l'ardeur même de ses généreuses doctrines, reconnaissant ce qui avait pu manquer d'observation patiente à la psychologie de Descartes et de Malebranche, rendant hommage à l'analyse de Bacon, et proposant de suivre dans l'étude de l'âme la méthode même des sciences inductives, il arrivait à dire que « la lumière de l'évidence éclairant toutes les lois de la nature, la philosophie serait un jour une science aussi parfaite et plus complète que la géométrie. »

C'étaient là, il faut l'avouer, des vérités bien inattendues, bien étranges à proclamer sous le règne du fer et de l'algèbre; c'était, en des termes modestes, le réveil de la puissance morale de l'homme, de la liberté indomptable de l'âme et de la loi intérieure du devoir

sous le régime de la force, du nombre discipliné, et des intérêts matériels proposés pour but suprême de la vie.

Quoi qu'il en fût de la dissidence d'une telle doctrine avec la pratique avouée de l'empire, Napoléon n'en fut pas blessé. Le bibliothécaire du palais, M. Barbier, suivant une attribution de sa charge, avait fait placer un soir ce discours, parmi d'autres brochures nouvelles, sur la table de nuit de l'empereur. Le discours fut lu, et au lever l'empereur, apercevant M. le prince de Talleyrand, alors assez en disgrâce pour qu'il ne lui fût parlé que de littérature : « Savez-vous, monsieur le grand électeur, lui dit-il, qu'il s'élève dans mon université une nouvelle philosophie fort sérieuse qui pourra bien nous faire grand honneur, et nous débarrasser tout à fait des *idéologues*, en les tuant sur place par le raisonnement? » Et lui citant alors, avec sa manière de transformer ce qu'il lisait, quelques passages de M. Royer-Collard, il le gronda de ne pas les connaître et d'être en arrière d'une si importante nouveauté.

On le voit, cette approbation de l'empereur était peu philosophique en elle-même. Ce qu'il avait entrevu dans sa rapide lecture et ce qui lui plaisait, c'était l'attaque contre la philosophie de Locke, résumée pour lui dans M. de Tracy, et suspecte de solidarité avec MM. Sieyès, Garat et Volney. M. Royer-Collard connut bien vite son succès de cour; mais il ne s'y fia nullement, ni surtout ne voulut en profiter. « L'empereur se méprend, dit-il à quelques amis et en particulier à M. Maine de Biran, profond penseur en métaphysique, paisible, bien que courageux questeur du corps législatif; l'empereur se méprend : Descartes est plus intraitable au despotisme que ne le serait Locke. Entre nous, la doctrine de *l'âme* est bien autrement favorable à la liberté que celle de la *sensation transformée*. Franchement, pour les partisans de cette dernière théorie, la résistance morale à la force est une inconséquence généreuse; pour nous, elle est un devoir irrémissible. »

C'était dans le même esprit que, peu d'années auparavant, M. Royer-Collard, attiré par quelques hommes graves et doux ralliés à la dictature impériale, entre autres par M. le sénateur Pastoret, s'était sévèrement abstenu, et avait à la même époque écrit une admirable lettre, encore inédite, sur l'avenir social de la France, la rentrée du principe monarchique sous forme nouvelle, avec les chances de grandeur et de stabilité contenues dans l'établissement militaire de 1804.

A ces titres divers, il était juste de réserver, plus largement encore que ne le fait l'historien littéraire de la restauration, une part à la philosophie dans les origines de notre droit public constitutionnel et dans les développemens qu'il reçut dès 1817. Cette influence était impossible à méconnaître, et ne pouvait non plus se nier que

s'éviter. Par le fait de notre première révolution, si profonde, si destructive; par la durée de l'empire, si guerrier, si dictatorial, « envahissant et confondant les doctrines et les idées comme les territoires (1), » nous ne pouvions pas être un peuple de traditions et de précédens. Loin d'argumenter du passé, il fallait souvent le tenir en suspicion, ou comme imprudemment théorique, ou comme oppressif. Pour régler la liberté de la presse, par exemple, cette conséquence de la civilisation et du droit, qu'on ne peut guère détruire sans en inquiéter plusieurs autres, il est clair qu'on ne devait se contenter ni de telle déclaration de l'assemblée constituante proclamant un principe et ne sachant pas le prémunir contre l'anarchie, ni de tel décret appuyant la censure et le mutisme sur les prisons d'état. Il fallait inaugurer un droit nouveau, promis par la charte de 1814, en assigner le principe, les limites, les abus, et y attacher une procédure de garantie comme de répression. Liberté religieuse, liberté civile, droit public du pays, sauvegardes du gouvernement constitutionnel à l'intérieur, toutes les questions de l'ordre le plus élevé étaient comprises dans ce seul problème de la liberté de la presse, soulevé dès 1814 par MM. Raynouard et Flaugergues, débattu avec tant d'éclat en 1819 par MM. de Serres, Royer-Collard, Camille Jordan, Lainé, Barante, le duc de Broglie, et d'autres hommes dignes de présider à la réforme législative d'un grand état.

Sous ce rapport en effet, la tribune parlementaire, issue de la charte de 1814, exerça dès les premières années une grande influence sur l'opinion et les lettres en France et à l'étranger. Ce qui se mêla d'intérêts de parti et d'ardentes passions à l'examen spéculatif n'en diminua pas le grand caractère et la portée morale. La discussion sur la loi d'amnistie en 1816, cette discussion qui touchait à des griefs si récens et à des craintes si vives, donna lieu à la revendication des plus hautes vérités, des plus précieuses garanties dans l'ordre politique et civil.

Les fondemens du droit public, l'indépendance nécessaire des *juridictions*, la modération des peines, l'illégalité radicale de la confiscation furent mis en lumière avec une évidence irrésistible. Une question d'organisation intérieure, mais d'une importance capitale, l'inamovibilité judiciaire, fut également défendue par M. Royer-Collard avec un admirable ascendant de raison et d'éloquence, devant tous les griefs, tous les prétextes et tous les intérêts ardens d'une restauration à peine affermie, tandis que M. de Chateaubriand soutenait avec passion la thèse contraire à la tribune et dans les recueils polémiques. Nul doute qu'entre de tels antagonistes et sur de tels

(1) Discours de M. Royer-Collard, 1817.

sujets la discussion parlementaire ne devînt une action puissante qui s'étendait au mouvement général des esprits, et renouvelait l'essor des lettres dans les genres les plus sérieux, le droit public, l'histoire, l'enseignement moral.

Ce ne sont pas en effet les écrivains polémiques seulement, cette milice extérieure de la loi dans un état constitutionnel, qu'il faut placer sous l'inspiration de la tribune, et compter comme une force auxiliaire souvent utile à la suite des corps réguliers. L'affinité si prompte du droit public d'un pays avec sa littérature doit conduire tout critique éclairé à rechercher parmi nous le progrès des études historiques dans le progrès même et le travail prolongé de nos institutions. Un livre entier de l'*Histoire de la Littérature française sous la restauration* est consacré à cet examen, et les écrits les plus lus, les noms les plus accrédités de notre temps y passent naturellement sous les yeux : Mme de Staël pour ses *Considérations sur l'histoire de la révolution*, publiées en 1817; M. Guizot pour ses mémorables *Leçons d'histoire moderne*; M. de Barante pour ses *Chroniques de Bourgogne*, si neuves par le naturel de l'expression et si attachantes par l'habile distribution du récit; M. Augustin Thierry pour son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, éloquente à la manière antique, avec des matériaux barbares; M. Philippe de Ségur pour ses peintures ineffaçables de la *Campagne de Russie*, mélange du grand récit historique et des mémoires, témoignage immortel où la surcharge même des couleurs et l'excès mélancolique de l'imagination fait partie de la réalité; M. Thiers et M. Mignet pour leurs histoires diversement originales, l'une claire et saisissante, assez complète, quoique partiale, singulièrement entraînante par l'ordre rapide et naturel du récit, la vive expression des détails, la mise en jeu des caractères, sans fausse imagination et sans paradoxe; l'autre analytique avec une sagacité puissante, premier essai d'un esprit destiné à une incontestable prééminence dans presque toutes les formes de l'histoire, dans l'histoire philosophique et dans l'histoire pittoresque, dans le récit approfondi des transactions les plus complexes et dans la biographie animée.

Malgré de fortes préventions contre ce qu'on appelle l'*esprit révolutionnaire*, en étendant beaucoup parfois la portée de cette épithète et en l'appliquant volontiers à nos histoires récentes, M. Nettement énonce en général des jugemens précis et modérés sur les grands talens de nos diverses écoles historiques. Sa préférence est pour M. Guizot, dont il admire le savoir étendu, la méthode, le vaste coup d'œil et l'impartialité supérieure; mais, en rendant justice à ces rares qualités, il n'est pas moins équitable pour des esprits moins conciliens ou moins élevés. Il reconnaît avec raison à notre siècle, et sur-

tout aux quinze années de la restauration, le mérite d'une grande et féconde direction historique, d'une supériorité véritable dans une des plus grandes œuvres de l'intelligence et de l'art.

Ce fut en effet un des titres éminens de ce temps, continué par le nôtre. Tacite avait expliqué deux fois comment à Rome, sous l'empire, le génie des historiens s'était successivement amoindri et découragé, d'abord par le progrès de l'adulation (1), puis par l'ignorance de la chose publique, devenue (2) comme étrangère, enfin par les soupçons et les rigueurs croissantes des nouveaux Césars. Une influence toute contraire, un ordre inverse de changemens devait amener parmi nous, il y a trente ans, des effets tout opposés. L'esprit d'examen et même de satire avait chassé bien loin la flatterie. La chose publique était bien connue et pénétrée de toutes parts, les documens anciens et nouveaux se produisaient en foule; enfin nulle crainte ne gênait la liberté des recherches et des récits. Seulement il me semble qu'en rendant à la restauration cette justice qui lui est due, il aurait fallu ne pas la borner à cette époque et constater le même caractère dans les années qui suivirent immédiatement. Alors, à la vérité, nous aurions eu l'histoire de la littérature française, non pas seulement sous *la restauration,* mais pendant toute la durée de la monarchie constitutionnelle; l'historien et les lecteurs eussent retrouvé les mêmes talens, quelquefois les mêmes influences à deux dates diverses. L'ouvrage n'y eût pas perdu, même pour l'unité, car les diversités de circonstances font ressortir les vérités de principes que le besoin ramène ou que la logique retrouve.

Au reste, ce développement n'est peut-être qu'ajourné, et tout en concevant très bien l'intérêt moral d'un tableau littéraire de la restauration, et en nous bornant ici nous-même à l'esquisse de cet ordre de souvenirs plus paisibles et déjà loin de nous, il nous semblerait d'une haute importance pour l'histoire bien comprise d'étendre la même étude à toute la durée du régime représentatif en France. Cette épreuve plus longue, cette carrière plus libre mettrait encore mieux les choses et les personnages dans tout leur jour. Quelques-unes des vérités mêmes auxquelles tient le plus l'auteur y gagneraient beaucoup. On y verrait par exemple, avec une édification profitable, les changemens de perspective dont l'histoire du passé est susceptible dans le cours d'un quart de siècle et plus. On n'aurait pas seulement les deux plaidoyers des partis opposés, l'histoire apologétique et l'histoire accusatrice, sous la première impression des

(1) Nec defuere decora ingenia donec gliscente adulatione deterrerentur. (*Ann.*, lib. XIV.)

(2) Magna illa ingenia cessère — simul veritas pluribus modis infracta, primùm inscitiâ reipublicæ, ut alienæ, mox libidine assentandi. (*Hist.*, lib. I.)

événemens accomplis; on aurait encore, ce qui n'est possible qu'après un certain délai et ce que nous voyons aujourd'hui, l'histoire systématique à froid, l'utopie paradoxale du passé, quelquefois même la réhabilitation romanesque et dramatique des folies et des forfaits. Puis d'un autre côté on aurait, non plus l'accusation seulement, mais le jugement méthodique, la démonstration impartiale et successive des fautes, des malheurs publics, l'expiation enfin de l'erreur et du crime sous l'accablement des témoignages, en un mot l'histoire de M. Michelet et celle de M. de Barante.

Quelque juste dans sa rapidité que soit le coup d'œil jeté par M. Nettement sur cette partie de notre gloire littéraire durant quinze ans, et malgré la part qu'il a faite à d'autres écrits remarquables de la même époque, l'*Histoire de la Fronde* de M. de Sainte-Aulaire, l'*Histoire de Pologne* de M. de Salvandy, le jugement reste donc incomplet, et c'est à la critique moderne de l'achever.

Nous n'hésiterons pas à louer dès ce moment l'impartialité courageuse de l'auteur, lorsqu'il parle des *Études historiques* de M. de Chateaubriand. Malgré son admiration pour ce rare génie, l'écrivain le plus éclatant du XIX^e^ siècle, il ne voit avec raison dans les volumes de M. de Chateaubriand sur l'histoire ancienne et sur l'histoire de France que des fragmens peu liés et des esquisses inégalement colorées. Nulle vue grande et neuve n'a dirigé la route de l'historien; nul problème n'a été résolu; nul tableau n'a été terminé. Ses *Quatre Stuarts* semblent une prédiction dont la transparence même détruit l'effet, et où la colère et l'impatience haineuse ôtent le piquant de l'allusion. La partie des *Études historiques* qui touche à la fin de l'empire romain et aux premiers siècles de notre ère est trop dénuée de recherches originales, trop abrégée, trop inexacte, et paraît n'offrir que le rebut des notes qui avaient fourni de si vives images à quelques chants du poème des *Martyrs*. Quant à la seconde partie des *Études historiques*, à celle qui s'occupe du moyen âge et de quelques règnes de notre histoire, on y trouve ce goût du passé féodal et cette imitation des vieilles chroniques qui fut une des grâces et une des nouveautés de ce magique talent. Malheureusement l'auteur ne reste pas fidèle à cette forme; il y mêle par momens l'histoire philosophique et même l'histoire satirique. On tombe de la candeur de Joinville dans l'âpreté incisive du pamphlet parlementaire. En un mot, M. de Chateaubriand, avec d'admirables dons d'imagination et de style, a manqué cette gloire de l'historien qui semblait une des palmes à cueillir dans notre siècle. La belle et forte maturité où le prenait la restauration s'est consumée pour lui dans les débats d'une controverse trop souvent personnelle, dans les luttes de la tribune où il n'avait que la moitié de son génie, dans des ambassades plus fastueuses qu'effectives, et

enfin dans un passage au pouvoir, non sans quelque grandeur politique, mais suivi d'une chute bien prompte et des fautes inévitables que le dépit entraîne.

Son titre le plus réel à cette époque, titre aujourd'hui couvert d'un oubli momentané, mais immortel, il faut l'espérer, ce fut d'avoir décrit, résumé les principes de la monarchie représentative, du droit parlementaire, du libre vote et de la libre discussion. En retraçant pour l'avenir ces vérités élémentaires avec une admirable énergie, M. de Chateaubriand semblait écrire les dernières volontés de la France. On peut regretter que, selon le conseil et l'exemple de Tacite, il n'ait pas réservé pour sa vieillesse d'autres études sévèrement et exclusivement historiques. Les *Mémoires* qui ont occupé ses dernières années sont loin d'avoir la même autorité et la même dignité; mais ce sera sans doute la condition inévitable de notre siècle fertile en catastrophes publiques et privées d'abonder en mémoires particuliers. Les mémoires sont la consolation et la revanche des gouvernemens ou des partis déchus. On nous en promet un grand nombre, outre tant de mémoires purement militaires ou à demi apocryphes déjà mis en lumière; mais nous n'avons vu jusqu'ici de marqués au coin du génie que ceux de Napoléon, publiés tranquillement à Paris, dans les dernières années de la restauration, par des confidens qui certainement n'y avaient pas travaillé, et qu'on ne peut soupçonner d'avoir embelli ces dictées, reprises à plusieurs fois par lui-même, mais demeurées trop originales pour n'être pas présumées à peu près intactes.

M. Nettement dans son tableau littéraire de la restauration, M. Demogeot dans les chapitres ingénieux qui terminent son *Histoire de la Littérature française jusqu'en* 1830, ne parlent pas assez de cette grande œuvre historique qui nous était rapportée de Sainte-Hélène après la mort du conquérant, et douze années avant ses restes mortels. Chose singulière en effet! ce livre, composé de fragmens et parfois de répétitions, ce portique d'un édifice inachevé, mais renfermant les grands bas-reliefs de la campagne d'Italie, de la campagne d'Égypte, de la veille et du lendemain du 18 brumaire, cet écrit digne de César, mais de César malheureux et mélancolique, fut assez peu remarqué à sa première apparition. Publié chez M. F. Didot, dans un beau format, le livre s'écoula lentement, et l'effet en fut presque insensible parmi les débats et la polémique orageuse du temps. Je me souviens seulement qu'un homme considérable d'alors, longtemps ennemi de l'empire et un des plus importans soutiens de la restauration, me dit à cette époque : « Je crois maintenant au génie de l'empereur, son livre me dit plus que son règne. » Cela était vrai; mais la sévérité même de ce livre, cette statue sans ornemens, tail-

lée dans le granit, ces guerres racontées avec une admirable précision, cette politique brève et impérieuse, toute pleine de passion et d'imagination, mais se contenant, sous une austère et sombre gravité, dans la contemplation de sa chute présente, tout cela, pour le moment, parlait à peu d'esprits et ne saisit pas l'opinion publique, emportée par un courant de révolutions nouvelles.

Il n'en appartenait pas moins à l'historien littéraire de cette époque d'insister sur une telle publication, d'en noter peut-être les influences futures et de lui faire sa place dans ce qu'il a d'ailleurs justement caractérisé cette reconstruction de la renommée impériale, cette légende napoléonienne à laquelle ont concouru de tant de côtés et sous tant de formes publicistes et chansonniers, royalistes et démocrates, tout le monde enfin, tantôt l'opposition et tantôt le pouvoir lui-même.

Ainsi, comme on le voit dans le livre de M. Nettement, dans d'autres écrits sur la littérature du XIXe siècle, et, comme on le sent partout, dans le sujet même de ces ouvrages, la littérature, écho de la pensée publique ou vive expression de la pensée personnelle, revient toujours à la politique, c'est-à-dire au grand et suprême intérêt de la société, à ce qui est la vie et l'honneur des états, comme l'habileté active est la vie et la distinction de l'individu. Tantôt c'est la politique religieuse et même ultramontaine, tantôt la politique constitutionnelle, mais toujours la politique, c'est-à-dire la question de la liberté et du gouvernement des hommes, et partant de leurs progrès et de leur durée en tant que nation, de leur bien-être et de leur satisfaction morale en tant que citoyens et membres d'une société au premier rang des sociétés modernes.

Loin donc de nous étonner et de nous plaindre de la grande place faite à cet intérêt dans un ouvrage sur la littérature et l'esprit français, nous dirons que cet intérêt même est l'âme d'un tel ouvrage et ce qui en fait à la fois le mouvement et l'importance historique. Nous voyons passer tant de choses, que nous oublions beaucoup. Des détails précis sur les premières prédications et sur l'influence prolongée de M. l'abbé Fraissynous, sur M. l'abbé de Lamennais et sur Rome, sur les principes gallicans et sur le jeune clergé de 1825 et par-delà, prennent une signification aujourd'hui fort curieuse. Par là encore, la place que l'historien de la littérature sous la restauration réserve à la jeune école philosophique qui se formait alors, l'hommage d'inquiétude qu'il lui rend, la préoccupation qu'il a du brillant éclectisme et de la parole puissante de M. Cousin, ses craintes exagérées de ce qu'il nomme le scepticisme de M. Jouffroy, ne sont pas seulement des jugemens littéraires; ce sont des indices, des symptômes de l'esprit qui agitait la restauration. Presque toujours en effet elle

eut plus à souffrir de ses soupçons que de ses périls, et fut plus compromise par ses fautes que par ses ennemis, quoiqu'elle courût en effet de réels périls, et qu'elle eût des ennemis naturels. Ainsi, par exemple, les belles leçons de M. Cousin, dans sa première ferveur philosophique, ces leçons éclatantes du plus pur spiritualisme auraient dû plaire, au lieu d'effaroucher. Elles n'offraient rien qui ne fût salutaire au cœur de la jeunesse, et elles inauguraient avec une sorte de verve impétueuse, qu'on prit pour un danger, le retour à la saine logique, à la méthode supérieure et aux plus pures traditions de la grande philosophie, de sorte que, même à tant d'années de distance, un habile critique, en appréciant aujourd'hui à toute sa valeur littéraire cette parole militante de l'enseignement dans une société mobile et renouvelée, semble avoir gardé quelque chose des préventions qu'elle rencontra jadis.

Ce n'est pas de notre part zèle universitaire ni regret exagéré sur l'état présent d'une création, la plus belle et la plus prévoyante de l'empire; mais, en vérité, sommes-nous arrivés de révolution en révolution jusqu'en 1854 pour que des hommes de savoir et de talent répètent (1) sans le blâmer un conte qu'en 1822 avait recueilli l'imagination ardente de M. l'abbé de Lamennais? Quelqu'un de sensé croira-t-il, comme le récite M. de Lamennais, qu'à cette époque ou même que jamais, dans un collége royal qu'on a soin de ne pas nommer, trente élèves (des philosophes et des rhétoriciens sans doute), admis à la communion, à laquelle personne n'était obligé, s'étaient entendus pour extraire et réserver les hosties qu'ils avaient reçues devant l'autel et en cacheter le soir ou le lendemain les lettres qu'ils écrivaient à leurs parens? Quoi! cette fable absurde, ce sacrilége sans nom et sans prétexte, dont nulle enquête sous M. de Corbière et M. d'Hermopolis ne put découvrir la moindre trace, vous daignez la redire, parce que la crédulité la plus aveugle l'a fait imprimer une fois! Vous n'y reconnaissez pas tout d'abord ce caractère du mensonge politique ou religieux qui se sert de la publicité et encore mieux du silence imposé, fait son chemin comme il peut, dans un sens ou dans l'autre, arme la passion, justifie l'arbitraire, et sert à ruiner les institutions en calomniant les hommes!

Mais hâtons-nous de sortir de ces bas-fonds du sujet instructif que présente l'histoire littéraire de la restauration; laissons les misères et les fables de la polémique contemporaine, pour nous attacher au beau mouvement de curiosité savante, de critique et de poésie qui ranima l'esprit français et fit succéder à l'effroi silencieux et aux préventions européennes qu'avait excités l'empire l'ascendant rénovateur en

(1) *Histoire de la Littérature française sous la restauration*, t. II.

France et puissant à l'étranger de nos idées et des talens qu'elles inspiraient. M. Nettement voit avec peine dans cette impulsion heureuse bien des traces de l'esprit révolutionnaire et du progrès démocratique. Il est certain que la France, usant des institutions qu'elle avait reçues, pleine d'ailleurs d'anciennes passions et d'intérêts de parti, ne fut pas toujours un champ à armes courtoises pour la monarchie restaurée. Elle se montra plus d'une fois imprudente, excessive dans ses vœux. Elle eut des fièvres de liberté, comme elle peut avoir de longs accès de langueur et d'abattement; mais faut-il s'en indigner dans le passé? Était-ce chose injuste et déraisonnable qu'une nation vaillante et spirituelle, tant éprouvée depuis 1789, dont ses conducteurs avaient tant abusé, réduite plus tard à son territoire et dépouillée de ses conquêtes au milieu de l'agrandissement de toutes ses rivales, voulût tenir du moins avec passion à ses droits intérieurs et nouveaux, à ses libertés promises en 1789 et si longtemps interceptées? Non. L'esprit formaliste, l'esprit inquiet, exigeant du pays sous la restauration, nous paraît avoir été naturel, et, à tout prendre, plus utile encore que fâcheux et contrariant. Puisse la France n'en pas dégénérer! L'apathie qui eût tout souffert, n'eût voulu s'enquérir de rien et se fût contentée d'obéir, eût été par comparaison un bien mauvais patriotisme. La jalouse surveillance sur les droits publics, l'esprit de liberté dans le cercle des lois, l'attention active aux affaires de l'état valaient mieux pour tous et pour le gouvernement lui-même, si peu qu'il comprît sa mission et choisît bien ses auxiliaires pour la remplir.

Ce fut en effet à travers des difficultés de ce genre, tantôt avec l'appui de l'opinion, tantôt avec l'espoir de la réconcilier, que la restauration fit trois choses diversement importantes : l'expédition d'Espagne, meilleure dans le résultat que dans le but projeté d'abord; l'expédition de Morée, ouverte par la bataille de Navarin et à jamais glorieuse; la conquête d'Alger enfin, cette seule extension de territoire qui nous reste et cette école de notre vaillante armée.

Gardons-nous donc de croire historiquement que le gouvernement constitutionnel ait été autant qu'on l'a dit un obstacle aux grandes choses, un embarras pour agir librement. Plus la personne ou l'intention des princes qui régnaient alors serait sévèrement jugée, plus la puissance d'une forme d'administration nationale apparaîtrait dans ce qui fut fait sous leurs auspices.

Passons maintenant de ces faits historiques au mouvement d'esprit qui dut les précéder ou les suivre : certes on s'explique assez que cette glorieuse activité de la France, au milieu des troubles fréquens de l'Europe, ait recommencé dès lors à nourrir parmi nous un certain orgueil, un amour-propre de race très favorable au ta-

lent. Ce fut alors que les noms de Casimir Delavigne, de M. de Lamartine, de M. Victor Hugo, de M. Lebrun, de M. Alfred de Vigny, retentissaient avec un éclat si élevé et si populaire. C'est alors que M. Béranger, sans oublier ses éloquentes rancunes contre l'invasion et ses réminiscences voltairiennes contre l'église, trouva des accens si neufs et si vraiment lyriques sur la renaissance et la liberté de la Grèce. C'était un noble concert que celui de ces voix brillantes et jeunes auxquelles venait se joindre toute une école de poètes en espérance et de critiques novateurs en théorie.

Dans l'antiquité grecque, poète avait signifié *faiseur, créateur*, dans notre moyen âge, il se traduisit au nord et au midi par le mot de *trouveur*. Dans ce réveil littéraire de la restauration, il semblait peut-être se rapprocher de l'idée et du mot de *chercheur*, et il se marquait par une curieuse étude de tout ce qui pouvait promettre le neuf et l'inattendu dans le choix des sujets, dans la couleur des détails, dans le degré des émotions et les rapports secrets de la mesure et de l'harmonie.

De tout ce travail cependant, de toute cette seconde renaissance, ce qui domina, ce qui monta droit au ciel comme la flamme, ce furent avant tout quelques élans élégiaques et lyriques que la plus heureuse nature semblait prodiguer sans art, sans calcul et presque sans travail, — ces chants de M. de Lamartine, venant tout à coup dissiper par un charme durable le prestige au moins exagéré de Delille et nous versant à pleins bords une nouvelle poésie. On peut dans quelques pages de M. Nettement, dans ses jugemens réfléchis et aussi dans ses sévères réticences, comme dans les admirations plus vives et parfois trop contemporaines qu'exprime un écrivain de talent, M. Demogeot, revoir le tableau de cette époque poétique; elle ne restera pas sans gloire dans l'avenir.

Je ne discuterai pas ici, dans toutes ses parties, l'opinion émise sur un poète éminent de la pléiade d'alors, l'auteur des *Ballades* et des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule*, des *Rayons et des Ombres*. Je ne veux point rechercher s'il n'y a point quelque rigueur dans l'habile et loyal critique à ramener trop exclusivement M. Victor Hugo à ses premiers essais lyriques, à deux odes, fort belles d'ailleurs, sur Louis XVII et sur les funérailles de Louis XVIII. Soyons plus équitables, même en étant sévères. Non, ce talent si éclatant et si riche dans sa surabondance, si mobile par sa force, ce clairon suspendu et sonore, n'appartenant d'abord à aucun drapeau, mais fait pour retentir à tous les souffles de la renommée, cette puissance originelle de poète enfin n'était pas attachée, dans sa supériorité, à un seul ordre d'idées et de souvenirs. Elle passait avec une égale vivacité de la Vendée au consulat et à Marengo, des dou-

leurs de la royauté mourante au linceul triomphal de l'empire. Ce qui seulement pouvait être remarqué, c'est que nul poète plus que M. Victor Hugo ne contribua par l'ardeur de son admiration posthume, par son crédit sur la jeunesse, par l'éclat de son talent, à cette recomposition d'une gigantesque idole dans l'optique d'un passé qui semblait changer en s'éloignant, et ne servit par là ce culte du malheur et du génie se grandissant l'un l'autre. Tardive apothéose, où gagnait peu la raison publique et qui se formait d'une grande puissance d'oubli et d'une grande partialité d'enthousiasme! Non-seulement M. Victor Hugo, dans des strophes admirables de verve et de couleur, célébra les accroissemens, l'élévation suprême, la chute profonde du génie qu'il semblait adorer par prédestination de naissance et attrait naturel pour l'excès dans la force.

> Utrumque nostrùm, incredibili modo,
> Consentit astrum...

Non-seulement il s'anima toujours à ce souvenir, et il frappa les imaginations du reflet éclatant de la sienne aux rayons de ce soleil dont il se disait le *Memnon*. Il fit plus : il appela de ses vœux, il seconda de sa voix toute démonstration politique à l'appui du passé de l'empire. Peut-on oublier les vers où, devant un *ordre du jour* adopté par la chambre des députés, il s'indignait que *trois cents avocats* eussent rejeté la pétition présentée dès lors pour le rappel des cendres et du nom de Napoléon? Trois cents avocats! c'était le mot dont le colonel Rapp s'était servi plus de trente ans auparavant dans une courte harangue le matin du 18 brumaire. Combien est expressif le contraste entre l'admiration naïve, la sécurité enthousiaste du poète libéral et les incidens de sa propre destinée!

M. Victor Hugo est dans une position à part, qu'il n'est pas possible d'apprécier ici. Un grand égard s'attache donc à l'éclat de son talent, aux dons éminens qu'il a reçus du ciel, comme à l'illustration méritée de beaucoup de ses écrits. Par ce motif, nous refuserions de suivre aujourd'hui M. Nettement ou tout autre critique littéraire dans le blâme qu'il jetterait par induction rétrospective ou prophétique sur plusieurs des ouvrages de M. Hugo, et presque sur tout l'avenir de cette puissante intelligence. La critique sans doute peut avertir et réprimander le talent, elle le doit même, tant qu'elle est à portée de le prémunir : elle lui doit la vérité contre l'erreur de ses propres systèmes, ou même des engouemens publics; mais elle aime, lorsqu'elle le voit frappé par l'infortune, à rappeler surtout ce qu'il a fait d'admirable aux jours de la jeunesse et du bonheur, tout ce qu'il conserve plus tard de force originale, et sa part de célébrité durable dans la gloire littéraire du pays.

Nous ne prétendons pas du reste indiquer ici tout ce que dans le cadre de son ouvrage, et comme il le dit en style du jour, dans le *bilan* intellectuel de la restauration, M. Nettement a renfermé d'aperçus ingénieux, de sages avis, d'enseignemens moraux, et aussi parfois d'approbations ou de sévérités contestables. Il n'est pas besoin de repasser ici tous les noms bien nombreux qu'il a cités; mais il est plus à propos de rappeler ou de compléter quelques souvenirs dont l'omission ou l'insuffisance nous a frappés. Il en est un surtout qui, dans l'ordre purement spéculatif et littéraire, nous paraissait mériter plus d'attention. Ce souvenir, c'est celui d'une feuille toute philosophique et toute critique, *le Globe*, publiée pendant plusieurs années de la restauration, et qui eut grande influence sur les jeunes écoles d'alors. C'était justice de faire, dans une revue littéraire des quinze ans de la restauration, une grande part aux journaux. On mit là, en France, un luxe de talent dont se passe ordinairement le journalisme anglais. La verve, l'éclat de Sheridan ou de l'anonyme Junius, resté classique dans la libre Angleterre, reparaissait chez nous dans les colonnes d'un journal du matin.

A la vérité, ceux de ces articles qui saisirent d'abord le public étaient de M. de Chateaubriand lui-même dans toute la force de son talent et de son dépit; mais bien d'autres articles suivirent ce prélude, ou s'y mêlaient, échappés à des talens sortis fraîchement alors de l'école militaire ou du lycée, MM. de Rémusat, Saint-Marc Girardin, de Salvandy, et souvent on aurait eu peine à distinguer le maître des élèves, et la colère du ministre déchu de la verve piquante et libre du jeune aspirant à la renommée.

M. Saint-Marc Girardin, dans un travail académique, occupation innocente par laquelle il couvrait un peu ses vives hardiesses de publiciste, M. Saint-Marc Girardin, esquissant avec talent le tableau littéraire du XVI^e siècle, ce temps de grande polémique aussi, a comparé tous ces pamphlets morts, qui avaient si fort retenti dans leurs jours de combat, aux ossemens desséchés que le mélancolique Hamlet passe en revue dans un cimetière. « Quel silence après tant de fracas! quelle cendre éteinte est restée de cette flamme! quelle tristesse de tout cet éclat de gaieté! Hélas! pauvre Yorick, bon compagnon, d'un esprit infini, d'une admirable fantaisie, où sont maintenant vos jeux, vos accens si vifs, vos éclairs d'ironie qui mettaient tout un public en rumeur? » Cette double image de la presse vivante et de la presse morte, de l'action présente du pamphlet religieux et politique, ou de sa lointaine réminiscence, était, nous le croyons, beaucoup trop modeste, et elle ne marquait pas assez la vitalité durable que conserve le talent du polémiste, surtout quand aux personnalités qui s'oublient et aux intérêts qui passent il a mêlé ces accens de justice

et d'honneur, cette portion impérissable du droit, dont l'expression plaît toujours, quelle que soit la forme des institutions, et parfois même grandit en devenant plus rare.

Cette nouveauté, cet éclat du journalisme politique appelait sous la même forme un autre développement des esprits, je veux dire la critique savante et libre dans les choses de goût, cette critique dont les revues anglaises et d'autres écrits étrangers ont donné souvent d'heureux exemples. On sait ce que parmi nous la critique avait eu d'importance sous l'empire, tout en étant plus élégante que forte et variée. Elle y avait représenté assez longtemps toute la polémique possible alors, et la seule liberté compatible avec tant de pouvoir. Elle y avait défendu et quelquefois même exagéré la sévérité classique, comme faisant presque une partie nécessaire de l'ordre public. Excellente pour le temps, cette critique n'eût suffi, quelques années plus tard, ni à la curiosité, ni à la liberté des esprits.

A ce moment, et pour répondre à une attente inévitable, commença de paraître deux fois par semaine une feuille littéraire surtout, indirectement politique, spéculative, impartiale, ou plutôt partiale à sa manière, mais ayant ce caractère précieux d'être écrite pour l'art et pour la science par des esprits jeunes, laborieux, sincères : ce fut *le Globe*. *Le Globe* n'est pas *le Spectateur*, composé avec tant d'élégante gravité par le whig Addison, le démocrate Steele et quelques amis, tous zélés serviteurs de la succession protestante et du roi Guillaume. *Le Globe* était dans son principe plus philosophique et plus désintéressé; sans haine pour la restauration, sans arrière-affection pour l'empire, il demandait surtout l'extension de l'enseignement, les libertés et le mouvement d'esprit que comporte la paix. De là, sous la forme d'abord de théorie et de goût, la guerre qu'il fit à la poésie régulière de l'empire, les horizons nouveaux qu'il chercha dans l'analyse comparée des littératures étrangères, la part qu'il fit à l'érudition, en même temps qu'il prétendait exciter l'invention, et enfin les vues et les essais qu'il publia et qu'il encouragea sur les philosophies écossaise et allemande, sur divers points de l'antiquité, sur les conditions de la poésie moderne, sur notre moyen âge et sur notre XVI^e siècle en particulier, sur l'originalité de langue et de talent qui lui appartient, et avec laquelle la France, plus polie dans les âges suivans, avait trop rompu peut-être.

Tous ces sujets, si féconds et si nouveaux alors, étaient traités avec savoir, ardeur, imagination, par les talens et les nuances d'esprit diverses de MM. Jouffroy, Rémusat, Vitet, Sainte-Beuve, Duvergier de Hauranne, Ampère, Damiron, Dubois. Le fond général de la doctrine sur tant de questions différentes était issu du bel ouvrage de M^me de Staël sur l'Allemagne : la manière de discuter se rappro-

chait du goût cosmopolite de Sismondi et d'autres critiques étrangers; mais il s'y mêlait heureusement une connaissance plus exacte et mieux sentie de l'antiquité, et souvent aussi un retour instructif au meilleur goût classique par la liberté même des études et par le rapide passage à travers les écoles diverses. De curieuses recherches sur Shakspeare, sur les procédés mêmes de son art merveilleux, sur les remaniemens, par exemple, et les éditions successives de sa tragédie d'*Hamlet*, sur le génie de style enfin qui fait plus qu'à moitié la gloire de ce puissant inventeur, devenaient pour nous de véritables découvertes, sans susciter, il est vrai, un poète tragique de plus; mais l'art de la critique en lui-même s'élevait, s'étendait, prenait des formes qu'il avait eues rarement en France, hormis dans quelques confidences échappées à quelques écrivains supérieurs parlant d'eux-mêmes.

Cette nouvelle critique, en même temps qu'elle était plus étendue, plus érudite, plus philosophique, plus ouvertement liée aux grands principes d'ordre moral et de progrès civil, se montrait aussi plus encourageante et plus amie des talens nouveaux. La critique littéraire, même habilement maniée, n'avait été longtemps en France qu'une forme de moquerie appliquée à une des vanités les plus vulnérables et des prétentions les plus enviées de ce monde, la vanité du talent, la prétention de bien écrire. La critique était à la fois et surtout formaliste et railleuse; elle prescrivait un certain mode, et n'avait pour qui s'en écartait qu'un ridicule impitoyable. *Le Globe*, plus sérieux sans être moins piquant, et parfois avec une veine très vive de malice française, jugea mieux les grands génies du passé, les tentatives nouvelles, les fautes de l'imitation ou de la témérité, et les inspirations vraies du talent. Sa critique était quelquefois conjecturale, inventive elle-même, et redressant ainsi par d'heureux exemples l'esprit de routine et de vulgarité littéraire. On n'a pas oublié par exemple comment, à l'occasion du *Julien dans les Gaules* de M. de Jouy, pièce d'une coupe classique, mais la moins antique qui fut jamais, M. Dubois, avec des souvenirs heureusement rapprochés d'histoire, de néo-platonisme, de rêverie grecque et d'austère discipline romaine, conçut et traça presque scène par scène un tableau saisissant de ce temps et de cet homme, si poétiques dans leurs symptômes de vieillesse sociale et leurs enthousiasmes de pieuse tradition et de renaissance impossible. A ce titre, et sous bien d'autres rapports, *le Globe* fut donc un des incidens remarquables de l'histoire littéraire de France sous la restauration.

Attentif à la fois à constater les mouvemens de l'opinion et les acquisitions de l'art, M. Nettement a peint dans son livre, avec beaucoup de force et une réminiscence peut-être un peu vindicative, la

verve polémique et l'influence de Paul-Louis Courier, habile et populaire écrivain, savant artiste de langage, studieux et raffiné moqueur, auquel il n'a guère manqué qu'un peu de naturel; mais sur d'autres esprits, d'un art délicat aussi et d'un tour original, en dit-il assez? Fait-il à l'excellente prose de M. Mérimée tout l'honneur qui lui est dû? Il eût été bien de noter que quelques-unes des plus belles pages de notre temps, dans la grande manière historique, sont sorties de la plume d'un *conteur de nouvelles*, et que *la Redoute*, fragment des guerres de l'empire, admirable pour le choix terrible des faits et le tour du récit, est de la même main que *Colomba* et *le Vase étrusque*. D'autres omissions encore sont à remarquer. Des travaux plus graves, appartenant à des noms dès longtemps célèbres, n'ont pas la place qui leur était due dans ce tableau littéraire de la restauration. Quelques-uns de ces noms cependant attestaient une des circonstances du temps, la retraite, qui jetait dans l'étude tel homme accoutumé aux affaires et aux périls sous le gouvernement le plus actif qui fut jamais. C'était là sans doute une chance de plus pour le talent historique.

L'empire avait administré comme il avait conquis. Sur certains points, il avait montré une infatigable application aux détails, une science des faits, une rapidité d'organisation dont l'exemple est rare dans la réalité et peu compris par les historiens ordinaires, plus spéculatifs que pratiques. C'était là une école pour l'histoire comme l'avait écrite Polybe, l'histoire mise à nu par un homme de gouvernement qui ne sépare pas les choses de la manière dont elles se préparent, et les raconte comme il aurait pu les prescrire et les diriger. C'est par-là, c'est sous le contre-coup de tels exemples et de tels souvenirs d'expérience personnelle que l'histoire de Venise est devenue, dans la main de M. Daru, un livre neuf, caractéristique d'une époque de notre littérature narrative, livre où tout est instructif, image vraie de ce gouvernement laborieux et puissant qui cessa de vivre quand il cessa d'agir, et mourut tout à coup après avoir épuisé son œuvre. L'unité et la profonde intelligence de l'ensemble et des détails marquées dans ce livre en font un titre durable pour la mémoire de l'homme éminent qui se reposait dans un pareil labeur littéraire de la plus rude tâche qu'ait eu à remplir jamais ministre d'un conquérant infatigable et d'un maître absolu.

Parmi les talens à la fois érudits et supérieurs rappelés par l'historien littéraire de la restauration, on cherche deux noms qui appartiennent sans doute à des sciences spéciales, mais que la supériorité de la méthode et l'excellent goût du style désignaient pour un hommage à part : M. Fourier, maître si fin de la parole dans cette forme heureuse et difficile de l'éloge scientifique renouvelée au-

jourd'hui avec tant d'éclat aux séances annuelles de deux savantes académies; M. Abel de Rémusat, esprit supérieur et rare, encore plus ingénieux écrivain français que savant orientaliste, enlevé trop tôt à une renommée qui n'eût fait que se diversifier et s'accroître.

Dans un autre ordre d'idées, on aurait aimé à voir l'examen comparatif d'un habile critique s'arrêter plus longtemps sur les drames historiques de M. Vitet, cette portion la plus vraie peut-être de l'innovation romantique dans notre temps. L'intelligence des faits et des passions mêlée à la peinture des mœurs locales, c'était là une nouveauté par la vérité, une précieuse condition du drame supérieurement saisie dans *les Barricades* et *les États de Blois*, à part les allusions du moment, qui ont passé sans rien emporter du mérite de l'ouvrage, et du talent si neuf et si vrai de l'auteur. Il eût appartenu au moraliste politique, comme au littérateur, d'apprécier cette heureuse variante de l'art dramatique parmi tant de piquans détails jetés sur nos révolutions théâtrales, de *l'École des Vieillards* à *Hernani*, et de l'inépuisable invention de M. Scribe à tant d'autres essais d'innovation plus solennels. C'était le moyen de parcourir et de noter tous les tons de l'esprit français durant quinze ans, et de faire de la critique littéraire et des questions de goût un appendice de l'histoire sociale.

Plus cette liaison apparaîtra, plus l'histoire littéraire sera vraie, sérieuse, instructive. Savez-vous ce qui donne aux quinze ans de la restauration, à cette époque de paix et de trouble, mobile et contentieuse, qu'un violent orage termina si brusquement, savez-vous ce qui lui donne une physionomie à part, un caractère dans l'avenir, un titre durable de gloire intellectuelle? Ce ne sont pas seulement quelques noms célèbres et quelques importans ouvrages, quelques créations même neuves de théorie, et, ce qui vaut mieux, de talent: ce n'est pas seulement la variété des esprits heureux qui se produisirent, le nombre des bonnes pages et des bonnes pièces de vers qu'on pourra citer et recueillir. Ce sera surtout qu'à cette époque, et dans un cours rapide, altéré parfois, mais qui tendait à s'épurer, la littérature française fut inspirée d'un esprit généreux; qu'elle aima, qu'elle chercha, qu'elle voulut la science, la liberté, les lois, l'originalité dans l'art et la dignité dans la vie publique. Ce sont là de nobles précédens et un noble souvenir pour une époque entière.

VILLEMAIN, de l'Institut.

DE

# L'ARCHÉOLOGIE HÉBRAÏQUE

## JÉRUSALEM ET LA MER-MORTE.

*Voyage autour de la Mer-Morte et dans les terres bibliques*, par M. de SAULCY, membre de l'Institut. 2 volumes, Paris 1853.

Un invincible prestige s'est de tout temps attaché à la terre qu'ont marquée d'une double consécration les grands souvenirs de la Bible et de l'Évangile. La religion, la science, la poésie, lui paient un juste tribut d'hommages. A la religion elle montre le tombeau du Christ, à la science une des sources les plus profondes de l'histoire, à la poésie un ciel éclatant et l'image de l'infini par l'immensité du désert. Nul pays, à l'exception de La Mecque, n'a vu tant de pèlerins. Les premiers appartiennent à ce siècle extraordinaire, passionné de prosélytisme, où la religion chrétienne devint triomphante et dominatrice après avoir été si longtemps persécutée et vaincue. Les seconds apparaissent au milieu de cette époque chevaleresque où le christianisme, modifié par le caractère primitif des nations occidentales, sert de prétexte à l'esprit guerrier, uni au génie des aventures. Enfin, quand les derniers pèlerins arrivent en Judée, l'Europe, rajeunie par le contact de l'antiquité profane, est entrée déjà dans cette période qui marque la naissance de la civilisation moderne et la disparition presque complète des derniers germes de barbarie. Désormais on abordera en Terre-Sainte non point en brandissant son épée, mais la Bible ou la plume à la main. Dans ces croisades d'une autre espèce, le souffle de l'esprit nouveau dont l'Europe est animée se fait sentir. Le pèlerin emporte des lieux-saints quelque chose de plus que ce qu'il était allé y chercher, je veux dire certaines notions sur les mœurs, le climat et la géographie. Mille fois déjà ces pacifiques croisades se sont renouvelées et elles se renouvelleront toujours, car elles ne peuvent cesser que lorsque deux grands stimulans, la foi positive et la curiosité scientifique, seront totalement détruits.

Toutefois ce genre d'exploration qui recueille les faits avec l'exactitude du savant, qui les juge avec la souveraine liberté du philosophe, avait été longtemps inconnu. C'est au commencement de notre siècle que l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ouvrit avec éclat la carrière dans laquelle il a été suivi par une foule de voyageurs. A partir de cet instant, les deux grands centres du culte réformé, l'Allemagne et l'Angleterre, ainsi que cette Amérique du Nord, qui semble ne connaître qu'un seul livre, n'ont cessé de jeter sur la côte de Syrie de nouveaux explorateurs. Ce livre unique d'une race énergique se développant sur une terre nouvelle, ce livre qui depuis la chute du paganisme, à la place de Rome, a gouverné l'Occident, n'est autre que l'histoire de la Judée. En effet, à ne l'envisager qu'au point de vue purement humain, la Bible est un beau poème, le récit vivant, animé, plein de concision et de force, des triomphes et des revers d'une nation douée d'un génie étrange et faite pour l'isolement. Dans la variété et l'immensité de ses récits, la Bible embrasse tout, usages civils et religieux, lois, mœurs, climat, configuration, géographie, et devient par cela même le premier et le meilleur guide du voyageur.

Quand la critique moderne s'est prise à envisager la Bible comme un monument d'une merveilleuse originalité, mais qui rentrait dans son domaine, elle a appliqué à cette étude la toute-puissance d'analyse qu'elle devait à cet esprit de libre examen dont elle est de plus en plus pénétrée. De là plus d'un bel édifice scientifique élevé par les mains aussi patientes que hardies de nos voisins d'outre-Rhin. Mais ce qu'il importe de faire remarquer ici (car ce trait caractérise l'archéologie hébraïque et lui fait une place à part), c'est l'absence complète de tous les élémens qui constituent ce qu'on désigne habituellement dans la langue de l'érudition sous le nom d'*antiquité figurée*. Ce fait, si digne d'être signalé et qui a été proclamé par tous les voyageurs, se trouve confirmé par le témoignage des maîtres de la science, depuis Rosenmüller jusqu'à Gesenius, depuis Michaëlis jusqu'à Ewald.

On comprend sous le nom d'*antiquité figurée* toute œuvre d'art échappée à la destruction. Quand l'antiquité littéraire semble vouloir nous fuir ou se perdre dans un majestueux lointain, l'antiquité figurée vient se placer pour ainsi dire sous nos doigts. Le souvenir, la tradition, le rêve du passé se sont revêtus d'une forme sensible; ils sont là présens devant nos yeux et nous dominent par la toute-puissance de la réalité. A Herculanum et à Pompéi, l'antiquité figurée descend aux plus infimes détails de la vie, elle n'échappe même à une sorte de vulgarité bourgeoise qu'à force d'élégance et d'art. Vous n'avez qu'à voyager, à parcourir l'Inde, l'Italie, la Grèce : partout vous trouverez des temples, des statues, qui vous parlent éloquemment des magnificences du paganisme. Visitez la Judée, vous y chercherez en vain les restes de sa civilisation primitive et de son antique religion. C'est que la race qui foula d'abord ce sol, comme toutes les races sémitiques, n'avait que peu de goût pour les images et ne s'inocula jamais le culte des beaux-arts. En Judée, si le décor est le même qu'il y a trois mille ans, la scène est vide depuis nombre de siècles. On n'y voit point, comme sur les promontoires de Sicile, comme auprès des flots du Nil, de ces belles ruines qui enrichissent le paysage; point d'édifices au sommet des collines, piédestaux sans

statues. Il est brisé, ce bel accord de la nature et des monumens; il y est inconnu, ce lien de l'Acropole et du Parthénon, qui les attache si étroitement que le rocher athénien serait le plus affreux rocher du monde sans sa couronne d'albâtre. Ces harmonies, faites pour le peintre et pour le poète, n'existent point en Judée, car il est aussi difficile aujourd'hui de reconnaître les vestiges des premiers dominateurs de ce pays que les pas des Arabes sur le sable du désert qui est à ses portes.

Et pourquoi? C'est que la nation juive n'a eu à vrai dire qu'un seul monument, et qu'il est détruit depuis plus de deux mille années. Ce monument, c'est le temple de Salomon, dont il ne reste rien, si ce n'est la description assez confuse qu'on en lit dans l'Écriture. Ne soyons donc pas surpris si tous les auteurs qui ont traité de l'architecture des anciens peuples se sont accordés à dire qu'on ne sait que bien peu de chose de celle des Hébreux (1). Il y a plus; un des hommes qui ont le mieux connu l'antiquité biblique, l'illustre Michaëlis, a voulu prouver que les Juifs n'étaient que de pauvres architectes au temps de Salomon. Cette incapacité a été de longue durée. Copier les Phéniciens paraît avoir été le but de tous leurs efforts. Or, comme les Phéniciens n'ont pas laissé un seul monument, on peut juger d'après cela de l'immense difficulté de se rendre un compte exact et sévère de l'architecture des Hébreux.

Mais supposons pour un instant que Michaëlis et les historiens de l'art soient pleinement dans l'erreur; supposons que les Juifs aient été d'habiles architectes, supposons qu'une race si rapprochée du désert, et par conséquent nomade à son origine, puisse être placée sur la même ligne que des nations agricoles et sédentaires, et forcées par cette raison d'apprendre de bonne heure à bâtir : il ne faudrait pas pour cela méconnaître l'importance d'un fait capital pour l'intelligence de l'archéologie biblique, et sur lequel nous devons insister. C'est une terre cruellement bouleversée que cette terre de Judée! On a dit éloquemment qu'elle avait été travaillée par les miracles; il faut ajouter, pour être vrai, qu'elle l'a été plus encore par les révolutions. La Judée était un vaste chemin ouvert aux conquérans de l'Égypte ou de l'Asie. Odieux aux autres peuples, les Juifs n'étaient entourés que d'ennemis. Leur histoire n'est qu'une alternative sanglante de victoires ou de défaites, entremêlées de longues périodes de servitude. Occupés sans cesse à se préserver du joug de l'étranger, ils succombèrent à la fin, et leur capitale perdit jusqu'à son nom. Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois, un million d'hommes ont été tués autour de ses murailles. Les Juifs auraient construit autant et plus que les Romains, que d'aussi effroyables catastrophes expliqueraient l'impossibilité où l'on est de trouver des restes de l'architecture hébraïque. Et quand il serait vrai que les guerres, le temps et la barbarie ne se seraient point conjurés pour disperser et anéantir tous les débris de la première civi-

(1) Voyez Hirt, *Geschichte der Baukunst*. Ce savant commence le chapitre qu'il a cru devoir consacrer à l'architecture hébraïque et phénicienne par déclarer qu'il *ne reste plus rien* de cette architecture. « Tout ce qu'on peut conjecturer sur l'art hébraïque, dit Winer, c'est qu'il ne mérita jamais d'être considéré comme un art, puisqu'il ne dépassa point les limites d'un mécanisme grossier. » Voir Winer, *Biblisches Real Wœrterbuch*.

lisation hébraïque, ne faudrait-il pas reconnaître aussi le pouvoir d'un autre conquérant qui s'avance couronné de fleurs et suivi de tous les arts, pour s'emparer des montagnes arides de la Judée? Ne faut-il pas saluer le génie hellénique qui se révèle avec tant de magnificence dans les longues colonnades de Palmyre et jusque dans le flanc des rochers de Petra? De là cette Jérusalem nouvelle, toute brillante des clartés de la Grèce, qui s'élève triomphalement sur les édifices de la cité de David croulant de vétusté. De là ce temple où se déploie la richesse élégante d'Athènes ou de Corinthe. Ce temple est le troisième; c'est Hérode qui l'érige sur les débris des deux premiers. Ne voit-on pas que ce sont des ruines qui s'accumulent sur des ruines, une nouvelle civilisation qui fait ombre à celle qui précède? Ne voit-on pas que l'antiquité hébraïque se trouve ainsi rejetée dans des profondeurs inconnues où nul antiquaire, à cette heure, ne peut aller la chercher?

Voilà ce que chacun sait, voilà ce dont on est convaincu, voilà ce que traditions, histoire, pèlerins, voyageurs, savans, poètes même, répètent à l'envi; voilà néanmoins ce que dans une publication récente on est venu combattre, ce qu'on a voulu nier. Au nombre des principaux argumens présentés à l'appui de cette théorie, il en est deux surtout qui ont attiré l'attention réveillée par des noms qui s'associent depuis l'enfance dans toutes les mémoires aux notions les plus élémentaires de l'histoire sainte. On a mis en avant la découverte du tombeau de David et celle non moins remarquable des ruines de Sodome. La critique a cependant éprouvé quelque défiance à l'annonce de ces deux découvertes, elle a osé soupçonner que quelquefois on peut aller chercher très loin une erreur. Serait-ce de sa part entêtement, faux système, quelque chose de pis encore? Il y a là un point qu'il nous paraît intéressant d'examiner, car les deux questions à débattre sont au nombre des plus importantes parmi celles que peut soulever un voyage archéologique en Terre-Sainte.

## I.

Dans les premiers mois de l'année 1851, un groupe de voyageu traversait la Judée. Étudier la topographie et les monumens de Jérusalem n'était pas leur unique but : l'attrait de l'inconnu les poussait à explorer le bassin de la Mer-Morte. Aussi, après quelques momens de repos, quittèrent-ils en toute hâte la ville sainte, afin de gagner la rive occidentale du lac Asphaltite; puis, après l'avoir côtoyée en se dirigeant vers le sud, après avoir tourné la pointe de la Mer-Morte à son extrémité méridionale en passant au pied de la montagne de Sodome, ils côtoyèrent la rive orientale en remontant vers le nord, à travers le pays de Moab, bien au-dessus de la presqu'île d'El-Liçan, c'est-à-dire à près de la moitié du lac Asphaltite; ensuite ils visitèrent El-Karak, célèbre dans l'histoire des croisades, revinrent par le même chemin, et rentrèrent à Jérusalem en passant par Hébron. Définitivement établi à Jérusalem après une seconde excursion sur le rivage de la Mer-Morte, au nord, à l'embouchure du Jourdain et sur l'emplacement de Jéricho, le chef de cette expédition se consacre à l'étude des principaux monumens de la ville sainte, ou plutôt de ses reliques. Les tombeaux de la vallée de Josaphat, celui qu'on nomme *le tombeau des Rois*, les débris de la muraille qui entourait le temple

de Salomon, la vieille enceinte des rois de Juda, ruines auxquelles le voyageur assigne ces noms, enfin les portes, les fontaines, attirent tour à tour son attention, et lui fournissent la moisson la plus ample d'observations et de conjectures. Enfin, après quelques mois partagés ainsi entre l'étude et les courses, le voyageur et ses amis traversent la Syrie, remontent jusqu'au Liban après avoir visité Damas, et s'embarquent pour la France dans ce même port de Beyrout qui les avait vus jeter l'ancre cinq mois auparavant.

Quels ont été les résultats de cette exploration? — La solution d'un double problème, si nous en croyons le voyageur lui-même, homme d'imagination vive et d'esprit facile, qui joue avec l'érudition comme d'autres avec la poésie, et qui se trouvera toujours, vous pouvez en être sûr, là où il y a une difficulté à résoudre et un logogriphe à deviner. Ce voyageur est M. de Saulcy. La première énigme qu'il ait rencontrée sur sa route est le fastueux sépulcre qui cache si bien, sous les murs de Jérusalem, le nom de ceux dont jadis il a renfermé les dépouilles. La seconde touche également aux sciences naturelles et à l'archéologie, aux phénomènes dont les bords de la Mer-Morte gardent la trace et aux ruines qu'on a prétendu y retrouver. Commençons par la première des deux questions.

Quand on sort de la ville sainte par la porte de Damas, on marche pendant un demi-mille sur un plateau rougeâtre où croissent quelques oliviers. Là, on rencontre une excavation que l'on a comparée aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Un chemin large et en pente douce vous conduit au fond de cette excavation, où l'on entre par une arcade. On se trouve alors au milieu d'une salle taillée dans le roc. Cette salle a trente pieds de long sur trente pieds de large, et les parois du rocher peuvent avoir de douze à quinze pieds d'élévation. La population arabe donne à cette excavation le nom de Qbour-el-Molouk, qui répond à celui de *grottes royales* ou *tombeaux des rois* dans le langage des Francs.

Depuis que Jérusalem est devenue un but de pélerinage ou un objet de curiosité, il n'est pas de voyageur qui n'ait visité le tombeau des rois. C'est le plus beau, le plus intéressant de tous les monumens qui entourent cette ville, et déjà au moyen âge il jouissait d'une certaine célébrité. Pococke, Niebuhr, Yrby et Mangles, enfin MM. Robinson et Smith, ont tous pris soin de lever le plan du tombeau des rois. C'est ce que M. de Saulcy paraît avoir oublié, lorsqu'il assure que l'incertitude qui règne sur l'origine de ce tombeau provient de ce que personne avant lui ne l'avait examiné attentivement. Tout au contraire, comme on vient de le voir, les regards, depuis bien longtemps, sont fixés sur ce tombeau. Depuis bien longtemps aussi on dispute sur la destination funéraire d'un monument dont la qualification, à la fois si pompeuse et si vague, laisse errer l'imagination. En effet, de quels rois s'agit-il? Les uns veulent y voir le sépulcre d'Hérode le Tétrarque, les autres celui d'Hélène, reine d'Adiabène (1). M. de Saulcy est le premier qui se soit avisé d'y reconnaître les tombes authentiques des rois de Juda. Deux raisons

(1) Nous croyons savoir que telle est l'opinion de M. Raoul-Rochette, opinion qu'il aurait développée avec beaucoup d'érudition et de critique dans une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

jusqu'ici ont empêché tous ceux qui ont visité ce monument de concevoir une semblable idée, deux raisons bien graves, il le faut croire : la première, c'est que l'Écriture sainte et le sentiment universel placent les tombeaux des rois de Juda sur la montagne de Sion; la seconde, c'est que l'architecture du tombeau des rois est bien plus dans le goût grec que dans celui de l'Orient.

Il y a des personnes qui s'effraieraient, en une matière si délicate, de se trouver seules de leur opinion. Cette crainte n'a point troublé M. de Saulcy. Enlever les tombes des rois de Juda de la colline de Sion, où chacun croit qu'elles sont enfouies depuis des centaines de siècles, c'était un vrai tour de force dont l'idée lui a souri. Que l'on veuille bien nous suivre dans l'examen de ce curieux point d'archéologie.

Quand on cherche à ramener cette question à son vrai point de départ, on reconnaît que toutes les hypothèses du savant académicien reposent uniquement sur une pure interprétation, sur le sens qu'il attribue à ces mots : *la ville de David*, locution fréquemment employée dans le corps des Écritures hébraïques pour désigner la partie la plus ancienne et la mieux fortifiée de Jérusalem. Selon M. de Saulcy, le nom de *ville de David* n'appartient point exclusivement, comme on l'avait pensé jusqu'ici, à cette portion de la cité qui était assise sur le rocher de Sion; il veut que cette dénomination s'applique à Jérusalem tout entière. M. de Saulcy a ses raisons, comme on va le voir. Il est clair que du moment où la montagne de Sion ne peut plus être considérée comme étant spécialement l'assiette de la ville de David, les sépulcres des rois de Juda peuvent se rencontrer partout ailleurs, et il n'est pas moins facile de voir que, les passages de l'Écriture où il est dit que ces princes ont été ensevelis dans la ville de David se trouvant alors dépourvus de toute application à un lieu déterminé, le champ des hypothèses s'étend outre mesure. Pour mieux faire apprécier la valeur de cette observation, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur la topographie de Jérusalem.

Au temps de Flavius Josèphe, cette ville était assise sur deux collines placées en face l'une de l'autre, au nord et au midi, de hauteur inégale, et séparées par une vallée. De là, comme dans une foule d'endroits, une ville haute et une ville basse. La ville haute, c'est-à-dire l'ancienne Jérusalem, était située sur la colline la plus méridionale; elle s'élevait au-dessus d'un ravin profond qui serpentait à ses pieds, à l'est, au sud et à l'ouest, — le ravin des enfans d'Hinnom, c'est ainsi qu'on le désignait,—et se trouvait défendue vers le nord par une épaisse muraille flanquée de tours. Ce plateau, le plus escarpé de tous ceux sur lesquels s'étendait la cité sainte, n'était autre que la colline de Sion elle-même. Acra, la colline du nord, dominait le temple, qui s'élevait sur un autre plateau situé à l'est, sur le mont Moria. Cette éminence, qui n'était qu'un appendice de la colline de Sion, communiquait avec elle par un pont ou viaduc jeté sur une gorge étroite surnommée le *Tyropéon*, ou vallée des fromagers. Ainsi Jérusalem couvrait un sol accidenté, coupé par de profonds ravins formant comme de larges fissures au milieu de ses vastes plateaux. Par ses nombreux mamelons, elle rappelait cette autre cité, assise sur sept collines, qui lui dispute le premier rang dans l'histoire et dans le respect du monde.

Sion se trouvant la colline la plus élevée, l'avantage de cette situation au-

rait pu la faire choisir, de préférence à la colline d'Acra, par le roi David, s'il avait eu à se décider à cet égard; mais on sait que ce fut en s'emparant d'une forteresse située sur les rochers de Sion qu'il triompha de la résistance des Jébuséens, premiers habitants de Jérusalem. Devenu maître de cette forteresse, David s'y fixa, il y fit bâtir son palais et lui donna son nom. Cette forteresse est la ville de David, c'est-à-dire le noyau de la véritable Jérusalem (1), laquelle, devenue riche et populeuse sous les princes de la maison de Juda, franchit bientôt les limites étroites qui lui sont assignées, s'empare du mont Moria, où elle élève son temple, se déploie sur le plateau d'Acra, et finit par conquérir vers le nord une dernière colline nommée Bezetha.

N'est-ce pas là l'histoire de toutes les cités? Ne commencent-elles pas par une acropole, lieu élevé et fortifié, inaccessible à l'ennemi? Que la civilisation se fasse jour, et la ville, qui étouffe dans son étroite enceinte, descendra dans la vallée pour y respirer à l'aise et fleurir autour de son rocher natal. Ce qui est non moins certain, c'est que quand on trouve dans les poètes et chez les prophètes le nom de ville de David appliqué à Jérusalem tout entière, ceci n'est qu'une expression emphatique, une pure licence poétique (2), que l'on aurait tort, en présence des témoignages de l'histoire, de vouloir prendre au sérieux. Ouvrez les *Macchabées*, et vous y verrez ces mots : *la ville de David*, appliqués de la façon la plus directe et la moins contestable à la montagne de Sion (3). C'est précisément le même endroit que Josèphe nomme la ville haute (l'historien des Juifs affecte de ne se servir jamais de ce nom de *ville de David*), c'est ce même endroit, disons-nous, et ce qui le prouve sans réplique, c'est qu'il donne à la ville haute les mêmes limites que celles de la ville de David, le ravin de *Tyropéon* et celui des enfans d'Hinnom.

Sur quoi M. de Saulcy se fonde-t-il pour repousser tous les témoignages qui établissent que jamais on n'a confondu la ville de David, c'est-à-dire l'enceinte fortifiée de Sion, avec le reste de Jérusalem? sur quoi se fonde-t-il pour méconnaître l'autorité des Gesenius, des Winer et de notre Danville? Sur le passage suivant extrait d'une note de M. Cahen, le traducteur de la Bible : « David fut enterré à Jérusalem, appelée ville de David parce que c'était le siége de sa cour et le berceau de sa dynastie. »

On le voit clairement, s'il faut chercher le tombeau de David quelque part, ce ne peut être que sur la montagne de Sion; en voici une preuve non moins forte que nous devons signaler. Lorsque le Juif Néhémias eut reçu d'Artaxercès Longue Main l'autorisation de reconstruire Jérusalem, il distribua les travaux entre certaines notabilités de la ville qui s'occupèrent principalement de la restauration des murailles; ce furent ses chefs d'ateliers. Ainsi, dit l'Écri-

(1) En effet cette cité, qui n'avait été pendant longtemps qu'une bourgade sous le nom de *Salem*, commença dès lors à acquérir quelque importance. Joab, neveu de David, donna suite aux travaux commencés par le roi-prophète, et « Jérusalem, dit Bossuet, prit une forme nouvelle. »

(2) Gesenius, *Lexicon Hebraicum*, au mot *Sion*.

(3) *Macchabées*, I, v. 33. — Voyez sur ce point d'excellentes observations dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber. (*Allgemeine Encyclop.*, au mot *Jérusalem*. S. 293.) Il en résulte que le nom de *ville de David* désigne toujours dans les *Macchabées* la partie sud et sud-ouest de Jérusalem, où s'élevait la montagne de Sion.

ture, Sellum, fils de Choloza, fut chargé de reconstruire « la muraille de la piscine de Siloé, le long du *jardin du roi*, et jusqu'aux degrés qui descendent de la ville de David. » Après lui Néhémias, fils d'Azboc, continua la restauration du mur d'enceinte de la ville de David « jusqu'en face des *tombeaux de David*, jusqu'à la piscine et jusqu'à la maison des *forts* de David. » Nous le demandons : est-il possible de trouver rien de plus concluant que ces deux passages de l'histoire hébraïque? N'en ressort-il pas que le tombeau de David se trouvait placé à l'extrémité méridionale de la ville de David? Ici la topographie antique est indiquée par un témoin muet, mais irrécusable, par la piscine de Siloé, qui se voit encore aujourd'hui au sud-est du rocher de Sion, là où la vallée des enfans d'Hinnom et le ravin de Tyropéon se rejoignent, là où était jadis l'emplacement du *jardin du roi*.

L'esprit de système a un grand inconvénient, c'est de rendre obscur ce qui est clair, et clair ce qui est obscur. Quand on a découvert les restes de Sodome, on ne peut plus être admis à prétendre « qu'il n'y a pas *l'ombre de possibilité* de reconnaître quoi que ce soit dans les lieux qui se trouvent énumérés dans cette partie du récit de Néhémias. » C'est encore l'esprit de système qui, peu scrupuleux sur le choix des argumens, enregistre, au nombre des preuves qu'il croit pouvoir citer, le fait que nous allons rapporter. Un jour un certain Antiochus, un de ces voisins incommodes qui harcelaient sans cesse le peuple de Dieu, vint mettre le siége devant Jérusalem, et déclara qu'il ne battrait en retraite qu'à la condition de recevoir des assiégés une énorme contribution de guerre. Or, à ce moment les finances de la ville étant épuisées, le pontife Hyrcan, qui la gouvernait, ne put offrir au roi syrien que la moitié du tribut imposé par l'esprit de rapine. Le croirait-on? c'est de cette particularité qu'on s'autorise pour soutenir que l'enceinte de Sion n'a jamais renfermé le tombeau de David! Si ce tombeau avait eu son emplacement dans l'enceinte de Sion, répète-t-on avec insistance, nul doute, comme il contenait d'immenses richesses, qu'Hyrcan ne l'eût mis à sec pour éloigner l'ennemi. Mais comment n'a-t-on pas vu que de ce récit de Josèphe résultait la condamnation la plus formelle de tout ce qu'on met en avant au sujet des grottes royales? Vraiment les Juifs auraient perdu le sens, s'il leur fût venu seulement dans l'idée de placer un monument si vénérable, si utile dans les momens de crise, comme l'histoire l'atteste, ce qu'on pourrait appeler un trésor funéraire, de le placer, disons-nous, aux portes d'une ville si souvent assiégée, et justement sous la main de l'ennemi.

Enfin, car pourquoi argumenter plus longtemps en faveur de l'évidence? l'esprit de système seul pouvait se prévaloir de l'usage judaïque qui consistait à exclure les tombeaux de l'intérieur des villes pour cause d'impureté. A cette coutume, générale dans l'antiquité, nous en opposerons une autre non moins bien établie en Palestine : c'est que de tout temps les tombes des rois et celles des prophètes y furent affranchies de cette loi d'impureté; c'était une sorte d'hommage rendu à la sainteté et à la puissance. Les exemples en sont nombreux. Où Samuel fut-il enseveli? Dans sa maison, à Ramatha. Et Basa, général des armées de Nadab et devenu roi par trahison? Dans la ville de Thersa, dont il avait fait sa capitale. Et Amri, fondateur de Samarie, et Joachas, roi d'Israël, et Joas son fils, où furent-ils ensevelis? Dans leur bonne

ville de Samarie. En présence de pareils faits, comment croire que Jérusalem seule aurait été déclarée impure à perpétuité, ainsi qu'on l'affirme, en conservant dans son acropole le corps de son fondateur et de son prophète? Ce serait là assurément une étrange loi d'impureté; mais non, cette loi n'existe point, si ce n'est dans l'imagination de ceux qui prétendent que toutes les fois qu'on lit dans la Bible qu'un roi de Juda fut enterré dans la ville de David, cela signifie qu'on l'enterra hors de la ville de David.

M. de Saulcy est-il mieux fondé dans ses appréciations sur le caractère architectural du tombeau des rois? M. de Chateaubriand en a esquissé l'ornementation avec cette précision singulière, l'une des grandes qualités de son style, qualité assez rare chez les hommes d'imagination : « Au centre de la muraille du midi, vous apercevez une grande porte carrée d'ordre dorique, creusée de plusieurs pieds de profondeur dans le roc; une frise un peu capricieuse, mais d'une délicatesse exquise, est sculptée au-dessus de la porte. C'est d'abord un triglyphe suivi d'une métope ornée d'un simple anneau; ensuite vient une grappe de raisin entre deux couronnes et deux patères. A dix-huit pouces de cette frise règne un feuillage entremêlé de pommes de pin. » Écoutons un autre voyageur, le docteur Robinson, l'auteur du meilleur livre sur la Judée, comme M. de Saulcy s'empresse loyalement de le reconnaître : « Ce roc est élégamment sculpté, mais il est de la dernière époque de l'art chez les Romains, *in the latter Roman style*. Au centre du portique, on a représenté de larges grappes de raisin entre des guirlandes de fleurs, mêlées de chapiteaux corinthiens (1). »

C'est dans ce tombeau que M. de Chateaubriand comparait à des bains d'architecture romaine, c'est dans ce riche échantillon de l'abaissement du génie de la Grèce que M. de Saulcy croit avoir retrouvé un merveilleux spécimen d'architecture hébraïque, un édifice contemporain d'Homère, plus vieux que les plus archaïques des monumens grecs, et qui porte sur son front une de ces dates effrayantes dont l'Égypte a le privilége, la date de mille ans avant Jésus-Christ! Comment M. de Saulcy a-t-il été amené à proclamer cette nouveauté hardie? Voilà ce qu'il faut examiner. Pendant son excursion autour de la Mer-Morte, il a trouvé sur sa route, dans le pays de Moab, un chapiteau d'une facture assez étrange. « Un pareil chapiteau, dit-il, n'a qu'une analogie fort éloignée avec le chapiteau ionique, et ceux qui l'ont taillé étaient à coup sûr de véritables sauvages qui ont plus probablement précédé que suivi les artistes grecs auxquels nous devons les belles proportions de l'ordre ionique. » La vue de ce chapiteau sur le sol arabe, au milieu de ruines que M. de Saulcy considère *à priori* comme antérieures aux civilisations grecque et romaine, paraît avoir été pour le savant voyageur un véritable trait de lumière. De là découle en grande partie sa théorie si neuve sur l'architecture hébraïque en général, dont il nous a donné un aperçu en traitant de l'origine du tombeau des rois : « Il n'est pas douteux, dit-il, que le rocher dans lequel est taillé le vestibule des Qbour-el-Molouk n'offre des triglyphes et des patères, de plus les moulures dont la corniche est surchargée ont bien l'élégance des moulures grecques; mais qui pourrait affirmer que les ordres dorique et ionique sont d'invention grecque? » Qui pourrait affirmer,

(1) *Biblical Research. in Palestine*, t. II, p. 529.

dirons-nous de notre côté, que les ordres dorique et ionique sont d'invention hébraïque, ou du moins ont passé par la Judée avant d'arriver à la Grèce? Personne, nous avons le regret d'être contraint de le dire, personne, si ce n'est M. de Saulcy s'appuyant sur une autorité toute récente, celle de M. Prisse d'Avesnes, qu'il cite un peu trop longuement. M. Prisse d'Avesnes est l'auteur d'une histoire inédite de l'art chez les anciens Égyptiens, où il fait voir que les Grecs, aussi bien que les Hébreux, ont reçu leur architecture de l'Égypte, en vertu de « certaines transmissions des idées et des styles des peuples majeurs à tous les peuples en travail de civilisation, » d'où il suivrait inévitablement que l'architecture grecque est la sœur cadette de l'architecture hébraïque. Appliquez maintenant cette théorie au tombeau des rois, et vous reconnaîtrez que les patères et triglyphes qui en ornent l'entrée, en dépit de leur caractère hellénique, émanent des architectes de Salomon.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Prisse; mais prétendre que l'Égypte a procréé l'art architectural non-seulement chez les Phéniciens, les Hébreux, les Assyriens, mais encore chez les Grecs, c'est s'exposer à être vivement et sérieusement combattu. Et d'abord les monumens phéniciens et hébraïques qui pourraient servir de point de comparaison et fournir témoignage sont restés complétement inconnus jusqu'à ce jour. Secondement, il n'est pas permis d'oublier que les relations entre l'Égypte et la Grèce ne datent que de six cents ans avant l'ère chrétienne, et ne remontent point au-delà du règne de Psammitichus. La race égyptienne, sédentaire outre mesure, avait peu d'inclination pour les expéditions lointaines; la mer l'effrayait à ce point que les Pharaons n'avaient pas un seul port sur la Méditerranée, et pendant longtemps les côtes septentrionales furent fermées aux étrangers comme l'est encore le Japon. Il est à croire que les prêtres de ce pays, qui avaient quelque intérêt à capter les Grecs, dont l'influence croissante les inquiétait, se sont plu à créer entre les deux peuples certaines assimilations de religion et d'origine, assimilations factices qui ont égaré tant d'érudits. Je crains que M. Prisse d'Avesnes, à l'exemple de ses devanciers, ne s'y soit laissé surprendre; mais alors que fera-t-on de ces *corporations d'artistes*, de ces *pontifes lithotomistes* qu'il dirige sur l'Hellade pour y porter tous les arts? On sera forcé de les renvoyer, dans le pays des fables, rejoindre les colonies égyptiennes de Cécrops ou de Danaüs.

Il y a des savans, gens de mérite, fort éloignés de s'enrôler sous la bannière de M. Prisse, qui croient cependant, — les uns, que la sculpture grecque procède de l'Égypte, — les autres, que l'école éginétique est fille de l'Assyrie. Ils ignorent que tout simplement ils s'essaient à combler un abîme, celui qui sépare l'idéal de la réalité. Mais comment a-t-on pu supposer que l'incomparable souplesse de l'art grec, que sa variété infinie ne nous offraient rien autre chose que le simple développement d'un germe oriental ou égyptien? Comment n'a-t-on pas vu qu'il était impossible qu'une liberté si charmante eût pris naissance au sein de la lourdeur asiatique ou de la rigidité égyptienne? Un art qui n'a que des muscles ne peut rien enfanter de délicat ou de sublime. Comment n'a-t-on pas songé que ce génie plastique, auquel il a suffi de quelques siècles pour toucher à la perfection, ne pouvait rien emprunter à cet autre génie plastique qui, au lieu de se développer, s'est borné à tourner, pendant des milliers d'années, dans le cercle que le sacer-

doce, d'une main inexorable, lui avait tracé? Si quelquefois, quand on remonte le cours des âges, on est frappé d'un faux air de famille entre des œuvres d'essence si différente, ceci provient de ce que partout, au début, les difficultés pratiques arrêtent et maîtrisent l'essor du talent. Les arts en tout pays ont eu leur enfance; aussi les monumens de la première heure paraissent-ils tous jumeaux.

Comment M. de Saulcy, lui l'habile antiquaire, n'a-t-il pas été ébranlé par des considérations de cette nature? Il est vrai que nous aurions été privés de ce sarcophage transporté des Qbour-el-Molouk au Louvre sous ce titre imposant : *Tombeau du roi David!* Avouons que la perte n'eût pas été irréparable. Rien que pour sauver l'honneur de la sculpture hébraïque, il faudrait contester l'origine donnée à ce morceau (1). Qu'on se figure une longue bière dont le couvercle arrondi est orné de larges bandes où se déroulent des rinceaux de pampre entremêlés de grenades et de coloquintes; ciseau maladroit, ornementation recherchée, goût douteux, détails trop nombreux, voilà ce que montre cette œuvre bizarre, marquée du sceau de la décadence. C'est de Byzance, mais non de Jérusalem, qu'elle évoque le souvenir.

Au nombre des argumens réunis par M. de Saulcy pour faire naître la conviction dans l'esprit de ceux qui le lisent, il en est un sur lequel il fonde beaucoup d'espérances; c'est dans la tradition qu'il puise cet argument. Que cette tradition soit juive, chrétienne ou musulmane, cela lui importe peu. Du moment où elle tient au pays, il n'en faut pas davantage pour que le voyageur l'accueille sans défiance. Que la tradition orale soit aussi oublieuse que capricieuse, voilà, d'un autre côté, ce que certains témoignages donneraient à croire (2). Un célèbre voyageur arabe, Ibn-Batoutah (3), a fait le

(1) Cette origine deviendrait cent fois plus douteuse, s'il était vrai qu'un sarcophage sans inscription, trouvé près de Beyrout et placé nouvellement dans une des salles de la sculpture assyrienne au Louvre, est phénicien. En effet, rien de plus dissemblable que ces deux monumens. Si le sarcophage de Jérusalem ressemble à une bière, le second, qui rappelle la gaîne égyptienne, offre à l'une de ses extrémités une tête de femme dont les cheveux sont bouclés à la manière des statues d'Égine. Il est impossible cependant de reconnaître dans cette tête l'art phénicien. Entre les sculptures d'origine asiatique qui sont dans la même salle et celle de Beyrout le contraste est frappant. Ce bel ovale, cette ligne du front et du nez si peu tourmentée, ces grands plans et cette grâce qui décèle partout la Grèce, excluent, nous le répétons, dans le monument de Beyrout toute idée d'art phénicien. Sous le règne d'Auguste, Beryte avait cessé d'être phénicienne, et l'art mélangé de l'époque impériale ou le caprice d'une famille riche a pu produire le nouveau sarcophage du Louvre. Il nous semble que la première condition pour décider qu'un monument appartient à l'art phénicien, c'est de connaître cet art. Or en est-on là? D'ailleurs, si l'érudition invitait plus souvent les artistes à prendre la parole dans des questions qui reposent spécialement sur l'appréciation des caractères et des styles pour les œuvres plastiques, elle ferait preuve de sagesse et de bon goût.

(2) Ce qui est certain, c'est que la tradition, au XIVe siècle, ne voyait nullement dans les grottes royales la tombe des rois de Juda. On peut consulter à ce sujet l'itinéraire d'Isaak Cheto, juif portugais fort instruit, qui s'établit à Jérusalem en 1333. « Les sépulcres de la maison de David, dit-il, qui étaient sur la montagne de Sion, ne sont plus connus aujourd'hui ni des Juifs ni des musulmans, car ce ne sont point les tombeaux des rois... Ces derniers sépulcres... sont près de la caserne de Bou-Syra. » — Voyez Carmolyn, *Itinéraires de la Terre-Sainte*, Bruxelles, 1847, pag. 238.

(3) *Voyage d'Ibn-Batoutah*, t. Ier, p. 119.

procès à la tradition orale musulmane en racontant l'anecdote que voici : « Un certain iman, qui avait des doutes sur l'authenticité de ces tombeaux, — il s'agit des tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob à Hébron, — entra dans la grotte, et se tint debout auprès du tombeau. Survint un vieillard auquel il demanda lequel de ces sépulcres était le tombeau d'Abraham; le vieillard lui indiqua le tombeau désigné par le nom du patriarche. Puis entre un jeune homme auquel il fit la même question, et celui-ci montra le même tombeau. Enfin arrive un enfant, lequel fait la même réponse. Alors l'iman s'écrie : Le doute n'est plus permis, ce sépulcre est réellement celui d'Abraham. » M. de Saulcy ne s'est-il pas un peu trop hâté, à l'exemple de l'iman d'Hébron, de s'écrier : « Voilà la tombe des rois de Juda? »

Toutes les légendes recueillies par l'auteur du *Voyage dans les Terres bibliques*, et empruntées à la tradition orale sur les tombeaux d'Absalon, de Josaphat, de Zacharie, des juges de Juda, et cent autres encore, sont des plus suspectes. Les qualifications arbitraires que fournit la tradition orale sont ou l'indice de certaines fraudes pieuses, ou une marque de l'empressement des premiers siècles de l'église à appliquer certains passages de l'Ancien et du Nouveau Testament à quelques localités au dedans ou au dehors de Jérusalem. Il est bien à regretter que les opinions de M. de Saulcy sur l'architecture hébraïque aient mis en défaut sa pénétration habituelle. Sans une préoccupation profonde à cet égard, en dépit de son respect pour la tradition orale, il serait resté incrédule par exemple à l'endroit du tombeau d'Absalon. En effet, puisqu'il rejetait comme une fable absurde la tradition musulmane, qui place le tombeau de David dans la petite mosquée de Naby-Daoud, sur la montagne de Sion, il devait nécessairement, au même titre, se mettre en garde contre la légende rabbinique sur le tombeau d'Absalon. Malheureusement, nous le répétons, M. de Saulcy n'a pas su résister en cette circonstance aux influences décevantes de l'esprit de système, et comme il a eu occasion de remarquer que ce tombeau, prétendu monument d'un fils rebelle, orné de colonnes ioniques et d'une frise dorique, était surmonté d'une sorte de *pyramidion* dans le goût de l'Égypte, il est parti de ce point pour conclure que ce qu'il voyait n'était autre que quelque petit chef-d'œuvre sorti des mains des artistes de la cour du roi David. M. de Saulcy affirme même qu'il n'a jamais vu ailleurs le mélange bizarre que présente le tombeau d'Absalon. Cependant, lorsqu'il explorait la pointe méridionale de la Mer-Morte, il lui aurait été bien facile de rencontrer des monumens du même genre. Quelques journées de voyage de plus vers le sud-est, et il trouvait dans la capitale de l'Idumée, au milieu des ruines de Petra, les restes d'une architecture hybride, parfaitement semblable aux monumens de la vallée de Josaphat; mais ceci devient embarrassant. Loin d'être une cité juive, ayant conservé quelques restes de l'architecture hébraïque, Petra n'est qu'une ville arabe devenue complétement romaine sous Trajan, quand il réunit l'Idumée à son empire. De plus, elle fut honorée du haut patronage d'Adrien, prince si enclin à fonder et à construire, et qui lui donna son nom. De là ce théâtre, ces temples ornés de coupoles, ces tombeaux, cet arc de triomphe, ces monumens de toute espèce dont le style fastueux, mais bizarre, excite encore plus l'étonnement que l'admiration des voyageurs. Comment supposer alors que ces édifices, qui marquent si nettement, par leurs nombreux emprunts à tous les genres d'archi-

tecture, une époque de décadence, soient antérieurs à l'époque où les Grecs songèrent à créer leurs *ordres classiques?* A-t-on pu oublier d'ailleurs quel était l'état du monde au temps de Trajan ou d'Adrien, ce mélange de tous les cultes, de toutes les civilisations, qui fait de cette période la Babel de l'histoire profane? Maîtresse en Orient et en Égypte par ses anciennes conquêtes et son génie, la Grèce, à ce dangereux contact, avait beaucoup perdu de son élégante simplicité, comme ces fleuves dont la limpidité s'altère quand ils franchissent leurs rivages. De là cette architecture syncrétique, que M. de Saulcy a prise pour de l'architecture hébraïque. L'histoire de l'art grec aux jours de décadence suffit amplement à expliquer ce mélange de styles divers qu'il érige en un problème dont il croit avoir trouvé la solution.

## II.

Les découvertes de M. de Saulcy s'étendent bien au-delà de Jérusalem, et il faut le suivre maintenant sur les bords de la Mer-Morte. Le moins connu de tous les lacs, si on réfléchit à sa grande célébrité, est le lac Asphaltite. Tout est mystérieux en lui, son origine, sa nature, ses productions. C'est au fond d'un affreux désert qu'il réfléchit un ciel d'airain, et ses eaux, sans fraîcheur et sans mouvement dans leur ceinture brûlante de sables et de rochers, lui ont valu le lugubre surnom de *Mer-Morte.*

Les anciens n'avaient sur le lac Asphaltite que des notions très imparfaites, et pendant longtemps l'ignorance des modernes à cet égard a dépassé celle des anciens. Ce n'est qu'en 1806, au moment même où un grand peintre parcourait la Judée pour y trouver les couleurs d'un beau poème, qu'un autre voyageur, victime peu après de son dévouement à la science, faisait pour la première fois le tour de la Mer-Morte. Depuis l'infortuné Seetzen, d'autres explorateurs, parmi lesquels nous citerons Burckhard, Irby et Mangles, Robinson et Smith, le colonel Lynch, etc., ont visité cette contrée. Nous honorons le courage de ces missionnaires de la science, nous sentons toute la reconnaissance qui est due à de si intelligens efforts, nous en apprécions hautement les résultats, mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que l'obscurité dans laquelle s'enveloppe cette difficile question du lac Asphaltite n'est point encore suffisamment dissipée, en dépit de M. de Saulcy, qui ne s'est déterminé à entreprendre une longue et pénible excursion que dans l'espoir de l'éclaircir.

Un fait qui semble incontestable, même en réduisant à sa juste valeur l'exagération à laquelle les voyageurs et les exégètes bibliques ne sont que trop enclins, c'est que ce lac fameux a été le théâtre d'une grande catastrophe. Le caractère si remarquable de ses eaux, les phénomènes singuliers qu'elles présentent et qui sont attestés par des témoins dignes de toute confiance, l'incomparable désolation de sa rive méridionale, désolation qui est telle que tous ceux qui la visitent sont frappés de stupeur, tout ici se réunit pour montrer les traces de quelque révolution physique. A ces puissans indices d'un événement perdu dans la nuit du passé vient se joindre un récit curieux, significatif et plein d'enseignemens; ce récit est celui de la tradition hébraïque, qui nous apprend que, dans ce lieu même, cinq villes qui avaient excité la colère de Jéhovah furent foudroyées et détruites.

Toutefois, comme il n'arrive que trop souvent dans les questions d'une nature hypothétique, sur lesquelles on se hâte de prononcer avant de bien connaître les élémens dont elles se composent, les érudits se sont partagés sur le point de savoir si, entre le fait physique et la tradition hébraïque, il y avait un lien quelconque. Ainsi les uns ont pensé que, le bassin de la Mer-Morte servant de réservoir au Jourdain et à quelques autres rivières, le lac avait dû exister aussi anciennement que ces rivières; que l'hypothèse de Cellarius, d'après laquelle le Jourdain se serait écoulé jadis dans le golfe d'Arabie, était inadmissible, parce que du côté du sud le lac Asphaltite reçoit une rivière qui coule en sens inverse du Jourdain, et ils ont tiré de là cette conséquence, que le lac devait avoir existé avant le bouleversement local signalé dans la Genèse, révolution physique qui tout au plus n'aurait fait que l'agrandir.

D'autres ont supposé au contraire (et tel est le sentiment du célèbre Michaëlis et du savant géographe Busching) qu'il était facile de concilier la Genèse et la physique. Se fondant sur le passage de l'Écriture où il est dit que la vallée de Siddim ou plaine de Sodome, — devenue depuis la mer de sel ou lac Asphaltite, comme l'indique un des versets suivans, — renfermait sur une vaste étendue des sources de bitume; qu'en outre, comme en Égypte, de nombreux canaux la fertilisaient, ils ont tiré cette conclusion : c'est qu'une portion des eaux du Jourdain, après avoir alimenté ces mêmes canaux, formait un lac souterrain, et que le jour où la foudre alluma ces sources de bitume sur divers points du territoire, le sol venant à céder au milieu de cet incendie, les villes s'abîmèrent avec lui dans les profondeurs du lac.

Il y a trente ans, cette hypothèse pouvait paraître purement gratuite. Aujourd'hui elle a acquis une certaine valeur, depuis qu'un observateur habile qui a visité le lac Asphaltite l'a reprise en la modifiant. En effet, selon M. Robinson, il y a plus d'un motif pour croire qu'une portion de ce lac couvre aujourd'hui la région appelée dans l'Écriture plaine de Siddim. Voici les principales raisons qu'il donne à l'appui de cette assertion. — Premièrement, l'aspect de la partie méridionale de la Mer-Morte est tout différent de celui que présente la partie nord, dont elle est séparée par une presqu'île qui semble couper le lac en deux. La mer, dans cette partie méridionale, est peu profonde (1), et si on remarque à son extrémité, du côté du sud-ouest, une grande masse de sel gemme ou fossile, de deux cents pieds de haut, nommée le *Promontoire d'Usdum* ou de *Sodome*, ses bords à l'est et au sud-est sont plats et découverts. Vue des montagnes de l'ouest, elle ressemble à l'embouchure d'une rivière quand la marée est descendue. — En second lieu, cette contrée est toute volcanique et sujette à des tremblemens de terre. Les traces en sont, pour ainsi dire, toutes fraîches dans la région du lac Tiberias, qui n'en est pas éloignée. — Troisièmement, l'asphalte, qui est maintenant beaucoup moins abondant que du temps des anciens, ne se trouve que dans la partie méridionale du lac. Quand il s'y montre flottant sur les eaux, c'est à la suite de quelque convulsion de la nature. Après les tremblemens de terre de 1834 et de 1837, qui désolèrent ces contrées, les Arabes recueillirent de grandes quantités d'asphalte que le vent avait poussées sur la rive.

(1) Ce fait a été confirmé depuis par les sondages de M. Lynch.

C'est sur de telles données, résultant de ses observations personnelles, que M. le docteur Robinson a fondé son système; mais à la foudre de Jéhovah, l'unique agent dans la tradition hébraïque de la destruction des villes coupables, il en associe un autre d'un ordre bien différent, l'agent volcanique. Peut-être, ainsi qu'il le suppose, se réunirent-ils tous deux pour embraser ces amas de bitume qui s'accroissaient depuis des siècles autour de ces fosses ou sources dont parle l'Écriture. Or, comme ces sources étaient nombreuses, leurs produits devaient être abondans, et il est permis de supposer qu'ils s'étendaient au loin sous terre, se mêlant au sol dont leurs larges stratifications formaient la seconde couche, faisant ainsi du territoire de la Pentapole un foyer d'incendie souterrain. De là, par une cause ou par une autre, destruction de la vallée de Siddim, formation immédiate de la baie méridionale, c'est-à-dire agrandissement du lac Asphaltite. Que cette catastrophe ait eu pour origine soit un éboulement, soit un soulèvement volcanique du fond du lac, ceci importe peu quant au résultat, qui aura toujours été le même : la création d'un nouveau bassin de la Mer-Morte. En effet, si on admet le cas d'éboulement, les eaux se seront précipitées dans le gouffre qui leur était ouvert; si on suppose le soulèvement volcanique, il est tout naturel que, franchissant leurs anciennes limites et se répandant au loin dans la direction du sud, elles aient recouvert l'immense bas-fond qui commence à la presqu'île d'El-Mezraa et se continue jusqu'à l'extrémité de la Mer-Morte.

L'opinion des géologues, qui considèrent maintenant les bitumes ou asphaltes comme des produits volcaniques indirects, de même que les dépôts de sel gemme, les éruptions gazeuses, les sources thermales et minérales, vient à l'appui des conjectures de M. Robinson. Aussi un savant célèbre, Léopold de Buch, consulté par le prudent voyageur, s'est-il empressé de confirmer en beaucoup de points sa théorie (1).

Serait-ce tomber dans une grave erreur que de croire que les curieux documens recueillis par MM. Robinson et Smith sur les rives de la Mer-Morte, documens qui acquièrent une valeur toute nouvelle quand ils sont complétés par les observations d'un illustre géologue, peuvent être considérés comme une réponse péremptoire aux objections d'un des plus savans membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Quatremère, qui veut bien, sauf quelques modifications, admettre l'hypothèse de Michaëlis, mais qui rejette nettement l'action volcanique? « La catastrophe de la plaine de Sodome, dit-il, ne peut être l'effet d'un tremblement de terre. Les tremblemens de terre ne laissent pas à leur suite de si nombreuses marques de désolation. — Si une éruption volcanique ou un tremblement de terre avait seul causé la ruine de Sodome et des villes voisines, des éruptions ou des ébranlemens du même genre se seraient continués dans la suite des âges. Jérusalem aurait éprouvé le contre-coup de ces terribles catastrophes. » On remarquera qu'ici l'orthodoxie fort respectable d'un grand orientaliste se rencontre avec l'orthodoxie poétique d'un grand écrivain. « La présence des eaux thermales, du soufre et de l'asphalte, observe M. de Chateaubriand, ne suffit point pour attester l'existence antérieure d'un volcan. C'est dire assez que quant aux

(1) On en trouve la preuve dans sa réponse, écrite en français et datée de Berlin 20 avril 1839).

villes abîmées, je m'en tiens au sens de l'Écriture, sans appeler la physique à mon secours. »

Maintenant nous arrivons à une quatrième ou cinquième hypothèse. Nous la nommerons l'hypothèse philologique : c'est celle d'un homme qui a mérité d'être appelé un miracle d'érudition, mais qui peut-être était prédisposé par de trop nombreuses lectures au paradoxe et à la contradiction; cet homme, c'est le Hollandais Reland. Un beau matin, Reland croit pouvoir démontrer à force de citations, et contrairement à l'opinion générale, que le lac Asphaltite n'occupe pas l'emplacement même de la Pentapole. Il est malheureux pour le succès de cette idée, car autrement elle eût fait fortune, émanant d'un auteur estimé, qu'elle ait choqué l'esprit à la fois ingénieux et exact d'un grand investigateur, Michaëlis. En effet, Michaëlis (d'autres l'avaient fait avant lui) s'est posé en adversaire de Reland dans sa dissertation *sur la Mer-Morte* (1). Entre autres bonnes raisons, Michaëlis fait remarquer quelle aurait été la folie des fondateurs de la Pentapole, s'ils se fussent avisés de préférer un coin de terre entre les replis brûlans de la montagne à cette plaine de Siddim, si fertile et si bien arrosée, malgré l'ardeur du climat, que quelques commentateurs ont cru que c'était dans cette partie de Chanaan que Dieu avait placé le Paradis terrestre. Malte-Brun avait lu Michaëlis, et cependant, loin d'être touché des solides argumens d'un bon esprit, il incline vers l'opinion de Reland. Or c'est dans la voie tracée par Reland et suivie par Malte-Brun que M. de Saulcy s'est engagé.

Elle n'est donc pas née d'hier seulement, cette question de savoir si la Pentapole est, oui ou non, ensevelie sous les flots du lac Asphaltite? On pourrait le croire à la lecture du passage suivant : « Sur quoi l'explication qu'on allègue contre mon opinion est-elle appuyée? Où a-t-on trouvé la catastrophe de la Pentapole racontée de façon à permettre de supposer un seul instant que les villes frappées de la colère céleste ont été englouties au fond du lac? — Je ne sais quel commentateur aura imaginé un beau jour la fable dont j'ai donné en quelques mots l'analyse. » Assurément on a le droit de parler haut lorsqu'on revient de la Mer-Morte; mais n'est-ce pas traiter un peu légèrement une opinion qui remonte jusqu'à l'antiquité elle-même, et qui compte parmi ses adhérens des hommes tels que Michaëlis, Rosenmüller et ce Robinson, l'auteur du « meilleur *Voyage en Judée,* » qui tous comme critiques sont bien supérieurs à Reland? Or ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au fond M. de Saulcy n'est pas moins *plutoniste* que le voyageur américain. Seulement, il prétend limiter les effets de l'éruption qui détruisit la Pentapole à un embrasement. Il n'admet l'action du feu qu'en protestant de toutes ses forces contre celle de l'eau. Si vous demandez en vertu de quelle autorité il tranche nettement une question de géologie dont la difficulté est extrême, il répondra que « les écrits sacrés et profanes sont unanimes pour démontrer que jamais les villes maudites n'ont été englouties dans les eaux du lac. » Mais est-il bien certain que cette unanimité soit telle qu'on nous l'affirme? On a quelques raisons d'en douter.

Jusqu'à Reland, on avait cru que le passage de la Bible où il est dit « que les

(1) *De Natura et origine Maris Mortui.* Commentat. societat. reg. scientiar. Goetting, 1758-68.

rois de la Pentapole se rassemblèrent dans la vallée de Siddim, qui est la mer de sel, » signifiait clairement qu'au temps de Moïse le lac Asphaltite occupait cette vallée, c'est-à-dire l'emplacement de Sodome et des autres villes coupables. Il paraît qu'on était pleinement dans l'erreur. Or voici le raisonnement du docte Hollandais : « Puisqu'il est dit que les rois de la Pentapole se réunirent dans la vallée de Siddim, il suit de là que cette vallée était distincte de la Pentapole elle-même. » Un philologue de bon sens a répondu que ce n'était point entre leurs murailles, et en restant isolés, que ces petits rois pouvaient combattre l'ennemi, qu'il était tout simple qu'ils se fussent donné rendez-vous sur l'un des points de leur territoire, c'est-à-dire dans la vallée de Siddim elle-même. Peut-être que l'auteur du *Voyage dans les Terres bibliques*, s'il eût approfondi davantage cette minime question de stratégie, ne se serait point écrié « que l'illustre Reland, avec son tact ordinaire, avait parfaitement deviné que les villes de la Pentapole devaient être sur les bords du lac Asphaltite, et que leurs ruines pouvaient, devaient même s'y trouver. »

M. de Saulcy a rassemblé plusieurs passages des prophéties de Jérémie, de Sophonie et d'Amos, où l'on remarque qu'en parlant des villes coupables il n'est question que de *soufre*, de *ronces*, de *tisons*, d'*incendie*. Nous croyons que le langage des prophètes, qui souvent n'est pas beaucoup plus clair que celui des oracles, est trop vague en général pour servir de point d'appui quand il s'agit de caractériser un fait qui se rattache à la physique. On n'a jamais invoqué l'Apocalypse dans une question de géographie. Voici un argument plus nouveau. Il consiste à prétendre que Sodome, dans les premiers siècles de l'église, n'était rien moins qu'un évêché. On annonce que le fait a été attesté par les actes du premier concile de Nicée. Toutefois il a paru si extraordinaire à Reland, qui l'a discuté, que le docte Hollandais n'a pu s'empêcher de soupçonner ici quelque confusion inouïe. Aujourd'hui que la version copte des actes de ce concile a été publiée et commentée par un confrère de M. de Saulcy, nous avons la joie d'apprendre que le doute n'est plus possible, et qu'en effet un saint personnage a reçu le titre d'évêque de Sodome. Seulement, comme il est plus que douteux que la ville maudite, se relevant de ses ruines, se soit transformée en une Sodome repentante et chrétienne, M. de Saulcy propose de voir dans cet évêque, nommé Sévère, un de ces dignitaires ecclésiastiques que le clergé désigne par la qualification d'évêques *in partibus*, c'est-à-dire sans évêchés. Mais passons aux auteurs profanes.

On s'est prévalu de ce que Strabon rapporte que les ruines de Sodome n'avaient pas moins de soixante stades de tour. Il était impossible de citer Strabon plus mal à propos. Ceux qui ont cru que les ruines d'une ville bâtie il y a quarante siècles par une petite tribu arabe dans une oasis menacée par le désert, que ces ruines, disons-nous, après des milliers d'années, pouvaient avoir trois lieues de tour, ceux-là n'y ont pas songé! Aussi les érudits ont cherché à expliquer, car ils ne se découragent pas aisément, ces soixante stades de circuit, et ils ont pensé que ce n'était point l'enceinte de la ville, mais tout le territoire de la Sodomitide, que Strabon désignait de la sorte. Il eût été bien plus simple de convenir que Strabon, qui n'avait pas visité la Judée, a confondu deux lacs situés à plus de soixante lieues l'un de l'autre,

le lac Asphaltite et le lac Sirbon, lequel est en Égypte, non loin d'Arsinoé.

Nous ne nous arrêterons pas au témoignage de Tacite, qui fait mention de *grandes* villes maintenant réduites en cendres par la foudre, et dont il reste des vestiges. N'oublions pas que c'est ce même Tacite qui fait venir les Juifs du mont Ida, attendu que c'est de cette montagne qu'ils tirent leur nom (1). Qu'il nous suffise, avant d'arriver à Josèphe, de constater qu'à l'exception de Strabon et de Tacite, il n'est pas un seul auteur profane, parmi ceux qui ont parlé du lac Asphaltite, qui vienne fournir un témoignage contre la submersion de la Pentapole. Pausanias, Justin, Pline, oui Pline lui-même, si abondant en renseignemens de toute espèce, gardent sur ce point le silence le plus éloquent. C'est donc Josèphe surtout qui doit nous occuper; c'est lui qui est invoqué en ce débat comme l'autorité la plus respectable. Or voici qui est assez étrange : Josèphe, qui nous annonce, dans son *Histoire des Juifs*, que la Sodomitide est voisine du lac Asphaltite, et qu'on peut y voir encore « les ombres des cinq villes (2), » dans ses *Antiquités judaïques* s'exprime ainsi : « Cette région fertile a disparu (3). » Et un peu plus loin : « Il y avait dans ce lieu des sources; mais aujourd'hui que la ville de Sodome a disparu, la vallée *se trouve occupée* par le lac Asphaltite. » Nous demandons lequel il faut croire, de l'historien ou de l'antiquaire? Pour ma part, je crois pouvoir accorder plus de confiance à l'antiquaire. S'il est vrai que Josèphe est un guide un peu dangereux, contre lequel, depuis longtemps, la critique prend ses précautions; s'il s'est fait tort dans l'esprit de ceux qui sont ses juges naturels en matière d'archéologie sacrée, parce qu'il donne aux récits qu'il tire de la Genèse un faux air classique, il n'en est pas moins vrai que ses *Antiquités* attestent une plus grande maturité, des recherches plus approfondies; que c'est son dernier mot, ou plutôt un effort suprême pour retrouver les titres de la nation juive et marquer sa place au milieu des gentils. Du reste, l'opinion de Josèphe sur la disparition des villes coupables se trouve confirmée par un savant géographe de la fin du v^e siècle, par Étienne de Byzance, qui, parlant de Sodome, s'exprime ainsi : « Elle était la métropole de dix cités qui furent ensevelies dans le lac Asphaltite. »

Il est impossible, on le voit, de tirer des écrivains sacrés et profanes des preuves suffisantes à l'appui de l'opinion que M. de Saulcy cherche à faire prévaloir. Les souvenirs de son voyage seront-ils plus concluans? C'est à la pointe nord de la *montagne de sel* que M. de Saulcy aurait retrouvé les ruines de Sodome. Entre tous les voyageurs qui ont passé au pied du promontoire d'Usdom, il est le seul qui ait eu le bonheur de les apercevoir. Seetzen, Irby et Mangles, Robinson et Smith, M. Lynch, qui, dans la relation de son voyage, nous a donné une vue de la montagne de sel, ne paraissent point avoir eu la moindre révélation de ces décombres immenses qui ont si vivement frappé l'attention du savant académicien. Tout ce que le docteur Robinson, passant dans le même endroit, aurait aperçu ne serait rien autre qu'un

(1) *Argumentum e nomine petitur, inclytum in Creta Idam montem accolas Idæos, aucto in barbarum cognomento Judæos vocitari.—Histor.*

(2) *De Bell. Jud.*, IV, c. 8, 4.

(3) *Ant. Jud.*, I, 6, 8, 3.

gros monceau de pierres (*heap of stones*). C'est ce monticule, avec ses pierres brutes et à l'aspect calciné, qui a mis sans doute M. de Saulcy sur la voie d'une hypothèse contre laquelle l'érudition d'un orientaliste des plus compétens a pu élever des argumens d'un singulier intérêt : nous voulons parler du débat que l'exposé fait par M. de Saulcy des résultats de son voyage a suscité entre lui et M. Quatremère. Ce savant (1) s'est étonné des rapports que l'on prétendait établir entre les ruines massives aperçues près de la montagne de Sodome et les misérables villes de la Pentapole. Qu'était-ce en effet que ces villes dont les vainqueurs furent vaincus eux-mêmes en une nuit par les trois cents hommes que commandait Abraham? On doit croire que, de même que la plupart des villes de l'Orient à cette heure, elles étaient bâties en terre. Chez les Hébreux, à l'époque où ils vinrent dans le pays de Chanaan, et bien longtemps après, on n'employait pour la construction des édifices publics ou privés que de détestables matériaux, la terre ou le bois. C'était par une tour de bois que la ville de Sichem était défendue. En cent endroits de la Bible, on trouve la preuve de l'état misérable de ces constructions. En voici deux exemples : la loi mosaïque flagellait le voleur qui perçait un mur en une nuit, preuve flagrante du peu de solidité des murs dans la terre de Chanaan, et l'on remarque dans le livre de Job qu'il arrivait quelquefois que le vent du désert renversait ces pauvres cabanes. Qu'est-il résulté de cette absence de bons matériaux? L'impossibilité de trouver dans toute la Palestine et les contrées voisines un seul monument dont l'existence remonte à l'époque d'Abraham et même à celle de David.

Ce n'est point parce qu'une opinion prend une forme dogmatique, — opinion contre laquelle l'observation physique, l'histoire et la raison des choses conspirent d'un commun accord, — qu'elle a plus de chances de se faire accepter. En vain on s'écrie : « Faites comme moi, allez étudier par vous-mêmes; rejetez sans regret les théories *a priori* sorties de toutes pièces du fond d'un cabinet d'études: le meilleur des livres descriptifs ne vaut pas une heure passée sur le terrain. » Il n'en est pas moins vrai que sur le terrain on peut être tout aussi bien la dupe d'une foule d'illusions que dans son cabinet.

Sur le terrain, mille circonstances se réunissent pour égarer le voyageur, pour surprendre sa bonne foi. Un jugement sain, une grande pénétration d'esprit ne suffisent pas toujours pour le faire sortir triomphant de cette épreuve, et le danger s'augmente quand on arrive sous l'influence d'une idée première, poussé même par une intention honorable, par le désir d'enrichir la science de quelque fait nouveau. D'ailleurs personne n'ignore combien il est difficile d'obtenir des renseignemens d'une exactitude même médiocre, non-seulement sur ce qu'on ne voit pas, mais même sur ce qu'on voit dans ces contrées malheureuses où le sol se partage entre la fanatique population des villes et les races sauvages du désert. Comment croire, lorsque les habitans de nos campagnes sont si profondément ignorans de ce qui touche à l'histoire de leur pays, que des peuplades barbares aient conservé religieusement le souvenir d'événemens contemporains de la construction des Pyramides? Mais ce qui contribue le plus souvent à éloigner de la vérité, ce qui donne

(1) *Journal des Savans*, août 1852, p. 504 et suiv.

l'apparence de la réalité à un fantôme, c'est l'obséquieuse complaisance des Arabes en certains cas. La plupart des Européens qui ont parcouru l'Orient ont remarqué l'empressement des guides à répondre d'une façon affirmative aux questions qui leur étaient adressées, dans l'espoir fondé qu'ils augmenteraient ainsi leur salaire. Or les guides en tout pays tiennent un peu des Arabes (1). Qu'on lise, par exemple, ce petit dialogue entre l'auteur du *Voyage dans les Terres bibliques* et le *cheikh* Abou-Daouk : « Quand je lui demande où était la ville de Sdoum : — Ici, dit-il. — Et cette ruine était-elle de la ville maudite? — *Sahihh!* (sûrement.) — Y a-t-il d'autres ruines de Sdoum? — *Nâam! Fih kherabat ktir* (oui, il y a beaucoup de ruines). — Où sont-elles? — *Hon! oua hon* (là et là). — Et il me montre la pointe de la montagne de sel (2). »

Cet Abou-Daouk est un perfide. Mieux eût valu cent fois, dans l'intérêt de la vérité, qu'il se fût borné à répondre au savant voyageur comme les Arabes de l'Algérie aux ingénieurs français qui levaient la carte du pays. Quand ces derniers leur demandaient le nom d'une localité : — *Manarf*, répondaient les Bédouins. — Et ceci? — *Manarf.* — Et cet autre endroit? — *Manarf.* — Cet éternel *manarf* parvint enfin à éveiller les soupçons de nos officiers d'état-major, qui reconnurent que *manarf* veut dire en arabe : Je ne sais pas.

La perfidie d'Abou-Daouk ressort clairement d'une lettre adressée d'Édimbourg, il y a trois mois à peine, à un savant français. Cette lettre émane d'un marin hollandais, homme sérieux, esprit distingué, auteur d'un ouvrage estimé sur *les Colonies hollandaises aux Indes archipélagiques*. M. Quatremère a cru pouvoir invoquer le témoignage de cet explorateur, recommandable à plusieurs titres. « Enfin, dit-il, un voyageur très instruit, M. Van de Welde, qui vient de parcourir le midi de la Mer-Morte, est complétement persuadé que les prétendues ruines de Sodome n'existent réellement pas, et qu'on a pris des amas de pierres réunies par la nature pour des constructions antiques (3). » Nous croyons devoir citer quelques passages essentiels de la lettre du voyageur hollandais : « Je trouve, dit-il, que l'ouvrage de M. de Saulcy n'est qu'un tissu d'erreurs. Je suis peiné de voir que la géographie biblique ait été traitée par ce voyageur avec tant de légèreté et d'une façon si frivole; mais ce qui est plus grave, ce sont les fables que M. de Saulcy a débitées au sujet de la découverte de Sodome. J'avais une copie de la carte manuscrite du voyage de M. de Saulcy autour de la Mer-Morte, et c'est avec cette carte que j'ai été sur les lieux mêmes. J'ai pris pour guide *ce même Abou-Daouk*, qui avait accompagné M. de Saulcy. Je déclare, avec toute la solennité possible (*most solemnly*), qu'on n'aperçoit de ruines d'aucune sorte dans la plaine, et qu'on n'en voit pas davantage à la base du Djebel-Usdoum (la montagne de sel) du côté du nord. *There are no ruins whatever visible upon the plain and at the N. foot of the Djebel-Usdoum*..... Je ferai voir dans mon

(1) Sur certaines révélations trop complaisantes des guides, on peut consulter Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. 1er.

(2) *Voyage dans les Terres bibliques*, t. Ier, p. 249.

(3) *Journal des Savans*, août 1852, p. 501.

ouvrage que les erreurs de M. de Saulcy sont le résultat d'une imagination inquiète (*agitated fancy*), qui se laisse entraîner hors de toute mesure...

« A mon retour de Palestine, l'année dernière, dit encore M. Van de Welde, j'écrivis deux lettres, l'une à M. de Saulcy, l'autre à M. de ...., afin de faire connaître à ce dernier les fautes de M. de Saulcy. Celui-ci, le seul qui m'ait répondu, m'adressa une lettre très affable, mais dans laquelle il ne me donnait aucun éclaircissement au sujet des questions que je lui avais posées, et il n'en a pas moins continué son étrange et fantastique publication. Je regrette de voir qu'une grande partie du public ait confiance dans ce qu'on lui dit de Sodome et du tombeau des rois..... »

Le *Voyage dans les terres bibliques* a été très prôné : dans quel état laisse-t-il les deux questions soulevées aujourd'hui par l'archéologie à Jérusalem, par la science sur les bords du lac Asphaltite? Nous croyons avoir équitablement apprécié le résultat de cette excursion. Le doute en ce moment reste encore permis sur les deux questions que M. de Saulcy croit avoir tranchées. Son entreprise marque néanmoins de la résolution, du dévouement, une ardeur scientifique qui devient rare, ce nous semble. Il s'est égaré en route, voilà ce qui est incontestable; mais s'il a eu foi dans l'existence de Sodome, s'il a cru pouvoir tirer de ses ruines l'architecture hébraïque, où est le mal? Ce brillant esprit qui domina son siècle écrivait un jour à la célèbre marquise du Deffand : « Madame, je passe ma vie à me tromper. »

Au moment où la crise qui commence en Orient ramène l'attention de l'Europe sur les lieux-saints, est-il permis d'espérer que la science aura quelque profit à tirer de cette situation nouvelle? Le jour où la Turquie, reconnaissante envers les puissances chrétiennes de l'Occident, se croira obligée de mettre un frein au fanatisme religieux de ses agens; le jour où, sans craindre de perdre la vie, on posera le pied sur l'emplacement du temple caché aujourd'hui par les sombres murailles de la mosquée d'Omar; le jour où il sera permis de pratiquer des fouilles dans les ravins, sur les plateaux qui forment l'assiette de la ville sainte, pourvu toutefois que la nature du sol ne s'y oppose point d'une manière invincible, peut-être alors pourra-t-on parler avec moins d'incertitude de l'antique cité de David et de Salomon. Peut-être le voyageur, en jetant un long et dernier regard sur le cadavre de cette reine déchue, ne sera-t-il plus réduit à s'écrier : *Fuit Hierosolyma!* Peut-être aussi sera-t-il permis d'espérer, grâce à l'influence de l'Europe repoussant de plus en plus dans le désert l'ancienne barbarie, que le voile qui recouvre encore la région méridionale de la Mer-Morte sera complétement déchiré. C'est alors que le vœu de Léopold de Buch, qui réclamait il y a quelques années le concours de la Société géologique de Londres afin de rechercher quelle était la constitution de la vallée du Jourdain depuis le lac de Tiberias jusqu'à la Mer-Rouge; que le vœu, disons-nous, de cet homme éminent pourra se réaliser dans toute son étendue. Et pourquoi la Société géologique de Paris ne se réunirait-elle pas alors à celle de Londres? Pourquoi deux peuples, dont les armes ne font plus qu'un faisceau, ne formeraient-ils point aussi un faisceau de lumières pour éclairer un point qui intéresse à la fois la religion, la physique et l'histoire?

ERNEST VINET.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 avril 1854.

S'il pouvait rester encore quelque doute sur le caractère sérieux et décisif de la lutte qui s'ouvre aujourd'hui en Europe, il suffirait, pour mettre de côté toute incertitude, d'observer quelques-unes des conditions dans lesquelles cette lutte s'engage. La lenteur même avec laquelle les événemens se sont développés, les scissions et les rapprochemens dont ils ont été l'occasion, la peine visible qu'ont eue les puissances allemandes à se détacher d'une vieille alliance nouée sous d'autres auspices, l'immensité des préparatifs militaires et jusqu'à l'attitude de circonspection silencieuse que conservent encore les forces déjà en présence, — tout n'indique-t-il pas la menaçante gravité de la crise actuelle? Cette crise, on l'a vue naître et grandir, on l'a suivie dans son travail, on a pu en apprécier les élémens, d'autant plus redoutables peut-être qu'ils sont plus mystérieux. Une question qui met plus d'une année à prendre toutes ses proportions, qui fait dès ce moment marcher les armées de trois grands empires après avoir été inutilement débattue dans les conseils de l'Europe, cette question n'est point certes d'une portée secondaire, et il faut ajouter qu'elle ne saurait être tranchée en un jour par un coup de main heureux. Aussi n'est-il point surprenant que les faits ne viennent pas répondre aussi vite qu'on aurait pu le croire à l'impatience publique, et comme il faut que cette impatience trouve une satisfaction, elle la cherche dans tous les bruits que les circonstances semblent rendre vraisemblables. Un jour c'est Odessa qui est bombardée et réduite en cendres par les flottes combinées; un autre jour c'est Silistria, sur le Danube, qui est assiégée et brûlée par l'armée russe, et en fin de compte le dernier de ces événemens semble seul se confirmer. Ce qui explique sans doute le premier bruit du bombardement d'Odessa, c'est qu'un vaisseau parlementaire qui s'était présenté pour recevoir les consuls anglais et français avait eu à essuyer le feu de quelques batteries russes. C'est alors que les escadres se sont dirigées sur ce point. Sur terre, l'armée russe n'a point tenté d'opération sérieuse depuis le passage du Danube et l'occu-

pation de la Dobrutscha; le mouvement le plus caractéristique est l'évacuation de la Petite-Valachie, probablement accomplie dans l'espoir de désarmer l'Autriche. De son côté, l'amiral Napier, dans la Baltique, s'est borné jusqu'ici à la capture de quelques navires de commerce russes.

Dans leur ensemble au surplus, ces faits ne sont que des détails; le point supérieur et essentiel, c'est l'état général qui se dessine de plus en plus en Europe, c'est la situation réciproque que les événemens font aux diverses puissances. Cette situation, quant à la France et à l'Angleterre, était assez nette après les actes qui se sont succédé en peu de temps; elle vient de recevoir sa dernière sanction par la convention récemment signée entre les deux pays. Déjà engagées avec la Turquie, les deux puissances se lient entre elles par des stipulations particulières pour la durée de la guerre, et une fois de plus elles renouvellent l'engagement commun de ne poursuivre aucun avantage personnel, subordonnant tout à l'intérêt de l'équilibre de l'Europe. Après cela, au point où en sont les choses, la dernière déclaration émanée du cabinet de Saint-Pétersbourg est-elle de nature à changer tant de faits palpables, si souvent mis en lumière? Si, en sommant récemment l'empereur Nicolas d'évacuer les principautés, la France et l'Angleterre ont tout demandé à la Russie et rien à l'empire ottoman, est-ce que la Turquie occupe des provinces russes? Si la première note de Vienne a si tristement échoué, est-ce à Londres ou à Paris qu'a été écrit l'étrange commentaire qui rendait cette note inadmissible? Si cette malheureuse affaire est devenue si promptement une question de sécurité générale, a-t-elle été poussée à ces conséquences extrêmes par l'Occident, qui ne voulait rien, qui ne demandait rien que l'état actuel des choses? En résumé, il fallait laisser s'accomplir diplomatiquement les desseins d'une politique ambitieuse, ou s'exposer à voir la plus stricte modération elle-même aboutir à la guerre, et c'est ce qui fait que l'Angleterre et la France sont aujourd'hui en présence de la Russie les armes dans les mains.

La France et l'Angleterre au reste, placées par leur position et leurs intérêts au premier rang dans cette question, n'ont fait que tirer les conséquences de principes sanctionnés en commun par l'Europe dans la conférence de Vienne, et c'est là le côté le plus sérieux de la situation actuelle, puisqu'il touche à la politique qui prévaudra définitivement en Allemagne. Le dernier acte accompli par l'Autriche et la Prusse, de concert avec la France et l'Angleterre, est, comme on sait, le protocole du 9 avril, et ce protocole maintient toutes les bases précédemment adoptées. Intégrité et indépendance de l'empire ottoman, évacuation du territoire turc par la Russie, engagement des quatre puissances de ne point traiter séparément, — toute la politique actuelle de l'Europe est là, signée par la Prusse et l'Autriche aussi bien que par les cabinets de Londres et de Paris. Or il est bien évident que si l'Autriche et la Prusse ont à mesurer leur action aux exigences des intérêts de l'Allemagne, cette action découle toujours de principes qu'elles ont elles-mêmes proclamés, et ces principes sont le lien qui les rattache aux puissances occidentales. C'est là ce qui d'avance détermine le sens du traité particulier que viennent de signer les deux principaux cabinets de l'Allemagne. On n'en peut connaître encore les termes, qui ne seront peut-être pas d'ailleurs tous divulgués. L'Au-

triche et la Prusse se garantissent sans nul doute leurs territoires respectifs; elles règlent aussi, dit-on, les conditions de leur assistance mutuelle, l'importance des forces qu'elles peuvent être appelées à mettre sur pied; en un mot, c'est une alliance à part qui ne peut avoir rien d'opposé, quant au but, à l'alliance de la France et de l'Angleterre, qui a au contraire un même point de départ dans la politique adoptée à Vienne et résumée dans le dernier protocole du 9 avril. C'est cette communauté de point de départ et de but, fondée sur l'intérêt de tous, qui doit faire croire que les quatre puissances finiront par se rencontrer dans l'action pour marcher d'un même pas. Ce serait une étrange erreur de penser que l'Autriche peut se trouver satisfaite et désarmée par l'évacuation de la Petite-Valachie. Il ne s'agit point en effet de l'abandon de telle ou telle portion de territoire. L'empereur Nicolas se fait peut-être moins d'illusions que personne à ce sujet, s'il est vrai, comme nous le croyons, qu'en complimentant l'empereur François-Joseph sur son récent mariage, il lui ait écrit que malgré les dissentimens de leur politique, dissentimens, selon toutes les probabilités, destinés à s'accroître, il espérait voir subsister les sentimens personnels qu'ils s'étaient voués. Quant à la Prusse, l'indécision qu'elle a pu montrer s'explique sans doute par sa position moins directement intéressée; elle a aussi peut-être une source moins connue, plus personnelle au roi. A l'époque où il mourut, Frédéric-Guillaume III faisait prendre, assure-t-on, par son successeur, le souverain actuel, l'engagement de ne point séparer sa cause de celle de la Russie, — engagement toujours limité évidemment par l'intérêt de la Prusse et de l'Allemagne. On comprend ce qu'un choix peut coûter d'anxiétés à un esprit tel que celui de Frédéric-Guillaume IV. M. de Manteuffel disait ces jours derniers qu'il ne se laisserait point séduire par « une poignée de main du *Times*. » C'était montrer peut-être un peu de préoccupation. Il faut reconnaître que l'homme d'état prussien est fait pour céder à une autre séduction, celle de l'indépendance de l'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut observer, c'est le changement profond que la crise actuelle vient apporter dans la situation de l'Europe. On ne peut se le dissimuler au-delà du Rhin, c'est la fin de tout un ensemble de choses, de toute une politique, de la politique de 1813, qui avait réuni en faisceau l'Allemagne et la Russie. Du succès de cette politique, en 1814 et en 1815, était sortie la sainte-alliance, qui se prolongeait avec l'accession de la France jusqu'à la révolution de 1830. Alors naissait une phase nouvelle, celle de l'alliance des trois cours du Nord, maintenue pendant tout le règne du roi Louis-Philippe en France. La révolution de 1848 avait pour résultat de la resserrer encore et de lui donner une force de plus, lorsqu'il s'est élevé tout à coup entre la Russie et l'Allemagne un intérêt plus puissant que tous les autres, soigneusement dissimulé jusqu'ici, et qui est destiné peut-être à changer le système des alliances en Europe, en déplaçant toutes les bases de la politique. Il y a en effet aujourd'hui un intérêt européen manifestement différent de l'intérêt russe, et c'est ce qui explique comment, en face de la France et de l'Angleterre soudainement rapprochées, en présence de l'Allemagne défiante et détachée de son alliance, le tsar s'est trouvé seul, quarante ans après 1813, avec sa politique démasquée et menaçante.

Que la politique russe soit une menace pour l'Europe, nous ne voyons pas

même à quoi il sert au cabinet de Saint-Pétersbourg de le nier, puisque c'est le seul genre de grandeur auquel elle puisse atteindre. Que le tsar se croie en possession des plus formidables moyens pour soutenir le duel au-devant duquel il est allé, cela se peut. Il n'y a pas bien longtemps, il disait : « J'ai un million de soldats sous les armes, la Russie m'en donnera deux si je les demande, elle m'en donnera trois si je l'en prie. » Plus récemment, on raconte qu'étant allé visiter les côtes de la Baltique, et ayant examiné tous les travaux exécutés devant Cronstadt, il a longtemps regardé du côté de la mer, puis il a ôté son casque, et ayant fait le signe de la croix, on l'a entendu dire en se parlant à lui-même : « Eh bien! maintenant nous demandons grâce! » ce qui est dans le langage russe une formule d'invitation à une fête quelconque. L'invitation s'adressait dans ce cas à l'Angleterre et à la France. En réalité, à part ce qu'il peut y avoir dans ces paroles d'exagération, on peut y distinguer assez la confiance de la force enivrée d'elle-même, et qui cette fois ne s'enveloppe pas de subtilités diplomatiques. Veut-on avoir au surplus, dans *toute sa plénitude*, la pensée russe sur cette longue crise? Nous pourrions la résumer d'après le témoignage d'un des hommes les plus distingués de Saint-Pétersbourg, qui a eu plus d'une fois l'occasion d'exprimer les vues secrètes et lointaines de la politique de la Russie. Aux yeux de cet homme distingué, la Russie depuis quarante ans ne fait que reculer devant ses destinées et trahir ses propres intérêts pour servir ceux d'autrui. La question actuelle est venue heureusement réveiller l'esprit russe en amenant par contre-coup une crise morale à l'intérieur. Cette crise a commencé, et le mouvement est assez fort pour que rien ne puisse l'entraver ou l'interrompre. On ne sait ce qui a le mieux servi ce mouvement, de la politique de l'Angleterre et de la France, ou « de la demi-trahison des puissances allemandes, laquelle sera bientôt une trahison complète. » On voit que nous ne déguisons pas les mots; on voit aussi ce que pensent à Saint-Pétersbourg les hommes qui savent le fond des choses sur l'attitude réelle de l'Allemagne. Toujours, selon l'observateur remarquable dont nous invoquons le témoignage, la mission du comte Orlof a détruit les dernières illusions. La Russie « voit se dresser devant elle quelque chose de plus formidable que l'année 1812; elle est de nouveau seule en face d'une Europe ennemie. » La prétendue neutralité de l'Autriche et de la Prusse n'est qu'un acheminement à une hostilité déclarée, et il ne pouvait en être autrement. « Les deux puissances allemandes, à part même l'antipathie de race, ont depuis quarante ans contracté trop d'obligations envers la Russie pour n'être pas impatientes de s'en venger. Voilà quarante ans que la Russie les oblige à vivre en paix entre elles et à ne pas livrer l'Allemagne, par leurs dissensions, comme une proie assurée à la révolution intérieure et à l'invasion étrangère! » Une fois dans cette voie du reste, l'auteur traite fort mal, en compagnie de l'Allemagne, l'Angleterre, la France, le pape lui-même et le catholicisme. Tout cela à ses yeux, c'est la révolution. On parle de l'équilibre européen comme s'il y avait encore un équilibre en Europe, comme s'il y avait en ce moment dans l'Occident une autre puissance debout que la révolution. Et ici perce la véritable pensée sur le caractère moral de la crise actuelle. Le grand ennemi qui se soulève aujourd'hui contre la Russie, c'est

la révolution; elle est partout, dans les gouvernemens, dans le clergé, en France, en Angleterre, en Allemagne; il n'est pas en Europe un seul élément de vie qui n'en soit saturé. « ... Il n'y a plus que deux pouvoirs aujourd'hui, la révolution ou l'Occident et la Russie. Ces deux adversaires sont en présence. Je sais bien qu'on prétend chez vous (en Allemagne) que la Russie succombera : c'est possible, quoique je ne le croie point; mais si par hasard on se trompait, si l'Occident devait en définitive avoir le dessous, alors ce qui sortirait vainqueur de la lutte, ce ne serait plus la Russie, ce serait le *grand empire d'Orient gréco-russe*. Tel est le dilemme où l'Europe vient de s'engager! » On voit que quand elle ne s'embarrasse pas dans les subtilités de la diplomatie, quand elle ne vise point aux justifications officielles, la *pensée russe* se dessine assez claire; elle marche droit à son but, l'absorption de l'Orient, et il se trouve ainsi que, soit par les paroles de ses interprètes les plus distingués, soit par les confidences du tsar lui-même, elle avoue sans détour les ambitions qu'elle décline publiquement. Mais laissons ces destinées, heureusement loin d'être accomplies encore, et qui ne pourraient s'accomplir, — nous sommes bien de l'avis de l'homme remarquable dont nous reproduisons les fragmens, — que par une guerre dont le siècle ne verrait pas la fin. Il reste toujours cette pensée étrange de décerner à la Russie une sorte de pontificat conservateur, de faire de sa civilisation le levier qui doit sauver le monde de la révolution, d'opposer en un mot, comme on le dit, l'Orient sain et vigoureux à l'Occident épuisé et à demi dissous.

Or, dans cet antagonisme, malheureusement réel en effet, et qui domine les incidens secondaires de la crise actuelle, que représente la Russie? Quelle est cette société, et de quoi se compose-t-elle? Sur quelles bases est-elle assise? Quelle est cette civilisation si soigneusement enveloppée de mystère jusqu'ici, et pour laquelle le mystère semble être une force? Peut-être les événemens d'aujourd'hui sont-ils de nature à moins servir la Russie qu'on ne le pense, en aidant à pénétrer dans ce vaste et incohérent assemblage, en permettant de sonder jusqu'en ses derniers replis ce monde inconnu qui s'étend entre les degrés les plus extrêmes de la sociabilité humaine. Et qui sait si cet empire fondé sur le silence ne cache pas plus de corruptions et de germes de luttes intérieures que les nations qui vivent au grand jour et ne craignent pas de publier leurs faiblesses? Bien des ouvrages se sont déjà succédé sur ce pays; il faut laisser de côté les pamphlets, peut-être faudrait-il aussi se défier des investigations du genre de celles de M. Léouzon-Leduc dans *la Russie contemporaine*. Les travaux les plus curieux à interroger seraient sans aucun doute les livres russes eux-mêmes, ceux qui révèlent les plus secrètes ambitions aussi bien que ceux qui, dans un autre sens, sous l'influence d'un autre esprit, laissent voir le caractère réel de cette société confuse. De ce dernier genre est évidemment un livre récent de M. Ivan Tourghenief, — le *Journal d'un Chasseur* ou *Mémoires d'un Seigneur russe*, — par malheur faiblement traduit, on le sent, et d'une exécution matérielle plus faible encore. Dans ce livre qui a paru à Moscou il y a peu d'années et qui a fait, dit-on, la plus forte impression, l'auteur ne s'abandonne pas à des déclamations vulgaires, il ne conclut pas même, il raconte, il peint, et ses peintures se trouvent être le plus saisissant témoignage sur la vie russe. La gravité du tableau se décèle à travers

une sorte de voile humoristique. Qu'est-ce en effet que ce tableau? C'est la mise en action de l'existence russe avec tous ses types étranges, depuis le vieux seigneur à demi asiatique, le *velmoje*, jusqu'au pauvre paysan courbé sous le faix. M. Tourghenief prend tous ces types sur leur théâtre naturel, il les fait vivre dans une série d'esquisses rapides, imprégnant son récit de l'âpre senteur des steppes, peignant les superstitions populaires, les mœurs des campagnes, les rapports des classes entre elles, la fatalité de la misère et de l'abrutissement dans les masses. C'est la vie du serf russe qui apparaît surtout dans ce livre, — et qu'on observe que le servage en Russie tient dans son réseau quarante millions d'hommes! Dans le fait, c'est un véritable communisme organisé à la base de la société russe.

Quelle est en effet la condition du serf? Il ne s'appartient pas, on le sait : il est attaché à la terre qu'il cultive, et pour laquelle il paie une redevance à son seigneur soit en travail, soit en argent. Mais existe-t-il du moins quelque lien durable entre le paysan et ce champ qu'il cultive? Une répartition nouvelle des terres peut au contraire venir l'en dépouiller et le transporter ailleurs. Dès lors à quoi bon travailler? et à quoi bon en définitive la prévoyance pour le paysan russe? Il ne peut pas s'affranchir, il ne peut pas posséder; si par son industrie il acquérait des ressources, il ne pourrait devenir propriétaire qu'en achetant sous le nom de son maître. Aussi, ce qu'il ne dépense pas à boire de l'eau-de-vie, le plus souvent il l'enfouit sous terre. Le paysan russe est une chose inerte qu'on met à une place, puis à une autre place. Pourquoi est-il là? — « Je ne sais pas, *barine*, dit l'un d'eux, les supérieurs ordonnent. » — Les supérieurs! les supérieurs! reprend l'auteur avec un sentiment mal contenu. Le plus grand ennemi du serf, ce n'est point le seigneur, c'est l'intendant, le *bourmistre*. L'intendant est souvent plus maître que le seigneur lui-même des paysans; il leur prête pour payer leur redevance, et il finit par les tenir à sa merci. Une fois que le serf a encouru la disgrâce du bourmistre, c'en est fait, il n'y a plus de remède pour lui : vainement il s'adresserait à son maître. M. Tourghenief montre une de ces scènes poignantes. C'est un vieillard qui se traîne aux pieds de son seigneur, criant merci contre le bourmistre : « Mon seigneur, il nous a tout à fait dépouillés et ruinés; il a donné contre toutes règles deux de mes fils au recrutement, voilà qu'à présent il m'enlève le troisième; pas plus tard qu'hier il m'a enlevé ma dernière vache... Ah! bon seigneur, ne permets pas qu'il nous achève. » Le cri de l'angoisse peut échapper parfois. Ordinairement le paysan se fait à tout; en véritable esclave, il se fait à l'eau-de-vie et au knout, et il finit par se réfugier dans la ruse.

Qu'on songe cependant que cette société, assise sur une base de quarante millions de serfs, n'a pas non plus d'aristocratie véritable. De fait, l'aristocratie n'existe plus en Russie; elle a été détruite et remplacée par une hiérarchie formidable, qui, brisant les grandes influences, distribue les individus par grades militaires, et les enveloppe dans les liens d'une discipline gigantesque. Tout au bas de cette hiérarchie, au-dessous, est le servage, c'est-à-dire quelque chose de très semblable à la barbarie. Tout au haut, vous trouverez cette population russe qui a couru les grandes villes de l'Europe, s'imprégnant de toutes les influences de la civilisation occidentale; mais dans

cette population même, qui est ce qu'on connaît le plus aujourd'hui de la Russie, il est curieux de voir le mélange singulier de tous les raffinemens, des corruptions de l'Occident et du vieil instinct barbare. Il en résulte un type que M. Tourghenief n'oublie point : c'est le Russe qui a toute sorte de théories pour l'amélioration du sort des paysans, et qui, un instant après, fait bâtonner son serf pour lui avoir servi son vin trop froid; qui s'entoure de tous les soins, de tout le luxe de la vie européenne, et qui est obligé, dans une de ses habitations, de coucher sur le foin. Partout éclate la lutte des mœurs et des goûts. Politiquement et socialement, qu'est-ce donc que la Russie, si ce n'est un vaste assemblage d'élémens incohérens? L'incohérence est dans la diversité des races qui composent cet empire, elle est dans la vie morale des classes. Seulement au-dessus de tout est l'autocratie sans limites d'un homme qui jette un uniforme militaire sur ce corps gigantesque, le fait marcher au pas et lui donne l'apparence d'une société véritablement régulière. La religion, dit-on, est l'unité de cette masse indistincte; elle est le lien secret de toutes ces incohérences, la force de cette société mal réglée. Soit; mais il y a ici un fait à considérer, qu'observait récemment un homme qui n'est point ennemi de la Russie, M. de Ficquelmont. La Russie, en face de l'Europe, représente deux choses, l'intolérance religieuse et la confusion de tous les pouvoirs, du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel dans une même main. Sa législation même est l'expression de ces principes; elle est le fanatisme le plus exalté traduit en lois et en décrets, de telle sorte que si, au point de vue politique et social, la Russie se présente avec son servage étendu à quarante millions d'hommes, avec sa hiérarchie redoutable où disparaît toute indépendance humaine, avec son autocratie maîtresse des corps et des âmes, de la vie et de la conscience, — au point de vue religieux elle personnifie une sorte de mahométisme chrétien, si l'on nous permet cette alliance de mots.

Est-ce là la civilisation qu'on prétend opposer à la civilisation occidentale? Est-ce à ce titre qu'on représente la Russie comme tenant dans sa main le salut de l'ordre européen, comme seule capable de maintenir et de régénérer l'Occident? La religion est un levier puissant dans la main de la Russie, on ne saurait le nier; elle s'en sert en ce moment même pour soulever toutes les populations de l'Orient. Après avoir d'une façon si hautaine dénié tout avenir indépendant aux populations grecques, l'empereur Nicolas leur tend la main par une circulaire récente de M. de Nesselrode, et ainsi les insurrections de l'Epire, de la Thessalie, de la Macédoine, deviennent un des élémens de la guerre actuelle. Le royaume hellénique lui-même semble se laisser aller de plus en plus sur cette dangereuse pente. Dans l'Attique et le Péloponèse, tout est en suspens; à Athènes, il s'est formé un comité de salut public pour organiser l'agitation et pousser la population vers les frontières. L'église des catholiques a été sur le point d'être envahie le jeudi saint par des bandes fanatiques. Certainement on peut douter que le roi Othon, le voulût-il, puisse dominer cette effervescence de toutes les passions religieuses et nationales, et il est à craindre qu'il ne le veuille pas; mais alors comment l'Angleterre et la France laisseraient-elles derrière leurs armées et leurs flottes ce foyer d'insurrection permanente? Il n'est donc point impossible qu'elles ne soient conduites à prendre des mesures propres à garantir leur sécurité. Le plus triste

triomphe de la Russie assurément, c'est d'avoir surexcité des passions qui ne peuvent aujourd'hui être utiles qu'à elle, et ne peuvent entraîner que des déceptions pour ces malheureuses populations grecques.

De toute manière, on peut le remarquer, l'état général de l'Europe se présente en ce moment dans des conditions qui ne s'étaient pas vues depuis longtemps. Par l'immensité des intérêts, par toutes les causes de la guerre, par la gravité inévitable du dénoûment qui surviendra, quel qu'il soit, c'est une situation faite pour inspirer à toutes les intelligences les plus justes et les plus fortes préoccupations. Les conflits ont beau se dérouler au loin, c'est à l'intérieur même qu'il faut se demander quel cours ils suivront, où ils peuvent conduire. Il est certes des points sur lesquels les opinions ne sauraient se diviser. Convenons-en cependant, il y a toujours des esprits doués d'un tact particulier pour choisir leurs momens et les thèmes de leur vide éloquence. Qu'il s'élève, comme aujourd'hui, une question de nature à rallier toutes les pensées dans une sphère supérieure à toutes les considérations, il se trouvera des plumes doucereuses et vulgairement habiles qui viendront réveiller tous les souvenirs, mettre en cause tous les gouvernemens qui ne sont plus. Singulier genre d'appui, qui consiste à tout immoler au présent, à voir non une grande question en elle-même, mais le pouvoir qui est debout! Après tout, ces gouvernemens, dont on instruit si lestement le procès dans deux colonnes de journal, n'ont point laissé décliner la fortune de la France, et tous ne l'avaient pas reçue dans les circonstances les plus favorables. De telles polémiques seraient à coup sûr un assez maigre aliment pour l'opinion publique, assez peu attentive à ces sortes de diversions qui se font jour de temps à autre, s'il ne restait la question même dont elles se font une arme. Là est toujours pour le moment la grande, l'unique affaire qui supplée à tous les incidens intérieurs. Il est cependant diverses questions qui se sont produites récemment devant le corps législatif, et qui ont leur gravité. De ce nombre sont deux projets présentés par le gouvernement : l'un tendant à faire disparaître la mort civile de notre législation pénale, l'autre ayant pour but de réformer en quelques parties la loi du 15 mars 1850 sur l'instruction publique. Il y a longtemps déjà que se débat la question de l'abolition de la mort civile, et au moment même où cette peine passait de la vieille législation dans notre code nouveau au commencement du siècle, elle rencontrait pour principal adversaire le premier consul. Par la mort civile, on le sait, le condamné perd la propriété de ses biens; il ne peut plus ni disposer, ni recueillir de succession; il est en un mot retranché de la vie civile à tel point que son mariage même est dissous, que sa femme, en continuant à vivre avec lui, ne serait plus rigoureusement qu'une concubine, et que les enfans qui pourraient naître de cette union ne seraient que des enfans naturels. Tels sont du moins les effets civils, et il suffit d'en constater l'excès pour rendre palpable la nécessité d'y porter quelque atténuation. C'est l'objet du récent projet de loi combiné dans la vue de faire disparaître les résultats les plus monstrueux de la mort civile sans désarmer la pénalité. La difficulté consiste à trouver un système de peines accessoires qui corresponde aux condamnations perpétuelles. Cette difficulté, le gouvernement la résout en attachant à ces condamnations perpétuelles la dégradation civique, l'interdiction légale, l'incapacité de donner ou de recevoir soit par donation, soit

par testament. Ainsi s'accomplit une des plus sérieuses réformes de notre législation.

Quant à la loi proposée sur l'instruction publique, elle tend principalement à modifier l'organisation actuelle des académies. La loi de 1850 avait créé une académie par département. Le projet présenté réduit le nombre à seize, afin d'arriver à reconstituer quelques grands centres d'enseignement et de culture intellectuelle à la place du morcellement qui existe. Un autre point de la réforme nouvelle, c'est de faire passer du recteur au préfet la surveillance et la direction administrative de l'instruction primaire. Après toutes les modifications, toutes les réformes introduites dans l'enseignement depuis quelques années, il y aurait à se poser une question à laquelle l'observation pratique seule peut répondre : c'est celle de savoir quels sont les résultats réels de ces transformations. Quels sont les progrès de l'enseignement libre? quels sont ceux de l'enseignement de l'état? Et, en dehors même de ceci, quelle est l'influence des systèmes nouveaux? Quelles tendances, quel esprit, se font jour dans la jeunesse? C'est à cela que peut se mesurer la valeur véritable de toutes les expériences sur l'instruction publique, expériences d'où dépendent après tout les destinées morales des générations nouvelles.

S'il est dans toutes les conditions, pour les hommes de tous les temps et de tous les âges, une forte et permanente instruction, n'est-ce point celle qui ressort de l'histoire, du spectacle des mouvemens d'un siècle, des luttes morales d'une civilisation, de toute cette vie laborieuse et puissante que les œuvres de l'esprit à leur tour viennent exprimer ou interpréter? Au milieu de ces mouvemens, l'intelligence s'éclaire, cherche à se reconnaître et à se rendre compte du point de départ de tous ces mouvemens, des phases qu'ils traversent, du but où ils tendent. C'est une voie où mille aspects se révèlent à la fois. Ce siècle est à peine arrivé à la moitié de sa carrière, et déjà que d'événemens se sont passés qui ne sont qu'incomplétement éclaircis, qui ne sont pas même achevés, pourrait-on dire, et pour lesquels les perspectives changent sans cesse! Il y a peu d'années encore, on croyait l'empire une époque révolue et tombée définitivement dans l'histoire : — il renaissait bientôt d'une révolution, et avec lui tous les souvenirs qui s'y rattachent. N'est-ce point une coïncidence singulière qui a placé à côté de la réalité contemporaine une des plus saisissantes révélations sur la première période impériale? Telle est en effet la publication des *Mémoires et Correspondance du roi Joseph*, qui est à son huitième volume, et touche à son terme sans épuiser la curiosité. L'intérêt ne languit point dans ces lettres, dans ces fragmens où se traite la partie secrète des événemens d'Espagne entre un dominateur impérieux et un homme resté un peu plus dans les conditions humaines. Fécondité de tactique, vues de gouvernement qui ne peuvent être certainement propres qu'à un tel homme, supériorité militaire et politique, tout cela est écrit dans cette correspondance en traits profonds et multipliés. Tout ce qui faisait de cette entreprise l'excès d'un génie qui croyait tout facile parce qu'il se sentait capable de tout comprendre et de tout entreprendre, — tout ce qui devait la faire échouer se dégage successivement aussi d'une manière plus vive à mesure que les faits s'enchaînent et se nouent. On l'a dit bien des fois, dans l'ensemble de la vie et des tentatives de l'empereur, il y a un point où la réalité disparaît en quelque sorte et où il ne reste que le

génie aux prises avec l'impossible; mais même dans cette lutte avec l'impossible il semble qu'il reste encore une dernière limite à franchir, et il vient un moment où elle est fatalement franchie. Alors les obstacles s'accumulent, la lutte se complique au lieu de se simplifier, et par une coïncidence frappante la puissance de l'ascendant faiblit, la sûreté de l'action diminue dans les mêmes proportions. On croit en finir avec l'impossible, et on ne fait qu'y ajouter.

Voyez cette prise de possession de l'Espagne. A l'origine, c'était déjà fort considérable, mais enfin ce n'était qu'une royauté nouvelle mise à la place d'une ancienne dynastie. Bientôt cependant ce roi nouveau, lieutenant de l'empereur, si peu indépendant qu'il soit, est lui-même de trop. De là en 1810 la mesure qui crée des gouvernemens militaires et place presque toute l'Espagne en dehors de l'autorité royale espagnole. Ce sont des généraux français qui lèvent les contributions, administrent, gouvernent, et malheureusement font plus que gouverner. Les magistrats du pays sont forcés de prêter serment à l'empereur sans savoir à quel titre. L'esprit de Napoléon en vient à agiter en lui-même la question d'une pure et simple annexion de la Catalogne à la France, et le sort des autres provinces espagnoles du nord jusqu'à l'Ébre reste encore un mystère. On était parti d'un changement de dynastie, on arrive à un démembrement. Quel est le rôle de Joseph dans cette situation? Il en ressent toutes les amertumes, il se débat sous le joug; mais il n'est rien, il ne peut rien, il n'a point même la liberté de disposer, sans la permission de l'empereur, d'un jardin voisin de son palais à Madrid. Dans toutes les provinces, ce sont les autorités françaises qui perçoivent les contributions, et il est obligé pour vivre de mettre en gage jusqu'aux vases sacrés de sa chapelle; ses employés les plus élevés en sont réduits à n'avoir point de feu dans leur maison et à demander d'être mis à la ration. Ce n'est pas tout encore. Ici éclate une des plus puissantes causes des malheurs de la guerre d'Espagne. Ces généraux français maîtres de la Péninsule, — et pourtant ils se nomment Soult, Ney, Victor, Marmont, — ces généraux mis à la tête d'armées indépendantes comme des vice-rois à demi émancipés sont en antagonisme perpétuel. L'un rêve peut-être à une couronne, celle de Portugal; l'autre refuse d'obéir à un ordre; chacun se crée un centre d'opérations, toujours prêt à critiquer, à contrarier les combinaisons autres que les siennes, et partout est le désordre, d'où naît bientôt l'impuissance. Voilà comment, avec les premiers soldats du monde et les capitaines les plus éprouvés, on se trouve moins avancé en 1812 qu'en 1809! Bien plus, la situation n'a fait qu'empirer. Ainsi l'Espagne est bouleversée sans être domptée, la France épuise ses hommes et ses trésors sans faire un pas, et l'empereur finit par se trouver tout à coup en 1812 entre ces deux choses formidables et également mystérieuses, — la guerre d'Espagne et l'expédition de Russie. Là où n'est point le maître, tout marche à l'aventure et se désorganise. Il s'ensuit qu'il faut se poser cette question : politiquement aussi bien que militairement, quel est donc ce système qui dépend à tel point d'un homme que, l'homme absent, le système ne soit plus qu'une impossibilité gigantesque? C'est, il faut le dire, l'honneur et la dignité de Joseph, dans son impuissance même, de protester sans cesse contre cette terrible logique de violences. « On ne connaît pas cette nation, dit-il en 1810; c'est un lion que la raison conduira avec un fil de

soie, qu'un million de soldats ne réduiront pas par la force militaire. Tout est ici soldat si on veut gouverner militairement, tout sera ami si on veut parler de l'indépendance de l'Espagne, de la liberté de la nation, de sa constitution, de ses cortès. Voilà la vérité : qu'on choisisse! » Vingt fois Joseph donne sa démission avec angoisse; l'empereur finit par ne lui plus répondre, et les rapports personnels sont interrompus jusqu'en 1812, où Napoléon fait quelque droit aux demandes de son frère; mais alors il n'est plus temps. Les destinées s'accomplissent selon le langage impérial, ce qui veut dire, pour ceux qui font la part de la responsabilité humaine, que trois années de fautes portent leurs fruits, et là est la forte leçon de ces événemens, là est la lumière qui jaillit à chaque page de cette *Correspondance*.

C'est un des traits de notre temps de se plaire à ces révélations de l'histoire : en reste-t-on toujours plus instruit? C'est une autre question. L'histoire souvent plaît moins pour les instructions qu'elle donne que pour les spectacles qu'elle offre. Ces chocs des passions et des intérêts d'un autre temps ont un langage qui parle à l'imagination, même quand l'expérience n'est pas toujours écoutée dans la pratique. On aime à se représenter cette vie d'autrefois par une sorte de curiosité ardente de l'intelligence. On aime à reculer son horizon dans le passé, comme on aime à l'élargir dans le présent en étendant son regard au développement de tous les peuples, à la diversité des mœurs humaines sous toutes les latitudes. De là, à côté de l'intérêt de l'histoire, l'intérêt des récits de voyage. Autrefois c'eût été une entreprise exceptionnelle et hardie d'aller en Égypte et en Nubie — comme M. Maxime Du Camp, l'auteur d'un livre récent sur *le Nil*, bien plus encore d'aller jusque dans l'extrême Orient — comme l'auteur des souvenirs d'*une Ambassade française en Chine*, M. de Ferrière Le Vayer. Qu'est-ce aujourd'hui? A peine un épisode qui remplit quelques mois. Membre distingué de la diplomatie, M. de Ferrière comptait dans la mission qui était envoyée en Chine en 1844, pour nouer des rapports entre la France et le Céleste Empire, et c'est de la partie de ce voyage la plus étrangère aux protocoles qu'il se fait l'historien, marquant de quelques traits les points divers où il touche, les Canaries, le Brésil, le Cap, Bourbon, les Philippines, Macao, Calcutta. M. de Ferrière raconte en écrivain élégant, en homme du monde, en observateur net et ingénieux. M. Maxime Du Camp est d'une autre classe de voyageurs : il voit avec son imagination, et saisit surtout le côté plastique des choses; il est de l'école du pittoresque. La vie du désert le passionne; il s'oublierait dans une cange sur le Nil. Qui croirait pourtant que dans ces pages il se trouve une place pour la symbolique humanitaire, pour la politique de « l'amour appuyé sur la liberté et l'autorité? » Les livres de voyages ont, à vrai dire, un intérêt que n'ont point les autres livres; ils font voir d'un même coup d'œil tous les degrés de la civilisation, depuis la liberté puissante et active de l'Angleterre jusqu'à l'immobilité chinoise et à la résignation opprimée du fellah. Ils éveillent et développent l'idée de l'univers, c'est-à-dire l'idée d'une existence simultanée de millions d'hommes répandus sur le globe dans les conditions les plus différentes. Tout vit, tout se meut à la fois; le même soleil éclaire une révolution qui finit et une révolution qui commence, la florissante industrie des hommes et les sanglantes immolations d'une bataille, ceux qui souffrent et ceux qui sont dans la joie, — et sur le vaisseau où on fend la mer l'œil

fixé sur des montagnes lointaines, on peut se dire comme M. de Ferrière : « On s'égorge peut-être au pied de ces cimes bleuâtres pendant que nous filons tranquillement nos six nœuds à l'heure. » L'attrait puissant de ce spectacle, le mélange de tous les intérêts, l'extension et l'activité du commerce ont créé le cosmopolitisme de notre temps. On change de ciel, on va, on s'établit au loin, et pourtant l'instinct, le souvenir de la patrie se retrouve encore partout. Dans le désert et dans les villes populeuses, si quelque tristesse monte à l'esprit, c'est la pensée de la patrie qui revient. Voyez parmi ces personnages que M. Du Camp peint en passant en Égypte : il y a un Français qui songe à la France, un vieux Génois qui songe à la Rivière de Gênes, un Abyssinien qui pense à l'Abyssinie. Ainsi survit cet immortel instinct, lien des hommes d'une même race au milieu de ce cosmopolitisme dont la littérature offre par momens l'expression.

Rentrons dans la politique. De quelque côté qu'on tournât son regard aujourd'hui, il n'est point douteux que partout on rencontrerait les mêmes préoccupations nées de la question d'Orient et de la guerre qui vient d'éclater ainsi en Europe. Les agitations intérieures semblent n'avoir fait silence que pour être remplacées par les luttes entre les peuples; tout dans la situation actuelle se dispose visiblement pour ces luttes. Parmi ceux-là même qui n'ont point à sortir d'une stricte neutralité, il y a des tendances, des symptômes, qui indiquent de quel côté ils sont moralement. Partout en particulier la déclaration de l'Angleterre et de la France sur les neutres a été accueillie avec un empressement marqué, et tous les gouvernemens ont répondu en fermant leurs ports aux corsaires de la Russie. Au fond, les puissances combattant directement pour l'Occident ont pour elles la sympathie de tous les pays. C'est là le caractère essentiel de l'ère qui s'ouvre sur le continent européen. En dehors de cette préoccupation universelle, le fait le plus saillant qui se soit accompli depuis quelques jours est le mariage de l'empereur d'Autriche avec une princesse de Bavière. Ce mariage, qui vient de se célébrer à Vienne, a été l'occasion de fêtes brillantes, de grâces nombreuses, et même de quelques actes politiques empreints d'un visible esprit de modération. L'état de siége a été levé dans les provinces de l'empire qui étaient restées soumises à ce régime depuis quelques années; il est levé aussi dans le royaume lombard-vénitien, et cet adoucissement apportera sans doute une amélioration dans l'état des provinces de l'Autriche en Italie, depuis si longtemps éprouvées. Du reste l'histoire italienne vient d'avoir, il y a peu de jours, son événement, presque une insurrection, qui heureusement n'a fait tomber aucune tête. Pour tout dire, c'est une tentative du duc de Valentinois, fils du prince de Monaco, pour reconquérir ses états. Le prince s'est présenté à Menton, et il n'a point été accueilli précisément avec enthousiasme, si bien qu'il a dû être protégé par quelques hommes de la garnison piémontaise. Il a même été conduit en prison, et cela était de trop, car le prince de Monaco était dans son droit. Son petit état, composé de trois villes, Menton, Roquebrune et Monaco, et enclavé, comme on sait, dans le Piémont, a été annexé à ce dernier pays en 1848; mais à quel titre? En réalité, il n'y en a point aujourd'hui encore. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince de Monaco s'abrite derrière les traités de 1815, qui lui garantissent en effet la possession de ses états. En définitive, ce n'est pas sans doute pour

conquérir ou garder Monaco que le Piémont serait disposé à se créer la moindre difficulté. D'un autre côté, le duc de Valentinois n'est point éloigné peut-être de céder ses états moyennant une indemnité suffisante. On voit qu'il y a là tous les élémens d'une transaction de nature à ne blesser aucun intérêt, et qui laissera intacts les traités de 1815 dans leur rapport avec Monaco; ils n'auront pas toujours été aussi bien respectés.

Ne dépend-il pas un peu d'ailleurs de tous les pays, surtout des pays faibles et nécessairement protégés, de s'assurer le bénéfice des traités? Ils le peuvent en se rendant un compte exact de leur situation. Nous parlions tout à l'heure de la Grèce. Malheureusement c'est la condition première de la situation qu'elle oublie. L'histoire de l'année qui s'est écoulée depuis sa mission du prince Menchikof nous montre clairement la trace et le progrès de l'agitation qui vient d'y éclater. Jusqu'au moment de la déclaration de l'état de guerre entre la Porte et la Russie, les sentimens des Grecs étaient encore empreints de quelque incertitude. Les partisans de ce que l'on appelle la *grande idée*, les hétairistes, étudiaient avec curiosité le développement de la crise; mais en voyant les efforts redoublés de la diplomatie pour pacifier le différend, ils doutaient que les circonstances pussent devenir assez favorables pour tenter l'exécution de leurs plans. S'ils accusaient les puissances occidentales de complicité avec la barbarie et avec l'islamisme, ils reprochaient, quoique timidement, à la Russie sa lenteur et ses ménagemens. Quant au gouvernement hellénique, il ne laissait voir aucun parti pris, et les missions qu'il avait données sur la frontière à des officiers notoirement dévoués à la Russie pouvaient paraître des actes de faiblesse plutôt que de mauvais desseins. D'ailleurs à cette époque, les conseils des ministres de France et d'Angleterre à Athènes étaient encore écoutés. On consentait à remplacer les officiers qui passaient pour animés de dispositions peu pacifiques ou suspectes, et les feuilles du gouvernement osaient encore faire quelques objections aux organes du parti russe, lorsque leur polémique dépassait trop scandaleusement les bornes de la prudence et du sens commun.

A partir de la déclaration de l'état de guerre, on vit les choses changer sensiblement. La presse prit un langage qui dans des feuilles telles que *le Siècle* atteignait aux dernières limites de la violence et du ridicule. Des écrivains fanariotes y publiaient des dithyrambes à la fois pompeux et nébuleux, pour célébrer, comme on le faisait à la même époque à Saint-Pétersbourg et à Moscou, le désintéressement chevaleresque du tsar et la mission civilisatrice de la *sainte Russie*. Le gouvernement lui-même, sans avouer encore une sympathie formelle pour l'entreprise de l'empereur Nicolas, faisait voter par les chambres, sous le prétexte de la crise alimentaire, un emprunt dont le produit était secrètement destiné à l'achat d'armes et de munitions de guerre. Il cherchait en même temps son point d'appui au moyen d'élections nouvelles dans le parti napiste, dont il patronait partout les candidatures. Le gouvernement hellénique se livrait en quelque sorte aux représentans de l'intérêt russe, et abdiquait imprudemment entre leurs mains sa liberté d'action.

Aussitôt qu'il est devenu évident que les efforts de la diplomatie n'aboutiraient pas, les Grecs se sont donc ouvertement prononcés. Une insurrection, soudoyée sur la frontière parmi les populations d'ailleurs les moins fortu-

nées et aussi les moins disciplinées de l'empire ottoman, a fourni aux chefs du mouvement concerté le prétexte qu'ils attendaient; dès lors la presse hellénique ne se contient plus. Des officiers de l'armée, des généraux, des aides de camp du roi se précipitent à la frontière. Sous couleur de ne point engager la responsabilité du gouvernement, ils envoient leur démission avant de violer le territoire turc; mais le gouvernement, sans afficher officiellement les encouragemens qu'il accorde à l'insurrection de l'Épire, se garde bien de donner à croire qu'il puisse envisager avec défaveur l'entraînement auquel cédent les esprits.

Il est peu d'époques où l'illuminisme ait fait autant de prosélytes que de notre temps. Cette maladie de l'esprit n'est pas particulière aux philosophes incompris. Ce malheureux roi de Grèce, auquel les circonstances et surtout la défiance des partis ont imposé de si rudes épreuves sur le trône, a cru tout à coup apercevoir l'ombre de la popularité qui lui avait si obstinément échappé jusqu'à ce jour. Le trompeur mirage de Byzance rétablie a frappé son imagination, et, dupe du mysticisme dont son allié le tsar sait s'aider sans s'y asservir, le roi Othon s'est persuadé qu'il est appelé à une mission providentielle, que c'est à lui qu'il appartient de restaurer dans ses anciennes limites la Grèce chrétienne.

A la vérité, les napistes, qui, en tant d'occasions, ont montré leur haine pour un souverain non orthodoxe, et que l'on a surpris plus d'une fois rêvant ou conjurant sa perte, les napistes ne négligent aujourd'hui aucune flatterie pour l'associer à leurs complots. Les déclamations de la presse et quelques manifestations populaires sont venues à leur aide. Une récente représentation de l'opéra des *Lombards*, à laquelle la cour assistait, a fourni à une foule préoccupée de saisir toutes les allusions plus ou moins directes aux circonstances du moment l'occasion de témoigner son enthousiasme d'une façon assez imprudente. On a poussé quelques cris de *vive l'empereur de Byzance*. Il s'est produit néanmoins dans cette occasion même un incident de nature à donner à réfléchir au souverain de la Grèce. Au dénoûment de l'opéra, au moment où le prince musulman reçoit le baptême, de nombreux applaudissemens se firent entendre, et en même temps tous les regards se portèrent vers la loge royale, semblant dire au roi et à la reine : « Il faudra bien qu'à votre tour vous en passiez par-là! » Ainsi les avertissemens viennent mêler l'amertume aux flatteries et éclairer la royauté sur les dangers personnels auxquels elle s'expose en croyant travailler au triomphe de la nationalité hellénique.

Le pays a-t-il plus à gagner à cette crise que la royauté elle-même? Les napistes ont essayé de discuter l'objection que le bon sens de l'Europe oppose à leurs manœuvres; mais il n'était pas besoin de la révélation qui résulte des communications confidentielles faites par la Russie à l'Angleterre pour témoigner des intentions du cabinet de Saint-Pétersbourg au sujet de l'avenir rêvé par les Grecs. La Russie a pu coopérer à la fondation de la Grèce, parce qu'elle a pensé qu'un état aussi faible ne pourrait en aucun cas faire obstacle à ses desseins; mais prêter les mains à la restauration d'un empire de Byzance, la Russie est de tous les états de l'Europe celui qui le peut le moins.

La race hellénique, admirablement douée pour les qualités de l'esprit et fière des souvenirs qui se rattachent à son nom, s'entretient volontiers dans

la pensée d'une supériorité innée sur toutes les populations qui l'entourent. C'est sur cette pensée que se fonde sa prétention au gouvernement des peuples chrétiens placés aujourd'hui sous la domination des Turcs, et qui, dans ses calculs, constitueraient l'empire néo-byzantin. Cependant les Grecs sont la moins nombreuse des grandes races chrétiennes répandues sur le territoire ottoman, les Slaves, les Moldo-Valaques et les Arméniens, — et tel est l'abus qu'ils ont fait du gouvernement au temps de leur puissance, telle est l'impopularité dont leur nom est entouré en Moldo-Valachie, en Serbie, en Bulgarie, dans l'Asie-Mineure, où ils ont été longtemps les instrumens de l'administration turque, qu'ils sont comme isolés au milieu des autres chrétiens d'Orient. Il n'est pas un seul des peuples chrétiens de l'empire turc qui ne préfère sa condition présente sous la souveraineté des musulmans à l'état de choses qui résulterait du rétablissement d'un empire de Byzance gouverné par les Grecs. Et de quel titre les Grecs prétendraient-ils au gouvernement de tant de peuples, moins raffinés peut-être, mais qui n'ont rien perdu à marcher d'un pas moins rapide, puisqu'ils ont conservé les deux qualités essentielles aux nations comme aux individus, le discernement et l'énergie? Nous sommes loin de prétendre que les Grecs n'aient rien conservé de leurs ancêtres : il est facile, au contraire, de reconnaître chez les Grecs modernes plusieurs des traits distinctifs des Grecs anciens; mais avec quelques-unes de leurs qualités, la plupart de leurs défauts appartiennent encore aujourd'hui à ceux qui ont gardé leur place sur le sol. Dans les circonstances présentes, nous ne pouvons oublier le défaut même qui a causé le premier asservissement de la Grèce ancienne : l'indiscipline, l'absence d'esprit de gouvernement.

En définitive, la politique si imprudente que suit en ce moment la Grèce ne saurait avoir de conséquences fâcheuses que pour elle. Si le gouvernement grec persistait dans cette voie, il donnerait une triste preuve de l'incapacité politique d'un état auquel les circonstances offraient précisément l'occasion de se rendre utile à l'Europe et de se montrer digne de l'intérêt qu'elle lui a marqué en lui donnant l'existence. Il n'est pas à présumer que les puissances occidentales qui ont résolu de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, et qui engagent leurs pavillons, leurs drapeaux à la poursuite de ce but, permettent à l'insurrection grecque de s'étendre. Déjà même, avant qu'elles aient fait d'autre démonstration que l'envoi de quelques bâtimens sur les côtes d'Albanie, de nombreux symptômes de fatigue succèdent en beaucoup d'endroits à l'enthousiasme des illusions. Les masses ne s'empressent nullement de s'enrôler, et on ne les voit point courir à la frontière. Les souscriptions n'affluent point dans les caisses des hétairies. Si le bon sens, qui a conservé à Athènes quelques organes énergiques et courageux, ne suffit pas pour ramener le gouvernement grec à une plus juste appréciation de ses intérêts, on peut donc compter sur l'effet du découragement : triste ressource, mais précieuse encore pour la Grèce, si par là elle échappe à la répression que provoquerait une plus longue persistance dans une entreprise injustifiable!

CH. DE MAZADE.

---

V. DE MARS.